COM V
6
6 H
37
VITTORIO EM

7
7-D
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
6 H
37

C. M. 21.

7.-7.-D. 58.

# HISTOIRE
## DES REVOLUTIONS
# D'ESPAGNE,
## DEPUIS LA DESTRUCTION de l'Empire des Goths, juſqu'à l'entiére & parfaite réünion des Royaume de Caſtille & d'Arragon en une ſeule Monarchie.

*Par le P.* JOSEPH D'ORLEANS, *de la Compagnie de JESUS, revûë, continuée & publiée par les PP.* ROUILLE' *&* BRUMOY, *de la même Compagnie.*

TOME CINQUIE'ME.

*Nouvelle Edition.*

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,
Chez ROLLIN Fils, Quay des Auguſtins,
à Saint Athanaſe & au Palmier.

M. DCC. XXXVII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# SOMMAIRE
## du neuviéme Livre.

*LEs factions d'Iſabelle & de Jeanne partagent la Caſtille, & produiſent des ſcênes éclatantes, qui ſe terminent à la gloire d'Iſabelle & de Ferdinand. Miſerable état du Royaume de Caſtille dans ces tems de troubles. Précautions inutiles du Roi Henry pour aſſûrer la Couronne à Jeanne. Mouvement en Arragon & en Navarre. Progrès d'Iſabelle contre les partiſans de Jeanne. Maladie de Henry Roi de Caſtille. Soupçons injurieux à Iſabelle & à Ferdinand touchant la mort de ce Monarque. Menées & intrigues de Pacheco premier Miniſtre de Henry, pour accrediter le parti de Jeanne. Mort de ce Miniſtre, qui fut bien-tôt ſuivie de celle de ſon Maître. Caractere de Henry. Iſabelle ſe fait reconnoître Reine de Caſtille à Madrid. Conduite de la nouvelle Reine & de Ferdinand ſon mari à l'égard des Grands. Altercations entre Ferdinand & ſon épouſe, qui ſe terminent ſans déroger aux droits d'Iſabelle. Préparatifs de guerre entre le Portugal & la Caſtille. Confédération de Loüis XI. Roi de France & du Roi de*

*Portugal. Manifeſte de Jeanne pour faire valoir ſes prétentions. La Caſtille ſe met en armes. Bataille de Toro, & défaite des Portugais. Le parti de Jeanne ne fait plus que languir. Triſte deſtinée de cette Princeſſe. Démarches inutiles du Roi de Portugal auprès de Loüis XI. pour rétablir ſes affaires en Caſtille. Etat de la Navarre & de l'Arragon au milieu des troubles qui agitoient la Caſtille. Mort de Don Juan Roi d'Arragon, de Navarre & de Sicile. Son caractere. Révolutions dans la Navarre. Uſurpation de ce Royaume par Ferdinand. Réünion de la Caſtille & de l'Arragon. Le parti de Dogna Jeanne reçoit le dernier coup à la bataille d'Albuſera. Conditions de la paix ratifiée entre la Caſtille & le Portugal. Guerre & conquête du Royaume de Grenade. Suite des événements mémorables qui illuſtrérent le Regne de Ferdinand & d'Iſabelle juſqu'à la mort de l'un & de l'autre.*

# HISTOIRE
## DES REVOLUTIONS D'ESPAGNE.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

### *LIVRE NEUVIE'ME.*

DEs que le Grand-Maître apprit le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, il fut au déſeſpoir de ſe voir duppé : car outre ſes liaiſons avec le parti de Dogna Jeanne, il avoit un interêt perſonnel à ne pas ſouffrir qu'un Prince Arragonnois devînt Roi de Caſtille, parce qu'il avoit tranſmis à ſon fils Dom Lopés Pacheco le Marquiſat de Villéna, qui avoit appartenu à Don Juan pere de Ferdinand, & que celui-ci auroit pû lui enlever. Ce motif joint au deſir de tenir toûjours le timon des affaires, l'avoit rendu auſſi ardent Royaliſte qu'il avoit été opiniâtre Ligueur. Il écrivit donc au Roi qui étoit à Séville, pour le prier de ſe rendre à Santillanne, An DI J. C. 1469. & ſuiv.

AN DE J. C. 1469. & suiv.

où l'on avoit des choſes de la derniere importance à lui révéler. Ce fut-là en effet que ce Prince apprit la nouvelle du mariage en queſtion ; il en conçut tant de dépit qu'il ne cacha plus ſes deſſeins en faveur de ſa fille, & qu'il ſongea dès-lors à révoquer le ſerment que la politique lui avoit extorqué par rapport à ſa ſœur. Il s'arrêta à Trugillo, Ville dont il vouloit gratifier le Comte de Placentia ; mais le Gouverneur du Château ayant pénétré ce deſſein, déclara nettement, qu'il ne rendroit point la Place, qu'il la tenoit pour le Roi, & qu'il ne ſouffriroit jamais qu'on l'aliénât de la Couronne. Les profuſions de Don Henry avoient en effet quelque choſe de ſi choquant & de ſi biſarre, que ſes Sujets même s'y oppoſoient ſouvent, comme il arriva dans cette rencontre & dans pluſieurs autres, particuliérement durant ſon voyage d'Andalouſie : cela ne l'empêcha pas de répandre ſes graces indifféremment ſur ſes amis & ſur ſes ennemis dans le peu de tems qu'il reſta à Trugillo. A l'égard du Comte de Placentia, il le conſola en lui confirmant la donation d'Arévalo, dont la Reine Doüairiére fut dépouillée.

Le Roi étoit encore à Trugillo lorſqu'il reçut de Dogna Iſabelle une lettre

AN. DE J. C. 1469. & suiv.

très-soumise & très-respectueuse, qui contenoit la nouvelle, les motifs & les excuses d'un mariage si peu attendu. La Cour se contenta de répondre froidement à l'Envoyé que le Roi seroit dans peu à Ségovie, où l'on pourroit parler d'affaires. A peine fut-il arrivé dans cette Ville qu'il y trouva trois députés, l'un de Ferdinand, l'autre d'Isabelle, & le troisième de l'Archevêque de Tolède; ces Députés suivant les ordres qu'ils avoient de leurs Maîtres, prirent encore le ton de supplians; ils priérent humblement le Roi de ne pas refuser son agrément à un mariage que la nécessité des conjonctures avoit précipité: ils lui dirent, que si on lui en avoit fait mystére, ce n'avoit été ni par indifference, ni par esprit de révolte, mais uniquement à cause des divisions qui duroient encore, & qui n'auroient pas permis aux Seigneurs Castillans de se réünir en faveur des veritables avantages du Roy & de l'Etat; qu'à l'égard de l'Epoux & de l'Epouse, ils se regardoient l'un & l'autre comme ses enfans, qu'ils le prioient d'avoir pour eux des sentimens de Pere, qu'ils l'aideroient à maintenir son autorité, & qu'ils étoient prêts de lui en donner tous les gages & toutes les sûretés qu'il pourroit desirer: enfin on lui pré-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

AN. DE J. C. 1469. & suiv.

senta le contract, & on finit par lui demander en grace une entrevûë avec les Princes nouvellement mariés, afin qu'il pût s'assûrer davantage de la droiture de leurs intentions. Don Henri dissimulant son dépit, répondit simplement & avec beaucoup de sens-froid, que l'affaire étoit d'une assez grande consequence pour y penser mûrement, & qu'il en délibéreroit avec son conseil.

Le dessein du Roi étoit de réparer ce qu'il n'avoit pu empêcher, & de chasser Ferdinand de Castille, mais il falloit du tems pour cela; car les Peuples étoient tellement gagnés en faveur du dernier, & la partie avoit été si bien liée, que rien ne branloit contre lui malgré les intrigues du Grand-Maître, ainsi que le Prince l'écrivit au Roi d'Arragon son pere. On se tenoit seulement en défiance de part & d'autre. La Cour affectoit beaucoup de froideur, & le parti d'Isabelle une grande soumission. Tandis que le Conseil du Roi délibéroit sur cette affaire, l'Archevêque de Tolède veilloit aux interêts & à la défense des nouveaux époux; heureusement pour eux le Grand-Maître de saint Jacques étoit malade de la fiévre quarte à Ocagna, & Don Henry ne pouvant rien faire sans lui, les déliberations étoient aussi inutiles que les

mesures étoient lentes. Toutesfois ce Ministre plus que jamais devenu le maître gouvernoit tout de son lit, & malgré les murmures de la Cour le Roi se transporta quelque tems après à Madrid, pour être plus à portée de recevoir ses avis, ou plûtôt ses ordres absolus. Il alla même à sa rencontre dês qu'il le sçut guéri, & l'amena triomphant au Palais. Pour le consoler de sa maladie passée, il lui fit présent de la Ville d'Escabera; mais comme les Habitans refusoient de recevoir un tel maître, le Roi s'abaissa jusqu'à aller en personne les y forcer, comme si un charme tout-puissant l'eût rendu passionné pour un homme qui l'avoit détrôné tant de fois. En effet, on remarqua que ce Ministre eut peu à peu toute la dépoüille du fameux Don Alvare de Lune; mais il porta l'autorité bien plus loin.

AN DE J. C. 1469. & suiv.

La faction d'Isabelle pour se fortifier de plus en plus envoyoit sans cesse des Députés au Pape, au Roi d'Arragon, & à tous les Seigneurs d'Espagne amis ou ennemis, dans l'esperance d'affermir les uns, de regagner les autres, & d'obtenir des secours d'hommes & d'argent en cas de besoin. Le Roi d'Arragon crut devoir ménager à son fils un appui dans la personne de Don Henri son ne-

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

veu, fils de l'Infant Don Henri d'Arragon ; pour cela il le revêtit du Duché de Segorbe l'an 1470. mais il ne ſongeoit pas que l'Infant ſe ſerviroit de ce bienfait, pour devenir bien-tôt le compétiteur de Don Ferdinand. Du reſte le pere ne pouvant envoyer d'argent à ſon fils, lui envoya du moins quantité d'excellens conſeils : entre autres il lui recommanda de ménager extrêmement l'Archevêque de Tolède, juſqu'à ſe ſoumettre en tout à ſes lumieres, & de lui faire entendre qu'il avoit ordre d'en uſer ainſi : conſeil plein de prudence, & qui auroit applani bien des obſtacles s'il avoit été éxactement ſuivi ; car le Prélat étoit ſi ambitieux, & ſi délicat dans ſon ambition, qu'il étoit capable de détruire ſon ouvrage pour peu qu'il ſe ſentît négligé, comme il arriva dans la ſuite.

Les choſes étoient dans cette ſituation chancelante, & toute la Caſtille attendoit le ſuccès de la démarche de Ferdinand, lorſque les broüilleries particuliéres interrompirent l'attention qu'on avoit à l'interêt du bien général. La foibleſſe de Don Henry & le malheur des tems, avoient fait de ſon Royaume un Etat qui n'étoit plus, à proprement parler, ni une Monarchie, ni une République, mais un compoſé de petits tyrans

& de scélérats à gages, dont chacun paroissoit sur la scêne à son tour; de sorte qu'à peine un mouvement étoit passé, qu'il en renaissoit un autre plus fâcheux. Le Roi l'avoit bien éprouvé dans son voyage d'Andalousie. Il avoit sur-tout tâché de réconcilier deux ennemis considérables; c'étoient Don Pedro de Cordouë Comte de Cabra, & Don Alphonse d'Aguillar. Ces Seigneurs se haïssoient depuis quelque tems, parce qu'ils s'étoient nui mutuellement à la Cour. Don Alphonse sous l'ombre de cette feinte réconciliation invita un jour les deux fils du Comte à un repas, & les mit l'un & l'autre en prison. Le Roi les en ayant fait tirer, le Marêchal Don Diégo de Cordouë l'aîné des fils du Comte demanda à Don Henry la permission de se venger par le duel, ce qui lui fut refusé. Piqué de ce juste refus le Marêchal passa à Grenade, & obtint du Roi Maure un champ clos pour se battre avec Don Alphonse, à qui il avoit envoyé un cartel rempli d'injures. Il l'attendit au jour marqué jusqu'au soleil couchant; mais comme son ennemi ne paroissoit point, il s'avisa d'attacher à la queuë de son cheval une effigie de Don Alphonse qu'il traîna dans les ruës la face contre terre: fanfaronade ridicule, par laquelle il pré-

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

tendoit apparemment imiter l'action d'Achille envers le cadavre d'Hector. Tandis qu'il donnoit ce spectacle à Grenade, il crioit de toute sa force, *Voici le traître Alphonse d'Aguilar, qui a été assez lâche pour refuser le cartel.* Sur quoi le Maréchal ayant été déclaré vainqueur par le Roi de Grenade, il envoya aux Seigneurs d'Espagne plusieurs estampes qui représentoient cette comédie.

Dans le même-tems les Chevaliers d'Alcantara se soulevérent contre leur Grand-Maître, Gomés de Cacérés qui les avoit maltraités. Cette broüillerie alla si loin qu'on en vint aux armes, & qu'on assiégea des Villes. Gomés se trouvant le plus foible eut recours à son frere Guttiére de Solis Comte de Coria, & à Garcie Alvarés de Toléde Comte d'Albe : mais celui-ci éxigea par engagement la Ville de Coria, qui demeura toûjours depuis dans la Maison des Ducs d'Albe ; car le Grand-Maître d'Alcantara peu fortifié par ce secours, succomba enfin sous les efforts de ses Chevaliers mutinés, & mourut de chagrin après avoir perdu sa dignité. Il fut remplacé par Don Juan de Zuniga, fils du Comte de Placentia, que je nommerai désormais le Duc d'Arévalo. Les Chevaliers s'opposérent d'abord à cette gratifica-

tion du Pape & du Roi : mais la Comteſſe Dogna Eléonore de Pimentel tint ferme, & fit tant par ſes menaces & par ſes préſens, qu'elle gagna ou ſoumit tous les Chevaliers ; de ſorte que ſon fils reſta poſſeſſeur paiſible de la Grande Maîtriſe, juſqu'à ce que cette dignité, & les autres pareilles furent réünies dans la perſonne de Don Ferdinand, quoique les Chevaliers de ces différens ordres fuſſent alors bien éloignés de croire, qu'il dût un jour devenir leur Grand-Maître univerſel. AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

La licence entre les Grands étoit montée au comble ; ils ne reconnoiſſoient d'autre droit que celui du plus fort ; l'autorité Royale étoit mépriſée, & la juſtice foulée aux piés. Le Comte de Bénavenré & celui de Lémos prirent querelle, & ſe firent juſtice par les armes, ſuivant la maniére du tems. Ce n'étoient pas ſeulement des particuliers qui s'entredétruiſoient ; les Provinces entiéres étoient en feu, ſur-tout la Biſcaye, à cauſe des factions d'Ognés & de Gamboa qui continuoient leurs brigandages & leurs fureurs. Don Pédro de Vélaſco devenu Comte de Haro par la mort de ſon pere, reçut ordre du Roy de s'y tranſporter, & pacifia un peu cette Contrée en banniſſant les deux principaux

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

Chefs. D'un autre côté les Maures profitant de cette confusion, faisoient des courses & des ravages considérables sur les frontiéres d'Andalousie. Enfin le désordre étoit tel, que tous les partis opposés de la Cour proposérent au Roi de se réünir dans quelque Ville, sous la sauve-garde de quatre Seigneurs pour apporter, de concert, quelque remede à tant de maux. Mais le Roi toûjours lâche & inappliqué promettoit beaucoup & n'éxécutoit rien; de façon que le mal croissoit de jour en jour, & ne lui laissoit pas la liberté de se venger d'Isabelle, comme il l'auroit souhaité.

Toutesfois le Grand-Maître de saint Jacques servit ses desirs de ce côté-là; car ne pouvant empêcher que Ferdinand n'eût épousé la Princesse, il chercha du moins à lui susciter un puissant concurrent, pour l'empêcher de devenir Roi. Il écrivit en France pour engager Loüis XI. à demander Dogna Jeanne en mariage pour le Duc de Guyenne, ce qui fut aussi-tôt accepté. Le Cardinal d'Albi & le Seigneur de Torci de la part du Roi de France, le Comte de Boulogne & le Seigneur de Malicorne pour le Duc de Guienne, vinrent trouver Don Henry à Medina del Campo; & ayant commencé par le flatter en se plaignant beau-

coup du procédé d'Iſabelle, & en relevant le merite de Dogna Jeanne, ils demandérent la ſeconde pour le Duc, de la même façon qu'ils avoient demandé la premiére un an auparavant. Outre le Grand-Maître de ſaint Jacques, ils avoient pour partiſans le Duc d'Arévalo, l'Archevêque de Séville, les Evêques de Siguença & de Burgos, & le Comte de Bénaventé. La propoſition plut autant au Roi qu'elle déplut à ſa ſœur; mais ſon bon génie la tira encore de cette dangereuſe intrigue, ainſi que nous le verrons. AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

Elle étoit allée à Duegnas avec ſon époux pour plus grande ſûreté de leurs perſonnes; car la ſurpriſe étoit toûjours à craindre: au milieu de tant d'allarmes, ils avoient encore le chagrin de voir un mécontent redoutable dans la perſonne de l'Archevêque de Toléde, qui ne gouvernoit pas auſſi abſolument qu'il ſe l'étoit imaginé. Ces commencemens de froideur allarmérent ſi fort le Roi d'Arragon, qu'il envoya à Ferdinand ſon Sécrétaire Juan Coloma, pour lui faire entendre ſa volonté ſuprême, qui étoit de regarder l'Archevêque de Toléde comme un pere, puiſqu'en effet le deſtin du Roi de Sicile & de ſon épouſe dépendoit entiérement de lui. Co-

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

loma de la part de Don Juan représenta au jeune Roi, que le Prélat étoit un homme fier, dissimulé, sensible au moindre dedain, jaloux de son autorité, & capable de porter la vengeance aux derniers excès; qu'après tout, un Prince arrivé dans des Etats étrangers, pour devenir le beau-frére & le successeur d'un concurrent, qui ne cherchoit qu'à le perdre; que l'héritier d'une telle Couronne, sans appui, sans argent, sans amis, avoit besoin de conserver ses partisans, & de ménager particuliérement celui à qui il avoit obligation d'un sceptre; qu'enfin la reconnoissance, l'intérêt, l'honneur, tout éxigeoit de lui qu'il en usât bien avec l'Archevêque; mais le Prince n'étoit pas né pour plier ou pour obéïr.

Le principe du mécontentement étoit une parole peu mesurée qui lui étoit échappée, quoiqu'il fût d'ailleurs trés-discret. Mais la crainte de sembler être gouverné l'emporta sur la discrétion dans une rencontre où le Prélat l'avoit pris sur un ton déciſif, en traitant de quelque affaire à Vailladolid. « Sçachez, lui dit Ferdinand, « que je n'entends pas » qu'on me gouverne, ni vous ni per» sonne ne devez vous l'imaginer. Je » sçai trop ce qu'il en a coûté à plusieurs

» Rois de Castille. » Ces paroles piquérent au vif Carillo, qui se crut blessé par l'endroit sensible. Il dissimula néanmoins alors, & se comporta désormais avec plus de précaution ; mais ce sujet de chagrin étoit trop profondément gravé dans son cœur pour ne le pas faire éclater en quelque autre maniére. Il prit donc un prétexte de querelle ; il se plaignit amérement de ce qu'on lui préféroit Alphonse Henriqués & Guttiére de Cardénas. Sa jalousie le porta même à vouloir qu'on les bannît de la Cour, ou qu'on lui permît de se retirer dans ses terres. Il s'ouvrit un jour beaucoup plus à Coloma, & lui dit nettement ; *je pourrai bien donner à Isabelle un retour d'intrigue comme j'ai fait à Don Henry.* En effet, il paroissoit plus mécontent d'elle que de son époux, je ne sçai par quelle raison. Il ajoûta que le Roi de Castille lui avoit fait de grandes offres, & que le parti de la Cour le recevroit à bras ouverts ; on commençoit même à dire que Carillo & le Grand-Maître de saint Jacques étoient d'intelligence, & ce soupçon rendoit les Grands tellement précautionnés, qu'ils n'osoient se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre. AN. DE J. C. 1470. & suiv.

Ferdinand sans trop se soucier du mécontentement de l'Archevêque de Tolé-

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

de (négligence de jeune Prince) renvoya Coloma au Roi d'Arragon pour lui exposer l'état des affaires ; il lui apprenoit l'intrigue de Pacheco, le manége des Ambassadeurs François, & le dessein qu'on avoit de lui opposer un concurrent aussi puissant que l'étoit le frére du Roi de France. Il entroit dans un grand détail pour lui faire entendre, sur-tout, qu'il avoit un extrême besoin d'argent, soit afin de maintenir son parti que sa disette décréditoit, soit pour soûtenir sa dignité, étant contraint de vivre d'emprunt, & n'ayant à sa dévotion que quatre ou cinq Villes au plus, dont la principale, à sçavoir Vailladolid n'étoit pas trop bien affermie dans ses intérêts.

Don Juan n'avoit à donner à son fils que bien de la politique, & rien au-delà. Il songea d'abord à gagner le Marquis de Santillanne, pour tâcher d'obtenir qu'il livrât au parti Arragonnois la fille de Don Henry. Le Marquis, soit feinte, soit réalité, parut chanceler quand Pedro Vacca & Coloma entamérent cette négociation. *Hé ! que pourroit*, leur dit-il, *me donner votre Maître ?* on parla d'Almunia Ville assez considérable ; *Mais*, repliqua-t'il, *Isabelle n'a pû venir à bout d'avoir Borgia, comment puis-je espérer Almunia !* Sur cela il reprit qu'on le pre-

noit pour un autre, ſi on le jugeoit capable d'une pareille trahiſon. Les Arragonnois le croyant ébranlé par l'intérêt, entreprirent de le déterminer par l'honneur, en lui montrant, que cette action, loin d'être une perfidie, le couvriroit d'une gloire éternelle; que Dogna Jeanne étant un ſujet de trouble pour toute l'Eſpagne, & d'ailleurs n'étant pas fille de ſon Roy, ce ſeroit ſe déshonnorer & trahir la Patrie que de livrer cette Princeſſe à la France plûtôt qu'à l'Arragon. Le Marquis, au lieu de ſe rendre, rompit la Conférence, en montrant aux Députés des lettres de Don Henry pour la Reine & pour lui, par leſquelles le Roi les avertiſſoit de prendre garde que la Princeſſe Jeanne ne mangeât rien de ſuſpect, ſur-tout, point de fruits ni de laitages; reproche indirect, mais ſanglant pour le parti Arragonnois, ſoit que le ſoupçon fût fondé ou non. AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

Après tout, Don Juan n'agiſſoit pas, ce ſemble, trop conſéquemment; car après les profuſions qu'il avoit faites pour acheter des partiſans à ſon fils, il offroit trop peu de choſe au Marquis de Santillanne pour une trahiſon de cette importance. Auſſi la fidélité intéreſſée ou ſincére de ce Seigneur, fut bien mieux récompenſée par la Ville de l'Infantado

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

que lui donna Don Henry, & qu'il érigea en Duché : à la verité cette Ville appartenoit au Marquis de Villéna fils du Grand-Maître, comme étant la dot de la Comtesse de Sant-Istevan sa femme; mais on lui donna en échange Requéna avec les droits de la Doüane; & il faut croire que cet équivalant valoit au moins ce qu'on lui ôtoit.

Le vieux Roi d'Arragon faisoit joüer encore une autre machine, & c'étoit la principale, mais elle n'eut pas plus de succès. Il étoit question de gagner le Grand-Maître de saint Jacques ; pour cela Pedro Vacca passa une nuit entiére en conférence avec lui. Vacca lui offroit pour sa sûreté de remettre en sa disposition le Roi & la Reine de Sicile, apparemment pour le flatter en le substituant à la place de l'Archevêque de Tolède mécontent ; mais on éxigeoit en revanche qu'il rompît l'alliance avec la France. Comme la négotiation languissoit sur ce point-là, on vint à parler d'un accord qui avoit été mis sur le tapis depuis quatre mois ; sçavoir, que l'Amirante de Castille promît que l'enfant de Dogna Isabelle, qui étoit sur le point d'accoucher, seroit mis entre les mains du Grand-Maître ; qu'on aidât Don Ferdinand à recouvrer la Principauté de Ca-

ralogne, ou que lui & ſon épouſe ſe tinſſent dans une Ville du parti de Don Henry avec des ſûretés ; qu'enfin on fît un triple mariage des trois filles du Grand-Maître avec trois petits-fils de l'Amirante ; l'un fils de Don Alphonſe Henriqués, l'autre du Marquis d'Aſtorga, & le troiſiéme du Comte d'Albe. L'Evêque de Coria Don Inigo Manrique pourſuivit cette négotiation : mais aprés qu'elle eût été communiquée à l'Archevêque de Toléde, qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de conſulter & d'écouter malgré ſes mécontentemens ; il y changea quelque choſe de ſa propre autorité ; il conſeilla de propoſer une Dogna Jeanne bâtarde d'Arragon pour le Comte d'Uruegna neveu du Grand-Maître, & Don Alphonſe pareillement bâtard d'Arragon, pour une des filles de Pacheco. Mais Pacheco les joüoit tous, & dans ſes vûës toutes ces négotiations n'étoient que de purs amuſements ; il ne s'y prêtoit & ne feignoit de pancher pour Iſabelle, qu'afin de gagner du tems, & de terminer l'affaire du mariage de Dogna Jeanne de Caſtille. Il étoit dêja concerté, lorſque Dogna Iſabelle accoucha à Duegnas le 2. Octobre 1470. d'une fille, qu'on nomma Iſabelle comme ſa mere. Une marque aſſez ſinguliére de la fermeté &

AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

de la façon de penser de cette Princesse, c'est que durant les douleurs de l'enfantement, elle se fit voiler le visage, pour n'y laisser paroître aucune marque de foiblesse, ce qu'elle pratiqua toûjours depuis.

Le Roi voyant que les pourparlers & les Conférences augmentoient le nombre des partisans de sa sœur, qui étoit soûtenuë d'une héritiére, commença par user des voyes de fait, & avant que de lui déclarer la guerre dans les formes, il lui enleva Medina del Campo, Ville de son appanage accordée par le Traité de Guisando. Il fallut même qu'elle veillât à la sûreté d'Avila, dont on craignoit que le Grand-Maître ne s'emparât.

Quelque tems aprês les couches d'Isabelle, la Cour s'étoit transportée à Ségovie pour y recevoir Dogna Jeanne, qu'on dévoit y amener de Guadalajara, & pour y gagner le Jubilé accordé tout récemment par Paul II. Les Ambassadeurs de France avoient prié Don Henry de se joindre à Loüis XI. pour assembler un Concile Général contre ce Pape; mais le Roi de Castille assez embarrassé chez lui sans chercher de nouvelles affaires au-dehors, ne jugea pas à propos de se broüiller avec la Cour de Rome, pour épouser les querelles du Roi de France.

La Reine avoit dêja amené ſa fille comme en triomphe à Ségovie, lorſque la joye fut troublée par une émeute qui ſurvint à Vailladolid, entre les vieux & les nouveaux Chrétiens. Ferdinand & Iſabelle ſortirent incontinent de Duegnas, & dans la crainte de perdre une Ville auſſi importante que Vailladolid, ils y accoururent pour appaiſer la ſédition, ou pour en profiter ; mais comme ils étoient logés chez Juan de Rivero leur partiſan & l'ennemi des Juifs, peu s'en fallut que les mutins n'aſſiégeaſſent ſa maiſon & ne priſſent les Princes. L'Evêque de Salamanque les ſauva heureuſement, & les fit repaſſer à Duegnas, non ſans avoir évité un grand danger ; car les nouveaux Chrétiens appellérent à leur ſecours Don Henry, qui ſe rendit maître de la Ville, confiſqua la maiſon de Rivero, & la donna au Comte de Bénaventé, avec le ſoin de défendre Vailladolid, qui fut ainſi enlevé à Ferdinand. AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

Il ne reſtoit plus pour achever de le déſeſpérer, qu'à conclure le mariage de Dogna Jeanne : c'eſt à quoi le Roi ſongea ſérieuſement aprês ſon retour à Ségovie ; il hâta les préparatifs de la cérémonie, & afin de la rendre plus ſolemnelle, il choiſit une plaine proche le

AN. DE J. C. 1470. & suiv. Monastére de Paular, nommée la Vallée de Loçoya, entre Ségovie & Buytrago. Il s'agissoit d'effacer la honte dont il avoit couvert sa fille en la déshéritant; il falloit pour cela casser l'Acte qui instituoit Isabelle héritiére de Castille, & rendre à la tendresse paternelle ce qu'il lui avoit ôté par politique. C'étoit-là le coup fatal qu'on préparoit à Isabelle; mais on tenoit la chose secrette, & on ne parloit publiquement que de la cérémonie du mariage. Enfin un Vendredi 26. d'Octobre, le Roi se transporta au lieu marqué avec la Reine son épouse, la Princesse sa fille, les Ambassadeurs de France & toute la Cour. Dogna Jeanne étoit accompagnée des Ducs d'Arévalo & de Valentia, du Grand-Maître de saint Jacques, des Comtes de Bénaventé, de Miranda, & de Sainte-Marthe, de l'Archevêque de Séville, & de toute la Maison des Mendozes. Elle étoit richement parée, & portoit sur la tête une guirlande d'or assez semblable à une Couronne, marques frivoles d'une dignité à laquelle le Ciel ne l'avoit pas destinée. Elle n'avoit pas encore neuf ans accomplis, étant née en Janvier 1462. mais quoiqu'enfant elle laissoit entrevoir des qualités qui n'auroient point déshonnoré le Thône, &

qui méritoient qu'on la crût fille d'un Roi. Son eſprit au-deſſus de l'âge, ſa beauté naiſſante ; je ne ſçai quelle dignité qui brille dans les traits des Souverains à tout âge, & ſur-tout ſes malheurs lui attiroient la compaſſion, non-ſeulement de ſon parti, mais de ceux-même qui avoient intérêt à la faire paſſer pour la fille de la Cuéva. AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

La Cour étoit ſi nombreuſe, & le concours du Peuple ſi conſidérable, que cette fête égala preſque celle de Guiſando, qui s'étoit faite un an auparavant en faveur d'Iſabelle. Dès qu'on fut arrivé au lieu deſtiné, les Seigneurs qui accompagnoient la Reine ſe détachérent pour baiſer la main du Roi, & ceux qui ſuivoient le Roi firent le même à la Reine & à ſa fille, auſſi-bien que les Ambaſſadeurs François, qui étoient les plus intéreſſés à rendre la ſcêne ſérieuſe. Elle le fut en effet : car après cette cérémonie, le Licentié Antoine Nugnés de Ciutad Rodrigo eut ordre de lire à haute voix un écrit qui contenoit en ſubſtance, que Don Henry pour pacifier les troubles ayant déclaré ſa ſœur Princeſſe des Aſturies, & Iſabelle de ſa part n'ayant répondu à cette généroſité qu'en ſe mariant contre ſon ſerment & contre la volonté de ſon frére & de ſon Roi, il ré-

AN. DE J. C. 1470. & suiv. voquoit l'Acte public en sa faveur, la déclaroit déchûë de ses droits à la Couronne, & la déshéritoit solemnellement; qu'en sa place il reconnoissoit pour son héritiére Dogna Jeanne, & qu'il entendoit qu'elle fût rétablie dans tous ses droits, nonobstant ce qui s'étoit passé l'année précédente. Après cette déclaration le Cardinal d'Albi somma publiquement le Roi & la Reine de jurer, s'ils croyoient veritablement que Dogna Jeanne fût fille de Don Henry; l'un & l'autre jurérent sans héſiter, qu'ils l'avoient toûjours regardée comme telle; ſerment dont les Hiſtoriens d'Eſpagne font grand bruit, comme s'il eût été faux: mais l'équitable poſtérité, & l'étranger moins intéreſſé que les Eſpagnols à flatter Ferdinand & Iſabelle en jugeront peut-être d'une autre façon. Du moins ils ſuſpendront leur jugement, & n'oſeront condamner un Roi malheureux, qui malgré ſes variations de conduite à l'égard de Dogna Jeanne, n'avoüa pas même une ſeule fois, qu'elle ne fût pas ſa fille.

Dês que cette étrange parole eût été éxigée & prononcée, les Prélats, les Seigneurs, & les Ambaſſadeurs qui n'en vouloient pas davantage, ſans ſe ſoucier de ce qui en étoit au fonds, s'a-

vancérent pour baiſer la main de la nouvelle Princeſſe des Aſturies, & pour lui réïtérer le ſerment que la plûpart d'entre eux avoit autrefois ſi horriblement violé dans la ſcêne d'Avila. Le Cardinal Ambaſſadeur produiſit une Bulle de Paul II. qui aboliſſoit le ſerment prêté à Iſabelle, de même que le Légat Antoine de Vénéris avoit avant lui diſpenſé les Seigneurs, au nom du même Pape, du ſerment qu'ils avoient fait à Dogna Jeanne: ainſi la biſarrerie des conjonctures balançoit la deſtinée des deux Princeſſes en abaiſſant l'une & en élevant l'autre ſans fixer la Couronne ſur aucune des deux. Ce qui eſt remarquable dans cette rencontre, c'eſt que le Marquis de Santillanne, l'Evêque de Siguença & les Mendozes leurs fréres, qui paroiſſoient ſi attachés à Dogna Jeanne, s'excuſérent alors de prêter le ſerment, & prirent pour prétexte, qu'il étoit inutile de réïtérer ce qu'ils avoient déja fait: ſoupleſſe de fins Courtiſans, qui voulurent apparemment par cette ruſe ſe ménager une reſſource dans Iſabelle, dont ils embraſſérent bien-tôt aprês le parti. AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

Tout ceci n'étoit qu'un préliminaire au mariage de Dogna Jeanne avec le Duc de Guyenne. Le Licentié ayant donc

AN. DE J. C. 1470. & suiv. publié la volonté du Roi sur ce sujet, le Comte de Boulogne montra aussi-tôt la procuration du Duc pour fiancer la Princesse en son nom : sur quoi le Cardinal prit la main de la Princesse & celle du Comte, les joignit, & les fit lever en haut à la façon de France, dit Zurita : puis on entendit le bruit des tambours & des trompettes, qui annoncérent aux spectateurs, que le Duc & l'Infante étoient fiancés. La Cour s'en retourna fort contente à Ségovie, & les Ambassadeurs encore plus satisfaits prirent la route de France, après avoir pensé périr par un orage violent, qui les surprit au retour de la Vallée de Loçoya.

Cette action d'éclat eut le même sort dans l'esprit des Peuples, que celles qui s'étoient dêja faites en pareille matiére. Ils se voyoient par-là replongés dans une guerre civile ; ainsi cela ne leur plut que médiocrement, outre qu'ils sentoient beaucoup plus d'inclination pour Ferdinand & pour Isabelle, qui affectoient un grand amour de la justice & de la paix, que pour Don Henry, qui abandonnoit son Royaume au caprice de son Ministre, & au brigandage de ses Courtisans. Quant à Ferdinand & à son épouse, dês qu'ils sçûrent ce qui s'étoit passé au Monastére de Paular, ils jugérent à propos

pos d'écrire au Roi la lettre ſuivante. AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

» Très haut & très-puiſſant Roi & » Seigneur, Votre Alteſſe n'a pas oublié » qu'au mois d'Octobre de l'année pré- » cédente, nous lui envoyâmes Pedro » Vacca, Diégo de Ribera, & Loüis de » Anteçana (c'étoient les trois Députés » dont j'ai parlé) avec des lettres de » créance, pour lui notifier notre ma- » riage, & les motifs qui nous avoient » fait paſſer outre, ſans attendre vos or- » dres, & pour vous aſſûrer que cela ne » s'étoit fait que par égard à votre ſer- » vice, vous conjurant de ne pas nous » en ſçavoir mauvais gré, & vous of- » frant notre obéïſſance & nos ſervices » avec tout le reſpect & toute la ſoumiſ- » ſion poſſible.

Après cet éxorde les Princes le faiſoient ſouvenir de ſa réponſe ambiguë; ils ſe plaignoient de n'en avoir pas encore reçû de poſitive, ni en bien ni en mal: ils faiſoient valoir la ſincérité avec laquelle ils avoient, diſoient-ils, engagé les Villes de leur parti à ſe ranger à l'obéïſſance du Roi. On le prioit de conſidérer, que des avances ſi reſpectueuſes n'avoient été payées que de chagrins éternels; que certains Courtiſans mal intentionnés avoient propoſé & formé une alliance étrangére; qu'en-

AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

fin les ſermens paſſés en faveur d'Iſabelle & autoriſés par le Roi, avoient été publiquement violés & anéantis par lui-même; on le ſupplioit du moins avant que d'en venir aux voyes de rigueur, d'aſſigner une Ville libre & gardée par quatre Seigneurs neutres, pour y avoir une entrevûë avec lui. « Nous prions » Votre Seigneurie, ajoûtent-ils, d'aſ» ſembler les Députés des Villes, afin » qu'ils jugent ſouverainement de vos » raiſons & des nôtres. « Ils demandoient pour arbitres Don Pedro Fernandés de Velaſco Comte de Haro, avec quatre Religieux Prélats des Ordres de ſaint Dominique, de ſaint François, de ſaint Jerôme & des Chartreux, promettant de s'en tenir à leur déciſion; c'eſt qu'ils ſçavoient bien qu'elle leur ſeroit favorable. « Enfin, diſent-ils, nous conju» rons Votre Alteſſe par le Souverain » ſcrutateur des cœurs, de ne pas nous » refuſer cette juſtice, que vous devez » à vous-même & à vos Etats; juſtice » au reſte ſi naturelle, qu'aprês vous l'a» voir demandée pluſieurs fois en par» ticulier, nous croyons devoir vous » ſommer en public, de nous la faire à » la face de toute l'Europe, afin qu'en » cas de refus de votre part, & d'efforts » de la nôtre pour ſoûtenir l'équité de

» notre cauſe, nous ſoyons dégagés aux » yeux de tout le monde de ce que nous » devons à Dieu & aux hommes. Quoi- » qu'il en ſoit, la derniére grace que » nous ſupplions Votre Seigneurie de » nous accorder, c'eſt au moins une ré- » ponſe préciſe & prompte. »

AN. DE J. C. 1470. & ſuiv.

Elle ne tarda pas à venir telle que les Princes l'avoient attenduë, c'eſt-à-dire, nette, courte, mais peu favorable; car il ne s'agiſſoit plus de paroles, il étoit queſtion d'agir de part & d'autre. Cependant le Royaume étoit toûjours dans une horrible confuſion. Les Grands dont l'ambition n'étoit point réfrénée par l'autorité, étoient devenus, ainſi que je l'ai dit, autant de petits tyrans aſſez ſemblables aux Seigneurs François dans les tems malheureux de la Monarchie de France, où les Rois n'étoient au plus que les premiers parmi des égaux mutins, & preſque toûjours indépendans. Il ſeroit difficile de raconter en détail toutes les uſurpations qui ſe faiſoient alors en Caſtille. C'étoit l'uſage, que ceux qui pouvoient ſe ſaiſir de quelque Place ne manquoient pas de le faire, ſans ſe mettre en peine des meurtres, des brigandages, & des crimes affreux qui étoient ou les ſuites, ou le principe de ces petites guerres civiles. Le Grand-Maître

AN. DE J. C. 1470. & suiv.

étoit l'ame secréte de ces usurpations ; il crut qu'en livrant le Royaume à une déprédation générale, il ruineroit bien plus sûrement le parti de Ferdinand, & conserveroit beaucoup mieux ce qu'il usurpoit lui-même, qu'en faisant à ce Prince une guerre ouverte dont le succès étoit toûjours incertain.

Fondé sur cette politique il s'étoit saisi de la Ville d'Alcaras, Place à sa bienséance, à cause du voisinage de Villéna, Marquisat qu'il avoit donné à son fils. Il comptoit bien que le Roi le confirmeroit dans la possession de cette Ville. La chose arriva comme il l'avoit prévûë, & ce fut un éxemple très-pernicieux ; car plusieurs autres le suivirent, sur-tout le Comte de Bénaventé, qui s'empara de Villalva, & chassa de sa propre autorité le *Merin-Majeur* ( Officier considérable de Vailladolid,) pour donner cette dignité à Don Pedro Pimentel son frére, dans l'espérance de faire agréer cette injustice à la Cour. Elle ratifioit, en effet, ce qu'elle ne pouvoit empêcher : c'est ainsi que Don Rodrigo Ponce de Léon Comte d'Arcos obtint du Roi à la sollicitation du Grand-Maitre à titre de Marquisat, la Ville de Cadis, que son pere avoit usurpée pendant la révolte, & ce don passa pour une dot, parce que Don

Rodrigo avoit épouſé Dogna Béatrix, fille du Grand-Maître. Ferdinand de Pulgar a fait une peinture allegorique de ces uſurpations dans ſon Eclogue, ou plûtôt dans ſa Satire, où ſous le nom de deux bergers il raconte les déplorables avantures de ſa Patrie. AN. DE J.C. 1470. & ſuiv.

Les guerres particulieres n'étoient pas moins frequentes que les uſurpations. Dès que deux Seigneurs avoient quelque mécontentement l'un de l'autre, ils levoient ſans autre cerémonie autant de troupes qu'ils pouvoient, & vuidoient leur differend par les armes, comme auroient fait deux Princes Souverains. C'eſt ainſi que Don Manuel Ponce de Léon, frere du Comte d'Arcos, ſe battit dans les formes de la guerre avec Don Férdinand de Velaſco, aſſez prês de la Cour. André Cabréra courant les ſéparer par ordre du Roi, tomba de cheval dans un chemin poudreux ſans qu'on s'en apperçût, & penſa être écraſé par les chevaux. D'un autre côté les Comtes de Haro & de Trévigno ayant pris querelle pour un ſujet três-leger, la terminerent de la même façon, avec cette difference, que le ſecond loin de finir la guerre par la victoire qu'il remporta, s'en ſervit pour ranimer les troubles de Biſcaïe, en y faiſant rentrer les Chefs des mutins,

AN. DE J. C. 1471. & suiv.

& en se mettant à leur tête pour venir à bout de son ennemi, que le Roi avoit commis, afin de pacifier cette Province. Il en couta aux uns & aux autres bien du sang, & au Roi une partie de son autorité : car outre, qu'il étoit offensé & désobéi, il fallut encore qu'il s'abaissât à devenir le médiateur de ceux qu'il devoit punir comme coupables.

Il est vrai qu'il montra d'abord plus de vigueur à l'égard de l'Archevêque de Toléde, & de l'Evêque de Ségovie Don Arias, afin de les détacher du parti de Ferdinand. Il engagea Vasco de Contréras à enlever au premier la Fortereſſe de Perales. Celui-ci obéït ponctuellement ; mais l'Archevêque piqué au vif y accourut avec Don Arias à la tête de quelques troupes, de façon que le Roi crut devoir s'y transporter lui-même pour l'épouvanter. Il alla donc à Madrid au commencement de l'année 1471. & de-là au siége de Perales, en sorte que Carillo fut contraint de lâcher prise & de se retirer. Il est assez étonnant que ce Prélat mécontent de Ferdinand ne se rendit ni aux offres ni aux menaces de Don Henry, mais qu'il affectât au contraire une espece d'indépendance qui le rendoit également redoutable au parti qu'il servoit malgré lui, & aux Royalistes qui

vouloient le ſoumettre ou le gagner. AN. DE J. C. 1471. & ſuiv.

Comme la force des armes ne l'avoit pas aſſez humilié, non plus que l'Evêque de Ségovie ſon ami, pour les contraindre de ſe ranger à leur devoir; le Roi au lieu d'employer la douceur, qui peut-être auroit réüſſi à la longue, s'aviſa d'emprunter du Pape les armes ſpirituelles pour les combattre, ou du moins pour rejetter ſur eux la haine publique. Il en obtint deux Brefs, l'un contre l'Evêque, auquel on ordonnoit de ſe rendre en perſonne à Rome dans le terme de quatre-vingt dix jours, l'autre contre l'Archevêque, à qui le Pape commandoit de rentrer dans l'obéïſſance du Roi, faute de quoi il nommoit pour Commiſſaires quatre Chanoines de Tolède, avec ordre de lui faire ſon procès dans les formes. Ces Brefs notifiés n'eurent aucune ſuite, ſi ce n'eſt aux dépens de Don Henry: car l'Archevêque choqué de cette conduite, s'excuſa ſur ce qu'il avoit prêté le ſerment à Iſabelle par ordre du Roi; & comme les Chanoines firent mine de proceder, il en vint aux voyes de fait ſuivant ſa coûtume, ſurprit trois des Commiſſaires, & ne les rendit qu'en échange des amis que le Roi lui avoit enlevés à ſon tour. C'eſt ainſi que le Souverain ſe déshonoroit de plus en plus, en



BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

AN. DE J. C. 1471. & ſuiv.

faiſant la petite guerre avec un Prélat ſon ſujet. Ce qui eſt ſingulier dans cette affaire, c'eſt que le Grand-Maître de ſaint Jacques appaiſa encore cette broüillerie, & ſauva le Prélat, malgré le refus qu'il fit d'accepter des Fortereſſes pour lui & pour ſes deux fils, à condition de quitter le parti des Princes, comme ſi tous les Grands du Royaume ſe fuſſent accordés au milieu de leurs diviſions à entretenir une ſorte d'intelligence, qui maintenoit leur pouvoir & leur domination. A la verité les Hermandades faiſoient leur devoir, en puniſſant les brigands du bas étage, & en arrêtant, autant qu'elles le pouvoient, l'avidité de la Nobleſſe: mais ce remede étoit peu efficace, & déplaiſoit d'ailleurs au Grand-Maître, qui ne feignoit pas de dire, que cela s'appelloit ſoumettre la Nobleſſe à la roture.

Nonobſtant ces maux, le Roi penſoit tout de bon à chaſſer de Caſtille Ferdinand & Iſabelle, afin, diſoit-il, de pouvoir enſuite remédier aux autres calamités; mais le Grand-Maître lui fit changer de penſée, & lui perſuada d'uſer d'une politique plus artificieuſe pour détruire inſenſiblement leur parti, outre qu'il falloit ſonger d'abord à pacifier Tolede & Séville, qui étoient déchirées par des diviſions inteſtines, & à réprimer les

Maures qui avoient fait de grands ravages, & un riche butin en Andalousie. AN. DE J. C. 1471. & suiv.

Ferdinand de son côté voyoit bien de quelle consequence il lui étoit de regagner l'Archevêque de Tolede à quelque prix que ce fût. Il en vint en effet à bout par ses bonnes maniéres, & après avoir attiré à son parti quelques Places, entre autres Sépulvéda en Castille la Vieille, il remit ses affaires entre les mains & sous la conduite de Carillo, à Tordelaguna qui lui appartenoit.

Tandis que le déplorable Don Henry, sans suivre de route certaine, couroit çà & là pour éteindre le feu des discordes, & pour soutenir les diverses parties d'un Royaume qui s'écrouloit, le Grand-Maître attendoit impatiemment le Duc de Guyenne; mais ce Prince follicité de devenir le gendre du Duc de Bourgogne, & ne sçachant trop à quel prix il deviendroit celui de Don Henry, s'étoit dégoûté de cette derniere alliance sur laquelle le Roi de Castille avoit tant compté. Ce malheureux pere outré de douleur de voir sa fille dédaignée de toute l'Europe, & devenuë le joüet de tant de Princes, qui recherchoient plus sa Couronne que sa personne, courut de dépit à Badajoz, pour offrir l'une & l'autre au Roi de Portugal; mais pour tout fruit

AN. DE J. C. 1471. & suiv.

de ses empressémens, il en essuya encore un refus entre Badajoz & Yelves. Le Roi Portugais se défioit du Grand-Maître, & encore plus de ses forces contre les Rois de Sicile & d'Arragon, qui devenoient plus redoutables à mesure qu'on leur donnoit le tems de se fortifier; & à dire le vrai Don Henri ne donnoit, ce semble, pour dot à sa fille que le triste soupçon de fille illégitime, avec un sceptre qui n'étoit presque plus à lui, & qu'il auroit fallu acheter trop chérement. Tout cela fit ouvrir les yeux au Roi de Portugal; de sorte qu'il prit le parti de marier son fils à la cousine de ce Prince, Dogna Léonore fille de l'Infant Ferdinand Duc de Viseu, avec dispense du Pape Sixte IV. qui venoit de succeder à Paul II.

Le Roi de Castille rebuté de ce côté-là se voyoit réduit à renoüer avec le Duc de Guyenne, & il y pensoit sérieusement, lorsqu'on reçut la nouvelle de sa mort arrivée à Bourdeaux le 12. de Mai de l'an 1472. mort si avantageuse à Louis XI. qu'on le soupçonna d'en avoir été l'auteur, & d'avoir fait empoisonner son frere par l'Abbé de saint Jean d'Angeli son Aumonier, jusques-là que Brantôme raconte avoir oüi dire à un Chanoine, que le Roi de France fit à Notre-Dame de Cléri cette priére en presence

d'un fou qui la publia depuis. *Sainte Dame obtenez-moi le pardon pour avoir empoisonné mon frére.* Il eſt vrai que l'Abbé d'Angeli ayant invité à un repas le Duc de Guyenne, & Marguerite Montſoreau ſa maîtreſſe, leur partagea une pêche. Peu de tems aprês la Dame s'en trouva mal & mourut: à l'égard du Prince il ne fit que languir depuis ce fatal repas. On en dreſſa le Procês dans les formes, & aprês la mort de l'Abbé, le Roi non-ſeulement ſe fit rendre toutes les piéces du Procês, mais encore il combla de biens Louis d'Amboiſe Evêque d'Albi, l'un des Commiſſaires, & Pierre de Sacierges depuis Maître des Requêtes, commis auſſi à l'examen de cette affaire. Aprês tout on ne peut rien aſſurer ſur pareilles matiéres, & il ſuffit de remarquer en paſſant, que malgré les apparences un Hiſtorien doit toûjours laiſſer dans les termes du doute des crimes ſemblables, à moins qu'ils ne ſoient inconteſtablement avérés. AN. DE J. C. 1472. & ſuiv.

Don Henry privé de tout eſpoir du côté de la France, tourna encore les yeux vers le Portugal pour tâcher de ménager à ſa fille un époux Roi; mais la tentative qu'il fit dans la ſuite ne fut pas plus heureuſe que celle qu'il avoit faite dans ſon dernier voyage à Badajoz. Ce voya-

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

ge avoit été assez triste pour lui : car outre le peu de succès de son entreprise, il avoit eu le chagrin de se voir refuser l'entrée de la ville par le Comte de Féria qui en étoit Gouverneur, sous prétexte que le Roi la donneroit aussi-tôt au Grand-Maître de saint Jacques, homme insatiable, qui avoit en effet été cause que Sépulvéda s'étoit rangée au parti de Ferdinand; parce que le Ministre avoit extorqué du Roi la donation de cette Place. Pour surcroît Don Henry perdit encore Don Pédro Gonzalés de Mendoza, Evêque de Siguença, qui refusa nettement de le suivre; & qui bien-tôt après se dévoüa lui & toute sa Maison à Dogna Isabelle, indigné qu'il étoit d'avoir manqué le Chapeau de Cardinal qu'il attendoit, & que Pacheco, en le supplantant, avoit obtenu pour son propre neveu Don Loüis d'Acugna Evêque de Burgos. Enfin les mouvemens de Séville & de Tolède étoient inquiétans.

A Séville le Duc de Médina-Sidonia ayant pris querelle avec le Marquis de Cadis, le chassa de la Ville, & l'obligea de se retirer à Xérès. Celui-ci soutenu des Chevaliers de saint Jacques & de Calatrava, & sur-tout de son beau-pere Pacheco, revint à la charge, & dans le combat ayant tué deux bâtards de son en-

nemi, il lui prit sa Ville de Medina-Sidonia; de sorte que le Roi fut contraint d'y envoyer Inigo Lopés de Mendoza Comte de Tendilla, qui par son adresse vint à bout de réconcilier ces deux Seigneurs. La querelle de Tolède étoit plus délicate & plus difficile à appaiser; elle étoit causée par le parti du Comte de Cifuentes; qui favorisé du Grand-Maître vouloit épouser malgré le Roi la fille du Comte de Fuensalida. Il en arriva bien des malheurs qu'on peut imputer, comme tous ceux dont je viens de parler, au Grand-Maître de saint Jacques, qui troubloit & pacifioit le Royaume à son gré. AN. DE J. C. 1472. & suiv.

Cette année 1472. si funeste au Roi de Castille, fut plus heureuse pour le Roi d'Arragon, & conséquemment pour le Roi son fils Don Ferdinand. Le vieux Roi commençoit enfin à respirer après tant de fléaux qui avoient inondé ses Etats. Il avoit réduit Gaston de Foix son gendre à se retirer au fond du Béarn, & à se contenter de regner en Navarre après lui: il avoit vû mourir peu de tems après, c'est-à-dire, le 22. Novembre 1469. l'Infant Gaston, fils aîné de son ambitieux gendre. Ce jeune Prince âgé seulemene de 26. ans, s'étant extrêmement distingué dans un tournois au sujet du Duc de Guyenne, avoit été si rudement

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

blessé à l'œil d'un éclat de lance, qu'il avoit expiré sur le champ. Le Roi d'Arragon avoit encore conclu un nouveau Traité à Olite, avec sa fille Dogna Léonore, au mois de Mai de l'an 1471. pour la réduire au titre de Gouvernante de la Navarre: enfin pour mettre le comble à la joye de Don Juan, Barcelonne, ce boulevard imprenable des révoltés se rendit à lui le 17. de Novembre de la présente année, ou dans l'année 1471. à en croire le Pere Alézon. Veritablement le bonheur de Don Juan fut un peu troublé par le Comte de Lerin, de la faction Beaumontoise. Voici le fait tiré d'après l'Auteur que je viens de citer, & bien different du recit qu'en fait Garibaï, qui étoit moins instruit sur cette matiere.

Le Comte de Lerin & ceux de son parti mécontens du Traité d'Olite entre le Roi & la Princesse, parce qu'ils sçavoient que ce Traité étoit favorable aux Grammontois, apprirent que Dogna Léonore devoit se transporter à Pampelune où ils dominoient. Ils lui firent signifier qu'elle pourroit y venir en qualité de Reine, mais non de Gouvernante; & la prierent de plus, de ne point amener avec elle le Maréchal Pierre de Navarre leur ennemi, sans quoi la Ville lui

fermeroit les portes. La Princeſſe piquée de cette déclaration profita de l'abſence du Comte de Lerin, pour tâcher de ſurprendre Pampelune, par le moyen d'une intelligence qu'elle avoit avec ceux de la faction de Grammont. La nuit marquée pour l'éxécution le Marêchal arriva à une porte nommée la Zapateria, que Jean de Athondo devoit lui ouvrir; mais comme il tardoit à venir, les gens du Marêchal tentérent de rompre la porte. Un Boulanger voiſin ayant entendu le bruit, courut en avertir le frere du Comte de Lerin Philippe de Beaumont, qui s'étant rendu là avec main-forte, rencontra le Marêchal déja entré dans la Ville, & le preſſa tellement, qu'aprês l'avoir ſerré de prês dans une ruë, il lui fit le traitement que le Marêchal deſtinoit, dit-on, lui-même à Philippe & aux Beaumontois, c'eſt-à-dire qu'il les maſſacra avec ſa ſuite. AN. DE J. C. 1472. & ſuiv.

Cette affaire fit beaucoup de bruit, & déplut infiniment au Roi d'Arragon; mais il fut conſolé par la mort de ſon gendre Gaſton de Foix; qui paſſant par Roncevaux pour aller ſoutenir ſon épouſe, tomba malade & mourut, au mois de Juin de l'année 1472. âgé de 50. ans, Prince veritablement Grand s'il eût eu moins d'ambition. Il rendit autant de

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

services à la France qu'il causa de chagrins au Roi son beau-pere : mais il fut bien puni de ses projets ambitieux, puisqu'il ne profita pas de la mort de Don Carlos, & qu'il mourut sans avoir porté le titre de Roi de Navarre, ne laissant pour successeur qu'un petit fils en bas âge, nommé François Phœbus, qui ne regna pas long-tems, & dont la mort fit passer le sceptre de Navarre dans la Maison de France, après l'avoir mis dans celle d'Albret par le mariage de sa sœur Dogna Catherine avec Jean d'Albret.

Don Juan Roi d'Arragon se voyoit donc arrivé à une vieillesse avancée, mais plus tranquille, & en état de maintenir la succession de la Castille dans la personne de Ferdinand ; il n'avoit pas besoin de faire de nouveaux efforts, puisque sa situation plus heureuse, son nom toûjours redoutable, la conduite de son fils, & enfin le hasard des évenemens en Castille, agissoient de concert avec ses vœux. Il seroit difficile de suivre en détail tous les mouvemens du cabinet, pour ou contre Isabelle ; mais on voit du moins par ce qui en paroît, que toutes les mesures qui lui étoient contraires se trouvoient rompues par la licence & les troubles qui agitoient incessamment ce Royaume. Toutesfois le Grand-Maître

de saint Jacques noüa une nouvelle intrigue qui pensa déconcerter le parti Arragonois. Il sçavoit que le Roi de Castille ne desiroit rien plus ardemment que de voir Dogna Jeanne mariée, & qu'il étoit inconsolable d'avoir vû manquer tous les partis sur lesquels il avoit compté. Pacheco pour le dédommager de ces pertes, & pour jetter la division jusques dans l'Arragon même, résolut de faire épouser à la Princesse Castillane un Prince Arragonois. Rien n'étoit plus heureusement imaginé que cette alliance; car il avoit jetté les yeux sur l'Infant Don Henry Duc de Ségorbe, Prince chéri du Roi Don Juan, cousin du Roi de Sicile. Cette trame fut si finement ourdie que les Princes intéressés à cette affaire furent long-tems trompés; l'un, sçavoir Ferdinand, parce qu'il ne l'apprit que tard, & qu'il crut d'abord qu'il s'agissoit pour l'Infant d'une fille du Grand-Maître; l'autre, je veux dire Don Juan son pere, parce qu'il s'obstinoit à n'en vouloir rien croire. Son fils, dès qu'il sçut la chose, lui en écrivit en des termes fort précis, & lui manda nettement, qu'il falloit sans délai s'assûrer du Duc de Ségorbe, & confisquer ses Etats. Cette nouvelle fut mal reçuë de Don Juan, dont l'amour aveugle pour le Duc,

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

joint à un rafinement de politique, l'empêchoit de croire & de voir ce qui étoit. Il répondit au Roi de Sicile, que la connoissance qu'il avoit des affaires de Castille, & des affaires du Grand-maître ne lui permettoit pas d'ajoûter foi à de pareils bruits; qu'il sçavoit trop ce que sa crédulité passée lui avoit couté: que c'étoit malgré lui qu'il avoit consenti à l'empriſonnement de Don Carlos son fils aîné; qu'il ne l'avoit fait qu'après avoir appris de l'Amirante de Castille, que Don Carlos vouloit se marier à Dogna Isabelle pour le déthrôner lui-même: qu'encore il ne s'étoit rendu à ces bruits, dont il avoit depuis reconnu la fausseté, qu'en consideration des larmes de la mere de Ferdinand; qu'on devoit réfléchir sur les suites affreuses de ce premier sacrifice; qu'en un mot il étoit las des voies de rigueur. » Ce » sont-là, ajoutoit-il, des stratagêmes » du Grand-Maître, qui s'étudie à broüil» ler dans l'Arragon par de semblables » rumeurs. En effet; si la chose étoit » comme vous la croyez, l'Infant & » Béatrix sa mere resteroient-ils si tran» quilles; l'un dans l'Ampourdan, & » l'autre avec moi dans le Monastere de » Pedrulas? Après tout, que gagneroient» ils? ils hasarderoient tout pour de pu-

» res chimères. « La lettre étoit dattée du 19. Septembre 1472. le même jour il parla à l'infante qui ne fit que rire de ces bruits, & qui lui dit enſuite ſérieuſement, qu'on cherchoit par-là à les mettre mal enſemble; qu'en un mot il n'étoit nullement queſtion de ce mariage, dont on lui donnoit de ſi malins ſoupçons. AN. DE J. C. 1472. & ſuiv.

La choſe ſe trouva cependant ſi véritable, que le Roi de Sicile crut devoir aller lui-même à Barcelone pour détromper Don Juan, voyage inutile, & qui penſa couter cher à ſes interêts, quoiqu'en chemin il eût reçû une viſite du Cardinal de Borgia que le nouveau Pape envoyoit en Eſpagne en qualité de Légat, avec la nouvelle de la diſpenſe pour le Mariage d'Iſabelle : car outre que Ferdinand ne gagna rien ſur le Roi ſon pere qui par tendreſſe ou autrement, s'obſtina à ne pas croire qu'on voulût ſupplanter ſon fils, il donna le tems à ſes ennemis de broüiller en Caſtille.

Le Grand-Maître en concertant le mariage de l'Infant Don Henry, avoit déja regagné le Comte de Bénaventé oncle de ce Prince. Mais pour tirer plus de profit de l'abſence du Roi de Sicile, il ſongea à lui enlever l'Evêque de Siguença & toute la Maiſon des Mendozes & des Velaſco.

AN. DE J. C. 1472. & ſuiv.

J'ai déja dit, que l'Evêque de Siguença peu de tems auparavant s'étoit aliéné du Roi, & avoit offert ſes ſervices & ceuxde toute ſa Maiſon à Don Ferdinand. Le motif de ce changement étoit non-ſeulement le chagrin d'avoir manqué le Cardinalat, mais encore une alliance que Ferdinand avoit ménagée avec lui dans un voyage à Guadalajara, où il avoit marié ſa niéce Blanche de Navarre fille naturelle de Don Carlos avec Loüis de la Cerda Comte de Medina-Céli, neveu de l'Evêque de Siguença. A la vérité la Cerda étoit marié depuis 12. ans avec Catherine Laſſo de la Vega ſa couſine germaine; mais ce mariage mal aſſorti ayant été caſſé par le Prélat avec la permiſſion du Pape, il avoit formé cette autre alliance plus conforme à ſes deſſeins. Mais le Grand-Maître de ſaint Jacques qui ne perdoit aucune occaſion de contremine les travaux de Don Ferdinand, ſe voyant veuf, s'aviſa d'oppoſer un mariage à ce mariage nouveau, afin de ramener à ſon parti un homme de la conſequence de cet Evêque. Il épouſa donc en ſecondes noces une fille du Comte de Haro & de Dogna Marie de Mendoza. Négotiation adroite qui le fortifia non-ſeulement contre Iſabelle, mais encore contre l'en-

vie de ſes rivaux, particulierement contre le Duc de Medina-Sidonia, ennemi déclaré du Marquis de Cadis, gendre du Grand-Maître. AN. DE J. C. 1472. & ſuiv.

Dêja les nouveaux partiſans de Pacheco agiſſoient à force ouverte contre Don Ferdinand, juſques-là qu'ils avoient pris quelques Places, & qu'ils menaçoient Olmédo & Madrigal, lorſque ce Prince arriva fort à propos de Valence à Tordelaguna, où étoit la Reine de Sicile ſon épouſe. Sa préſence diſſipa en partie l'effort des factieux, & ſuſpendit au moins pour un tems l'orage qui ſe formoit contre lui.

Cependant le Cardinal de Borgia, ſi connu depuis ſous le nom d'Alexandre VI, arriva à Madrid, où on le reçut avec tous les honneurs imaginables. Il venoit demander un ſubſide ſur les revenus Eccleſiaſtiques, pour contribuer à la guerre contre les Turcs. Les conjonctures étoient peu favorables pour de pareilles levées dans un Royaume livré en proye aux factions, & appauvri par les guerres inteſtines. Il ne laiſſa pas de venir à bout de ſes deſſeins; en récompenſe il accorda beaucoup d'indulgences, & il fit un reglement, à la ſollicitation de l'Aſſemblée du Clergé tenuë à Ségovie, pour tâcher de bannir

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

du Clergé d'Espagne l'ignorance, la simonie, & le libertinage; il regla, que dans chaque Eglise Cathedrale il y auroit deux Chanoines établis, l'un en qualité de Théologien, & l'autre à titre de Canoniste; il promit de plus, d'obtenir du Pape pour l'Evêque de Siguença le Chapeau tant desiré, qui lui fut en effet envoyé le 6. Mars de l'an 1473. & que le Roi voulut bien relever du titre de Cardinal d'Espagne. Ce Prélat lié désormais au Roi par ce bienfait, entra de plus en plus dans sa confidence, & devint presque son unique conseil, au grand dépit de l'Archevêque de Toléde, qui se croyoit le seul digne de toutes les graces, sans rien faire qui pût se les attirer. Le Roi s'attacha encore le nouveau Cardinal, non-seulement en lui donnant l'Archevêché de Séville, vacant par la mort de Fonséca, décedé à Coca, mais encore en lui permettant, de concert avec le Pape, de garder en même-tems son Evêché de Siguença, chose étrange, & toute neuve dans l'Histoire. Il le fit de plus Grand Chancelier de Castille, après la mort du Connêtable Don Lucas Michel d'Iranzu, qui fut assassiné à Jaën le 21. de Mars 1473. de la maniere la plus criante.

L'impunité & la licence qui regnoient en

Caſtille, y armoient ſouvent outre l'ambition & l'avarice, le faux zéle, qui ſert de voile à ces deux paſſions. Les nouveaux Chrétiens que la violence plûtôt que le bon exemple, avoit forcés de quitter le Judaïſme, recommençoient à Judaïſer publiquement à Cordouë : ç'en fut aſſez pour animer le peuple, & une partie de la nobleſſe. Comme on avoit perdu l'uſage de recourir aux voies ordinaires de la Juſtice, on courut aux armes, on pilla, on maſſacra, on mit tout à feu & à ſang ; exemple qui fut bien-tôt ſuivi dans toute l'Andalouſie. La cupidité & l'envie de dépouiller les miſerables s'étant ſur-tout allumée à Jaën où étoit le Connêtable, il voulut payer de ſa perſonne, & tenir tête au Peuple. Il parut avec une intrepidité qui méritoit un meilleur ſort, & diſſipa d'abord les brigands ; mais il fut enfin la victime de leur furie : car un jour qu'il entendoit la Meſſe dans la grande Egliſe, les Conjurez l'égorgerent inpitoyablement, ſans que le Roi fût en état de punir ni les apoſtats, ni les meurtriers. La Charge de Connêtable fut donnée au Comte de Haro Pedro Fernandés de Velaſco, & depuis elle eſt toujours demeurée dans cette Maiſon.

AN. DE J. C. 1473. & ſuiv.

Le Grand-Maître de ſaint Jacques,

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

qui haïssoit mortellement André de Cabréra, parce qu'il avoit toujours la garde des thrésors Royaux au Château de Ségovie, se servit bien-tôt aprês de ces soulevemens du Peuple pour le perdre: mais pour sçavoir le prétexte de cette conspiration, il faut se rappeller que Pacheco avoit ménagé le mariage du Duc de Ségorbe avec la Princesse des Asturies. Il n'oublia pas cette principale intrigue dressée contre Don Ferdinand; il fit donc avertir l'infant Duc qu'il étoit tems de paroître en Castille; la conjoncture étoit d'autant plus heureuse pour cela, que le Roi d'Arragon étoit alors occupé d'une guerre avec la France au sujet du Comté de Roussillon & de Cerdaigne. Ce Roi dont le sang guerrier boüillioit encore dans les veines, malgré les glaces de l'âge, commençoit à peine à respirer aprês le recouvrement de Barcelone, qu'il entreprit de recouvrer aussi les Etats engagés à Loüis XI. depuis 12. ou 13. années. Il étoit parti de Barcelonne le 26. de Decembre 1473. avec une bonne armée, dans le tems que le Roi de France avoit du dessous dans ses démêlés avec le Duc de Bourgogne, de maniere qu'Elna & Perpignan s'étoient rendus d'abord & avoient crié, *vive l'Arragon*. Le Duc de Ségorbe profita donc de cette absence

du

du Roi, & partit avec sa mere Béatrix, dans l'espoir de supplanter Don Ferdinand, & de lui enlever la Couronne de Castille. Telle étoit, en effet, l'idée du Grand-Maître, qui alla recevoir ce Prince vers Requéna; & Don Ferdinand étoit à la veille de se voir la duppe de l'incrédulité de son pere & des artifices de Pacheco : lorsque la présence de l'Infant détruisit en un instant le projet que sa bonne fortune & le Grand-Maître avoient formé. Ce ministre fin connoisseur en fait de caractéres, s'apperçut bien-tôt qu'il avoit fait un mauvais choix pour la Couronne de Castille. Il eut honte de son propre ouvrage, surtout quand il vit l'arrogance du Duc, qui affectoit des airs de Roi à l'égard de ceux-même de qui il dépendoit de le couronner. En effet, l'Infant eut l'imprudence, ou la sotte vanité de présenter sa main à baiser aux Seigneurs qui vinrent à sa rencontre; & ceux-ci s'en trouvérent tellement choqués, que l'un deux lui prenant la main avec un soû-rire mocqueur, lui dit en le regardant : *En verité Monseigneur, vous avez-là une belle main,* raillerie sanglante qui jetta sur l'Infant un ridicule qu'il ne put effacer. Pachéco ne voulut pas même souffrir qu'il entrât à Madrid; mais il l'amusa aux environs

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

par mille délais, & alléguant au Roi tantôt un prétexte, tantôt un autre, il fit si bien qu'on ne pensa plus à ce mariage, & que le Duc de Ségorbe ayant vû trop tard qu'il étoit trompé, alla cacher sa confusion dans les Etats du Comte de Bénaventé, où il n'emporta que le titre ironique d'*Infant fortuné*, qui lui resta depuis cette fâcheuse avanture.

Mais avant que d'en venir à ce fâcheux dénouëment, le Grand-Maître fit extrêmement valoir un prétexte pour différer ce mariage; à sçavoir qu'il falloit au Duc une armée pour s'opposer à Ferdinand, & que pour cela il étoit nécessaire de prendre l'argent caché dans le Château de Ségovie. Par ce double jeu il prétendoit bien moins servir le Duc que supplanter Cabréra. Mais celui-ci refusant de livrer son Château, le Grand-Maître prit le parti de soulever sous-main la populace de Ségovie au sujet des nouveaux Chrétiens, & cette émeute pensa coûter la vie au Gouverneur, qui voulut s'opposer au torrent; mais il fut plus heureux que le Connêtable, & il évita non-seulement ce piége, mais encore un autre que lui tendit depuis le Grand-Maître de saint Jacques.

Celui-ci pour amuser le Duc de Ségorbe avoit remis la conclusion du ma-

riage qu'il vouloit rompre aux Etats convoqués à Sainte Marie de Niéva. Le Roi les tint en effet cette année, & il y abolit quantité de péages & d'impôts levés par des Seigneurs ſubalternes. Le Duc & ſa mere s'y trouvérent pour ſçavoir enfin à quoi ils devoient s'en tenir; mais comme le Grand-Maître avoit dêja apporté pour raiſon de délai le manque d'argent néceſſaire afin de lever une armée, il appuya de nouveau ſur ce prétexte, & inſinua au Roi, qu'il falloit tranſporter les Etats à Ségovie, où il ſeroit plus aiſé de parler d'affaire, & de conclure le mariage du Duc avec Dogna Jeanne, qui étoit dans cette Ville. Cet avis de Pacheco n'étoit qu'un ſtratagême pour dépoſſéder André Cabréra de ſon Gouvernement. Cabréra s'apperçut de la ruſe, & trouva moyen de rompre ce deſſein, en mettant dans ſes intérêts le Cardinal d'Eſpagne, qui commençoit à pancher auſſi-bien que lui pour le parti d'Iſabelle, quoique ſécrétement.

AN. DE J. C. 1473. & ſuiv.

Tandis que la biſarerie de la fortune renverſoit ainſi les meſures priſes contre Ferdinand, une affaire preſſante l'appella dans le Rouſſillon au ſecours du Roi ſon pere, qui étoit aſſiégé dans Perpignan par vingt mille François, ſous la conduite de Philippe de Savoye. Don

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

Juan s'étoit enfermé dans la Place, & ayant assemblé les Habitans dans l'Eglise, il avoit fait serment en leur présence de ne pas sortir de la Ville que le siége ne fût levé. Ce courage extraordinaire dans un Monarque à l'âge de 76. ans, passa tout à coup dans tous les Habitans, de maniére qu'ils firent des prodiges de valeur. Pierre Péralta Connêtable de Navarre, qui sçavoit parfaitement la langue Françoise, trouva moyen de traverser l'armée des assiégeans en habit de Moine, & de s'insinuer dans la Place pour seconder le Roi. Mais malgré leur bravoure la Ville fut réduite aux abois par la disette des vivres, & par les attaques fréquentes des François, lorsque Ferdinand arriva à propos avec tout ce qu'il put ramasser de troupes en Castille, en Arragon, & en Catalogne. Sa présence sauva Perpignan & Don Juan. Le siége fut levé, & l'on conclut une Tréve de quelques mois avec l'armée Françoise qui se retira en France. Don Juan rentra triomphant dans Barcelonne, tandis que son fils après avoir essuyé une maladie considérable causée par les travaux de cette guerre, songea à retourner promptement en Castille, pour n'y pas laisser rallentir l'affection de ceux qui le suivoient, ni ranimer l'effort

de ceux qui lui étoient contraires. AN. DE J. C. 1473. & suiv.

Durant son absence les affaires de Castille étoient demeurées dans la même situation, c'est-à-dire, toûjours broüillées. Le reste de l'Espagne joüissoit d'une heureuse paix. Le parti d'Isabelle croissoit toûjours à proportion que celui de Don Henry diminuoit. Il y avoit des mouvemens en Biscaye, parce que le nouveau Connêtable s'opposoit vivement aux menées du Comte de Trévigno fort affectionné au parti Arragonnois. Tolède voyoit renouveller ses anciennes discordes au sujet du Comte de Fuensalida, qui prétendoit en chasser Don Bertrand de Ribadeneyra, lequel tenoit pour le Roi Don Henry. Ce Prince eut bien de la peine à calmer ces troubles, & il n'en vint à bout que par l'impunité. D'un autre côté Pacheco fit tout à coup un personnage qu'on n'auroit pas dû attendre de son genie amateur des affaires & des intrigues de Cour. Il parut s'en dégoûter, & soit par un veritable dégoût, soit par une finesse de politique, il se retira à Pegnafiel où étoit son épouse. Mais il étoit bien sûr de gouverner encore jusques dans sa retraite, outre qu'il mit en sa place son fils qu'il avoit dêja revêtu du Marquisat de Villéna; il l'envoya à Tolède saluer le Roi, qui le reçut comme

AN. DE J. C. 1473. & suiv.

il auroit fait le pere, je veux dire avec toutes les marques d'une confiance intime, de sorte que Villéna ne fit qu'entretenir, comme par une espéce d'héritage, le crédit & l'autorité que le Grand-Maître avoit acquise depuis tant d'années. Les Pacheco pour se délivrer d'une partie de la haine des Courtisans, firent mine de vouloir s'accommoder avec Cabréra; on traita de la réconciliation à condition qu'il remettroit entre les mains du Roi le Château & les trésors de Ségovie, & qu'en dédommagement on lui donneroit la Ville de Moya, située non loin de Cuença sa Patrie. Don André qui n'avoit pas encore pris tout-à-fait le parti de préférer l'intérêt d'Isabelle au sien, prêtoit l'oreille à ces propositions; mais les Habitans de Moya ayant sçû cette négotiation se révoltérent, & se donnérent à Isabelle.

Cette Princesse assez habile & assez vigilante pour supléer à l'absence de son mari, s'empara encore d'Aranda de Duéro, à la sollicitation des Habitans qui l'appellérent, partie par affection pour elle, partie par haine pour Dogna Jeanne femme de Don Henry, qu'elle continuoit d'outrager par ses débauches, tandis qu'il paroissoit le seul insensible à cet affront public. Elle étoit alors avec

sa fille dans le Château de Madrid, sous la garde du Marquis de Villéna, occupée uniquement à déshonorer son époux à la face de toute l'Espagne, sans songer qu'en lui ôtant l'honneur, elle enlevoit à sa fille le droit légitime de prétendre au Trône. En effet, Agréda suivit en faveur d'Isabelle l'exemple d'Aranda, où l'Archevêque de Tolède tint un Concile Provincial avec ses suffragans. Ainsi cette Princesse soumettoit les Castillans par ses vertus, tandis que Ferdinand faisoit triompher les Arragonnois par les armes. AN. DE J. C. 1473. & suiv.

A peine le Concile étoit-il congédié de la Ville, que Ferdinand y arriva. Ce ne fut pas sans goûter une sensible joye de voir son épouse avancer peu à peu la conquête de la Castille; mais cette joye fut troublée par la mort de l'Amirante Don Frédéric son grand-pere. Ce Seigneur avoit joüé sous deux Rois un rôle considérable. Malheureux sous le premier malgré ses grands exploits (car il fut pris & dépoüillé de tous ses biens à la bataille d'Olmédo) il soûtint sa mauvaise fortune d'un air à mériter les prospérités qui la suivirent dans le regne suivant. Il eut l'adresse de lier l'intrigue qui rendit Ferdinand l'époux d'Isabelle, & s'il n'eut pas le bonheur de le voir Roi

AN. DE J. C. 1473. & suiv. de Castille, au moins il eut l'avantage de le laisser en voye de parvenir à ce Trône. Son fils succéda à ses biens & à ses dignités.

Les vœux des Peuples secondoient déja ceux de Ferdinand, & il ne lui manquoit plus que de réünir les suffrages d'une Cour partagée de vûës & d'intérêts. Le Cardinal de Borgia qui lui étoit favorable, parce qu'étant fait aux grandes affaires il prévoyoit la révolution en faveur de ce Prince, voulut se faire un merite auprès de lui de tenter cette grande entrepriſe, malgré les obstacles qu'on faisoit naître. Il voyoit bien que la diversité des mouvemens de la Cour tenoit la succession au Trône dans une espéce d'équilibre, utile à Ferdinand en ce qu'on n'éxécutoit rien contre lui; mais fâcheux néantmoins par l'incertitude où il étoit toûjours de sa destinée. Comme le Grand-Maître de saint Jacques étoit l'ame de cet équilibre entre la fille & la sœur du Roi, le Cardinal entreprit de le faire pancher du côté de la sœur, bien convaincu que le poids d'une telle autorité entraîneroit infailliblement le Roi, la Cour, & tout le Royaume. Pour donner ce branle à un homme du caractére du Grand-Maître, il falloit une adresse peu commune, & des ressorts bien dé-

licats. Le Légat qui étoit pourvû de tous les talens néceſſaires pour ce grand projet, avoit commencé de loin à prendre ces meſures : car quelque tems avant le départ de Ferdinand pour le Rouſſillon, il avoit jetté les fondemens de ſa négotiation, de maniére qu'il avoit amené le Grand-Maître au point d'ouvrir l'oreille à des propoſitions ſur cette importante affaire. Pacheco éxigeoit pour préliminaire, des ſûretés, tant pour lui que pour ſes alliés & ſes Etats; & la principale ſûreté qu'il demandoit, c'étoit que Ferdinand & Iſabelle ſe remiſſent entre les mains du Marquis de Santillanne à Guadalajara. Le Cardinal voulut de ſon côté, que ſi le Prince & la Princeſſe acceptoient ce parti, on leur remît entre les mains la fille de Don Henry pour ôtage. Aprés quelques différends on convint de ces deux points, & le Légat fut chargé de les propoſer à l'Archevêque de Toléde : c'étoit-là ce ſemble avoir beaucoup avancé, & rien ne paroiſſoit plus avantageux au parti Arragonnois. Mais cet Archevêque choqué de ce qu'un autre que lui prétendoit à l'honneur de mettre Iſabelle ſur le Trône, & piqué d'ailleurs d'une ancienne jalouſie contre les Mendozes, ſe mit en tête de rompre cette négotiation. On eut beau lui en fai-

AN. DE J. C. 1473. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

re enviſager les avantages & entrer dans ſes propres intérêts, il ne voulut entendre à rien ; & Ferdinand qui ſçavoit par expérience de quelle conſéquence il étoit pour lui de ne pas s'aliéner un homme de ce poids, eut contre ſon inclination, la complaiſance de condeſcendre à ce que ſouhaitoit ce Prélat auquel il étoit ſi fort attaché, qu'il fit donner à ſon petit neveu Don Alonzo Carillo l'Archevêché de Pampelune vacant depuis long-tems, & ſur lequel le Cardinal de Beſſarion avoit perçû une penſion juſqu'à ſa mort.

Ferdinand toutesfois ne laiſſa pas de continuer depuis, quoique plus lentement, la négotiation commencée par les ſoins du Légat, malgré la défiance que lui cauſoit le Grand-Maître dont il avoit tant de fois éprouvé la haine ou la mauvaiſe foi. La défiance étoit veritablement mutuelle ; car Pacheco à qui il falloit un Roi ſouple & de peu de génie tel que Don Henry, voyoit avec peine un Prince tel que Ferdinand s'acheminer vers le Trône : auſſi ne le ménageat'il pas durant la plus grande chaleur des pourparlers ; car comme ce Prince étoit à Salamanque avec ſon épouſe, il apprit que le Marquis de Villéna tâchoit de lui ſurprendre Sépulvéda, par une intelli-

gence qu'il avoit dans la Ville, & qui heureuſement ne réüſſit pas. Les choſes en étoient-là, lorſque Don Ferdinand fut obligé d'aller ſecourir le Roi ſon pere à Perpignan, ainſi que je l'ai raconté. AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

Cependant Don Henry fort aigri d'apprendre que le Légat, le Grand-Maître de ſaint Jacques, le Marquis de Santillanne, & les Mendozes penſaſſent à s'accommoder avec Iſabelle à ſon inſçu, produiſit tout à coup un changement d'intrigue qui tendoit au même but par un chemin bien différent: car André Cabréra ayant pénétré le deſſein de Pachéco ſon ennemi déclaré, parut alors ſur la ſcêne, & réſolut de le prévenir en ſervant de ſon côté Iſabelle. Il étoit fort embarraſſé à défendre le Château de Ségovie contre l'avidité du Grand-Maître, qui n'oublioit rien pour le lui enlever, afin de le joindre à celui de Madrid dont il étoit déja le maître, & de tenir par-là le Roi comme en tutelle. Cabréra ſe voyoit même à la veille de perdre ſon Gouvernement pour un échange qui ne le dédommageoit pas, lorſqu'il s'aviſa de ſe livrer à Iſabelle, & de donner aux affaires de cette Princeſſe un tour ſi ſingulier, que Pachéco en fut la duppe. Son artifice fut de travailler lui-même de

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

concert avec Don Henry & Isabelle à les réconcilier, tandis qu'on amuseroit le Grand-Maître, en traînant en longueur le Traité que ménageoit le Légat. Par cette manœuvre qui n'étoit au fonds contraire aux vûës du Cardinal de Borgia, que par la maniére différente d'arriver à la même fin, il gagnoit deux choses importantes : l'une étoit l'avantage de trouver un appui pour se maintenir dans la possession du Château de Ségovie, & des trésors qui y étoient renfermés, afin de s'en faire un jour un merite auprês de Ferdinand ; l'autre étoit l'honneur de pacifier le Royaume, & de déterminer le Roi à reconnoître sa sœur pour héritiére sans la participation des Pachéco. L'Archevêque de Toléde qui s'étoit vivement opposé au Traité qu'on minutoit entre le Grand-Maître, les Mendozes & Isabelle, se prêta à cette nouvelle ouverture de Cabréra d'autant plus volontiers, que sa jalousie contre la Maison des Mendozes trouvoit son compte à tromper leurs espérances, & à réünir Don Henry & sa sœur par un autre canal que par eux.

Ferdinand au retour de son expédition de Perpignan fut ravi d'apprendre cette double voye qu'on lui ouvroit vers le Trône, tant du côté du Grand-Maître,

que de la part de Cabréra ; mais ils n'hé- AN. DE
sita pas entre les deux : il choisit la se- J. C.
conde route, & ne feignit de prendre la 1474.
premiére que pour couvrir sa veritable & suiv.
marche, en s'attachant à Cabréra. Les choses étant en cet état, Don André Cabréra vers les Fêtes de Noël de l'année 1474. crut qu'il étoit tems de consommer son ouvrage. Heureusement pour lui son concurent Pachéco s'étoit absenté de la Cour, ainsi que je l'ai remarqué, & il n'y avoit laissé que son fils le Marquis de Villéna dans un âge encore peu fait au manége des vieux Courtisans. Cabréra profita de cette conjoncture, & voyant un jour le Roi mécontent du procédé du Grand-Maître, il acheva de l'aigrir en lui faisant observer, que cet homme insatiable de biens & d'honneurs, n'avoit en vûë que d'envahir tout le Royaume ; que lui seul étoit la funeste source des troubles qui déchiroient la Castille ; qu'il ne les entretenoit que pour s'élever sur de grandes ruines : que ce semeur de divisions, tantôt Ligueur, tantôt Royaliste, n'avoit tenu la balance entre les deux partis, que pour dominer sur tous les deux : qu'enfin dans le tems même qu'il songeoit à la réünion, il n'avoit d'autres vûës que celles de sacrifier les intérêts de son Roi aux siens

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

propres, & de tenir deux Rois au lieu d'un dans d'indignes entraves : « car enfin, ajoûta-t'il, avec quelle hauteur » ne traite-t'il pas Votre Alteſſe ? quelle » part vous laiſſe-t'il dans une affaire » qui ne regarde que vous ? Daigne-t'il » même vous conſulter ſur un Traité où il » ne s'agit de rien moins que de prononcer ſur la deſtinée de votre Royaume » & de votre perſonne Royale ? Qui ne » voit que cette affectation de faire ſon » accord, ſans vous & à votre inſçû, » montre que cet orgüeilleux ſujet ſe regarde comme votre Souverain ? Dans » la ſituation floriſſante où il voit le parti d'Iſabelle, il veut qu'elle tienne tout » de lui & rien de vous. Il ne vous laiſſe » pour partage que la conſtance odieuſe » à l'écarter du Trône, tandis qu'il ſe réſerve l'honneur de l'y placer de ſes » mains. Il prétend faire retomber ſur vous » ſeul la haine des maux qu'il a faits, & » s'arroger à vos dépens le titre de pacificateur & de pere des peuples. C'étoit » là le prix que l'ingrat deſtinoit aux » bienfaits dont vous l'avez comblé. »

Aprês avoir irrité de cette maniére l'eſprit de Don Henry contre le Grand-Maître, Cabréra tâcha de l'adoucir à l'égard d'Iſabelle ; & aprês l'avoir réduit peu à peu au point d'irréſolution

où il le vouloit, « Seigneur, reprit-il aussi-tôt d'un ton ferme, & d'un air plein » de zéle, « m'en croirez-vous ? Prenez » le seul parti qui vous reste, de vivre » tranquille, & de confondre des ingrats; » prévenez Pachéco, & réconciliez-vous » à l'instant avec la Princesse : par-là » vous brisez vos chaînes, & vous de- » venez l'arbitre unique entre votre fille » & votre sœur. Je sçai ce qu'il en doit » coûter à la tendresse paternelle en vous » rapprochant de la rivalle de Dogna » Jeanne; mais enfin il ne faut point s'a- » veugler. Tout se déclare pour l'une, » & tout abandonne l'autre; la paix avec » votre sœur est devenuë nécessaire, » pour les intérêts même de votre fille. » Songez du moins à partager entre l'une » & l'autre les débris d'un Trône que » la nécessité des événemens livreroit, » malgré vous, tout entier à Isabelle; » mais dût-elle le posséder seule, songez » d'un côté aux guerres affreuses qu'une » inimitié plus longue produira sans » fruit pour Dogna Jeanne, & d'un au- » tre au plaisir exquis que vous goûte- » rez, outre la satisfaction de pacifier » l'Etat, & de rappeller le calme après » tant de tempêtes, à renverser d'un seul » coup la politique odieuse de ceux qui » pensent à Couronner votre sœur mal- » gré vous. »

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

Comme Don Henry se déterminoit naturellement par les derniéres impressions qu'on lui donnoit, & sur-tout par celles qui flattoient sa paresse & son amour propre, Cabréra sentit que son discours avoit produit l'effet qu'il souhaitoit. Il eut grand soin d'entretenir & de confirmer le Roi dans les dispositions où il crut le voir, & à force de lui présenter toûjours le même objet par les côtés les plus favorables; il le conduisit pas à pas au point de consentir, que Dogna Isabelle vînt le visiter. Le Cardinal d'Espagne, & le Comte de Bénaventé broüillé avec son beau-pere, loin de s'y opposer, entrérent dans les sentimens du Roi, de maniére que Béatrix de Bobadilla femme de Cabréra eut ordre d'aller en Arragon la chercher; & pour le faire plus sécrétement, elle se déguisa en Paysanne, monta sur un âne, & partit sans qu'on le sçût. Le jour des Innocens la Princesse aprés s'être bien assûrée contre la surprise, se mit en chemin *incognito* avec l'Archevêque de Toléde, & arriva heureusement au Château de Ségovie un matin sans être apperçuë de personne. Mais le jeune Marquis de Villéna qui étoit au Monastére de Paral à deux lieuës de la Ville, l'ayant appris bien-tôt aprés, monta sur le champ à

cheval, & s'enfuit à toutes brides dans le Bourg d'Ayllon, ne doutant point que ſon pere & lui ne fuſſent trahis. Le Roi étoit alors à la chaſſe dans la forêt de Balſayn ; mais dês qu'il ſçut par le Comte de Bénaventé l'arrivée de ſa ſœur, il revint incontinent, & aprês le dîné, il alla lui rendre viſite au Château. L'entrevûë ſe fit avec beaucoup de cordialité de part & d'autre. Henry oublia qu'elle étoit rivale de ſa fille, pour ſe ſouvenir uniquement qu'elle étoit ſa ſœur. Iſabelle de ſon côté n'oublia rien pour le regagner, & pour faire ſervir l'amitié fraternelle à ſes intérêts de Reine. Le lendemain il revint encore la viſiter, & ſoupa même avec elle d'une maniére ſi pleine d'affection & de tendreſſe, qu'il ne dédaigna pas de chanter en ſa préſence, choſe qu'il faiſoit d'ailleurs aſſez volontiers. La Princeſſe par répréſailles danſa avec ſa grace ordinaire, de ſorte que tout ſe paſſa avec beaucoup d'allégreſſe & de marques réciproques de bienveillance. Le jour ſuivant Henry voulut qu'elle parût en public ; il la fit promener par la Ville, en tenant lui-même les rênes de la haquenée qu'elle montoit. Ce jour fortuné fut régardé par les Habitans de Ségovie & par tous les Caſtillans, comme l'époque bienheureuſe

AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv. qui mettoit enfin un terme à leurs calamités ; mais ils n'en étoient pas encore où ils pensoient ; & cette espéce de sérénité n'étoit qu'un de ces intervalles lumineux qui rempliſſent les matelots de trompeuſes eſperances, & qui ne ſont pas de longue durée. Cependant Iſabelle avoit ſi bien ſçû manier l'eſprit du Roi qu'elle l'avoit engagé à ſouhaiter de voir Ferdinand. C'étoit-là le grand coup qu'elle méditoit depuis ſon arrivée à Ségovie. Elle écrivit donc à ſon époux, qui étoit à Turvegano dans l'attente du ſuccês de cette entrevûë, qu'il ne devoit plus différer à ſe préſenter au Roi, & qu'elle avoit applani tous les obſtacles. Ferdinand ſortit, pour ainſi dire, de ſon embuſcade, & accourut à Ségovie le premier de Février ; il ſe rendit d'abord auprês de ſon épouſe, dans le Palais Epiſcopal où elle demeuroit aprês avoir quitté le Château. Le Roi alla auſſi-tôt le voir, & ne lui fit pas moins de careſſes qu'il en avoit fait à Iſabelle, juſques-là qu'il voulut ſe montrer par la Ville avec eux, afin de donner au Peuple une marque non ſuſpecte d'une parfaite réconciliation.

Tandis que le Peuple charmé de ces ſemences de paix commençoit à en attendre des fruits prématurés, les Grands

& les Courtisans semoient de leur côté l'ivraye, & se déterminoient à celui des deux partis, qui suivant le changement de saison, paroissoit le plus conforme à leurs différens intérêts. Don André Cabréra triomphoit du succès dont il voyoit ses peines suivies. Pour consommer son entrepriſe, il invita le Roi, le Prince, & la Princesse à un grand festin au Palais Epiſcopal, où se trouva Don Rodrigue de Villandrado Comte de Ribadeo, en vertu du privilége spécial donné à son pere, de manger à la table du Roi le premier jour de chaque année. Ce fut le 1. de Mars après le repas, & au milieu des réjoüissances de la fête que le Roi commença à se plaindre d'une douleur de côté si violente, qu'il fut contraint de se retirer. Cette douleur eut des suites fâcheuses, qui se manifestérent par des urines sanglantes, par des vomissemens, & par d'autres accidens funestes, tous signes trop équivoques, pour assûrer ou pour écarter entiérement le soupçon de poison. Mariana ne dissimule pas qu'on crut ce soupçon dans le monde; & véritablement la conjoncture d'un repas, la situation incertaine de l'état d'Isabelle, la maladie du Roi qui jamais ne se rétablit parfaitement, & qui mourut dans l'année; les

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

mesures même qu'il prit peu de tems après, forment de violens préjugés sur ce point ; mais d'un autre côté, dit Mariana, « le bonheur constant de Ferdinand » & d'Isabelle, & les grandes actions » qu'ils firent depuis, suffisent pour montrer, que s'il y eut quelque autre cause de la maladie du Roi que le hasard, » au moins ni l'un ni l'autre n'en furent » complices ; » quoique le parti contraire le leur ait reproché à la face de toute l'Europe, dans un manifeste que je produirai, & que Mariana se contente de traiter d'imposture, sans oser le produire. Je n'ai garde, ainsi que je l'ai dêja dit, de prétendre dévoiler sans fondement légitime ces sortes d'événemens, dont la veritable cause est reservée à ne paroître au grand jour, qu'au tems de la manifestation universelle des consciences ; mais je crois qu'à bien considérer tout l'enchaînement de cette Histoire, il est naturel de penser que Ferdinand & Isabelle ont profité de plus d'un crime heureux, sans y avoir eu peut-être d'autre part que celle d'en tirer seuls tout le fruit.

Ils restérent à Ségovie, où ils rendirent de fréquentes visites à Don Henry, au fort de sa maladie ; comme ils le croyoient en danger de mort, ils le firent souvent solliciter par leurs émissaires de

déclarer sa sœur héritiére de son Royaume, dans le tems-même que les deux partis s'accusoient mutuellement d'avoir empoisonné le Roi. Dês qu'il commença à se mieux porter, on mit sur le tapis l'affaire de l'accommodement qui n'étoit qu'ébauchée par la réconciliation dont je viens de parler. Il étoit question de décider sur la destinée du Royaume ; mais comme il étoit devenu la proye des Grands, chacun d'eux jugea à propos de se mêler dans cette grande affaire, plûtôt suivant ses vûës, que suivant le veritable bien de l'Etat. Le Comte de Bénaventé ne s'opposoit pas en apparence aux prétentions d'Isabelle ; mais il menaçoit de s'y opposer & de rompre la négotiation, si l'on ne songeoit d'abord à réparer l'affront fait à son cousin Don Henry d'Arragon, & à le marier au plûtôt avec Dogna Jeanne. Le reste de la Cour étoit partagé entre les deux Princesses, mais les plus considérables des Courtisans tenoient pour Isabelle.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

La conquête qu'elle fit du Cardinal d'Espagne & des Mendozes, qui s'attachérent entiérement à elle, fit tellement ombrage à l'Archevêque de Toléde, qu'il parut se déprendre des intérêts de Ferdinand, au point qu'on le soupçonna d'être d'intelligence avec le Grand-Maître

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

de saint Jacques. Celui-ci piqué au vif de se voir joüé par ceux-même avec qui il traitoit d'un accord, & par les mêmes moyens qu'il avoit pris, entra dans une furieuse colére; de sorte qu'après avoir trouvé le secret, quoiqu'absent, de regagner le Roi toûjours foible, & toûjours prêt à rentrer en esclavage, il osa lui proposer d'abord de chasser Isabelle de Ségovie; puis ayant pris des mesures plus justes, & fait de nouvelles liaisons avec le Duc d'Albuquerque, & le Comte de Haro à Cuellar, il sçut par Don Henry lui-même tout ce qui se passoit dans les Conseils, & il travailla si bien à détruire l'ouvrage de Cabréra, qu'il pensa surprendre & envelopper dans ses filets le Prince & la Princesse dans le tems-même qu'ils se croyoient le plus en sûreté. Déja de concert avec le Roi il avoit levé une troupe d'élite, qu'il devoit commander, & marqué les quartiers de la Ville dont il vouloit qu'on s'assûrât, lorsque le secret fut trahi & le complot découvert. Le Roi qui ne pouvoit rien oser de lui-même, le communiqua au Cardinal d'Espagne pour lui en demander son avis. Le Cardinal s'y opposa vivement, & jugea qu'une trahison pareille étoit indigne d'un Roi. Ce fut-là le salut de Ferdinand & d'Isabelle, qui au-

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

roient sans doute été les victimes du Grand-Maître, si le Roi eût été assez hardi pour être moins scrupuleux. Le bonheur qui accompagnoit toûjours Ferdinand, voulut qu'il eût le tems de se sauver; il se retira à Turvegano. Quant à Isabelle elle se contenta de se tenir toûjours sur ses gardes, & persuadée que le succès des plus grandes affaires dépend le plus souvent d'une heureuse témérité à tout hasarder pour les faire réüssir, elle eut la fermeté de demeurer à Ségovie, pour voir où aboutiroient ces mouvemens, & pour ne pas abandonner à l'avidité du Grand-Maître, les trésors du Château qu'elle se destinoit, pour s'en servir de dégrés au Trône.

Le Grand-Maître ayant manqué son coup, pensa du moins à affermir sa puissance en multipliant ses richesses qui étoient dêja immenses. Il prit le dessein de s'emparer de Trugillo, & de se servir du Roi lui-même pour cette usurpation. Mais avant que d'y aller, le Roi fut obligé de se transporter sans délai à Carrion, autre Ville usurpée de même par le Comte de Benaventé. Cette Ville avoit été le berceau de la Maison des Mendozes, & il y avoit encore plusieurs Gentilshommes de leurs parens que le Comte vexoit. Le Marquis de Santil-

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

lanne prié de les épargner par le respect dû aux cendres des Mendozes, le Comte avoit répondu brutalement qu'il lui renverroit les cendres de ses ancêtres; pour les mieux placer à Guadalajara. Le Marquis outré de cette insulte fondit sur Carrion avec le Comte de Trévigno. Cette affaire étoit en train de produire une guerre sanglante: car le Comte & le Marquis ayant rassemblé leurs amis & grand nombre de soldats se mettoient en devoir de décider leur querelle par les armes. Ferdinand même avoit pris parti, & s'étoit offert de bonne grace au Marquis de Santillanne, offre qui acheva de le gagner pour toûjours. Don Henry survint tout à coup, & s'étant mis entre les deux armées, il les empêcha, non sans peine d'en venir aux mains. La Ville de Carrion fut réünie à la Couronne, & pour dédommagement le Cardinal d'Espagne consentit à céder au Comte la Ville de Magan qui lui appartenoit.

L'affaire ayant été ainsi assoupie, Pacheco pour venir à bout de ses ambitieux desseins attira le Roi à Madrid, & lui persuada de se transporter malgré ses infirmitez sur les frontieres de Portugal, pour renouer les négotiations du mariage de Dogna Jeanne. C'étoit-là le prétexte; mais son veritable dessein

ſein étoit d'engager le Roi à le mettre en poſſeſſion de Trugillo, & Don Henry eut la foibleſſe de s'y prêter. La Nobleſſe du Païs étoit gagnée par le Grand-Maître, & le Peuple ſuivoit le parti de la Nobleſſe. Il n'y avoit que le Château qui fît difficulté de ſe rendre malgré la ſommation du Roi. Gracien de Seſſe qui en étoit Gouverneur ne voulut point le céder, & pour n'y être pas contraint il éxigeoit des dédommagemens conſiderables, pour des ſommes qu'il diſoit avoir employées à le fortifier, comme s'il lui eût appartenu; marque trop ſenſible de la déprédation du Royaume, & de la foibleſſe du Gouvernement. Tandis qu'on entroit en pour-parlers, le Roi qui ſe trouva plus mal qu'à l'ordinaire, jugea à propos de s'en retourner à Madrid auprês de ſa chére fille Dogna Jeanne. Cependant le Grand-Maître s'étoit fait porter ſur les épaules de ſes gens à Santacruz de la Sierra, Village éloigné de deux ou trois lieuës de Trugillo, à deſſein d'aller en prendre poſſeſſion; car il propoſoit une échange à Don Gracien de Seſſe. Il lui cédoit à perpetuité ſaint Félix en Galice, échange qui fut acceptée dans la ſuite, mais qui devint funeſte à celui qui n'avoit pas eu honte de vendre le Château

AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

de son Souverain ; car dans une emeute populaire, il fut massacré par les Habitans. Quant au grand-Maître de saint Jacques, pendant qu'il pressoit extrêmement cette espéce de siége du Château de Trugillo, il mourut presque subitement d'un abscês qui lui étoit venu à la gorge, & qui l'étouffa en lui faisant rendre beaucoup de sang caillé par la bouche & par les narines. On observa qu'aux derniers momens de sa vie, sa principale attention étoit de demander sans cesse s'il étoit le maître du Château. Il mourut le 4. d'Octobre plus universellement haï que regretté ; aussi pouvoit-il passer pour le boute-feu de la Castille. Né pour le Gouvernement, ses grandes qualités l'avoient élevé comme par dégrés à devenir le favori, le conseil, le maître, & enfin le tyran de ses Souverains. Sa prudence étoit telle que rien ne lui échappoit dans une affaire : ni le tems ni le lieu, ni les personnes, ni les moindres circonstances. La sagacité qu'il y joignoit, étoit en même-tems si vive & si sûre que souvent en deux mots d'entretien & d'un coup d'œil, il connoissoit le caractere des hommes, & leurs vûës secrétes dont il se servoit habilement pour venir lui-même à ses fins. Il étoit sobre &

modéré au dégré ſuprême ; jamais une parole dure, ni un changement inopiné dans une affaire, ni même le plus fâcheux revers ne le tiroient de ſon aſſiéte, & ne laiſſoient la moindre trace ſur ſon viſage. Il délibéroit avec lenteur, & exécutoit avec promptitude ce qu'il avoit murement projetté ; il ſçavoit convertir ſes défauts en vertu, quand il le jugeoit néceſſaire. De-là vient qu'étant naturellement ardent à accumuler des richeſſes & des honneurs, il les répandoit toutes-fois à propos pour gagner ceux dont il avoit beſoin. Par ces talens il trouva le ſecret de regner durant trente années dans les differents partis qu'il embraſſa ; ne laiſſant à ſes maîtres que le vain titre de Rois, dont il les dépoüilloit à ſon gré ſuivant ſes caprices & ſes interêts. AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

Cette mort ne pouvoit manquer de produire du trouble dans la Caſtille, en réveillant l'ambition de ceux qui prétendoient à la grande Maîtriſe. Trois Concurrens aſpirérent comme de concert à cette riche ſucceſſion, & l'on vit en même-tems trois Grands-Maîtres de ſaint Jacques. Le premier fut le jeune Marquis de Villéna Don Diego Lopés de Pachéco ; il prétendoit ſuccéder à cette dignité de ſon pere, autant par droit

AN DE J. C. 1474. & suiv.

d'heritage que par la faveur du Roi, qui l'en revêtit en effet, sans en conferer avec personne, & sans s'embarrasser de ce qu'en diroient les Chevaliers. Ceux-ci choqués de cette conduite commencérent par exclure le Marquis, comme n'étant point promu selon les regles, puis ils procédérent eux-mêmes à une autre élection; mais autant qu'ils étoient réünis contre Villéna pour fronder la Cour, autant étoient-ils peu d'accord entre eux sur le choix d'un autre. Les uns s'assemblerent au Convent d'Uclés, prétendans que l'élection s'y devoit faire suivant l'ancien usage: les autres firent la leur à saint Marc de Léon, parce que Pachéco étoit mort dans son district. Les premiers nommerent pour Grand-Maître Dom Rodrigo Manrique Comte de Parédes; & les seconds élurent Don Alonzo de Cardénas Grand Commandeur de Léon; chacun de ces trois rivaux avoit un parti considérable: mais Villéna les surpassoit tous en richesses, outre qu'il avoit la faveur du Souverain. Comme il ne doutoit pas qu'il ne l'emportât sur eux par ces moyens, & par le secours qu'il se promettoit du Comte d'Osorno Grand Commandeur de Castille, il alla droit à Villaréjo pour le gagner; mais la suite fit voir qu'il

s'étoit trop flatté dans ſon eſpoir : car le Comte feignant une indiſpoſition envoya vers lui ſa femme accompagnée de gens bien armés qui ſous prétexte de lui faire honneur, ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & le menérent au Château de Fuente Duegna. Le Roi quoique toûjours indiſpoſé y courut pour fléchir le Comte, & pour lui redemander ſon favori, mais ce fut en vain ; de ſorte qu'il fut contraint de faire aſſiéger le Château par l'Archevêque de Tolède dêja réconcilié avec lui. Le Roi n'eut pas honte de ſe trouver en perſonne au ſiége, qui traînoit dêja en longueur, lorſque Don Lopés Vaſqués d'Acugna frére de l'Archevêque, faiſant mine de traiter cette affaire à l'amiable, attira la Comteſſe d'Oſorno avec ſon fils hors de la Place, & la mena priſonniere au Château d'Huéte, ce qui termina le différend par une échange qu'on fit enfin de la Comteſſe & du Marquis.

AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

Ce fut-là le dernier exploit du déplorable Don Henri, dont la mort ſuivit d'aſſez prês celle de ſon Miniſtre Pachéco. Le Cardinal d'Eſpagne qui le voyoit approcher inſenſiblement de ſa fin, voulut faire une tentative ſur ſon eſprit en faveur d'Iſabelle, & finir une bonne fois l'accommodement en forçant

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

le Roi de se déclarer pour sa sœur. Si nous en croyons Pulgar, Don Henri dit en présence de quelques-uns de son Conseil, qu'il consentoit à reconnoître Dogna Isabelle pour héritiere, & qu'il assembleroit pour cela les Etats à Ségovie; mais à entendre Garibaï, il se contenta de dire, sans déclarer s'il panchoit pour sa sœur ou pour sa fille, qu'il songeroit à ce qu'il devoit à l'une & à l'autre. Ainsi la négociation de l'accommodement languissoit, soit par l'irrésolution du Roi, soit par le manége secret de l'Archevêque de Tolède; & toute la Castille ignoroit encore quels devoient être ses maîtres. Toutefois la mort du Grand-Maître de saint Jacques, & le trop grand crédit de son fils auprès de Don Henri, avoient extrêmement fortifié le parti d'Isabelle, & c'étoit pour elle deux obstacles de moins afin d'arriver au Trône.

Don Ferdinand profitant de l'adresse de son épouse, & de la fortune qui levoit ainsi peu à peu les obstacles qui s'opposoient à ses prétentions, après s'être emparé de Tordésillas, étoit allé à Barcelonne, où deux raisons l'avoient appellé auprès du vieux Roi son pere. Car outre la grande vieillesse de ce Prince, & l'interêt pressant de le voir avant sa mort, Ferdinand lui étoit plus que ja-

mais néceſſaire durant les conteſtations ſur le Rouſſillon & la Cerdaigne. De plus Don Juan qui ſe reſſentoit encore du rôle indigne que le Duc de Ségorbe avoit joüé en Caſtille, au préjudice des intérêts de Don Ferdinand, avoit tenté de lui enlever ſon Duché. Mais toute la contrée avoit pris les armes en faveur du Duc; Exérica & tous les environs s'étoient ſoulevés par contagion, ſous prétexte de ſecouer le joug de François Sarcuéla, & de ſe réünir au Domaine. Ces premieres étincelles dans le Royaume de Valence menaçoient les frontieres de l'Arragon d'un grand embraſement; mais enfin le Roi l'emporta. Ségorbe fut confiſqué, & Exérica revint à ſes anciens maîtres. L'affaire du Rouſſillon & de la Cerdaigne étoit plus ſérieuſe pour Don Juan. Les Hiſtoriens François & Arragonnois s'accordent ſi peu ſur le fonds de cette guerre, qu'il ne ſera pas hors de propos d'en démêler les différens interêts, ſur les lumiéres d'un Auteur qui paroît plus éxact & moins partial que les uns & les autres. On convient de l'une & de l'autre part, que le Comté du Rouſſillon étant entre les mains de Loüis XI. en engagement pour les trois cents mille écus d'or prêtés à Don Juan, en vûë du

AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

*Alezon. part. 2. l. 10. c. 3.*

AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

recouvrement de la Catalogne, les François devenus les maîtres traîterent ſi mal leurs nouveaux ſujets, qu'ils rendirent leur domination inſupportable. Ceux-ci ayant eu recours au Roi d'Arragon, il fit ſemblant de les exhorter à la patience ; mais comme il avoit affaire à un Roi fin & ruſé, il y a apparence qu'il uſa à ſon tour de ruſe & de fineſſe, & que tandis qu'il le vit occupé à la guerre du bien public, il anima ſous-main la révolte de Perpignan, qu'il prit enfin, ainſi que je l'ai dit, après pluſieurs négotiations inutiles, qu'on rompit & qu'on renoüa, plûtôt pour ſe tromper mutuellement, que pour finir à l'amiable cette importante conteſtation. Loüis XI. fit arrêter à Lyon les nouveaux Ambaſſadeurs Arragonois, & à peine la Tréve étoit-elle finie qu'il envoya une bonne armée aſſiéger Perpignan, avec ordre aux Généraux de ne point revenir ſous peine de la vie, avant que d'avoir pris la Ville. Il vouloit par-là réparer la honte du premier ſiége, dont la levée lui tenoit au cœur, d'autant plus que Ferdinand n'avoit réüſſi à le faire lever que par une terreur panique qui ſe répandit dans le cœur des François, comme ſi toutes les forces d'Eſpagne étoient venuës fondre ſur eux. Les choſes en étoient-là,

lorſqu'un intérêt plus conſidérable que la perte de Perpignan obligea Don Ferdinand de repaſſer en Caſtille. AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

La maladie de Don Henry devint ſi ſérieuſe qu'elle le conduiſit en peu de jours au tombeau. Comme il étoit à Madrid, où les Medecins lui avoient conſeillé de ſe tranſporter pour changer d'air, ſes vomiſſemens le reprirent, & ſon mal de côté ſe fit ſentir avec tant de violence qu'on ne douta plus à la Cour qu'il n'eût été empoiſonné dans les réjouiſſances de Ségovie. Les Médecins le voyant à l'extrémité dirent à ſes Courtiſans, qu'il n'avoit plus que peu d'heures à vivre, & qu'il étoit tems de l'engager à mettre ordre à ſa conſcience, & aux affaires de l'Etat. On fit venir incontinent le Prieur des Hyéronimites, nommé Pierre Maçuelo, auquel il ſe confeſſa. Preſſé enſuite de déclarer ſon héritiere, il nomma ſans héſiter Dogna Jeanne, & pour éxécuteurs teſtamentaires, le Cardinal d'Eſpagne & le Marquis de Villéna, auſquels il joignit peu après le Marquis de Santillanne, le Comte de Bénaventé, le Connétable, & le Duc d'Arévalo; il leur recommanda à tous les intérêts de ſa fille, après quoi il expira la nuit du onziême, ſuivant quelques-uns, & ſelon d'autres

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

du douziême Decembre de l'an 1474.

C'est un problême parmi les Espagnols & les Portugais, s'il fit un testament dans les formes ou non : mais tous conviennent qu'il dicta certaines choses à son Sécrétaire Don Juan d'Oviédo, auquel il se fioit le plus ; sans qu'on sçache bien préciſément ce qu'il lui dicta. Ainsi mourut Don Henri âgé de 45. ans, après avoir regné vingt années quatre mois & vingt-deux jours. Il étoit devenu si maigre, que son corps paroissoit un squelette sur lequel on auroit appliqué une peau, de maniere qu'on ne jugea pas qu'il fût néceſſaire de l'embaumer. On fit ses funérailles à Madrid au Monastere de saint Jerôme del Passo qu'il avoit lui même fait bâtir, & peu de tems après on le transféra à celui de Guadalupe. Le caractere de ce Prince a été tellement marqué dans toute la suite de son regne, qu'il est presqu'inutile d'y rien ajoûter, si ce n'est certains traits qui peuvent achever un portrait aussi intéressant que le sien. Il étoit d'une taille assez bien prise, plûtôt grande que majestueuse ; un air doux, & des traits délicats ne démentoient point la douceur de ses mœurs, & son excessive clémence, qu'il portoit au point de supporter les traitemens les plus atroces sans se venger ; l'habitude

de la débauche l'avoit rendu si mou & si efféminé, qu'il ne pouvoit s'appliquer aux affaires ni à rien de sérieux ; il devoit ce vice, qui fut la source de tous ses malheurs, à la mauvaise éducation qu'il avoit reçûë dans son enfance, & au peu de soin qu'on avoit eu d'épurer de bonne heure les sentimens de son cœur, ou du moins d'empêcher les déréglemens auxquels il se livroit dès sa tendre jeunesse ; frugal dans ses repas, & modeste, malgré son attachement au plaisir, il ne bûvoit point de vin, il s'habilloit très-simplement, & vouloit qu'en public même on le traitât plûtôt en simple particulier qu'en Roi ; aussi avoit-il moins les qualités d'un Roi que d'un homme privé ; ce n'est pas qu'il ne fût magnifique & libéral ; sa magnificence alloit souvent jusqu'à l'excès, & ses largesses étoient des profusions ; mais outre qu'il n'y gardoit nulle mesure, il répandoit les bienfaits sans discernement, & faisoit d'énormes dépenses sans délicatesse. Diego Arias Intendant de sa Maison, lui representa un jour la nécessité absolue de diminuer le grand nombre d'Officiers oisifs qui absorboient ses revenus, sans reconnoissance & sans utilité ; Henry ne fit qu'en rire, & répondit, » si j'étois Arias, je penserois plus

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

à épargner qu'à donner. « Réponse digne d'un grand cœur, si elle eût été aussi juste que celle d'Alexandre à Parmenion dans une occasion differente. Son goût pour les édifices & pour les fondations avoit toutesfois quelque chose de Royal. Outre plusieurs Maisons de plaisance qu'il bâtit, ou qu'il embellit, il fonda magnifiquement deux Monasteres qu'il fit construire, l'un qu'on appelle le Parsal, peu loin de Ségovie, l'autre qu'on nomme del Passo à Madrid; sans compter quantité d'autres fondations ou réparations qu'il fit à diverses Eglises, & à differens Monasteres. De vingt années qu'il regna, il en passa dix dans un bonheur si constant, qu'encore que sa principale occupation fût la chasse ou la débauche, durant que tout se gouvernoit par le caprice des Favoris, néanmoins tout lui réüssissoit au-delà même de ses vœux. L'abondance & l'air de prosperité qu'on voyoit regner dans ses Etats, rendoient la Castille célebre chez ses voisins, & le Monarque respectable aux Païs Etrangers; mais les dix années suivantes firent payer bien cher au Royaume & au Roi leur ancienne félicité. Henry, comme on l'a vû, y parut moins Roi & presque moins homme que jamais, souvent détrôné, & jamais obéï en Souverain. Il

est étonnant, que la prison ou la mort dont il fut souvent menacé n'eussent pas fini plûtôt son déplorable regne ; mais il est aisé de conclure des faits presqu'incroyables qu'on a racontés dans son Histoire, qu'un reste de pitié joint à beaucoup de mépris engagerent à le laisser vivre une troupe de factieux, qui d'ailleurs avoient besoin de son ombre pour gouverner durant ces fatales divisions. On peut dire, que son regne fut celui des vices les plus horribles ; l'avarice, l'ambition, l'injustice, le brigandage, & le déreglement des mœurs furent les funestes effets de la révolte des Castillans, & de la foiblesse de ce Prince. Autant qu'il avoit été riche les dix premiéres années de son regne, autant devint-il pauvre durant les dix dernieres. La guerre & l'avidité insatiable des Courtisans engloutit tellement ses immenses revenus, que ce Roi, qui achetoit auparavant les Villes & les Chateaux, se vit souvent contraint pour subsister, d'aliéner lui-même le peu que la cupidité des particuliers laissoit encore au Domaine. Enfin las de lutter avec la mauvaise fortune, & semblable à un pilote désespéré au milieu d'un affreux orage, il prit le parti que sa paresse & le désespoir lui suggeroient ; à sçavoir de se laisser entraî-

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

ner avec ses Etats à la révolution, qui lui paroissoit inévitable, & de faire du moins en mourant un dernier effort en faveur de celle qu'il croyoit sa fille, & dont on tâcha vainement de lui persuader qu'il n'étoit pas le pere.

En lui finit la race du fameux Henry le bâtard. Sur quoi le P. Mariana fait une réfléxion très-judicieuse, mais plus véritable dans ce cas particulier qu'en général; c'est que la trempe des esprits paroît aller toujours en s'altérant dans le progrès des races humaines; sur-tout si l'on considere que la force des corps diminue à proportion. En effet Henry le Batard avoit l'esprit grand & capable de suppléer au défaut de sa puissance. Don Juan son fils fut moins heureux & mérita moins de l'être, ayant moins d'adresse & d'étendue de lumiere. Son successeur & son neveu Don Henry ne laissa pas d'avoir des vûës élevées, & une ame insatiable de vastes projets; mais il vêcut peu. A l'égard de Don Juan II. son génie étoit plus propre aux lettres qu'au Gouvernement. Enfin tout ce qu'on vit reluire de grandeur, de noblesse, de dignité, & de courage dans ces Rois, fut tout à coup éclipsé dans la personne de Henry surnommé *l'Impuissant*, fils de Jean II. » Ce fut-

» là, ajoûte adroitement cet Auteur, » l'occaſion qui fraya une route au mé- » rite, pour s'élever au Trône de Ca- » ſtille, & enſuite de preſque toute l'Eſ- » pagne. Si le droit de la nouvelle Race » parut douteux, du moins l'avantage » qui en réſulta pour l'Eſpagne fut cer- » tain & inconteſtable. «

AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

Le Cardinal d'Eſpagne en reconnoiſſance des bienfaits qu'il avoit reçûs de Don Henry, lui fit lui-même cette épitaphe. « Pierre de Mendoza Cardinal » de la S. E.R.a conſacré ce monument à » ſon bienfaiteur, Trés-Haut & Illuſtre » Seigneur Don Henry quatriême du » nom Roi de Caſtille & de Léon, Prin- » ce trés-clément, & ſon Seigneur trés- » débonnaire. L'humanité, la clémen- » ce & la magnificence ont pleuré la mort » de ce Roi. »

Cette mort conſomma en Caſtille l'eſpéce de Schiſme qui avoit commencé depuis long-tems à la diviſer. La Cour ſe partagea entre Dogna Iſabelle & Dogna Jeanne. La Nobleſſe ſuivit l'impreſſion de la Cour, & le Peuple attendit avec impatience la déciſion de ce grand différend ſur le choix de ſes Maîtres; mais les plus éclairés de la Cour, de la Nobleſſe, & du Peuple ne ſe déclarérent point, réſolus de ſuivre le parti pour le-

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

quel la fortune se déclareroit. Il n'étoit pas difficile de juger, que ce seroit celui d'Isabelle; car outre qu'il étoit beaucoup plus nombreux, il avoit encore l'avantage de voir à sa tête un Roi & une Reine dêja en état de rétablir par leur autorité les affaires de la Castille. Cependant le parti de Dogna Jeanne ne laissoit pas de paroître redoutable, non-seulement par l'équité plus apparente de sa cause, & par la compassion naturelle des Peuples pour une Princesse innocente, à qui on paroissoit ravir le sceptre de ses peres; mais encore parce qu'il étoit fortifié du Marquis de Villéna, du Duc d'Arévalo, & de toutes leurs créatures, outre qu'il avoit à sa devotion tout le Païs compris entre Toléde & Meurcie, & presque toute la Noblesse de Gallice, excepté l'Archevêque de Compostelle Don Alphonse Azévedo de Fonséca. Isabelle de son côté avoit pour elle plusieurs Villes principales; mais sur-tout Ségovie où étoient les trésors Royaux, que Cabréra lui remit, & qui ne servirent pas peu à l'affermir sur le Trône, ainsi qu'elle l'avoit prévû.

A peine Don Henry avoit-il les yeux fermés à Madrid, que sa sœur se comporta en Reine à Ségovie. Dês le 13. de Decembre jour de sainte Luce, on éleva

à la hâte un Théâtre dans la place publique pour la cérémonie de l'inauguration. La Princeſſe y parut avec ceux qui ſe trouvérent à ſa Cour, c'eſt-à-dire avec quelques Gentilshommes, parmi leſquels il n'y avoit aucun Grand. Cette petite Cour lui fit l'hommage accoûtumé, lui baiſa la main, & la reconnut pour Reine. Dês que le Peuple vit flotter les étendarts Royaux, il ſe mit à crier, « Caſ- » tille, Caſtille pour le Roi Ferdinand, » & pour la Reine Iſabelle, héritiére pré- » ſomptive du Royaume. » Enſuite elle alla à l'Egliſe, étant à cheval & en habits de Reine, précédée de ſa Cour & des Officiers de la Ville tous à pié, à l'exception d'André Cabréra qui alloit devant elle à cheval, & l'épée nuë en main.

AN DE J. C. 1474. & ſuiv.

Un cortége ſi peu conſidérable pour une ſi grande Reine fut bien-tôt augmenté par une troupe de Seigneurs. Le Cardinal d'Eſpagne & le Comte de Bénaventé accoururent à Ségovie les premiers. Peu à peu on vit arriver l'Archevêque de Toléde, malgré ſes mécontentemens, & le Duc d'Albuquerque, malgré ſes intérêts; car il étoit aſſez ſingulier de voir à la ſuite d'Iſabelle le prétendu amant de la Reine Dogna Jeanne. A ceux-ci ſe joignirent le Marquis de Santillanne, le Duc d'Albe de Liſte, le Connêtable &

AN. DE J. C. 1474. & suiv.

l'Amirante. D'autres lui envoyérent leurs hommages par procureur.

Sur ces entrefaites Don Ferdinand qui tenoit les Etats à Sarragoce, apprit cette importante nouvelle, tant par l'Archevêque de Toléde qui le preſſoit de partir ſans délai, que par la Reine ſon épouſe, qui paroiſſoit un peu moins preſſer ſon départ; conduite qui donna lieu à des ſoupçons trop bien fondés ſur la part qu'on deſtinoit à Ferdinand dans le Gouvernement de ſon nouveau Royaume. Ce Prince ſentit par-là de quelle conſéquence il étoit pour lui de précipiter ſon retour en Caſtille. Ainſi quoiqu'on n'eût pris aucune meſure dans les Etats d'Arragon ſur les moyens de ſecourir Perpignan, qui étoit vivement attaqué par les François, il trouva le ſecret de déterminer leur lenteur ſur cet article, & de ſubſtituer en ſa place à la tête de cette Aſſemblée ſa ſœur l'Infante Dogna Jeanne, (choſe inoüie) après quoi il partit le 19. de Decembre, & arriva en peu de tems ſur les frontiéres de Caſtille. Comme il étoit à Almazan, & que chaque Seigneur ſe préparoit à faire acheter bien cher ſes ſervices, Don Loüis de la Cerda Comte de Medina-Céli, qui avoit épouſé comme j'ai dit, la fille du Prince Don Carlos, & de Dogna Marie d'Armendarés ſa Maî-

treſſe, s'aviſa de lui demander, non une Ville ou une Province, mais un Royaume entier, ou du moins du ſecours, pour appuyer ſes légitimes droits, diſoit-il, ſur le Royaume de Navarre, qu'il prétendoit lui appartenir du chef de ſa femme. La Cerda produiſoit en preuve certains papiers fort équivoques, à ſçavoir, une promeſſe de mariage de Don Carlos, un teſtament même, où il nommoit Dogna Anne héritiére de Navarre, & une Sentence d'un Juge Apoſtolique ſur la légitimation de cette fille. Le Comte de Medina-Céli ajoûta à cette propoſition tant de hauteur & tant de menaces déplacées, que Ferdinand jugea à propos de n'y répondre que par le mépris. AN. DE J. C. 1474. & ſuiv.

Il marcha enſuite à petites journées, mais toûjours avec l'Enſeigne Royale, comme Roi des Etats où il paſſoit. Quand la Cour ſçut qu'il étoit à Turvegano, on le pria de s'y arrêter juſqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs pour ſa réception, & plus encore pour avoir le tems de régler le différend qui s'élevoit ſur les droits de la Reine & du Roi, au ſujet du Gouvernement de la Caſtille; de ſorte que l'un étoit le prétexte qu'on produiſoit, & l'autre étoit la raiſon qu'on ne diſoit pas. Enfin il arriva à Ségovie le deuxiême jour de Janvier de l'an 1475.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

& il y fut reçû avec toutes les marques de vénération & de tendresse qu'il pouvoit attendre d'une Ville qui lui avoit été si fidéle. On lui rendit les hommages ordinaires, & on lui baisa la main, sans doute après avoir exigé de lui le serment sur la conservation des Priviléges du Royaume, serment que les Castillans avoient tellement regardé comme essentiel, que dans son absence ils ne firent point leur hommage par rapport à lui, mais simplement à son épouse, & qu'à son retour ils ne le reconnurent pour Roi qu'en qualité d'époux d'Isabelle.

Le nouveau Roi & la nouvelle Reine commencérent par confirmer ceux qui leur étoient attachés dans les Charges qu'ils possédoient du vivant du feu Roi. Ainsi le Cardinal d'Espagne demeura toûjours grand Chancelier du Sceau *della Puritad*, & la Grande Chancellerie du Sceau *del Piomo* fut conservée à Don Juan Manrique de la Castagnéda; le Comte de Haro fut maintenu dans la qualité de Connêtable, & de *Camarero-Mayor* du Roi, Charge qui avoit été cent quarante ans dans la Maison de Haro. On conserva de même l'Amirauté à Don Henriqués parent de Don Ferdinand, & fils de ce grand Amirante qui avoit tant contribué à élever ce Prince sur le Trône. On mit à la

tête des Finances, Don Guttiére de Cardénas, Gonzalo Chacon, & Roderigo de Ulloa, tous ſerviteurs de la Reine. Quant aux Charges & aux dignités dont étoient revêtus le Duc d'Arévalo, le Marquis de Villéna & ceux de leur parti, qui s'étoient dévoüés à Dogna Jeanne, on ne jugea pas à propos de les donner à d'autres, dans l'eſpérance que ce ſeroit un appas pour les regagner. On n'ignoroit pas en effet, que leur prétendu déſintéreſſement n'étoit qu'un jeu de Cour, afin de vendre leurs ſervices à plus haut prix; l'un éxigeoit la confirmation de ſon Duché d'Arévalo, qu'il n'obtint pas, & l'autre la Grande Maîtriſe de ſaint Jacques, & la confirmation de toutes les Villes que ſon pere avoit uſurpées. La Cour qui le ſçavoit, étoit bien aiſe d'avoir toûjours des amorces prêtes pour attirer des cœurs, qui ne ſe conduiſoient guéres que par l'intérêt.

An. de J. C. 1475. & ſuiv.

Aprês ces premiers détails on dépêcha des Ambaſſadeurs à Loüis XI. non-ſeulement pour lui apprendre la mort de Henry quatriême, & la promotion de ſes ſucceſſeurs, mais pour traiter avec lui d'accommodement pour les affaires du Rouſſillon. Loüis XI. étoit trop politique pour terminer ſi-tôt une guerre où il commençoit à prendre le deſſus; car

AN. DE J. C. 1475. & suiv. Perpignan accablé de faim & de misére, malgré la fureur des Habitans à se défendre, étoit presque aux abois & sur le point de se rendre : c'est pourquoi cette négotiation n'eut point d'autre effet en Castille & en France, que celui de s'amuser mutuellement, suivant la pratique ordinaire du Roi de France, si ce n'est qu'outre cela elle pensa broüiller Ferdinand avec le Roi d'Arragon son pere.

Mais tandis qu'on faisoit sçavoir à toute l'Europe & aux Cours Etrangéres, que Ferdinand étoit Roi de Castille, on lui disputoit en Castille même le Gouvernement du Royaume, & presque le titre de Roi. En effet, la division se mit entre lui & son épouse, aussi-bien qu'entre les Castillans & les Arragonnois, sur un article fort délicat. Il s'agissoit de décider à qui appartenoit en propre la succession du Royaume, & conséquemment de déterminer les limites du Gouvernement entre le Roi & la Reine. La question étoit capable d'allumer une jalousie d'autant plus vive & plus dangereuse, qu'il falloit à entendre les deux partis, que l'une ou l'autre tête ne portât la Couronne que par emprunt, & n'eût de la Royauté que le vain & frivole ornement que traîne après lui le seul titre d'époux ou d'épouse de Monar-

que. Les Arragonnois soûtenoient que Henry IV. étant mort sans enfans mâles, les Etats de Castille & de Léon revenoient sans contredit à Don Juan Roi d'Arragon, & partant à Don Ferdinand son fils, petit-fils de Don Juan premier du nom Roi de Castille. Pour fortifier ce raisonnement, on alléguoit l'inconvenient qui s'ensuivroit de remettre le Gouvernement d'un Royaume entre les mains d'une femme. On relevoit infiniment la Loi Salique, qui exclut les femmes de la succession à la Couronne de France; l'on se déchaînoit enfin particuliérement sur l'indécence qu'il y auroit à ne donner au Roi que la qualité d'époux de la Reine, sans aucune part au Gouvernement. A cela les Castillans répondoient par l'éxemple de deux Reines de Naples nommées *Jeanne*, dont les maris s'étoient bien contentés de cette unique qualité de maris de la Reine; ils refutoient de même la proposition d'imiter la coûtume de France, en disant, que sans sortir de Castille & de Léon, Dogna Isabelle étoit la cinquiême femme qui fût montée sur le Trône par droit d'héritage; qu'après tout rien n'étoit plus naturel, ni moins sujet aux inconvéniens que la succession directe des enfans au droit des peres; qu'ainsi Don Ferdinand ne fon-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

dant les siens que sur le troisiême dégré, & son épouse étant d'ailleurs très-capable par son esprit supérieur de gouverner les Peuples, fussent-ils encore plus nombreux, il étoit juste de s'en tenir à la coûtume d'Espagne, & de déférer à la Reine seule le titre & les appanages de la Royauté.

Ce dernier avis l'emporta avec quelques restrictions, malgé les efforts de Ferdinand. Ce Prince en fut tellement outré, que la division seroit devenuë sérieuse, & peut-être funeste à tous les deux, si Isabelle qui aimoit son époux, & qui avoit besoin d'un pareil appui, ne l'eût appaisé en lui tenant ce discours artificieux, que j'ai tiré non de Mariana qui l'a orné à sa maniére, mais d'un Auteur contemporain ( Ferdinand de Pulgar ) dont j'ai rendu simplement les pensées.

« Il est inutile, Seigneur, de remuer » une question si odieuse. Doit-il y avoir » de la différence entre deux personnes » unies par la conformité de sentimens & » de tendresse mutuelle. Quelque soit la » décision de la Cour, vous êtes mon » époux, & sur ce titre seul vous êtes Roi » de Castille ; rien ne s'y fera que par » vos ordres, & le sceptre, s'il plaît à » la Divine Providence, passera de nos

» mains

» mains dans celle de vos enfans & des
» miens. Après tout (le croirez-vous ;)
» Il eſt heureux, même pour vous, que
» les choſes ſe ſoient ainſi paſſées ; vous
» ſçavez qu'il a plû au Ciel de ne nous
» donner juſqu'à préſent d'autre ſucceſ-
» ſeur qu'une fille, & il peut arriver
» qu'après nous il paroiſſe quelque héri-
» tier collatéral, qui ſur votre éxemple, &
» ſous prétexte que les femmes ſont peu
» propres à gouverner des Etats, ôteroit
» à votre fille Iſabelle la Couronne que
» nous lui réſervons. Que deviendroit
» alors notre Race? Quant au Gouverne-
» ment du Royaume, conſidérez, je vous
» prie, que cette Princeſſe épouſera un
» Prince étranger, qui ne manqueroit
» pas de s'approprier tout, & de diſtri-
» buer aux Etrangers les dignités & les
» Charges ; d'où il arriveroit que la Caſ-
» tille paſſeroit inſenſiblement dans d'au-
» tres mains que celles de vos deſcendans,
» choſe qui ſeroit également contraire à
» notre conſcience, au ſervice de Dieu,
» & au bien de nos ſucceſſeurs. Ne trou-
» vez donc pas mauvais qu'on ait préten-
» du remédier à des inconvéniens ſi con-
» ſidérables. »

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Ce détour n'étoit, comme on voit, qu'un artifice ingénieux pour adoucir à Don Ferdinand une ſi amére déclaration.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Le deſſein des Grands, & ſur-tout du Cardinal d'Eſpagne, & de l'Archevêque de Toléde, étoit légitime juſqu'à un certain point; mais il y a bien de l'apparence, qu'eux & les autres Grands n'étoient pas fâchés de mettre un frein à l'autorité du Roi, afin de gouverner plus deſpotiquement ſous le nom de la Reine. C'eſt pour cela qu'ils vouloient que le Roi n'entrât point à Ségovie que cette affaire ne fût vuidée; mais il en alla, autrement, & Ferdinand qui les ſurprit, fut d'abord proclamé Roi, ainſi que je l'ai remarqué. Malgré cette proclamation la diſpute fut vivement preſſée, pour ſçavoir préciſément en quoi conſiſtoit ce titre de Roi; ſur quoi l'on peut dire, que les Arragonnois & les Caſtillans outroient également leurs prétentions; car la queſtion étant double, & roulant ſur la propriété, & ſur le Gouvernement du Royaume de Caſtille & de Léon, il eſt évident, que ces deux Etats devoient appartenir en propre plûtôt à Iſabelle qu'à Ferdinand, ſuivant la coûtume d'Eſpagne, qui rend les femmes habiles à ſuccéder au Trône. Quant à la forme du Gouvernement il eſt certain que ſuivant l'uſage même des Eſpagnols, quand la femme devenoit Reine par droit de ſucceſſion, le Gouvernement étoit toûjours entre les mains

de l'époux devenu Roi ; & c'eſt ce qu'Alphonſe de Cavalléria Vice-Chancelier d'Arragon, fit extrêmement valoir dans cette conteſtation, en alléguant pluſieurs éxemples tirés de la Caſtille ; mais ce fut preſqu'inutilement ; car la déciſion de cette affaire ayant été remiſe au Cardinal d'Eſpagne, & à l'Archevêque de Toléde, voici de quelle maniére ils partagérent le différend. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

« Dans les Actes publics & ſur les » Monnoyes, on mettra les deux noms » conjointement ; mais celui du Roi ſe- » ra mis avant celui de la Reine. A l'égard » des armes, celles de Caſtille & de Léon » auront la droite ſur celles d'Arragon. » Les Gouverneurs des Villes & Châ- » teaux, & les Tréſoriers des Finan- » ces feront hommage à la Reine, qui les » nommera ; (C'étoit-là le point le plus » diſputé.) Les proviſions aux Evêchés » & aux autres Bénéfices, ſe donneront » au nom de tous les deux ; mais la Rei- » ne choiſira elle-même les ſujets qui lui » paroîtront les plus dignes & les plus » capables. Quant à la juſtice ils la ren- » dront enſemble, lorſqu'ils ſe trouve- » ront en même lieu ; s'ils ſont en lieux » différens, chacun l'adminiſtrera en ſon » nom, & le même ordre ſe gardera pour » l'élection des Corrégidors. »

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Cet Acte fut ratifié & publié à Ségovie le 15. de Février; car Ferdinand trop heureux encore d'avoir amené les choses à ce point, & ne pouvant faire mieux, crut devoir céder au tems, sauf à étendre un peu plus son pouvoir quand il se verroit affermi. Il sentit bien en effet, que son affermissement sur le Trône dépendoit uniquement de son étroite liaison avec Isabelle, & que la moindre apparence de division donneroit beau jeu au parti de Dogna Jeanne, puisque les Seigneurs qui lui paroissoient dévoüés à lui-même, ne laissoient pas d'ouvrir l'oreille au bruit de cette discorde naissante pour en tirer parti. Ainsi fut terminée cette querelle intestine, qui pour être renfermée dans le sein du cabinet étoit pourtant très-vive, & très-capable de renverser du Trône ceux qui prétendoient en exclure Dogna Jeanne. Le peu que j'en ai pû recüeillir des différens Auteurs Espagnols le fait assez connoître, malgré la réserve avec laquelle ils ont affecté d'en parler. On peut en juger par la fermeté d'Isabelle, qui quoiqu'attachée à son époux par une tendresse veritable, fut néanmoins toûjours infiniment jalouse de ses droits sur ce qui concernoit la Castille, & ne permit jamais à son mari de franchir les bornes qui lui

avoient été prescrites en cette occasion. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Ferdinand songeoit déja à remédier efficacement aux désordres extrêmes où étoient plongés ses nouveaux Etats, lorsqu'il fallut penser à les défendre contre la rivale d'Isabelle. Le Marquis de Villéna qui avoit hérité de son pere, outre une avidité insatiable de biens & d'honneurs, ces ruses politiques qui illustrent un Chef de Faction dans les broüilleries d'Etat, commença à faire craindre, qu'il ne conduisît ses entreprises avec le même succès. Il étoit à Madrid occupé uniquement à enrôler des sujets à Dogna Jeanne, qu'il avoit fait proclamer Reine à Escalona. Mais il travailloit beaucoup plus pour lui que pour elle; & dans cette vûë il se mit en tête de préparer à Ferdinand une trame assez difficile à démêler : ce fut de négotier en même-tems avec ce Prince & avec le Roi de Portugal à dessein d'amuser l'un, & d'attirer l'autre en Castille. Il envoya donc à Ferdinand & à Isabelle des propositions d'accommodement, qui consistoient à leur laisser le choix d'un époux sortable pour Dogna Jeanne; à condition qu'ils le revêtiroient dans les formes de la Grande Maîtrise de S. Jacques, que j'ai dit avoir été partagée entre lui, le Comte de Parédes, & le Grand Com-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

mandeur de Léon. Il insinuoit même, qu'il seroit dangereux de ne pas accepter ce parti, & qu'il avoit dans les mains de quoi les faire repentir d'un refus. C'étoit-là négotier en Maître plûtôt qu'en Sujet; mais il avoit remarqué que ce ton avoit réüssi à son pere, & il prétendoit bien suivre cet exemple ou même le surpasser. La Cour amusée par ses agens, qui eurent l'artifice de la tromper, crut qu'il étoit de la prudence, sans avoir égard à ces hauteurs, de ne pas négliger cette ouverture. On entra donc en pourparler, & l'on répondit que le Roi & la Reine consentiroient volontiers à marier Dogna Jeanne d'une maniére convenable, & à s'employer pour le faire Grand-Maître de saint Jacques; mais qu'ils éxigeroient auparavant de lui, qu'il mît en séquestre la prétenduë fille de Don Henry IV. jusqu'à son mariage, de peur qu'elle n'excitât des troubles dans le Royaume. Villéna n'étoit pas assez peu politique pour se rendre à de pareilles propositions; mais comme il ne cherchoit qu'à tirer cette affaire en longueur, il eut toujours soin de fournir une nouvelle matiére aux Conférences, sans avancer ni reculer, de façon que tout le différend ne rouloit que sur un point; sçavoir, entre les mains de

qui l'on remettroit Dogna Jeanne : & cela ſeul produiſoit des chicanes ſans fin; la Cour voulant s'aſſûrer ayant toutes choſes de cette Princeſſe, & le Marquis ne voulant pas s'en deſſaiſir. Cette affaire fut conduite principalement par un mécontent nommé Antoine Munis de Ciutad Rodrigo, qui ayant été grand Tréſorier ſous Don Henry, & ne l'étant plus ſous la Reine, fut bien aiſe de trouver une occaſion de s'en venger ; mais au fonds ce n'étoit qu'un leurre que préſentoit Villéna : car tandis qu'il ébloüiſſoit la Cour par de faux ſemblans d'accommodement, il cherchoit à débaucher des Courtiſans par de magnifiques promeſſes, & à couvrir ſa Ligue avec le Roi de Portugal.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

C'étoit toûjours Don Alphonſe V. oncle de Dogna Jeanne, Prince veritablement brave, à qui ſes fréquentes victoires avoient fait donner le ſurnom d'Africain. Ce fut lui encore qui prit & laiſſa à ſes ſucceſſeurs, à cauſe de ſes conquêtes, le titre de Rois de de-ça & de delà la mer. Il avoit juſqu'alors éludé les propoſitions que Don Henry lui avoit faites de faire épouſer à ſon fils, ou d'épouſer lui-même cette Princeſſe : mais ſi l'on en croit les Portugais, comme il étoit à Eſtrémos ſur la frontiére de Portûgal &,

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

de Castille, il apprit la mort du Roi Don Henry, dans le mois de Décembre, & reçut son testament, par lequel, disent-ils, il instituoit Dogna Jeanne héritiére de Castille, & lui Alphonse Régent du Royaume, en le priant de s'en faire Roi & d'épouser sa pupille. Quoiqu'il en soit, Villéna lui envoya dire, qu'il n'étoit plus question de délibérer, qu'il falloit regner, que les raisons qui lui avoient fait refuser le mariage de Dogna Jeanne pour son fils ou pour lui ne subsistoient plus; que le droit de cette Princesse à la Couronne de Castille n'étoit plus litigieux, étant reconnu par la plus saine & la meilleure partie de ce Royaume; que quand même il auroit de la répugnance à épouser Dogna Jeanne, il étoit engagé d'honneur & d'intérêt à soûtenir les droits légitimes d'une Reine qui étoit sa niéce, & qui n'avoit de ressource qu'en lui. Il le conjuroit par tout ce qu'il y avoit de plus saint au monde, de ne pas abandonner une personne qu'il devoit aimer par tant de raisons, & qui se jettoit entre ses bras, prête à le couronner, s'il daignoit accepter ses offres, & s'il lui donnoit en récompense le moindre secours, tandis que toute la Castille étoit déclarée pour elle, & n'avoit besoin que d'un Chef tel que lui.

Don Alphonſe qui avoit ſi long-tems fermé l'oreille à ces propoſitions du vivant de Don Henry, commença après la mort de ce Prince à ſe laiſſer flatter par ces ſéduiſantes promeſſes. Il eſt vraiſemblable, qu'il n'étoit pas à ſe repentir de n'avoir point recherché avec plus d'empreſſement le mariage d'Iſabelle pour lui, & de Dogna Jeanne pour ſon fils, puiſque par-là de façon ou d'autre, le Royaume de Caſtille auroit été réüni à celui de Portugal, par le pere ou par le fils. Du moins il eſt certain, que le Prince de Portugal Don Juan fut très-fâché dans la ſuite de ce que ſon pere mal conſeillé avoit négligé ces alliances. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Il y parut même dès-lors par le conſeil qu'il donna au Roi ſon pere, d'accepter le parti qu'on lui propoſoit; mais Don Alphonſe afin de ne pas paroître donner légérement dans cet appas, envoya ſur les lieux un Gentilhomme de confiance pour s'aſſûrer de l'état des choſes, & l'on voit par les Mémoires de Portugal, que cet Envoyé reçut le ſeing d'un aſſez grand nombre de Seigneurs & de Gentilshommes, qui promettoient d'obéïr au Roi de Portugal, pourvû qu'il épouſât Dogna Jeanne. Le Marquis de Villéna qui n'aſpiroit qu'à engager tout de bon cette entrepriſe, ne ceſſoit d'en ap-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

planir les obstacles, & de relever le nombre & la qualité de ceux qui suivroient le Roi de Portugal. Il comptoit sur Don Alvare de Stuniga Duc d'Arévalo, & sur Don Bertrand de la Cuéva Duc d'Albuquerque, qu'il disoit n'avoir suivi la Cour d'Isabelle que par feinte, & à leur faveur il se croyoit maître des frontiéres de Portugal. Il mettoit au même nombre Don Rodrigo, & Don Juan Tellés Giron, l'un Grand-Maître de Calatrava, l'autre Comte d'Aruegna, Don Rodrigo Ponce de Léon Marquis de Cadis, Don Alphonse d'Aguilar, & quantité d'autres Ducs & Gouverneurs de Places, en sorte qu'il se croyoit assûré des Villes de Burgos, de Léon, de Cordoüe, d'Ecija, de Xérés, de Baëça, & de toute l'Andalousie; mais ce qui flattoit le plus le Roi de Portugal, c'est que le Marquis lui répondoit de deux des plus puissans appuis du parti contraire; sçavoir du Comte de Bénaventé, & de l'Archevêque de Toléde avec sa Ville, qui étoit le siége de l'Empire Espagnol.

En effet l'Archevêque de Toléde leva bientôt le masque, & quitta du moins la Cour de Ferdinand, au sujet que je vais dire. Cet esprit inquiet & broüillon voyoit avec dépit la faveur naissante du Cardinal d'Espagne. Comme il remar-

quoit tout avec cet œil de jalousie qui grossit les objets, il se tint extrêmement choqué de ce qu'on ne lui avoit point donné d'appartement au Palais de Ségovie, & il ne cessoit de crier hautement contre l'ingratitude prétenduë du Roi & de la Reine, qu'il avoit, disoit il, élevés sur le Trône, & qui pour prix de cet important service ne le payoient que d'indifférence, lui qui auroit dû être à la tête des affaires, & gouverner sous leur nom. C'étoit en effet, ce que sa folle vanité lui faisoit penser & publier. Dès qu'il sçut donc que le Marquis de Villéna joüoit la Cour par des propositions simulées d'accommodement, & qu'il prenoit cependant des mesures efficaces avec le Portugal, il entra de plein vol dans cette Ligue, résolu de porter la broüillerie & la division aussi loin qu'elles pourroient aller. Pour avoir un prétexte de rupture avec le Roi, il s'avisa de chercher querelle, & de faire quantité de demandes si insensées, qu'il voyoit bien qu'on ne pouvoit se dispenser d'y répondre que par un refus. Comme il éxigea certaines Charges & certaines dignités de la Cour, qui étoient les récompenses des vieux Officiers de Ferdinand, ce Prince mortifié de ces demandes hors de saison, & craignant d'ail-

AN. DE J. C. 1472. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

leurs d'aigrir cet esprit soupçonneux ; tâcha de lui faire entendre raison, en adoucissant ses refus par les caresses les plus obligeantes, & par les plus magnifiques promesses ; mais l'Archevêque déterminé à rompre avec lui, loin de prendre le parti de la moderation, dit avec hauteur, que puisqu'on lui manquoit de parole, il alloit se retirer de la Cour. Le Roi, pour n'avoir rien à se reprocher, alla lui rendre visite chez lui, & le pria instamment de ne pas le quitter, mais d'accepter en attendant mieux, les grandes promesses qu'il lui renouvelloit, pour le dédommager de celles qu'il ne pouvoit tenir dans la fâcheuse conjonctures où il se trouvoit. Cette démarche ne produisit rien, & le fougueux Prélat après avoir laissé échapper quelques rodomontades partit brusquement, mais en secret, pour Alcala le 20. de Février. Le Roi appréhendant avec justice les suites de cette évasion, eut soin d'envoyer couriers sur couriers pour le rappeller. Tout fut inutile. L'Archevêque de Toléde étoit aveuglé par sa jalousie contre l'Amirante, le Duc d'Albe, & sur-tout contre le Cardinal d'Espagne, qui étoient les trois principales têtes du Conseil, & dont le dernier méritoit principalement l'estime & la confiance de son Maître,

par sa grande habileté dans les affaires, & par la souplesse de son esprit ; au lieu que l'Archevêque de Tolède toûjours boüillant & incapable de fléchir, poussoit à bout les projets les plus insensés, par la seule raison, qu'il se les étoit mis en tête, sans considérer qu'il est des occasions où c'est sagesse de sçavoir reculer. AN DE J. C. 1475. & suiv.

L'orage se formoit insensiblement en Portugal pour se décharger bien-tôt sur la Castille. Alphonse ébloüi plus que jamais par le Marquis de Villéna, & par la nouvelle qu'il apprit de la défection de Carillo, songeoit sérieusement à détrôner Don Ferdinand ; mais quoiqu'il eût pris son parti, il jugea à propos de mettre l'affaire en déliberation dans son Conseil, seulement pour la forme. Très-peu eurent le courage de désapprouver en face une entreprise dont le Roi paroissoit épris, d'autant plus que son fils le Prince Don Juan se déclara pour ce parti avec beaucoup de force. Don Ferdinand Duc de Bragance, fut le seul qui osa ouvertement tenir tête au Roi, au Prince, & à toute la Cour, qui étoit entraînée plûtôt par l'envie de plaire à ses Souverains, que par une intime persuasion du succès. Le Duc à qui son âge & son rang donnoient droit de parler avec autorité, lui répresenta vivement,

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

que les Chefs des Castillans qui le pressoient d'épouser Dogna Jeanne, étoient ceux-là même, qui peu d'années auparavant avoient décrié cette Princesse par toute l'Europe, en la faisant passer pour fille de la Cuéva; que c'étoit en conséquence de cela qu'ils avoient détrôné Don Henry, & bouleversé toute la Castille. « De quel front, ajoûta-t'il, ces » Factieux osoient-ils la déclarer ensuite légitime héritiére, si ce n'étoit pour » associer le Portugal aux malheurs dans » lesquels ils avoient plongé leur Patrie? » Comment se fier à des misérables, » qui n'ayant en vûë que leur intérêt, » abandonneroient le Roi de Portugal, » dès qu'il cesseroit de fournir des alimens à leur cupidité, comme ils avoient » abandonné tour à tour Don Henry, le » jeune Alphonse & Isabelle, parce qu'ils » ne les voyoient plus en état, ou en disposition d'assouvir par le démembrement du Royaume leurs insatiables desirs? Sur quel garant pourroit-on se » fier à des traîtres, dont la perfidie avoit » toûjours été la ressource ordinaire? » Voyoit-on des sûretés, des Châteaux, » des Villes, de l'argent? Ils n'ont donné que des paroles, tandis qu'ils reçoivent peut-être d'ailleurs des recompenses pour nous trahir. Ils ne nous of-

» frent que des perils certains, en nous » offrant une Couronne chancelante, un » ſceptre dont ils ne ſont pas les maîtres. » Les plus conſidérables parmi les Grands » ſont dévoüés à Don Ferdinand, & » la voix du Peuple qui eſt d'un ſi grand » poids dans les révolutions des Etats, » s'eſt déclarée pour Iſabelle contre » Dogna Jeanne. Ignore-t'on la haine » invétérée que les Caſtillans portent » aux Portugais ? Cette haine ranimée » dans des cœurs ulcérés par les mau- » vais ſuccès qui peuvent arriver, ne » leur fera-t'elle point tourner les ar- » mes contre nous. Pourquoi aller de » ſang-froid ſe charger d'une guerre dou- » teuſe, tandis que le Portugal joüit d'une » paix réelle & profonde ? Mais de quel » œil les Caſtillans verront-ils l'amant » rebuté d'Iſabelle recourir à Dogna » Jeanne, qu'il a rebutée lui-même du » vivant de Don Henry ? Sera-t'on aſſez » aveugle pour ne pas voir que Don Al- » phonſe ayant paru reconnoître le droit » d'Iſabelle en la demandant en mariage, » ſon mariage avec Dogna Jeanne refu- » ſé tant de fois, & enfin conclu dans de » pareilles conjonctures, ſera moins un » aveu du droit de Dogna Jeanne à la Ca- » ſtille, qu'une lâche vengeance contre » Iſabelle, qui s'en eſt miſe en poſſeſſion.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Le Duc de Bragance appuya ces raisons & beaucoup d'autres d'un air de véhemence, de dignité, & sur-tout d'affection pour les intérêts du Royaume & du Roi; qui auroit sans doute ébranlé Don Alphonse, si la honte de quitter un parti pris l'avoit rendu susceptible d'un bon conseil. Loin d'en sçavoir bon gré au Duc, il attribua son discours moins à un veritable zéle qu'à une inclination naturelle pour Dogna Isabelle, qui étoit en effet sa parente. Toutesfois il se retira tout rêveur au Monastére de Villavicioſa: mais le retour du Gentilhomme qu'il avoit envoyé en Castille, & qui lui apportoit les noms des Confédérés, acheva d'effacer les raisons du Duc de Bragance; de maniére que le Roi fit faire sur le champ de grandes levées d'hommes dans le dessein de tenter la fortune, & de se faire Roi de Castille.

La Ligue étoit déja toute formée, & les préparatifs de la guerre s'avançoient en Portugal, tandis que Ferdinand trompé par le Marquis de Villéna méditoit de nouveaux projets. Il étoit en effet sur le point de partir de Ségovie dans la vûë de conclure un accommodement avec lui à quelque prix que ce fût. Il avoit même délibéré d'aller au secours de son pere avec des troupes Castillannes, & d'en-

voyer une Ambaſſade à Loüis XI. au ſujet du Rouſſillon. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Veritablement la Ville de Perpignan ſe trouvoit dans une triſte ſituation, d'autant plus que le Roi d'Arragon n'étant pas en état de ſecourir cette Place, ni par lui-même, ni par ſon fils, l'avoit abandonnée à ſa propre fidélité, comptant que la haine qu'elle portoit aux François lui tiendroit lieu de vivres & de troupes. Il ne ſe trompa point. Le ſiége dura huit mois & penſa déconcerter le flegme que les François affectoient, & qui ne leur eſt pas ordinaire; en effet ils avoient crû qu'en cette occaſion il falloit, non pas attaquer de vive force des gens déſeſpérés, mais les laiſſer ſe conſumer d'eux-mêmes par leur déſeſpoir, & cela réüſſit. Toutefois la conſtance preſque incroyable des aſſiégés eſt un de ces prodiges remarquables dans l'Hiſtoire; car ils eurent à combattre contre la faim, qui les contraignit de manger non-ſeulement des choſes qu'on ne peut voir ſans dégoût ou ſans horreur, mais encore les cadavres tant des François qu'ils tâchoient de tuer dans cette vûë, que de leurs compatriotes morts de maladie, ou par le fer. On vit même des meres dévorer leurs propres enfans: enfin ſe voyant réduits à la derniére extrémité,

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

ils suivirent le conseil du Roi Don Juan, & se rendirent à discrétion, dans l'attente que le fer du Vainqueur acheveroit de faire mourir ceux que la famine avoit épargnés. Mais ils furent extrêmement surpris, de l'aveu même des Espagnols, de trouver dans les François non plus des tyrans impitoyables, comme ils les appelloient, mais des Vainqueurs pleins de clémence, qui loin de faire payer aux vaincus ce qu'il en avoit coûté pour les soumettre, rendirent justice à leur valeur & à une si belle défense, voulurent que la garnison sortît avec tous les honneurs de la guerre, donnérent aux Habitans une amnistie générale, & leur conservérent tous leurs priviléges; conduite qu'on ne pourroit trop loüer, si l'on ne s'étoit avisé trop tard de la prendre. On traita incontinent de la paix entre la France & l'Arragon. Loüis XI. ayant mandé les Ambassadeurs Arragonnois qu'il avoit fait arrêter à Lyon, il les combla de caresses, leur fit présent de deux vases d'or estimés alors trois mille deux cens écus, & signa enfin le Traité; mais avant que de les renvoyer, il voulut pour faire parade de son pouvoir & de ses richesses, qu'on fît passer en revûë devant eux une armée composée des seuls Habitans de Paris, tous

vêtus de casaques rouges, avec des croix blanches sur la poitrine, & qui montoit à cent quatre mille hommes; ostentation politique qui ne laissa pas d'avoir son effet; car les Arragonois frappés du pouvoir de la France à la vûë d'une seule Ville, qui tiroit de son sein une armée si nombreuse & si belle, en firent un rapport si éblouissant à leur Maître qu'il alla desormais bride en main avec Loüis XI. quoique depuis il ne manquât pas de sujets de rupture: aussi fût-ce là la derniere guerre qu'il eut avec la France & avec ses voisins, après quoi il se retira à Barcelonne afin d'y passer en paix le reste de ses jours. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Il étoit encore dans le fort du danger qui le menaçoit de perdre le Roussillon & toute la Catalogne, quand il apprit pour surcroît, que son fils alloit avoir sur les bras toutes les forces de Portugal. Ferdinand de son côté plus inquiet pour l'Arragon que pour la Castille, ne vit cette tempête que quand elle fut prête à fondre sur lui. Dès qu'il en fut assûré, il députa vers Don Alphonse quelques Religieux pour le porter à la paix, & le conjurer de ne pas préferer le fruit incertain d'une guerre injuste à l'amitié & à l'affinité qui étoit entre eux; que s'il cherchoit à marier avantageusement sa

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

niéce, il pouvoit jetter les yeux sur Don Diego Duc de Viseu, fils du frere d'Alphonse; que s'il vouloit outre cela serrer les nœuds d'une alliance avec Ferdinand, il n'avoit qu'à prendre pour épouse l'Infante Jeanne fille de Don Juan, déja destinée au Roi de Naples. Telles étoient les propositions du Roi de Castille; mais Don Alphonse les rejetta bien loin: il se contenta de répondre que Dogna Jeanne sa niéce étant sans contredit Reine de Castille, il manqueroit au devoir d'un oncle, d'un Roi, & d'un homme d'honneur, s'il n'employoit tous ses efforts à la défendre contre des usurpateurs.

Cependant les préparatifs de guerre s'avançoient en Portugal, & Don Alphonse, pour attaquer la Castille de tous côtés, avoit engagé Loüis XI. à entrer dans la Confédération. Le Roi de France, suivant sa coutume, s'y prêta d'autant plus volontiers qu'il ne pouvoit pardonner aux Arragonois de lui avoir fait acheter si cher la conquête du Roussillon, & qu'il esperoit outre cela augmenter ses Etats de quelque Province pour prix de ses services. En effet, Alphonse de Palencia dit nettement, que le Roi de Portugal lui cédoit la Biscaïe pour la réünir à la Guyenne; mais ce qui paroîtroit étonnant dans tout autre que

dans Loüis XI. c'eſt que ce Prince à qui Don Ferdinand avoit envoyé des Ambaſſadeurs pour lui demander ſon alliance, promettoit en même-tems au Roi de Caſtille des ſecours d'hommes & d'argent, & un accommodement raiſonnable pour le Rouſſillon, pourvu qu'il voulût marier ſa fille Iſabelle au Dauphin de France, qui fut depuis Charles VIII. quelque mécontentement que marquât le Roi d'Arragon, de ce que la Cour de Caſtille entroit dans des affaires de cette importance ſans lui en faire part. Ferdinand & Iſabelle ouvroient l'oreille à ces négociations, ſans ſonger que le Roi de France joüoit un double jeu, diſpoſé comme il l'étoit à ſuivre le parti qui lui paroitroit le plus avantageux à ſes interêts. Pour eux, ils n'avoient en vûë que d'écarter l'orage qui grondoit dêja ſur leurs têtes. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Comme leurs principaux ſoins alloient à regagner le plus de Seigneurs Caſtillans qu'il leur étoit poſſible, ils firent une conquête conſidérable dans la perſonne de l'Infant Don Henry d'Arragon, en lui rendant ſes Etats de Ségorbe & d'Ampurias avec une amniſtie pour le paſſé. Par-là ils ſe réconciliérent l'amitié du Comte de Bénaventé ſon couſin, d'autant plus aiſément que l'un &

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

l'autre avoient perdu l'espérance de conclure le mariage projetté avec Dogna Jeanne, puisqu'on la destinoit au Roi de Portugal, & que pour cet effet on l'avoit transportée d'Escalona à Trugillo.

Mais il falloit détacher l'Archevêque de Tolède de la Confédération, & ce n'étoit pas une chose aisée ; les premières démarches qu'avoit faites ce Prélat ambitieux, qui ne sçavoit point reculer, & l'air de hauteur avec lequel il disoit publiquement, *qu'il apprendroit aux Rois ce que c'étoit que de choquer les Archevêques de Tolède ;* enfin le caractere particulier de son génie, propre à soûtenir des Ligues, & à se signaler par des révolutions d'Etat, tout cela faisoit appréhender qu'en effet il ne donnât un grand branle à la guerre qui se préparoit. Isabelle pour derniere tentative fit encore quelques pas vers l'Archevêque & vers le Roi de Portugal, ainsi qu'on le voit par deux lettres de Ferdinand de Pulgar, l'une adressée à un Gentilhomme qui étoit au service de Carillo, & l'autre écrite à Don Alphonse. Les lumieres que donnent ces deux lettres sont si considérables, que je m'étonne qu'elles paroissent avoir échappé au Pere Mariana.

On voit par la premiere, que la Reine traitoit toûjours d'accommodement avec le Prélat, & que Pulgar étoit employé dans cette affaire. Carillo pour ſoutenir la démarche qu'il avoit faite en ſe retirant de la Cour, avoit des troupes à Alcala, réſolu de s'y défendre en cas de beſoin; mais comme il n'oſoit encore déclarer ſa révolte, il faiſoit courir le bruit, qu'il n'étoit armé que pour rendre la paix à la Caſtille, & pour veiller à ſa propre ſûreté; car il diſoit qu'on cherchoit à le faire périr par le poiſon: accuſation grave, que Pulgar ſe contente de réfuter légérement en diſant, » que ce Prélat » auroit mieux fait de ſe pourvoir d'un » Medecin que d'une armée; ſi c'étoit la » crainte du poiſon qui le faiſoit agir; » qu'à l'égard du repos public, il le » procureroit en ſe tenant lui-même » en repos. « Pulgar déſaprouve enſuite le Gentilhomme d'être venu à Cordouë à deſſein de traiter de paix avec la Reine. » Il falloit, dit-il, reſter à Alcala, & per- » ſuader à l'Archevêque de Tolede de » marcher plûtôt environné de Docteurs » que de ſoldats. On dit, ajoûte-t'il, qu'un » certain Docteur Calderon eſt revenu » depuis peu à la Cour. Puiſſe t'il nous » procurer la paix, & réüſſir auprès de » la Reine mieux que je n'ai fait autre-

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» fois auprès de l'Archevêque quand le » Roi Don Henri m'envoyoit négocier » avec lui. Vous ferez beaucoup si vous » justifiez sa conduite, & le seul moyen » de le faire, est de bien montrer qu'il » ne fait rien qui ne lui soit commandé » de la part de Dieu par le *Fortuné* d'A- » larçon. « C'est ici une raillerie sanglante sur Carillo, qui se laissoit gouverner par des esprits factieux comme lui, & entre autres par un certain Ferdinand d'Alarçon grand Alchymiste. C'est par l'Art de la Chymie & par son esprit broüillon, que ce dernier avoit acquis toute la confiance de son maître, auquel il persuadoit tout ce qu'il vouloit. Enfin Pulgar continue & termine sa lettre par des éxemples qui font voir, que la révolte est toûjours punie par un secret jugement de Dieu.

La lettre qu'il adresse au Roi de Portugal sur le bruit que ce Prince acceptoit les offres du Marquis de Villéna, & prétendoit épouser Dogna Jeanne, est beaucoup plus vive & plus digne d'attention. Pour le détourner de cette entreprise, il fait valoir les raisons qu'avoit apportées le Duc de Bragance dans le Conseil ; à sçavoir, que ceux qui lui offroient la Couronne de Castille avec la main de Dogna Jeanne, avoient été les

les premiers à publier à la face de toute la terre, que Don Henry étoit impuiſſant, & Dogna Jeanne bâtarde. » Je » voudrois, dit-il, ſçavoir de quel front » ils prétendent donner deux Couron- » nes à celle qu'ils jugeroient indigne » de porter le ſceptre que lui laiſſoit » ſon pere ? « Il parcourt enſuite avec beaucoup de hardieſſe & de feu les dangers de la guerre que le Portugal entreprenoit, l'inconſtance & la ſordide avarice des Caſtillans révoltés, la foibleſſe de leur parti, les forces de celui d'Iſabelle, l'incertitude des ſuccès : en un mot, il détaille avec des traits ſi marqués les raiſons alléguées par le Duc de Bragance, qu'il eſt vrai-ſemblable que la plume ou la harangue de l'un a ſervi à l'autre & qu'ils étoient d'intelligence pour détourner l'orage qui menaçoit la Caſtille.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Mais Ferdinand avoit beau reculer, il ne s'agiſſoit plus de négotiations, ni d'écrits, il falloit combattre. Ainſi il ſe détermina à lever promptement des troupes, & pour en venir à bout, il épuiſa les tréſors de Ségovie, réſervés par André Cabréra, à qui il donna en récompenſe Moya ſur les frontieres de Valence, avec le titre de Marquiſat, & la Ville de Chinchon dans le Royaume de Toléde, à titre de Comté, outre le

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Gouvernement du Château de Ségovie qui fut assigné à perpetuité pour lui & pour ses heritiers ; récompense d'autant mieux placée qu'Isabelle & son époux lui devoient en effet le bonheur d'être montés sur le Trône, & le pouvoir de s'y affermir.

Comme le rendez-vous de l'armée étoit marqué à Vailladolid, le Roi & la Reine s'y transporterent, & là ils reçûrent du Roi de Portugal une sommation fanfaronne, qu'il leur envoya par un gentilhomme de sa Maison nommé Rui de Sosa. Il déclaroit qu'il épouseoit sa niéce, qu'il appelloit Reine de Castille & de Léon, que partant il les sommoit de quitter le Royaume qu'ils avoient injustement usurpé ; que du reste s'ils y prétendoient quelque droit, ils pouvoient soumettre leurs prétentions à un éxamen juridique en se retirant ; & qu'à ce prix il épargnoit le sang des Castillans & des Portugais ; que s'ils persistoient à vouloir essuyer les périls de la guerre, il prenoit Dieu à témoin, qu'ils seroient responsables des maux inévitables qui s'ensuivroient. La réponse n'étoit pas difficile ; mais comme le Roi & la Reine ne cherchoient qu'à gagner du tems pour hâter leurs préparatifs, ils la firent aussi moderée que la

ſommation étoit fiére. Ils s'abaiſſérent même juſqu'à faire de grandes avances pour ramener à leur parti le Marquis de Villéna ; ils le firent prier de conſidérer, que ſon pere avoit cauſé un embraſement général dans la Caſtille ; qu'il alloit à ſon exemple rallumer un incendie qui commençoit à peine à s'éteindre ; que s'il étoit peu touché de ces maux, & inſenſible aux juſtes remords que devoit lui faire ſa conſcience, il eût égard du moins à ſa réputation qu'il flétriſſoit d'une maniere ſi indigne d'un homme d'honneur, & plus encore à ſes veritables interêts, puiſque le Royaume ne pouvoit être livré en proye aux Portugais, que ſes Etats ne fuſſent enveloppés dans ſa ruine. Ils lui offroient enfin non ſeulement la Grande Maîtriſe de ſaint Jacques, & la confirmation des donations faites à ſon pere, mais encore tout ce qu'il ſouhaiteroit au-delà. Le Marquis répondit avec dedain, qu'il n'étoit plus tems de lui faire des offres, que ſon parti étoit pris, & qu'il ne connoiſſoit de Rois en Caſtille que Don Alphonſe & Dogna Jeanne.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Cette affaire étant manquée, Ferdinand & Iſabelle ne s'appliquérent plus qu'à ſe préparer à la guerre, & à diſcerner ceux qui leur ſeroient fidéles d'a-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

vec les ennemis & les neutres. La Castille étoit partagée de sentimens sur cette guerre ; les uns, & c'étoit le petit nombre de personnes qui aimoient la paix, gémissoient à la vûë des malheurs qu'entraînent les divisions dans les Etats. D'autres, amateurs des choses nouvelles, se réjoüissoient dans l'esperance de s'enrichir durant ces broüilleries. Plusieurs chargés de dettes & de crimes esperoient trouver dans le tumulte des armes leur salut & l'impunité ; quelques-uns de ceux qui suivoient la Cour n'étoient pas fâchés qu'on eût besoin de leurs services, afin de les faire valoir un jour, & de donner la Loi à leurs Maîtres. Le grand nombre leur étoit attaché : mais à condition de les voir heureux ; faute de quoi il étoit prêt à suivre le parti pour lequel la fortune se déclareroit. Cette disposition n'étoit pas favorable dans la situation chancelante où étoient les choses. Ainsi pour s'assurer plus aisement des Villes sur lesquelles ils pouvoient compter, le Roi & la Reine également intéressés à s'entre-aider, partagérent entre eux le soin de conserver leurs partisans, ou d'en acquérir de nouveaux ; de maniére que Ferdinand prit pour lui la charge de veiller sur la vieille Castille, sur Léon, & sur les Païs voisins,

tandis qu'Iſabelle prendroit garde à l'autre partie, qui comprenoit Toléde, l'Andalouſie & Murcie. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Pour cela Iſabelle donna permiſſion à ſon époux de diſpoſer des charges & des dignités dans ſon diſtrict: & c'eſt ainſi que ce Prince commença peu à peu de prendre part au Gouvernement que lui avoient refuſé les Caſtillans. Pulgar dit, que dans ces conjonctures il entendit ſouvent répéter à la Reine ces paroles, qui faiſoient, diſoit-on, le ſujet ordinaire de ſes priéres, » Seigneur, » qui connoiſſez le ſecret des cœurs, » vous ſçavez que la fraude, l'injuſtice » & la tyrannie n'ont point eu de part » à mon élévation au Trône, mais que » je n'y ſuis montée que pour ne pas laiſ- » ſer paſſer à des étrangers le ſceptre » qui a couté tant de ſang à mes an- » cêtres. Je remets donc entre vos mains, » Dieu puiſſant, qui êtes le Maître des » Royaumes & des Rois, mes préten- » tions & ma cauſe. Déclarez votre vo- » lonté ſuprême; & ſi mon droit n'eſt pas » légitime, faites que je ne pêche plus » par ignorance; mais s'il eſt fondé, dai- » gnez m'aider à le ſoûtenir par la force » de votre bras. «

Cette nouvelle Eſther ne ſe contentoit pas de prier, elle agiſſoit pour elle-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

même en Héroïne, & il faut convenir, que le Ciel l'avoit fait naître pour le Trône, soit que son droit fût incontestable ou douteux. La passion extrême qu'elle avoit de regagner l'Archevêque de Tolède, fit qu'elle lui envoya le Connêtable Don Pédro de Velasco, qui entra si bien dans les desseins de la Reine, que cette députation auroit fait ce que ni les prieres des Rois de Castille & d'Arragon, ni les promesses les plus avantageuses, ni les larmes d'une famille suppliante n'avoient pu faire sur cet esprit aigri, si Alarçon son confident n'eût traversé la négotiation d'Isabelle. Ainsi Carillo par le conseil de ce favori, demeura inébranlable dans son parti; & après avoir vû presque à ses piés trois têtes couronnées, qui s'étoient humiliées jusqu'à lui demander son amitié & sa protection, il résolut de leur faire sentir tout le poids de sa vengeance. Toutefois le voyage de la Reine ne fut pas entierement inutile: car elle trouva moyen de s'assurer de Tolède, d'y mettre une garnison, & d'en chasser le Comte de Cifuente & Jean de Ribera, partisans & alliés de l'Archevêque. Elle ne put faire la même chose à Madrid, dont le Château étoit entre les mains de Villena; c'est pour-

quoi elle retourna à Ségovie pour y convertir en monnoye les lingots d'or & d'argent qu'elle avoit reçûs de Cabréra. On dit que cette Princeſſe, malgré une groſſeſſe avancée, fit ces voyages avec tant de précipitation, & ſi peu de ménagement pour ſa ſanté, qu'elle eut une fauſſe couche en allant de Toléde à Tordéſillas. Tandis qu'elle travailloit avec tant de courage à recüeillir les débris de ſes Etats, Ferdinand de ſon côté ſurprit Salamanque, par le moyen du Duc d'Albe, qui lui avoit déja livré la Mote de Medina. Les partiſans de ce Duc chaſſérent ceux du parti contraire, dont ils ſaccagerent les Maiſons. Le Roi s'empara avec la même facilité, de Zamora Place importante, étant frontiére par rapport au Portugal. Il laiſſa Toro à quartier, & ce fut une faute conſidérable comme on le verra par la ſuite; mais il fut trompé par les artifices de Juan d'Ullon l'un de ſes thréſoriers, qui étant d'intelligence avec les Portugais, & cherchant dans la guerre l'impunité de ſes crimes & de ceux de ſon frére, faiſoit croire au Roi de Caſtille qu'il tenoit en ſon nom la place & le païs d'alentour. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

A peine le Roi & ſon épouſe étoient retournés à Vailladolid, que la Ville d'Alcaras ſecoüa le joug du Marquis

AN. DE J. C. 1475. suiv. de Villena, & se rendit à eux malgré les efforts du Marquis, qui voulut inutilement tenter un siége. Cette perte lui faisant apprehender qu'elle ne fût suivie de beaucoup d'autres, l'engagea à écrire au Roi de Portugal, qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il ne devoit plus differer de se rendre à Placentia, où il avoit conduit sa future épouse Dogna Jeanne.

Don Alphonse le crut; & arriva en cette Ville vers le milieu du mois de Mai à la tête de cinq mille Cavaliers & de quinze mille Fantassins. On le reçut avec beaucoup de pompe, & plusieurs jours se passérent en réjoüissances. On dressa dans la place un Théâtre, où Don Alphonse & Dogna Jeanne après avoir été solemnellement mariés & proclamés Roi & Reine de Castille, reçurent les hommages de la même maniere qu'on les avoit faits à Ferdinand & à Isabelle. A l'égard du mariage il ne fut consommé ni alors ni depuis, parce qu'on attendoit la dispense du Pape pour l'oncle & la niéce, & parce que la suite des événemens renversa enfin des commencemens si heureux.

Le Roi de Portugal en sortant de son Royaume, y avoit laissé pour Régent

ſon fils Don Juan, qui eut alors de Dogna Eléonore ſon épouſe un fils nommé Don Alphonſe comme ſon grand-pere, & déclaré heritier préſomptif de l'un & de l'autre ; mais il vêcut peu, & ne remplit pas les préſages inſenſés dont les Portugais s'étoient flattés à ſa naiſſance : car ils la regardoient comme un augure aſſuré de la conquête qu'ils ſe promettoient des Etats de Caſtille & de Léon ; & ils avoient ſi peu d'opinion des forces de Ferdinand, qu'ils dédaignoient preſque de combattre un Roi qui leur paroiſſoit ſi mal affermi ſur le Trône. Pour leur ôter ce fâcheux préjugé, il s'intitula par répréſailles Roi de Caſtille, de Léon, & de Portugal, comme Don Alphonſe s'étoit qualifié Roi de Portugal, de Caſtille & de Léon ; de plus il donna ordre aux Gouverneurs des frontieres de courir ſur celles de ſon compétiteur ; ce qui fut éxécuté avec beaucoup de vigueur & même de cruauté ; les Caſtillans mettant tout à feu & à ſang, particuliérement du côté de Badajos : car ils prirent les Châteaux de Nodar, d'Alegrette, & firent un butin conſidérable ſur les Portugais.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Cependant on ne peut nier, que Ferdinand & Iſabelle n'ayent été unique-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

ment redevables de leur salut à une faute essentielle que commirent Don Alphonse & Villena : car si au lieu d'entrer en Castille à gauche par Placentia, ils avoient pris leur chemin à droite, pour faire irruption dans l'Andalousie, où ils étoient assurés de Carmona, d'Ecija, & de Cordouë, ils auroient eu les derrieres libres après la prise de Séville, auroient pénétré de plein-pied jusqu'en Arragon; & s'ils avoient voulu attaquer Toléde, cette ville se seroit aisément rendue, & leur auroit ouvert la route jusqu'à Ségovie qui étoit comme le berceau de l'Empire d'Isabelle. Ce fut par égard pour le Duc d'Arévalo, Seigneur de Placentia, que les Portugais prirent leur chemin de ce côté-là, & afin d'être plus à portée d'écraser Don Ferdinand, qu'ils croyoient plus occupé à se garder des ennemis du dedans, qu'en état de résister à ceux du dehors. Le Roi & la Reine de Castille firent néanmoins bonne contenance, & menacérent Don Alphonse de lui livrer bataille, s'il avançoit vers Arévalo comme le bruit en couroit.

Mais ce Prince avant que de rien entreprendre jugea à propos de publier un manifeste pour justifier les droits de

Dogna Jeanne, & la guerre qu'il alloit commencer. Cette piéce deſtinée à ſervir d'inſtruction au Saint Siége & aux Peuples, pour une querelle que les armes ſeules devoient décider, a été omiſe par Mariana, ſans doute par reſpect pour Ferdinand & Iſabelle; mais ce morceau original eſt ſi curieux, que loin de nuire au fil de l'Hiſtoire, j'ai crû qu'il ſeroit très-propre à y jetter certains traits de lumiére, que les Eſpagnols trop partiſans de la gloire de leurs Princes, tâchent de dérober à la connoiſſance de la poſterité. Le voici traduit d'après Zurita, Auteur ſi éxact & ſi vrai, qu'il peut paſſer pour le moins partial des Hiſtoriens, quoiqu'Arragonois.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

» Dogna Jeanne par la grace de Dieu, » Reine de Caſtille, de Léon, de Portugal, &c. Aux Conſeil, Alcaïde, » Alguazils, Régidors, Cavaliers, » Ecuyers, Officiers; & principaux de » la très-noble & loyale Ville de Madrid. Salut & Grace: Vous n'ignorez pas, puiſque c'eſt une choſe publique & notoire dans toute l'étendue de mes Royaumes, que le Roi » Don Henry, Monſeigneur & mon » pere de glorieuſe mémoire, ayant » épouſé en face d'Egliſe la Reine Dogna Jeanne ma chere & bien-aimée

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Dame & mere ; que demeurant en-
» semble comme mari & femme ; je
» nâquis d'eux par la grace de Dieu,
» que je fus baptisée & regardée par
» eux & par chacun d'eux comme leur
» fille légitime, née durant un légitime
» mariage, approuvé & confirmé par
» les Bulles de dispense, que le Saint
» Siége octroya *proprio motu*, à leurs
» solicitations. Comme le Royaume
» jouissoit alors d'une profonde paix,
» je fus incontinent, & sans opposi-
» tion, reconnuë & proclamée Prince-
» se héritiére présomptive de la Cou-
» ronne, pour la porter après la mort
» de mon pere, qui de son autorité me
» fit prêter les hommages que pres-
» crivent les Loix, par les Grands,
» les Prélats, & les Députés des Villes,
» dans l'Assemblée des Etats. Ces ser-
» mens furent réïtérés depuis publi-
» quement & solemnellement en par-
» ticulier par la Ville de Madrid, &
» par les autres Villes dans leurs Con-
» sistoires, & par les Gouverneurs de
» leurs Châteaux.

» Le Roi Monseigneur dans la suite,
» pour appaiser les commencemens d'u-
» ne guerre civile, & pour étouffer
» toutes sémences de divisions, jugea
» à propos de promettre, que l'Infant

» Don Alphonſe ſon frere m'épouſeroit, AN. DE
» & ſeroit reconnu pour Prince héritier J. C.
» de ſes Etats; mais il plut à Dieu d'en- 1475.
» lever de ce monde mon dit oncle, & & ſuiv.
» en conſequence de cela, l'Infante ſa
» ſœur, Reine de Sicile, s'eſt qualifiée
» par voye de fait Souveraine de mes
» Etats, au mépris de la perſonne & de
» la dignité du Roi mon pere; ce qui
» devoit être la ſource de beaucoup de
» maux, plus conſiderables que ceux
» qu'on avoit éprouvés par le paſſé.
» Pour prevenir ces malheurs, &
» pour calmer la haine de cette Prin-
» ceſſe, & la ramener à l'obeïſſance,
» on ſçait à quel étrange parti le Roi
» ſon frere ſe détermina. Don Hen-
» ry voulut d'abord qu'elle jurât,
» comme elle le fit en effet, de ne rien
» entreprendre contre ſon ſervice, &
» de ne prendre un époux que de ſa
» main, du conſeil de certains Prélats
» & Seigneurs de ſa Cour, & non d'au-
» tres. Elle prononça ce ſerment ſolem-
» nel, & le donna par écrit ſcellé de ſon
» ſçeau. Alors le Roi mon pere contraint
» par la pure néceſſité, & par la juſte
» crainte d'une révolution totale, crut
» devoir acheter la paix, comme il l'a-
» voit ſouvent fait, aux dépens de ſa
» dignité; & après avoir proteſté, de

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» cette crainte & de cette nécessité, il
» consentit que la Reine de Sicile fût dé-
» clarée héritiere de mes Royaumes.
» Mais outre que cela ne se fit pas du-
» rant la paix, ni par Procureurs dans
» les Etats, ni en la forme requise; mais
» seulement par quelques Prélats, quel-
» ques Seigneurs, & quelques Villes qui
» appartenoient aux Rebelles, ces ser-
» mens extorqués sont sans contredit de
» nulle valeur, & ne doivent être gardés
» en aucune façon, comme étant faits
» au préjudice de mes droits, & con-
» traires aux sermens qu'on m'avoit prê-
» tés avant les troubles survenus & en
» pleine paix. Aussi reclamai-je dès-lors
» devant le Tribunal du Saint Siége;
» qui m'écouta plusieurs fois; & qui
» jugea en ma faveur; ainsi qu'il fut
» notifié à la Reine de Sicile, & à la
» Cour du Roi mon pere. De plus, cet-
» te Princesse violant la foi des sermens
» qu'elle avoit faits, elle se retira de la
» Cour, & sçachant bien que le Roi de
» Sicile étoit un Roi étranger, qui loin
» d'avoir quelque liaison avec Don
» Henry, lui étoit au contraire suspect
» & odieux, aussi-bien qu'à plusieurs
» Grands du Royaume, elle le fit ap-
» peller secrétement, contre la volon-
» té & à l'insçu de celui, qui selon les

» Loix lui tenoit lieu de pere; car » ſuivant ces Loix, non-ſeulement il » n'eſt pas permis aux filles qui n'ont » pas atteint l'âge de 25. ans, de ſe » marier ſans l'aveu de leurs peres ou » de leurs aînés, mais encore elles doi- » vent être déshéritées, & privées de » tous leurs biens préſens & à venir, ſi » elles oſent le faire.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

» Toutefois l'Infante Dogna Iſabelle » ſe maria publiquement avec le Roi de » Sicile, & cela ſans diſpenſes, quoiqu'il » fût ſon parent à un dégré prohibé. » Pour cela ſeul elle mérite de perdre, » & perd en effet par Sentence & Décla- » ration dûëment faite, les prétentions » qu'elle pourroit avoir en vertu des ſer- » mens dont on a parlé.

» Outre cette contravention, le Roi » & la Reine de Sicile en ont fait une » autre non moins conſidérable en ſe » révoltant, procurant & animant la ré- » volte de pluſieurs Villes, de pluſieurs » Prélats & Seigneurs contre le Roi » Don Henry.

» Toutes ces conſidérations le porté- » rent enfin à nous tirer la Reine ma me- » re & moi de Buytrago, où nous étions » ſous la garde de Don Diego Hurtado » de Mendoza, Marquis de Santillanne, » & à nous rappeller à la Cour. Enſuite

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» nous ayant fait conduire à la Vallée
» de Loçoya, il me fiança avec le Duc
» de Guyenne, frére du Roi de France,
» en préſence d'une Aſſemblée de Grands
» & de Prélats députés des Villes, &
» d'autres perſonnes de ſon Conſeil,
» où ſe trouva le Révérend Pere en
» JESUS-CHRIST Don Pédro Gonzalés
» de Mendoza Cardinal d'Eſpagne, le
» Marquis de Santillanne, & leurs au-
» tres fréres, qui ſoûtinrent alors la lé-
» gitimité de ma naiſſance, & de mon
» droit à la Couronne. Ce fut-là que le
» Roi mon pere, de ſon propre mouve-
» ment, & de ſa ſcience certaine, le Car-
» dinal d'Alby, & les autres Ambaſſa-
» deurs François étant préſens, décla-
» ra pour la décharge de ſa conſcience,
» que les ſermens & les hommages prê-
» tés à la Reine de Sicile étoient nuls,
» & devoient être regardés comme non
» faits par les Prélats, Seigneurs & Vil-
» les qui les avoient rendus. Après les a-
» voir auſſi revoqués, il ratifia, & fit ra-
» tifier ceux qui m'avoient été faits en
» premier lieu. De plus il réïtéra, & fit
» réïtérer les mêmes ſermens, par leſ-
» quels je fus déclarée ſa fille & ſon hé-
» ritiére après ſa mort. Ils furent renou-
» vellés & prononcés par le Cardinal
» d'Eſpagne, le Marquis de Santillan-

» ne, le Duc d'Arévalo, le Comte de » Bénaventé, le Duc de Valentia, les » Comtes de Miranda, de Saldanna, de » Tendilla, & de Corugna, par Don » Juan & Don Hurtado de Mendoza, » fréres du Cardinal, par les Comtes de » Ribadéo, & de Sainte-Marthe; par » le Majordome André de Cabréra; » & l'Andélantade de Gallice; par le » Grand-Maître de saint Jacques, l'Ar- » chevêque de Séville, & le Docteur » Pédro Gonzalés d'Avila, qui sont » morts: enfin par plusieurs autres Gen- » tilshommes présens, sans compter les » Députés des Villes; tous de leur pro- » pre volonté & sans y être contraints, » renoncérent pour toûjours au service » de la Reine de Sicile, & me jurérent » de nouveau une fidélité éternelle. Cé- » rémonie qui non-seulement fut rati- » fiée & publiée par tout le Royaume, » avec le sceau du Roi, & les noms de » ceux qui en avoient été les témoins; » mais encore confirmée dans les consis- » toires particuliers, tant par cette Ville » de Madrid, que par différens Sei- » gneurs, comme le Connêtable de » Castille Comte de Haro, le Marquis » de Cadis, le Duc d'Albe, le Marquis » d'Astorga, les Comtes de Castagnéda, » d'Osorno, de Lémos, de Salinas de Ca-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» bra, & par Don Alphonſe d'Aguilar, » Alphonſe d'Arellano & autres.

» Néanmoins pour ne pas raconter en » détail les forfaits paſſés du Roi & de la » Reine de Sicile envers Don Henry, » leurs efforts pour rabaiſſer & anéan- » tir la Majeſté du Trône en ſa perſon- » ne, les attentats qu'ils ont cauſés, en » portant le feu de la diſcorde dans le » ſein du Royaume, tant de vols, de » brigandages, de meurtres, d'incendies, » de cruautés, & de malheurs plus hor- » ribles & plus fréquens que tout ce » qu'on avoit vû juſques-là; il ſuffit de » dire, qu'ils ont contraint le Roi mon » pere à engager pour ſa défenſe, plus » de trente millions de Maravedis de » rente.

» Non contens de tous ces crimes, » pour l'opprimer & pour le tenir plus » ſûrement dans leurs filets, ils ont feint » de vouloir s'accommoder avec lui, » & de ſe ranger à ſon obéïſſance, pré- » texte qu'appuyoit le Majordome An- » dré de Cabréra pour faciliter leurs » projets, & ſur lequel au mois de Fé- » vrier de l'année paſſée 1474. ils oſérent » à l'inſçu du Roi & malgré lui, ſe gliſ- » ſer de nuit dans la Ville de Ségovie, » où étoient les tréſors Royaux & la » Cour. Ce qui n'a pas peu contribué à

» renouveller les mouvemeus paſſés.
» Arrivés ainſi à la Cour, ils le firent
» ſommer pluſieurs fois de leur ajuger
» le droit de ſucceſſion au Trône qui
» m'eſt dû, ne faiſant pas difficulté de
» dire & de faire entendre en diverſes
» maniéres, que s'il ne le faiſoit, il ſe-
» roit en grand danger de perdre la Ville
» & le Château avec ſes tréſors, & mê-
» me la vie. En effet, comme il eut le
» courage de ne pas condeſcendre à leur
» volonté, ils tentérent de ſe ſaiſir de
» ſa perſonne Royale, & ils l'auroient
» fait, ſi André de Cabréra ne l'eût em-
» pêché. Mais ce qui eſt horrible à racon-
» ter, & bien douloureux à entendre
» pour moi, j'ai ſçû & je ſçai de bon-
» ne part, & à n'en pas douter, que
» voyant qu'ils ne pouvoient rien ga-
» gner ſur l'eſprit de Don Henry, le Roi
» & la Reine de Sicile foulant aux piés
» la crainte de Dieu, les liens du ſang
» & toutes les Loix Divines & humaines,
» qui défendent d'attenter ſur l'oinct
» du Seigneur, & même d'y penſer;
» preſſés d'ailleurs par l'ambition dé-
» ſordonnée de regner, ils tinrent con-
» ſeil, & délibérérent tant par eux-mê-
» mes que par d'autres, car il eſt con-
» ſtant qu'ils aſſiſtérent en perſonne à
» cet éxécrable Conſeil, où il fut arrê-

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

» té qu'on feroit périr le Roi par le poi-
» ſon ; on le lui donna en effet, & il en
» mourut depuis. Sa mort même fut pré-
» dite par leurs partiſans affidés huit mois
» avant qu'elle arrivât ; car ils mandé-
» rent à certains Gentilshommes en
» divers endroits du Royaume, qu'ils
» ſçavoient ſûrement que le Roi mour-
» roit avant le jour de Noël, & qu'il
» ne pouvoit échaper de ſa maladie. Le
» Roi même ne doutant pas qu'il n'eût
» été empoiſonné, ſe fit traiter comme
» tel ; la choſe étant avérée & reconnuë,
» non-ſeulement par les Médecins, mais
» par des préſomptions ſi fortes, qu'elles
» font une preuve complette, que l'on
» produira au jour quand on croira le
» devoir faire ; vous voyez aſſez comme
» un crime ſi déteſtable & d'un éxem-
» ple ſi pernicieux, doit vous être ſen-
» ſible.

» Après cet attentat, il eſt de notorieté
» publique, que le Roi mon pere pour
» effacer les ſoupçons artificieux qu'on
» répandoit ſur la légitimité de ma naiſ-
» ſance, dit & jura, ſoit en public, ſoit
» en particulier, aux Prélats & Seigneurs
» qui lui parlérent ſur cet article, & à
» pluſieurs autres de ſes fidéles ſervi-
» teurs, qu'il ſçavoit & reconnoiſſoit,
» que j'étois veritablement ſa fille. En-

» fin lorſqu'il plut à Dieu de le retirer du
» monde, la nuit du Dimanche 12. de
» Décembre de l'an 1474. frappé des ap-
» proches de la mort, & après s'être con-
» feſſé, il affirma & certifia publique-
» ment la même choſe, me nommant,
» & m'inſtituant héritiére de ſes Etats,
» comme ſa fille unique & légitime, en
» vûë de quoi il me donna pour tuteurs
» & protecteurs de ma perſonne & de
» mes biens, le Cardinal d'Eſpagne, le
» Duc d'Arévalo, le Marquis de Villé-
» na, le Connêtable de Caſtille, & le
» Comte de Bénaventé.

» Bien plus, avant que de rendre les
» derniers ſoupirs, comme il ſe récon-
» cilioit pour la derniére fois, ſon Con-
» feſſeur Fr. Jean de Macuelo, Prieur
» des Religieux de ſaint Jerôme, hom-
» me d'une grande prudence & d'une
» rare vertu, lui ayant dit nettement,
» qu'il ne lui reſtoit que deux heures de
» vie, & le preſſant de lever tous les
» ſcrupules pour la paix du Royaume,
» & pour la décharge de ſa conſcience,
» en déclarant la verité pure ſur l'article
» de ma naiſſance; le Roi répondit, qu'é-
» tant prêt à paroître devant Dieu, il
» ſouhaitoit que le repos de ſon ame fût
» auſſi aſſûré, qu'il étoit certain que j'é-
» tois ſa fille légitime, & que la Cou-
» ronne m'appartenoit.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Vous voyez par-là que toutes les Loix
» Divines, & humaines, & sur-tout
» celles de l'Etat, m'assûrent évidemment
» la succession au Trône, & vous obli-
» gent sous peine de félonnie de m'obéïr,
» en rejettant la Reine de Sicile & tout
» autre que moi. Néanmoins quoique
» mes Tuteurs eussent fait sommer cette
» Princesse par Rodrigue de Ullon, &
» Garcie Franco, de ne pas se qualifier
» Reine de mes Etats, du moins jusqu'à
» ce qu'on eût reconnu la justice de ses
» prétentions, & que les Prélats, les
» Grands, & les Députés des Villes eus-
» sent pourvû à ce qu'on devoit statuer
» pour le bien de la paix, nonobstant
» cette sommation, à peine eût-elle ap-
» pris la mort de Don Henry, que sans
» attendre l'avis des Prélats, des Grands,
» & des Députés des Villes, elle publia
» qu'elle étoit héritiére du Royaume,
» Don Henry étant mort sans fils ni fille,
» C'est ainsi que ne daignant pas faire
» mention de moi, ni des hommages que
» j'avois reçus, ni de la révocation
» du serment qu'on lui avoit prêté,
» ni de la ratification de celui qu'on
» m'avoit fait, elle osa par voye de fait
» & contre tout droit, se qualifier Rei-
» ne des Etats de Castille & de Léon,
» qui m'appartiennent. C'est ainsi que le

» Roi de Sicile ſon mari & elle ſe ſont » faits proclamer & rendre obéïſſance » par quelques Prélats, Seigneurs & » Villes qu'ils ont engagé dans leur par- » ti, ou par crainte ou par promeſſes, » ou par d'autres moyens injuſtes & frau- » duleux, s'arrogeant le titre de Rois, » dans la vûë d'uſurper tyranniquement » mes Etats. Devenus les Maîtres de tant » de tréſors, d'or, d'argent, de joyaux & » de riches meubles que poſſédoit le Roi » mon pere, ils ont pouſſé la dureté, » juſqu'à refuſer pour lui rendre les der- » niers devoirs, ce qui s'accorderoit pour » les funérailles du dernier Gentilhom- » me de ſon Royaume. La Reine de Si- » cile non contente de tout cela, a tenté » mille fois, en mille occaſions & en » mille maniéres différentes, de ſe ſai- » ſir de ma perſonne pour me cacher » dans une priſon perpétuelle, ou peut- » être pour me faire mourir.

» Elle n'a épargné pour cela ni offres » ni récompenſes, déterminée à ne con- » ſentir qu'à ce prix qu'on travaillât à » la pacification de l'Etat, pacification » dont on lui avoit tant de fois offert & » demandé les moyens pour prévenir les » funeſtes ſuites de la diviſion.

» Vous pouvez juger par-là de l'ani- » moſité, de la hauteur, & des perver-

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

» ſes intentions de cette Princeſſe par
» rapport au Roi mon pere, & à moi.
» Jugez encore par tout ce qu'on a dé-
» ja dit, & par la maniére dont s'eſt fai-
» te la proclamation du Roi & de la Rei-
» ne de Sicile, combien les ſermens
» qu'on leur a prêtés ſont frivoles & in-
» capables de lier ceux qui les ont faits,
» étant fondés ſur des raiſons notoire-
» ment fauſſes, & manifeſtement con-
» traires à ceux que j'ai reçus. En effet,
» l'unique fondement ſur lequel ils ap-
» puient leurs prétentions, eſt de nier
» que je ſois fille de Don Henry; mais
» le reſpect dû au ſacré nœud de mariage
» a tant de force & de pouvoir, que ſui-
» vant toutes les regles du Droit Civil
» & du Droit Canon, il dépoſe en ma
» faveur, & maintient la validité de
» mes droits contre l'injuſtice de leurs
» attentats; ſur-tout étant manifeſte &
» avéré par des témoignages autentiques
» de perſonnes dignes de foi, & par é-
» crit, & de vive voix, que ledit Roi
» mon pere étoit en état d'avoir des en-
» fans; d'autant plus que ſi l'on fait ré-
» fléxion à ſa derniére volonté & à ſes
» derniers ſermens, on ne peut préſu-
» mer ni penſer, qu'au péril de la dam-
» nation éternelle, étant à l'article de la
» mort, il eût proteſté que j'étois véri-

tablement

» tablement ſa fille, s'il eût été incapa- AN. DE
» ble d'avoir des enfans de la Reine ma J. C.
» mere; mais ſuppoſé qu'il y eût quel- 1475.
» que doute ſur ce ſujet, de quel droit, & ſuiv.
» par quelle Loi, ſur quel exemple,
» & en vertu de quel pouvoir, les Pré-
» lats, les Grands, les Villes & les Gou-
» verneurs qui m'avoient d'abord prêté
» leurs ſermens de fidélité, ont-ils pû
» les violer de leur autorité privée, au
» préjudice de la poſſeſſion où je ſuis,
» & des droits de ma naiſſance durant
» un mariage légitime, ſans m'avoir
» préalablement citée, oüie, & convain-
» cuë par un jugement juridique. Cer-
» tes, ſi un tel procédé avoit lieu, y au-
» roit-il un Royaume, une Principau-
» té, un héritage même privé qui ne
» pût devenir litigieux, entre les mains
» de gens qui par caprice ou par mau-
» vaiſe volonté, ou par intérêt ſe met-
» troient en tête de s'y oppoſer, & de
» diffamer l'héritier naturel? Ne ſeroit-
» ce pas une injuſtice criante, une cho-
» ſe contraire à la raiſon, & aux Loix
» Divines & humaines? Mais ce qui doit
» plus que tout le reſte, vous animer
» à défendre mes droits, vous ſur-tout
» qui êtes nés ſujets de cette Couronne;
» c'eſt le ſouvenir des vertus du feu Roi
» mon pere; rappellez-vous l'air de ma-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» gnificence & de dignité avec lequel il
» s'attachoit les Seigneurs, comment il
» travailloit à l'agrandissement des Mai-
» sons & des Etats, non-seulement de
» ses fidéles serviteurs, mais de ceux
» même qui s'étoient détachés de son
» service durant les tems orageux. Rap-
» pellez-vous ses libéralités répanduës
» sur la Noblesse de l'un & de l'autre
» sexe, sur les personnes de toutes con-
» ditions, même les plus basses, lors-
» qu'elles pouvoient être utiles à l'Etat.
» Il n'épargna ni ses trésors ni ses reve-
» nus, quand il fut question de pourvoir
» à la subsistance d'une infinité de ses
» Sujets dans les tems de disette. Sou-
» venez-vous de la débonnaireté avec
» laquelle il pardonnoit les injures & les
» fautes de ses Peuples; quelle fut sa
» tendresse pour vous, son humanité
» envers ses Officiers & ses serviteurs,
» & sa piété libérale qui l'engagea à bâ-
» tir & à doter tant d'Eglises & de Mo-
» nastéres, piété qui fut la source de ses
» grandes & continuelles aumônes; la
» reconnoissance, la fidélité, les Loix
» du Royaume, tout doit concourir à re-
» tracer dans vos esprits un si juste sou-
» venir. C'est sur-tout à vous qui fûtes
» ses favoris & ses créatures à pleurer
» sa mort, & à punir les perfides qui la

» lui procurérent. Oüi c'eſt à vous de reſ- AN. DE
» ſentir vivement cet cruelle mort. Vous J. C.
» êtes ſpecialement obligés de prier 1475.
» Dieu pour le repos de ſon ame, afin & ſuiv.
» que par ſon infinie bonté, il daigne
» l'élever à la gloire. Mais quittes de ce
» pieux devoir, la fidélité en exige de
» vous un autre, non moins digne de
» votre zéle & de votre réputation. Il
» faut que par une action d'éclat la No-
» bleſſe Eſpagnole ſignale ſa valeur, &
» laiſſe un exemple mémorable à la poſ-
» térité. Il s'agit de me ſuivre & de m'ai-
» der à venger un attentat execrable, par
» un châtiment qui réponde à l'horreur
» de ce crime; il faut tellement exter-
» miner mon ennemi qu'il n'en reſte pas la
» moindre trace, afin d'effacer entiére-
» ment la honte de la Maiſon Royale
» de Caſtille, & de ne laiſſer rien qui
» puiſſe en flétrir la gloire & la ſplen-
» deur.

Les raiſons alléguées cy-deſſus vous montrent aſſez, que la conſcience, la juſtice, & l'honneur vous obligent à ne pas ſouffrir que les ennemis mortels du Roi mon pere, tels que ſont le Roi & la Reine de Sicile, deviennent ſes héritiers; particuliérement étant comme ils le ſont, incapables de l'être, & uſurpateurs des biens

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» d'un Monarque dont ils ont, ou or-
» donné & conseillé, ou du moins souf-
» fert & permis la mort; d'autant plus
» que les Loix Divines & humaines,
» loin d'autoriser une pareille succession,
» concourent à la défendre expressé-
» ment.

» Tout cela considéré par le Duc d'A-
» révalo, & le Marquis de Villéna mes
» tuteurs, suivant la fidélité qu'ils me
» doivent, faisant réfléxion, que Très-
» haut & Très-puissant Prince Don Al-
» phonse Roi de Portugal, de Castille,
» & de Léon, à présent mon Seigneur,
» est un Prince Catholique & très-ca-
» pable par sa réputation, son exemple
» & sa vertu, de gouverner avec équi-
» té mes Royaumes, comme il convient
» pour le service de Dieu & pour le
» mien, disposé d'ailleurs à pacifier &
» à rétablir cette Monarchie, comme
» il y a souvent travaillé par le passé avec
» plusieurs Prélats & Seigneurs; il a été
» conclu qu'il m'épouseroit, & qu'il se
» porteroit pour Roi de mes Etats en
» qualité de mon époux; c'est pourquoi
» étant à Trugillo sous la garde du Mar-
» quis de Villéna, j'ai été fiancée à Don
» Alphonse par Procureur; & depuis,
» ce Prince est arrivé lui-même au mois
» de Mai dans cette Ville de Placentia,

» où il m'a choiſie pour femme avec ſer-
» ment ſolemnel de ne pas me laiſſer ſor-
» tir de ce Royaume, & de n'en pas ſor-
» tir lui-même, qu'il ne l'eût entiére-
» ment ſoumis & pacifié, moyennant la
» grace de Dieu.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

» Après cette cérémonie nous fûmes
» reconnus Roi & Reine de Caſtille &
» de Léon, avec les ſermens & les hom-
» mages ordinaires, par tous & chacun
» de ceux que je vais nommer; à ſça-
» voir le Duc d'Arévalo, le Marquis de
» Villéna, le Comte d'Uregna, pour lui
» & pour le Grand-Maître de Calatrava
» ſon frére, Don Jean de Stuniga Grand-
» Maître d'Alcantara, le Comte de Mi-
» randa, Don Pédro Puerto-Carrero,
» le Comte de Placentia, le Prieur de
» ſaint Marc, Diego Lopés de Stuniga,
» Fernand de Monroy, le Grand Com-
» mandeur Gonzale de Sahavedra, le
» Licentié de Ciutad Rodrigo grand
» Tréſorier & de mon Conſeil, le Chan-
» celier Henry de Figuérédo, Alphonſe
» de Ferréra, Juan Oviédo mon Sécré-
» taire & de mon Conſeil, le Protono-
» taire Juan de Salzédo, qui étoit du
» Conſeil du Roi mon pere, & ſa créa-
» ture; ils l'ont tous fait en leur nom,
» & au nom des trois Etats, en élevant
» les étendarts du Royaume ſuivant les

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» Loix, en conséquence de quoi Don » Alphonse & moi fîmes les sermens re- » quis par les Loix du Royaume, aux E- » glises, aux Prélats, aux Villes & à la » Noblesse ; ce qu'on a voulu vous no- » tifier fort au long, la qualité du fait » étant telle qu'il est juste que vous » soyez informés à fonds de ce qui s'est » passé.

» C'est pourquoi je vous ordonne à » tous & à chacun (conséquemment aux » choses susdites & à la fidélité constan- » te de cette Ville aux Rois nos Ancê- » tres, de glorieuse mémoire, & à mon » pere) de continuer d'être fidéles à sa » légitime héritiére. J'ordonne qu'aussi- » tôt cet Edit reçû, vous vous assembliez » pour le publier, & que vous déployiez » les étendarts Royaux au nom du Roi » Alphonse & du mien, nous reconnois- » sant & nous proclamant avec les ser- » mens & les cérémonies ordinaires en » pareil cas; qu'enfin dans le terme pres- » crit vous envoyiez vos Députés, ou » du moins un Député avec un pouvoir » suffisant, pour recevoir au nom dela » Ville le serment & les sûretés que nous » vous devons, de maintenir les Privi- » léges, Us & Coûtumes de votre Vil- » le. Enjoignons, le tout sous peine de » félonnie, & sous les autres peines mar-

» quées par les Loix, nonobſtant tout
» autre ſerment, hommage, & Acte quel-
» conque d'obéïſſance fait au Roi & à
» la Reine de Sicile, d'autant qu'ils ſont
» nuls & de nul effet, ne pouvant être
» gardez pour les raiſons ſuſdites, de
» fait & de droit, qui ſont notoires &
» publiques. Mais parce que je ſuis bien
» informée que le Roi & la Reine de
» Sicile ont ſemé parmi le Peuple un
» bruit odieux; à ſçavoir, que les Por-
» tugais haïſſent les Caſtillans, & cela
» pour aliéner les uns & les autres; il
» eſt bon que vous ſçachiez, que le Roi
» mon époux eſt originairement de mes
» Etats & de la Maiſon Royale de Caſ-
» tille, étant iſſu de Don Henry II. par
» Don Juan I. ſon fils, biſayeul du Roi
» mon pere, & ſon biſayeul; ajoûtez
» à cela, que ni lui ni le Roi de Portu-
» gal n'ont jamais pris les Rois de Caſ-
» tille, ni porté les armes contre eux,
» ainſi que l'a fait Don Juan Roi d'Ar-
» ragon, pere du Roi de Sicile; car on
» ſçait que ce Prince ſujet naturel du
» Roi Don Juan II. mon ayeul, & lié
» par un ſerment de fidélité, combat-
» tit contre lui, & le prit; à raiſon de
» quoi ledit Roi d'Arragon & ſes deſ-
» cendans furent & ſont à perpétuité dé-
» clarés inhabiles à ſucceder au Royau-

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» me de Castille, & de Léon, par Sen-
» tence portée à ce sujet. Quant au Roi
» mon époux; on n'ignore pas qu'il fut
» toûjours ami sincére des Rois mon
» ayeul & mon pere, aussi attaché aux
» Etats de Castille & de Léon, qu'à ses
» propres Etats. C'est cette intelligence
» mutuelle qui forma les nœuds du dou-
» ble mariage de mon ayeul avec la Rei-
» ne Isabelle, & de mon pere avec la
» Reine Dogna Jeanne ma mere. Outre
» cela Don Alphonse est, grace au Sei-
» gneur, si habile & si équitable dans
» le Gouvernement, qu'il est également
» aimé & craint des Portugais qu'il me-
» ne à sa suite; de sorte que durant qu'il
» en aura besoin, il les tiendra autant
» & plus soumis que les Castillans mê-
» me.

» Après tout, les Portugais sont Ca-
» tholiques, & dans la nécessité où je me
» vois d'avoir recours aux Puissances é-
» trangéres pour conserver mes Etats &
» ma personne, le droit & les Saintes
» Ecritures m'autoriseroient à appeller
» les Infidéles à mon secours.

» Enfin, pour surcroît de raisons, &
» pour rendre ma justification complet-
» te devant Dieu & devant les hommes;
» je déclare qu'en vertu du plus grand
» bien de mes Sujets, touchée par un

» motif de tendreſſe pour ma Patrie, AN DE
» je voudrois de tout mon cœur pouvoir J. C.
» prévenir les maux inévitables que je 1475.
» prévois, en faiſant ceſſer toute ho- & ſuiv.
» ſtilité, & remettant entre les mains de
» la Juſtice ce différend ſur la ſucceſſion
» au Trône. Si donc le Roi & la Reine
» de Sicile veulent conſentir de leur cô-
» té, que les ſermens qu'on leur a faits
» ſoient regardés comme non avenus,
» je ſuis prête à faire la même choſe,
» pour mon époux & pour moi, afin que
» tout le Royaume étant auſſi neutre,
» & auſſi libre qu'il l'étoit à la mort du
» feu Roi mon pere, on aſſemble les
» Etats, & qu'on choiſiſſe des perſon-
» nes d'honneur & de probité, qui dé-
» cident le différend par les voies de la
» juſtice; c'eſt pourquoi je vous conju-
» re par l'amour de la Patrie, & par la
» fidélité que vous me devez, de faire
» notifier ceci au Roi & à la Reine de
» Sicile, & de les engager par les motifs
» les plus preſſans de ma part & de la
» vôtre, à vouloir bien accepter ce par-
» ti. Que s'ils ne l'acceptent pas, je pro-
» teſte que les meurtres, les incendies,
» les brigandages, & tous les maux qu'en-
» traînera infailliblement cette guerre,
» retomberont ſur eux ſeuls, & non ſur
» mon époux ni ſur moi. Du reſte, ſon-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

» dée sur la miséricorde du Seigneur, » par qui les Rois regnent, & qui tient » la victoire en ses mains; j'espere avec » toute la confiance dont je suis capa- » ble, que comme son seul pouvoir, » sans le secours & contre la volonté » des hommes, m'a sauvée & conservée » jusqu'à ce jour, auquel loin de laiſ- » ser opprimer l'innocence & la justice, » il m'a donné un si puissant & si équi- » table défenseur, de même il daigne- » ra par son infinie bonté mettre la ve- » rité au grand jour, & m'accorder sur » mes ennemis une victoire entiére pour » la conservation du Roi mon époux, » & pour le bien universel de mes Peu- » ples.

» Donné à Placentia le 30. Mai de » l'année 1475. *MOI LA REINE.* » *Et plus bas :*

» Moi Juan Oviédo » Sécrétaire de la Réi- » ne j'ai fait écrire » cet Edit par son » ordre. »

On voit par la lecture de cette piéce autentique dont j'ai traduit le sens, aussi littéralement que l'a pû permettre le style diffus & embarrassé de ce tems-là, combien elle dut faire d'impression sur

les esprits des Castillans, en faveur d'une Princesse aimable & innocente, qui après avoir établi son droit sur des préjugés bien forts, ne demandoit, après tout autre chose qu'une décision des Etats qui la rendît Reine ou simple particuliére; décision à laquelle Ferdinand & Isabelle n'auroient osé se soumettre. Il est vrai toutefois, que si l'affaire avoit été mise en arbitrage, il auroit été difficile de prononcer sur la naissance de Dogna Jeanne. D'un côté la conduite de Don Henry qui la reconnut toûjours constamment pour sa fille, lui étoit infiniment favorable, d'autant que la Loi se déclaroit pour elle, étant née durant un légitime mariage. Mais de l'autre les débauches publiques de sa mere, qui ne sauva pas même les apparences, depuis l'origine de ce grand différend, la foiblesse du Roi son mari, son indulgence à maintenir une faction qui le couvroit d'un éternel opprobre, & ses fréquentes variations semblérent autoriser les bruits fâcheux qui avoient inondé l'Espagne, de sorte que la décision de cette affaire devoit être plûtôt du ressort des armes que de la Justice. Aussi fût-ce par cette voie qu'elle fut vuidée, comme si le Dieu des armées qui permet les révolutions des Etats par de se-

AN DE J. C. 1475. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

crets jugemens, se fût réservé le droit à lui seul de couronner Dogna Isabelle, ou Dogna Jeanne, sans faire connoître à qui la Couronne appartenoit veritablement, & sans éclaircir les crimes vrais ou prétendus, qu'on imputoit au parti qui l'emporta.

Toute la Castille se mit aussi-tôt en armes, & les soldats des deux partis répandus dans ce Royaume, coururent les uns sur les autres avec cette fureur qu'inspire un intérêt aussi vif que celui du choix de ses Souverains. Tandis qu'on dépoüilloit le Marquis de Villéna de la Ville d'Alcaras, on enlevoit Ciudad-Réal au Grand-Maître de Calatrava.

L'Andalousie & la Gallice étoient sur-tout le théâtre des incursions & des brigandages. Pierre Alvarés de Soto-Maïor se rendit maître de Tuy pour le Roi de Portugal. Mais pour consoler Ferdinand de cette perte, les Habitans de Burgos se donnérent à lui, & s'étant soulevés contre le Gouverneur Don Inigo de Stuniga, & l'Evêque Don Loüis d'Acugna, ils les forcérent de se retirer dans le Château. Durant ces petits combats qui étoient comme les préludes de ce qu'on attendoit des deux Rois, ces Princes n'étoient pas sans inquiétude. Ferdinand voyoit son sceptre dans un

état si chancelant, que le moindre revers pouvoit le lui enlever. Il avoit assez peu de troupes, & les levées se faisoient lentement; il est même vrai-semblable, que si Don Alphonse au lieu de s'arrêter si long-tems à Placentia, eût fait d'abord une irruption vive dans la Castille, & sur-tout par le Païs qui tenoit pour lui, il eût pû embarrasser Don Ferdinand, & peut-être engager la fortune, qui étoit comme en balance, à se déclarer pour lui. Mais il avoit trop compté sur la Ligue; & les Ligeurs à leur tour avoient trop compté sur ce Prince, de maniére que ne trouvant ni les uns ni les autres ce qu'ils avoient attendu, le mécontentement d'abord secret & ensuite public commença à les refroidir mutuellement. Ce Prince avoit esperé de grands secours d'argent & de troupes; mais il ne voyoit rien de tout cela. AN. DE J. C. 1475. & suiv.

De plus, il n'osoit abandonner trop ses frontieres pour ne pas perdre la communication avec ses Etats. Cependant on l'appelloit, tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, & il ne sçavoit à quoi se déterminer, sur-tout se voyant trompé par les frivoles promesses des Seigneurs Castillans, & regardé de mauvais œil par les Peuples, que cette guer-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

re effrayoit. Il sentit trop tard la force des raisons du Duc de Bragance. Durant cette irrésolution Ferdinand se fortifioit insensiblement, & son armée qui d'abord ne montoit pas à plus de cinq cens hommes de Cavalerie, étoit alors composée de dix à douze mille Cavaliers, & de trente mille Fantassins, que Don Alphonse lui donna le tems de mettre sur pié : elle étoit aux environs de Tordésillas toute prête à suivre les ordres de son Roi, & dans une impatience extrême d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Le Roi de Portugal sortant enfin de ses irrésolutions, se détermina à aller à Arévalo qui tenoit pour lui. De-là il s'offrit à lui une occasion telle qu'il la souhaittoit, de conserver la communication libre avec ses Etats.

Juan d'Ullon, dont nous avons parlé, le fit appeller pour lui livrer la Ville de Toro. Sur cet avis, il décampa comme pour aller secourir le Château de Burgos ; puis il fondit sur Toro, dont le Château tint bon pour Isabelle, aussi-bien que celui de Valencia ; car Juan de Roble ayant fait tomber son cousin Don Juan d'Acugna du haut d'une tour, se rendit maître de ce Château. Mais Ferdinand en récompense fit une perte considérable,

& qui auroit pû avoir de fâcheuſes ſuites, s'il n'y avoit heureuſement remédié. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Comme il étoit à Tordéſillas, où l'on fit la bénédiction des drapeaux, il apprit que le Marquis de Villéna avoit ſurpris la Ville de Zamora. C'étoit un coup de partie pour le Roi de Portugal, à qui cette Place s'étoit renduë preſque à la vûë de l'armée Caſtillanne, & ſans qu'il l'eût achetée par le moindre combat. Cette priſe étoit embarraſſante pour le Roi de Caſtille, à qui déſormais il étoit honteux de reculer, & dangereux d'avancer; car les ennemis lui coupoient les vivres & le barroient de tous côtés, occupant avec de fortes garniſons tous les Châteaux des environs, comme Caſtro-Nugno & Cubillas à ſes derriéres, Villalfonſe, la Motta, Uruegna & Tiedra à ſes côtés; & devant lui Toro, Zamora & les bords de la riviére du Duéro juſqu'au Portugal.

Pour ſe tirer avec honneur d'un pas ſi délicat, il réſolut d'engager le Roi de Portugal dans une affaire déciſive, & pour cela de lui préſenter le défi; prévoyant de deux choſes l'une, ou que ſon ennemi accepteroit la bataille, & pour lors il comptoit ſur ſa valeur & ſur celle de ſes troupes, ou qu'il la re-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

fuseroit; & en ce cas il décréditeroit son parti dans toute l'Espagne, qui conservoit encore ses anciennes idées de Chevalerie; car dans l'une & l'autre armée il y avoit bon nombre de ces braves Chevaliers, qui suivant leurs Loix faisoient une espece de vœu, 1°. d'attendre chacun quatre Chevaliers sans tourner le dos; 2°. de combattre contre trois; 3°. de les prendre vifs, s'ils n'étoient que deux; 4°. de tuer ou prendre leurs ennemis s'ils étoient seuls. Pour symbole de leur Chevalerie, ils portoient des queuës de Renard attachées à leurs lances. Outre cela Don Alphonse avoit reçu du Roi d'Angleterre l'Ordre de la Jarretiere, qui obligeoit tout Prince qui en étoit (ainsi se le figuroient les Espagnols) de ne jamais refuser la bataille offerte par l'ennemi, fût-il considérablement supérieur en troupes.

Sur cette idée, Ferdinand un Mercredi 19. de Juillet vers le Midi, s'avisa de ranger son armée en bataille à la vûe de Toro, où se trouvoit alors le Roi de Portugal; puis il lui envoya un Roi d'armes pour lui déclarer qu'il étoit prêt de combattre; à quoi Alphonse répondit, que pour lui il ne l'étoit pas; que ses troupes étoient dispersées çà & là, & qu'il demandoit au moins 30.

jours pour les raſſembler ; qu'au reſte ce n'étoit pas ſçavoir comme on en uſe entre Rois, que de préſenter bataille ſans avoir fait préceder un cartel, & propoſé le terme de quarante jours ; que c'étoit faire comme ſi entre Chevaliers l'un tuoit l'autre par trahiſon. A cela Ferdinand répliqua, que le cartel lui avoit été déja préſenté par Ruy de Soſa, & que les quarante jours s'étoient écoulés depuis ce tems-là ; qu'à l'égard des trente jours demandés, il les donneroit volontiers au Roi de Portugal, pourvû qu'il défrayât durant cet eſpace de tems les troupes de Caſtille ; propoſition qu'on n'avoit garde d'écouter. Le lendemain, le Roi de Caſtille lui envoya Gomés Manrique, brave & loyal Chevalier, pour le défier dans les formes, & lui propoſer de deux choſes l'une ; la premiere, de ſortir de Toro avec ſes troupes & d'accepter la bataille, auquel cas pour ſatisfaire à la coûtume, qui diſpenſe les Rois attachés à quelque ſiége, de l'obligation de répondre à un défi, Ferdinand conſentoit de remettre le Château de Toro qu'Alphonſe aſſiégeoit, entre les mains d'un Chevalier Portugais, avec garantie de le rendre après la bataille. La ſeconde choſe dont on le ſommoit, étoit qu'au cas qu'il trouvât

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

son armée, qui ne consistoit qu'en vingt mille hommes d'Infanterie, & cinq mille de Cavalerie, trop inférieure à celle de son adversaire, il vînt se battre avec lui seul à seul pour épargner le sang de leurs Sujets, & pour décider la querelle plus sûrement, par la mort de l'un ou de l'autre. Le jour d'après un Chevalier Castillan nommé Alphonse Herréra, qui après avoir été fort considéré à la Cour de Henry IV. étoit passé au service du Roi de Portugal, vint au camp de Ferdinand pour lui apporter la réponse; à sçavoir, que Don Alphonse alloit incessamment rassembler ses troupes, & se présenter en bataille; que si Ferdinand aimoit mieux un combat singulier, il l'accepteroit aussi très volontiers, pourvû que le champ de bataille fût bien assuré, & qu'en attendant les sûretés, on poursuivroit ses droits de part & d'autre par les voies de la justice. Le Roi de Castille prit son ennemi au mot, & lui envoya dès le jour suivant le cartel du combat singulier écrit en bonne forme; & pour sûreté mutuelle, il lui proposa un expedient; à sçavoir qu'on choisît de part & d'autre deux Grands de Castille, & deux Grands de Portugal, qui auroient chacun cent lances, & qui se-

roient ſpectateurs & garants du combat, pourvû qu'il ſe fît trois jours après le défi. Le Roy de Portugal ſe rendit à toutes ces propoſitions; mais il éxigea encore un point bien délicat : c'étoit de mettre d'une & d'autre part entre les mains des quatre Grands, Dogna Iſabelle, & Dogna Jeanne; à quoi Ferdinand n'ayant pû conſentir, alléguant l'inégalité des ôtages, & offrant d'ailleurs toute autre ſorte de ſûretés, ces défis mutuels n'eurent point d'autre effet que celui d'amuſer le tapis & de ſervir d'entretien aux Peuples. Quant aux coûtumes des Chevaliers Eſpagnols, je remarquerai en paſſant avec ceux qui oppoſent le génie préſent des Nations à leur génie paſſé, que le ridicule éternel dont Michel Cervantes a flétri la Chevalerie dans ſon Roman de Don Guichotte, a plus nui à la valeur Eſpagnole que la Rodomontade de cette ancienne Chevalerie n'avoit pû nuire à la gravité de la Nation. C'eſt ainſi que les beaux eſprits par la ſatyre ont ſouvent changé les vices & les vertus de différens Royaumes.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Don Ferdinand après avoir reſté encore trois jours aux environs de Toro, déſeſpérant enfin d'attirer Don Alphonſe au combat, & plus encore de ſecourir le Château, qui fut pris bien-tôt

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

après, résolut de lever le camp & de se retirer pour tenter quelque autre entreprise. Il se voyoit avec chagrin à la tête d'une armée nombreuse, qui ne pouvoit agir ni en bataille rangée, faute d'ennemi qui parût en campagne, ni en assiégeant des Places, faute d'artillerie & de vivres, tous les passages étant coupés. Mais ce qui l'inquiétoit le plus, c'est qu'il avoit inutilement consumé tous les thrésors de Ségovie, & qu'il ne sçavoit plus où prendre de l'argent. Dès qu'on sçût dans l'armée que le dessein étoit de lever le siége; les troupes, & sur-tout celles de Biscaïe commencérent à murmurer, s'imaginant qu'on trompoit le Roi en lui donnant de semblables conseils, & même que les Grands pour ralumer les anciennes broüilleries, vouloient se saisir de la personne du Roi. Ce murmure alla si loin, que plusieurs allérent trouver Ferdinand, & remplirent son esprit de soupçons. Ceux-mêmes qu'on vouloit rendre suspects en furent si piqués, que la défiance & le dépit s'emparant en un moment de toute l'armée, Officiers & soldats, tout fut sur le point de s'entre-égorger.

Le Roi étoit trop habile pour ne pas discerner, qu'ils ne pêchoient tous que par zéle; mais il n'étoit pas encore assez

affermi sur le Thrône, pour prévenir ou pour réprimer de pareilles éclats. Il prit donc le parti de dissimuler, & après avoir justifié le Conseil des uns, & les soupçons des autres, comme étant des marques de fidélité & d'attachement à sa personne, il fit entendre à tous, que leur force ne consistoit que dans leur union, & qu'il étoit à propos de se retirer. Il partit en effet à l'heure même; mais comme les esprits n'étoient pas encore tout-à-fait tranquilles, la retraite se fit si tumultuairement & avec si peu d'ordre, que chacun s'en alla de son côté, mécontent d'avoir vainement bravé l'ennemi sans en venir aux mains: & certes, si le Roi de Portugal avoit sçu ce qui se passoit dans l'armée Castillanne, ç'en étoit fait ce jour-là de la Couronne, & la Castille étoit perduë pour Ferdinand & Isabelle: tant il importe dans les entrepriſes délicates de mettre à profit la premiére ardeur du soldat. Ferdinand l'avoit bien senti, & c'étoit pour cela qu'il avoit fait tous ses efforts pour attirer Don Alphonse à une action générale & décisive. Il alla se réfugier à Medina del Campo, où la Reine le vint trouver de Tordésillas, & où de ses nombreuses troupes, il ne resta guéres que les Seigneurs de sa Cour, & les

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

soldats de la garde ; de sorte qu'on apprehenda qu'un parti ennemi ne vînt mettre le feu aux fauxbourgs.

On songea donc à rappeller promptement les troupes, mais il falloit trouver de l'argent pour les soudoyer. Il n'y avoit pas d'apparence de charger le Peuple de nouveaux impôts ; car outre qu'il étoit épuisé, ç'auroit été rendre le nouveau Gouvernement odieux. Ainsi après quelques contestations, il fut conclu qu'on tireroit la moitié des vases d'or & d'argent de toutes les Eglises : ce qui fut accordé par les Evêques ( vû le besoin extrême de l'Etat ) & depuis fidélement remboursé par Don Ferdinand. Le mauvais état de ses affaires produisit encore deux fâcheux effets : le premier fut la retraite précipitée du Duc de Medina-Sidonia, qui ayant fait d'heureuses incursions sur les frontieres de Portugal, retourna sur ses pas au milieu de ses conquêtes, parce qu'il eut avis, que le Roi avoit levé le siége de Toro. Le second fut la levée de bouclier que fit enfin l'Archevêque de Tolède, en allant trouver le Roi de Portugal, à la tête de quatre cens chevaux, sans que ni son âge avancé, ni les larmes de son frére & les enfans de son frere le Comte de Buandia, pussent arrêter la passion effrénée

qu'il avoit de ſe venger de ſon Roi.

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Durant que Don Ferdinand ramaſſoit les débris de ſon armée, le Comte de Parédes enleva d'une part Ciudad-Réal au Grand-Maître de Calatrava, & de l'autre à Villéna preſque tout ſon Marquiſat, qui fut réüni à la Couronne, avec promeſſe de n'en être jamais aliéné. Le Marquis vit tout cela d'un œil plus philoſophe que tranquille, diſant publiquement, qu'il s'embarraſſoit peu de ces pertes legeres, ſûr de commander bien-tôt à Tolede, à Burgos, à Cordouë, & à Seville. Il ne laiſſoit pas de défendre de ſon mieux le reſte de ſon Marquiſat, au lieu de courir au ſecours des Places plus importantes que tenoit le Roi de Portugal, & dont pluſieurs étoient ſur le point de lui échapper; car cette guerre ſe faiſoit plûtôt par pratiques ſourdes, & par les courſes des partis que par les formes ordinaires.

Le Roi de Portugal à qui ſes conquêtes avoient ſi peu couté étoit très-embarraſſé à les conſerver, n'ayant ni argent ni troupes ſuffiſantes pour s'étendre. Il avoit beau ſommer les Seigneurs ligués de lui tenir parole, & de l'aider d'argent & de troupes. Ils s'excuſoient tous ſur la néceſſité de défendre les Places qui s'étoient déclarées pour lui, &

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

ils lui faisoient beaucoup valoir les peines qu'ils se donnoient pour le faire Roi de Castille. Ainsi les deux Rois paroissoient être sans action dans le sein d'un Royaume qu'ils se disputoient, lorsque Don Alphonse fit entrevoir un trait de foiblesse qui releva le parti contraire. Le Cardinal d'Espagne l'ayant sondé par lettres sur les moyens de finir cette guerre, le Roi de Portugal las de lutter vainement pour un Trône incertain, ne fit point de difficulté de répondre, que si on lui laissoit Toro & Zamora avec le Royaume de Gallice, & qu'on le remboursât des frais de la guerre, il se retireroit, Mais Dogna Isabelle répondit à ces propositions avec plus de fierté que l'état présent de ses affaires ne sembloit le permettre; que quant au remboursement, elle y pourroit consentir en mettant la chose en arbitrage; mais que pour ce qui concernoit ses Etats, elle n'en céderoit pas une Bourgade.

Telle étoit la fermeté de cette Princesse, qu'on voyoit à la tête des négotiations, & même des troupes, résoluë de combattre ou de périr Reine, tandis que sa Rivale Dogna Jeanne n'avoit pour défense que ses larmes, prête à être abandonnée de son époux. Cette fermeté quelque téméraire qu'elle parût réüssit

réüſſit à Iſabelle & à ſon époux au-delà de leurs deſirs, tant une témérité néceſſaire devient quelquefois heureuſe & déciſive dans une affaire importante & délicate. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Le Château de Burgos Place d'une très-grande conſequence, étoit entre les mains de Jean de Stuniga, qui la tenoit au nom de ſon oncle le Duc d'Arévalo, pour le Roi de Portugal. Don Ferdinand trouva le moyen d'avoir une intelligence avec les Citoyens mécontens de leur Gouverneur. Après y avoir envoyé quelques troupes, il jugea à propos de l'aſſiéger en perſonne. Ce ſiége ſembloit à toute la Caſtille, dont Burgos eſt la Capitale, devoir entiérement décider de ſon ſort. Le Roi de Portugal le comprit, & il réſolut d'accourir au ſecours de ce Château; de ſorte que toute l'attention ſe portoit de ce côté-là. Il prit donc ſa route vers Arévalo, où il trouva l'Archevêque de Tolede, & le Marquis de Villéna avec des troupes d'élite. Dogna Iſabelle qui étoit arrivée à Vailladolid de la Ville de Léon, où elle avoit changé le Gouverneur, parce qu'il avoit des pratiques ſecrettes avec les Portugais, dépêcha promptement Don Juan Comte de Cifuentes à Olmédo, & Don Guttiere de Cardenas à Medina del Campo, afin de brider les ennemis. Le

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

Comte de Cifuentes qui étoit d'un naturel boüillant, & dans le feu de l'âge, voulut faire une action d'éclat, contre l'avis des plus ſenſés, en courant juſqu'aux portes d'Arévalo. Mais on découvrit ce parti fanfaron, & l'on fit ſur lui une ſi vigoureuſe ſortie, qu'il eut beaucoup de peine à regagner Olmédo, après avoir été entiérement défait.

La Reine voyant que Don Alphonſe prenoit le chemin de Pegnafiel pour y attendre le reſte de ſon armée, ramaſſa tous les ſoldats diſperſés aux environs de Vailladolid, & s'étant miſe à leur tête, elle alla à Placentia dans la vûë de ſe mettre à portée de ſeconder le Roi à Burgos. Enſuite elle donna ordre au Comte de Bénaventé, de conduire une partie des Gens-d'armes qu'elle envoyoit à ſon époux. Le Comte alla ſe loger dans le Fort de Baltanas voiſin de Pegnafiel, d'où il coupoit les vivres qu'on portoit au Camp des Portugais. C'eſt pourquoi le Roi de Portugal feignant d'aller à Burgos fit tout à coup une contremarche, & fondit ſur Baltanas, qu'il prit malgré la réſiſtance des aſſiégés, auſſi-bien que le Comte de Bénaventé qui étoit bleſſé, & qu'on envoya à Pegnafiel. Il fut peu après renvoyé libre, à condition de demeurer neutre durant cette guerre.

Cependant le Château de Burgos étoit extrêmement ſerré par la priſe que les aſſiegeans avoient faite d'une Egliſe attenante, & par les pertes fréquentes que faiſoient les aſſiégés depuis trois mois de ſiége. Le Duc d'Arévalo qui avoit un grand interêt à la conſervation de cette Place, dont ſon ayeul & ſon pere avoient été Gouverneurs, ne ceſſoit de preſſer Don Alphonſe de la ſecourir ſans délai. D'un autre côté le Marquis de Villéna appelloit ce Prince au ſecours de ſon Marquiſat tout démembré, & dont la Ville d'Ocagna s'étoit renduë d'elle-même au Roi de Caſtille. Le Marquis tout philoſophe qu'il affectoit de paroître, ſe voyoit avec chagrin peu à peu dépoſſedé de ſon appanage; & il diſoit avec amertume; que c'étoit au ſervice du Roi de Portugal qu'il avoit tout perdu, il le conjuroit de porter le fort de la guerre du côté de Tolede, & l'aſſuroît que s'il prenoit ce parti, tout en iroit mieux pour l'un & pour l'autre. Mais Don Alphonſe, ſur l'avis de ſon Conſeil, ſe tint toûjours dans les Montagnes du voiſinage de Burgos, jugeant bien que ce Païs étoit la Clef de Caſtile & de Léon. Villéna reſſentit vivement ce refus, & commençant enfin à augurer mal de ſon entre-

An de J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

prise, il songéa dès-lors à ne pas négliger les occasions de faire sa paix. En effet la fortune applanissoit toutes les voyes à Ferdinand ; & tandis qu'il employoit toutes ses forces contre Burgos, il avoit des intelligences dans Zamora, qui lui faisoient esperer le retour de cette importante Ville à son parti. François Valdés qui gardoit le Pont de cette Place, avoit promis à Dogna Isabelle d'y introduire les troupes Castillannes; mais il vouloit que le Roi y vînt en personne. Ferdinand ne négligea pas cet avis ; il contrefit le malade, & ayant laissé le commandement du siége de Burgos à Don Alphonse d'Arragon son frére, il s'évada la nuit en habit déguisé. Quoique ces menées fussent secrettes, le Roi de Portugal en sçut toutefois une partie, & se transporta à Zamora où il fit mourir quelques Citoyens pour l'éxemple. Il voulut même mettre de nouveaux renforts dans ses Tours & sur le Pont, sous prétexte de faire passer ses soldats en campagne. Valdés eut la fermeté de leur refuser le passage, alléguant que le tems de la nuit étoit suspect. Le jour suivant il leur fit le même refus, de façon que le Roi de Portugal voulut essayer de forcer le Pont ; mais ayant été repoussé, & voyant bien qu'il étoit trahi, sur l'avis

qu'il eut enſuite, que Don Ferdinand accouroit au Pont pour ſe joindre à Valdés par une autre porte, il enleva Dogna Jeanne, & ſe retira ſur le minuit à Toro le 4 de Décembre. Ferdinand uſa bien de cette conquête qui lui avoit auſſi peu coûté qu'à ſon concurrent, à qui on l'avoit livrée comme à lui. Les Portugais qui étoient demeurés dans Zamora durant ce coup de main, s'étant réfugiés dans une Egliſe, & y ayant paſſé la nuit, Ferdinand loin de permettre qu'on les y forçât, les renvoya tous ſans rançon & avec leurs effets à Toro, où le Roi Alphonſe, pour cacher ſon chagrin à ſes troupes, leur dit froidement, qu'il ne s'agiſſoit pas de prendre des Places, qu'il étoit queſtion d'une Couronne, & qu'il alloit bien-tôt la diſputer l'épée à la main dans une action déciſive; mais la perte de Zamora étoit pour lui une perte irréparable, & ſeule capable de faire échoüer ſes vaſtes projets. Ferdinand qui le voyoit, s'attacha à en battre le Château, tandis que le Château de Burgos ſongeoit à ſe rendre; il ſe rendit en effet bien-tôt après, c'eſt-à-dire, au commencement de l'année 1476. à la Reine Iſabelle qui y étoit accourue de Vailladolid. Elle retourna enſuite à Tordéſillas afin de veiller toujours ſur

AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

l'Ennemi. Là elle fit une nouvelle conquête, ce fut de détacher le Duc d'Arévalo du parti de Dogna Jeanne. Don Pédro de Stuniga fils aîné de ce Duc avoit toûjours été attaché à la Reine, uniquement parce que sa belle-mere Dogna Léonore Pimentel qu'il haïssoit étoit du parti contraire. Il vint donc trouver Dogna Isabelle; & il sçut tellement ménager l'accommodement de son pere, que cette Princesse lui pardonna en faveur de son fils, à condition seulement de changer le titre du Duché d'Arévalo Ville usurpée, en celui de Placentia, qui appartenoit à cette Maison.

Les affaires du Roi de Portugal n'alloient pas mieux à Rome qu'en Castille. Les Ambassadeurs Castillans étoient arrivés au mois de Juillet, & le Pape Sixte IV. les avoit très-bien reçûs, ne pouvant dissimuler son penchant pour la Maison d'Arragon; à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec le Roi de Naples Don Ferdinand, dont une fille naturelle avoit épousé Léonard Préfet de Rome, & neveu du Saint Pere. Dans l'audience qu'il leur donna, il ne fit point difficulté de donner le titre de Roi de Castille au fils du Roi d'Arragon; chose qui choqua tellement les Ambassadeurs Portugais, que

le Pape, pour les appaiſer fut obligé de s'expliquer, & de dire, que recevant l'hommage de la Caſtille, il ne prétendoit en aucune ſorte préjudicier aux droits de quelque Prince que ce fût. A l'égard de la diſpenſe qu'ils demandérent pour le mariage de leur Souverain avec Dogna Jeanne, & que les Caſtillans vouloient empêcher, le Pape ne s'expliqua point, étant réſolu d'attendre à prendre ſon parti ſuivant les événemens. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Sur ces entrefaites le vieux Roi d'Arragon dont le ſort étoit d'avoir toûjours des ennemis ſur les bras, ſortit de Barcelone; & ayant aſſemblé les Etats à Sarragoce, il leur repreſenta le double embarras où il ſe trouvoit, voyant d'un côté ſon fils attaqué par toutes les forces de Portugal, & de l'autre la Catalogne entamée par quelques troupes qui avoient rompu la Tréve. En effet un Capitaine des Compagnies Françoiſes nommé Rodrigo Trahiguero, étant entré tout à coup dans la Principauté, y avoit cauſé une telle épouvante, qu'on avoit ſongé à obliger tous les Habitans capables de porter les armes à courir ſur l'Ennemi. Les affaires étoient plus ſérieuſes du côté de la Caſtille, parce que le Roi de France avoit promis de puiſ-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

sans secours à Don Alphonse, & il y avoit peu de ressource à espérer du côté de l'Arragon, ce Royaume étant épuisé par les guerres passées; ainsi le Roi prit le parti d'user de négotiations, & de mettre à couvert le Roussillon par une nouvelle tréve de sept mois. Pour ce qui concernoit la Castille, Don Juan s'imagina que s'il pouvoit regagner l'Archevêque de Toléde, il assûreroit la Couronne à son fils, malgré toutes les forces de la France & du Portugal. C'est-là le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce Prélat; car l'estime d'un Roi tel que Don Juan d'Arragon devoit être certainement d'un grand poids; mais tout grand politique qu'il étoit, il connoissoit peu l'orgüeil indomptable de Carillo. Il écrivit à ce Prélat une lettre si tendre & si soumise, pour ne rien dire de plus fort, qu'il sembloit que ce fût un sujet qui demandoit grace à son Souverain. L'Archevêque, loin d'en être touché, n'en devint que plus fier. Il demeura ferme, & dit plus d'une fois avec sa hauteur ordinaire, *qu'il avoit mis le sceptre aux mains d'Isabelle, mais qu'il sçauroit bien le changer en une quenoüille.*

Isabelle de son côté s'embarrassoit peu de ces ménaces, & le Cardinal d'Espagne la dédommageoit tellement de

l'Archevêque de Tolède, qu'elle prenoit plaiſir à punir l'un, en élevant l'autre. AN DE J. C. 1476. & ſuiv.

Le Roi d'Arragon, après le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe, ſongea à ménager une entrevûë avec ſon fils le Roi de Caſtille, & avec la Gouvernante de Navarre Dogna Léonore, non-ſeulement pour tâcher de terminer la querelle des Grammontois & des Beaumontois dans la Navarre, mais encore pour prévenir par quelque moyen les François, qui ſelon les avis qu'il en recevoit, devoient paſſer la Navarre pour entrer en Caſtille. Le Roi de Portugal de ſon côté appelloit à ſon ſecours ſon fils. Ce dernier avoit bien de la peine à gouverner les Portugais en l'abſence du Roi; mais l'affaire de Caſtille étant plus preſſante que celle de Portugal, ce jeune Prince ſe détermina à lever des troupes pour entrer enſuite dans ce Royaume; & comme il manquoit d'argent, après avoir tiré ce qu'il put de la bonne volonté que lui témoignérent les Portugais, il imita Ferdinand, & prit une partie de l'argenterie des Egliſes, pour s'épargner le chagrin de lever de nouveaux ſubſides.

Durant ces préparatifs en Arragon, en Portugal, en Caſtille & en France la

AN. DE J. C. 1476. & suiv. Reine Dogna Jeanne femme de Don Henry mourut le 17. de Février de l'année 1476. suivant Mariana & Zurita; car à en croire Garibaï Auteur moins éxact, elle étoit morte dès le 13. de Juin de l'année précédente. On crut alors que son frére le Roi de Portugal la fit secrettement empoisonner, pour effacer la honte dont la vie débauchée de cette Princesse couvroit sa Maison par une conduite si irréguliere. D'autres pretendirent qu'elle étoit morte en couche, mort véritablement funeste, de quelque maniere qu'elle soit arrivée, mais digne de la vie qu'avoit menée cette coupable Reine.

Le Prince de Portugal Don Juan arriva enfin en Castille, après avoir pris chemin-faisant les Forteresses de Ledesma, & de San-Felicé; il joignit le Roi son pere à Toro, avec dix mille hommes, mais si peu aguerris & si mal armés, qu'ils pouvoient plûtôt rassurer par le nombre que par la force les troupes de Don Alphonse, qui étoient répanduës çà & là dans les garnisons & dans les quartiers d'hyver. A peine Don Juan de Portugal étoit-il arrivé, que Don Lope d'Albuquerque qui avoit été l'entremetteur de cette guerre, & que le Roi de Portugal avoit fait Comte de

Penamaçor, reçût un violent échec ſur le chemin de Zamora ; il alloit ſurprendre Don Ferdinand, lorſqu'il fut ſurpris lui-même par Alvare de Mendoſa : ils avoient bien l'un & l'autre ſoixante à quatre-vingt Chevaux. Les deux partis ſe chargérent vivement ; mais le Comte fut battu, & demeura priſonnier. AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

Don Ferdinand étoit toujours attaché au Château de Zamora avec quatre à cinq mille hommes, mais comme il vit qu'il faudroit ou lever le ſiége, ou en venir aux mains avec ſon concurrent, choſe qu'il ſouhaittoit paſſionnément, il fit raſſembler toutes ſes troupes, ſans écouter les conſeils trop prudens du Roi ſon pere, qui le conjuroit par de fortes raiſons d'éluder toûjours la bataille, & de ne pas haſarder une Couronne dans un combat douteux, contre un Roi experimenté dans la guerre. Don Alphonſe qui ſe défioit de ſon armée, quoique nombreuſe, étoit fort irréſolu ſur le parti qu'il devoit prendre, ne ſçachant s'il valoit mieux aller ſecourir le Château de Zamora, ou tenter quelque autre entrepriſe. Il ſe determina enfin à ſuivre le parti le plus honorable ; & comme Ferdinand qui n'avoit pû réduire la garniſon du

AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

Château ni par priéres ni par promeſſes, faiſoit venir de l'artillerie & des munitions, le Roi du Portugal alla au-devant de lui, dans la penſée qu'il prendroit le canon, & feroit lever le ſiége, ou du moins qu'il pourroit introduire du ſecours dans la place.

Toro & Zamora ſont deux Villes conſidérables & fortes, ſituées ſur le Duéro du côté du Nord; on y paſſe ſur des ponts pour aller vers le Midi, & elles ſont aſſez peu éloignées l'une de l'autre.

Don Alphonſe étant ſorti de Toro apprit que l'artillerie étoit arrivée à Zamora. Sur cet avis il ſe préſenta pour combattre avec une bonne partie de ſon armée, & il envoya défier Ferdinand avec ordre de lui dire qu'il acceptât la bataille, ou qu'il ſe retirât en Arragon. Quelque envie que les Caſtillans & le Roi lui-même euſſent d'en venir aux mains, Ferdinand aima mieux condeſcendre à l'avis du Comte d'Albe, & attendre les renforts qui arrivoient de jour en jour. Il fit donc répondre au Roi de Portugal, que s'il avoit envie de combattre, il pouvoit venir faire lever le ſiége du Château; mais que pour lui il étoit dans la réſolution de ne pas abandonner ſon entrepriſe, qu'il

n'en fût venu à bout. Sur cela Don Alphonſe s'en retourna à Toro. Le Cardinal d'Eſpagne amena auſſi-tôt au Roi un renfort conſiderable que lui envoyoit Dogna Iſabelle. Il lui en vint encore du côté de la Gallice, enſorte qu'il ſe vit en état de combattre ſans quitter le ſiége. Ainſi afin de rendre bravade pour bravade, il s'avança à demie lieuë de la Ville ſur le chemin de Toro, & défia à ſon tour le Roi de Portugal; mais tout cela n'eut point d'autre effet que quelques eſcarmouches; ſoit que Don Alphonſe ne fût pas alors en état de combattre à coup ſûr, ſoit qu'il voulût uſer de ſurpriſe; il eſt vrai qu'il attendoit alors les principaux Ligueurs; à ſçavoir, le Duc d'Arévalo & le Marquis de Villéna; mais comme il les ſollicita fortement de ſe hâter, le premier leva le maſque & l'abandonna, parce qu'on avoit laiſſé prendre ſon Château de Burgos; & le ſecond qui avoit perdu ſon Marquiſat, & qui épioit l'occaſion de faire ſon accommodement, le paya de mauvaiſes raiſons; de ſorte qu'il ne reſta auprès du Roi & du Prince de Portugal que l'Archevêque de Tolede.

AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

Ces deux Princes ne ſçachant donc à

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

quoi s'en tenir par rapport aux Ligueurs, & se voyant à la tête d'une grosse armée, sortirent enfin de Toro par le Pont du côté du Midi, & allérent se camper vis-à-vis du pont de Zamora, proche un Convent de saint François, laissant la Riviére entre la Ville & eux, & plaçant leurs batteries contre la pointe du pont. Ce premier mouvement parut extraordinaire à Don Ferdinand, qui ne pouvoit concevoir quel étoit le dessein des Portugais, puisqu'ils s'ôtoient le moyen non-seulement de secourir le Château, étant à l'oppositе, & ayant la riviére entre deux, mais même d'attirer les Castillans à une bataille, à cause du pont qui étoit trop étroit pour sortir, & défendu d'ailleurs par les batteries, outre que la riviére n'étoit pas guéable. Sur cela Ferdinand prit le parti de regarder cette démarche comme une rodomontade qui ne feroit pas grand honneur à son concurrent, & de poursuivre toûjours le siége, sans songer à l'attaquer. Cependant Don Alphonse se mit à canoner la Tour du Pont que gardoit Valdés. Celui-ci fit de son côté un feu extraordinaire, & il fut secondé par la Reine Isabelle, qui envoya le Duc de Villahermosa son beaufrére, & le Connétable avecdeux mille chevaux à Fuen-

te del Sabuco, & à Alaheios pour couper les vivres, & incommoder le Camp ennemi. Ce qu'il y eut de singulier dans cette affaire, c'est que durant ces préparatifs de deux armées séparées par une riviére, on parla de paix, jusques-là que le Roi de Portugal se défiant des médiateurs, tous intéressés à laisser aller le cours des événemens, fit proposer à Ferdinand de se voir l'un & l'autre sans témoins sur la riviére, & de nuit. On dit même que le dernier accepta l'offre, & qu'étant arrivé dans sa barque au milieu du Duéro, l'autre barque qui portoit Don Alphonse ne put joindre la sienne, ce qui mit fin aux négotiations. Veritablement trois jours se passérent ainsi à s'amuser de part & d'autre, aux dépens de l'armée Portugaise qui se morfondoit commençant à manquer de vivres, & au profit des Castillans qui avançoient toûjours le siége, sans manquer de munitions. Enfin la nuit du Vendredi 1. de Mars, les Portugais ayant fait proposer une Tréve pour couvrir leur décampement, délogérent du fauxbourg, après avoir rompu une partie de leur pont, afin d'avoir le tems de sauver leurs batteries, & pour n'être pas harcelés dans leur retraite à Toro.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Ferdinand l'ayant sçû, résolut incon-

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

tinent de les poursuivre, mais une bonne partie du jour s'employa à passer le Duéro, partie par bateaux, partie par le pont des ennemis qu'on rétablit; de sorte que les Portugais étoient déja éloignés de deux lieuës, quand les troupes Castillannes commencérent à se mettre en marche. On donna ordre à Alvare de Mendoza de courir avec cinq cens Chevaux Légers aux trousses de l'arriéregarde qu'il atteignit enfin. Il la harcela si bien en escarmouchant, que l'armée Portugaise qui marchoit d'ailleurs fort lentement à cause des bagages & des batteries qu'on transportoit, étant arrêtée par ces escarmouches, donna lieu à Ferdinand de la joindre à une demi lieuë de Toro; mais comme il étoit proche d'un défilé formé par quelques côteaux qui sont sur le chemin de Toro, & qui ne laissent qu'un passage étroit le long du Duéro, il perdit de vûë les Portugais, de maniére qu'il crut que les ennemis seroient plûtôt arrivés à la Ville qu'on n'auroit passé le défilé. La plûpart des Officiers dans le Conseil qu'on tint, étoient d'avis qu'on retournât à Zamora; mais le Cardinal d'Espagne fut d'un avis contraire, & ayant demandé permission au Roi de monter sur le côteau avec quelque Cavalerie pour examiner la

contenance des ennemis, il les vit rangés en bataille dans une belle grande plaine qui n'eſt qu'à cinq mille de Toro. En effet, le Roi de Portugal dont l'arriére-garde avoit été fort haraſſée, voyant que les Caſtillans le pourſuivoient, & qu'il ne pourroit paſſer le Pont de Toro, ſans courir le riſque de perdre ſes bagages, s'étoit déterminé à les attendre de pié-ferme, d'autant plus que la ſituation étoit très-avantageuſe pour lui. Il avoit une retraite voiſine en cas de malheur, & des troupes fraîches qui le joignirent incontinent, au lieu que l'armée Caſtillanne étoit fatiguée, à jeun, moins nombreuſe en Cavalerie, & éloignée de Zamora. Outre cela le Soleil ſe couchoit, & la nuit ne pouvoit manquer de terminer bien-tôt le combat, choſe qui tenoit Ferdinand dans l'irréſolution; les plus ſages des Chefs étant d'avis de ne pas engager une affaire, & de ſuivre les conſeils du vieux Roi d'Arragon. Durant cette incertitude, un Gentilhomme nommé Loüis de Tovar élevant ſa voix dans le conſeil: » » Qu'attendez-vous, dit-il, Seigneur, » il faut aujourd'hui combattre, ou ceſ- » ſer d'être Roi? » Ce cri ranima le courage de toute l'armée, & Ferdinand prenant bruſquement le parti qui étoit

AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

le plus conforme à son inclination, mit son armée en bataille dans le même ordre que celui des Portugais.

Don Alphonse résolu de périr plûtôt que de se retirer, & déterminé enfin à combattre par le désespoir de n'avoir pu mieux faire, avoit partagé sa Cavalerie en deux escadrons, & s'étoit mis au milieu avec l'Infanterie & l'étendart Royal. Le Prince son fils commandoit l'aîle gauche avec l'Evêque d'Ebora, & c'étoit l'élite de la Cavalerie, qui étoit flanquée d'arquebusiers. A l'aîle droite étoit le Comte de Faro, frére du Gouverneur de Toro, l'Archevêque de Tolède & quelques autres Officiers Généraux. Les Portugais étoient au nombre de trois mille cinq cens hommes, & l'armée des Castillans n'en avoit que trois mille.

Ferdinand avoit disposé son armée à peu près dans le même ordre, à l'exception de l'aîle droite. Comme elle n'étoit composée que de six petits Corps, sur-tout de la Cavalerie qui avoit poursuivi l'arriére-garde des ennemis; elle étoit bien moins forte que le bataillon serré du Prince Don Juan. Les deux Rois ne manquérent pas de haranguer suivant la coûtume du tems.

Don Alphonse particuliérement fit

souvenir les siens de la fameuse journée d'Aljubarota, où le Roi Don Juan I. du nom Roi de Portugal avoit remporté une grande victoire sur les Castillans. L'aîle gauche où étoit le jeune Prince Portugais s'étant ébranlée en bel ordre, l'aîle droite des Castillans se mit en état de la recevoir par le même mouvement; mais les arquebusades ayant joüé avec beaucoup de furie, & le choc étant violent de la part des Portugais, les Castillans plièrent & prirent la fuite, de maniére que la victoire parut se déclarer d'abord en faveur des ennemis. AN. DE J.C. 1476. & suiv.

Ferdinand effrayé de ce mauvais succès, fit avancer le reste de son armée contre le gros des Portugais; alors le combat fût rude & long, sans qu'on reculât de part ni d'autre durant trois heures; mais il se passa tumultuairement & sans ordre. Les deux Nations rivales se battirent pêle mêle par une antipathie aveugle, & une sorte d'émulation de Chevalerie ancienne, sans sçavoir ce qu'elles faisoient. On n'entendoit que le cliquetis des armes, & les cris redoublés de *Vive Don Ferdinand*, *Vive Don Alphonse*, sans que les Chefs pussent se faire écouter, & diriger les opérations de leurs corps; ils payoient néanmoins de leurs personnes, particuliérement

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

d'un côté l'Archevêque de Toléde qui n'abandonna jamais le Prince Don Juan, & de l'autre le Cardinal d'Espagne qu'on entendoit crier par les rangs, *Traîtres voilà le Cardinal;* c'est qu'il avoit été soupçonné d'avoir voulu éluder la bataille. Enfin la nuit étant survenuë, les Portugais commencérent à plier, & les Castillans profitant de cet avantage, les poussérent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent en déroute. Un grand nombre des fuyards se précipita dans le Duéro. Un Auteur dit même qu'il en périt plus dans les eaux que par l'épée. Ce qu'il y eut de surprenant, c'est que Ferdinand vaincu dans une aîle, & vainqueur dans le reste de l'armée, resta lui troisiéme dans son poste, tandis que ses troupes dispersées çà & là, s'amusoient à piller le Camp ennemi; de façon que si Don Juan qui étoit occupé à poursuivre la déroute de l'aîle droite des Castillans, revenant sur ses pas, les eût attaqués dans ce désordre, il auroit regagné la victoire qui éroit échappée des mains du Roi son pere. Ce malheureux Roi voyant que tout étoit désespéré, & craignant de tomber entre les mains des Vainqueurs, s'il se retiroit à Toro, prit tout-à-coup à gauche vers les Montagnes, & courut à bride abbatuë, sans s'arrêter jusqu'à Ca-

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

stro-Nugno, où l'on dit qu'il s'endormit à table accablé de fatigues ; ce qui le rendit mépriſable au Gouverneur, qui regarda ce ſommeil comme une marque d'inſenſibilité. Cependant le Roi de Caſtille ayant rallié les ſiens du mieux qu'il put, demeura trois heures ſur le champ de bataille, ſans permettre qu'on pourſuivît les fuyards durant l'obſcurité de la nuit; puis il s'en retourna à Zamora, où il arriva à une heure du matin. Quant au Prince de Portugal, il étoit enfin revenu ſur ſes pas le long de la riviére à la tête de ſon eſcadron, bien étonné de voir les triſtes débris du reſte de l'armée. Il ſe retira vers Toro, puis il revint ſur ſes pas, & demeura ſur le champ de bataille après la retraite des Caſtillans, triſte conſolation pour des vaincus.

C'eſt néanmoins ſur ce foible avantage que les Portugais prétendirent avoir gagné la victoire. En effet, jamais peut-être victoire n'a été plus diſputée dans les écrits tant Portugais que Caſtillans ; mais en liſant les uns & les autres ſans prévention, il en réſulte évidemment, que Ferdinand demeura vainqueur, quoiqu'en diſe un Auteur Moderne, qui dans ſon Hiſtoire de Portugal veut que l'avantage & la perte ayent été également partagés de part & d'autre ; car

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

(comme l'a remarqué judicieusement Zurita le moins partial des Historiens d'Espagne, après avoir raconté la chose à peu près, ainsi que je viens de le dire) cette action termina la guerre, & rendit Ferdinand paisible possesseur de la Castille, succès si réel qu'il suffit seul pour décider de quel côté se déclara la victoire; à moins qu'on ne dise avec les Annalistes Portugais, qu'il est des combats dont les vainqueurs ont toute la gloire, & les vaincus tout le profit, ainsi qu'il arriva, disent-ils, aux François à Ravenne où ils remportérent tout l'honneur de la bataille, dont leurs ennemis seuls recüeillirent le fruit. Ces Historiens pour justifier la fuite de Don Alphonse à Castro-Nugno, prétendent que Ferdinand étoit sur une éminence, & ne combattit point; qu'il s'enfuit même à Zamora après la déroute de son aîle droite, tandis que l'aîle gauche fit plier le reste de l'armée. Ils veulent enfin que le Prince Don Juan seul demeura sur le champ de bataille jusqu'au lendemain, dans l'espoir de recommencer le combat, mais qu'il fut contraint de se retirer faute d'ennemis.

Quoiqu'il en soit de ces faits, dont quelques-uns sont peu vraisemblables, il est certain qu'en fait de bataille, la per-

te ne fut pas grande de part & d'autre, si on a égard au nombre des morts & des blessés ; il y en eut assez peu, & presque point de prisonniers de marque ; à la réserve du vieux Duc d'Albe de Liste, oncle de Ferdinand, qui poussant trop vivement les ennemis vers Toro, fut pris en revenant, par l'escadron de Don Juan. La perte la plus considérable que fit le Roi de Portugal, fut celle d'une partie du bagage & de son étendart Royal, au sujet duquel il se passa une action bien vive ; car il fut pris & repris, & enfin mis en piéces à force d'être disputé. Edoüard Alméïda qui le portoit fut prisonnier ou tué. Ses armes se voyent encore dans la Cathédrale de Tolède, où on les suspendit au lieu de l'étendart Royal réduit en lambeaux. AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Dans la deroute des Portugais le Comte de Guimanarés qui gardoit la Ville de Toro ne voulut jamais ouvrir aux fuyards, quelque instance que lui en fit l'Archevêque de Tolède, dans la crainte que les vainqueurs & les vaincus n'entrassent pêle-mêle dans la Place. Enfin le Prince Don Juan étant arrivé au Pont, il le reçut avec les débris de l'armée, qui se vantoit d'être victorieuse ; mais l'allarme & l'épouvante furent grandes, quand ils s'apperçurent que le Roi man-

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

quoit. Le Comte le crut mort ou fait prisonnier, & s'arrachant les cheveux & la barbe, il faisoit aux Portugais les reproches les plus amers, comme s'ils avoient trahi leur Souverain, lorsqu'il reçut une lettre de Don Alphonse qui rassûra la Ville & l'armée.

Le fruit de la victoire de Don Ferdinand fut la reddition du Château de Zamora, qui lui fut remis le 19. de Mars par le Gouverneur Alphonse de Valence, avec quantité de munitions & de vivres, sans compter beaucoup d'argent & de meubles precieux que le Roi de Portugal avoit laissés, & que le Roi de Castille se fit un point d'honneur de lui renvoyer.

L'arrivée de Don Alphonse d'Arragon contribua beaucoup à la prise de cette Place ; mais la conquête la plus flatteuse pour Ferdinand, & qui valoit mieux encore que des Villes & des Châteaux, fut celle de plusieurs Seigneurs ligués, dont les uns lui demandérent pardon, comme le Connétable, le Grand-Maître de Calatrava, & Dogna Béatrix de Pachéco, sœur du Marquis de Villéna. Les autres se disposerent peu à peu à faire le même. Cependant la licence des partis quirôdoient dans toute la Castille, & l'esprit d'indépendance que produit

la

la liberté de servir, tantôt un maître, tantôt l'autre suivant ses interêts, rempliſſoient tout le Royaume de maux innombrables. Les vols & les meurtres se commettoient impunément, & l'impunité animoit l'audace de quiconque se mettoit en tête de s'enrichir, ou de se venger. Cette licence fut cause qu'Alphonse de Quintanella grand Tréſorier du Roi songea à rétablir les Hermandades des Villes pour mettre un frein aux forfaits, & il les rétablit en effet si bien, qu'elles durérent vingt ans, & purgérent insensiblement l'Etat de malfaiteurs & de brigands. AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Le parti d'Isabelle faisoit en même-tems plusieurs siéges en divers endroits. On assiégeoit en son nom les Châteaux de Madrid, de Trugillo, d'Uclés, & de Baëça : en même-tems Chinchillo & Almanza se révoltoient dans le Marquisat de Villéna, & la Reine pourvoyoit à tout par ses soins ; mais le fort de la guerre étoit en Biscaye. Ferdinand quoique vainqueur dans le centre de ses Etats, n'étoit pas sans inquiétude par raport à cette Province. Ses Traités avec Loüis XI. ayant été traversés d'un côté par le Roi son pere, qui étoit choqué qu'on les eût fait sans sa participation, & qui se défioit avec raison des François;

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

& de l'autre par le Roi de Portugal, qui ne cessoit d'implorer le secours de la France. Loüis XI. avoit envoyé une armée dans la Province de Guipuscoa, sous la conduite du Seigneur Armand d'Albret, afin de faire diversion en faveur des Portugais. Les François après avoir fait le dégât dans tout le territoire de Fontarabie, saccagé Irun, & reçu quelque échec dans un de leurs partis surpris & brûlé dans une Tour avec le Capitaine Barguet qui les commandoit; les François, dis-je, assiégérent enfin Fontarabie; le siége dura peu par la hardiesse de Don Diégo Sarmiento Comte de Salinas qui commandoit dans la Place; car comme la bréche étoit ouverte, & la Ville aux abois, il fit une sortie si heureuse, qu'il démonta les batteries des assiégeans, qui furent contraints de se retirer. Ensuite ce brave Gouverneur les harcela tellement en ténant la campagne, que les François après avoir fait une seconde tentative aussi inutile que la premiére, & voyant qu'il venoit par mer du secours de saint Sebastien, se contentérent de mettre tout le plat-païs à feu & à sang, & ne songérent plus à se rendre maîtres d'une Ville que les habitans presque seuls, avoient si courageusement défenduë.

Malgré cette diverſion, le mauvais ſuccès du Roi de Portugal à Toro affoibliſſoit tellement ſon parti, que tous les Chefs s'ennuyoient d'une guerre ſi lente & ſi malheureuſe. Dogna Jeanne commençant à ne ſe pas trouver aſſez en ſûreté à Toro depuis la priſe du Château de Zamora, le Prince Don Juan la conduiſit en Portugal avec une eſcorte de quatre cens Chevaux. L'Archevêque de Toléde ſe retira de ſon côté à Alcala de Hénarés, ce qui l'empêcha d'être pris par le Comte de Trévigno. AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

Il ne reſtoit plus à Don Alphonſe en Caſtille, outre Toro & Caſtro-Nugno, que Canta-la-Piédra dans le territoire de Ségovie, où il avoit une forte garniſon. Ferdinand aſſiégea cette derniére Place; mais comme l'on fit des propoſitions de paix, il conſentit à un accommodement & leva le ſiége, à condition qu'on rendît au Comte de Bénaventé, outre la liberté, les Places qu'il avoit engagées pour ſa rançon. Le Roi rendit de ſon côté le Comte de Pegnamaçor, & il ſigna une Tréve de ſix mois avec la garniſon de Canta-la-Piédra. Enfin pour ſurcroît de bonheur, le Roi de Caſtille qui ne penſoit plus à la propoſition que Loüis XI. lui avoit faite de marier le Dauphin de France avec Dogna Iſabel-

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

le sa fille, concerta le mariage de cette jeune Princesse avec Ferdinand neveu du Roi de Naples, qui lui offroit une grande somme d'argent, ressource prompte, & dont le Roi avoit un pressant besoin.

Toutes ces dispositions d'événemens favorables jointes à celles des cœurs qui penchoient pour le parti le plus heureux, déterminérent Don Alphonse à quitter, ou du moins à suspendre son entreprise jusqu'à ce qu'il eût reçu des secours de France. Toutefois afin de ne pas tout perdre en retournant en ses Etats, il voulut entrer en quelque négotiation, & il offrit de remettre le différend sur la Couronne de Castille en arbitrage, entre les mains du Roi d'Arragon & de l'Archevêque de Toléde. Mais Ferdinand étoit trop avancé pour écouter de pareilles propositions; & il répondit fiérement, qu'il ne lui convenoit pas au point où en étoient les choses, de renvoyer une affaire de cette importance, & déja décidée par les armes, à la décision de qui que ce pût être, & moins encore à celle d'un factieux son sujet. Sur cette réponse le Roi de Portugal désespéré, confus, & accablé de chagrin, prit la route de son Royaume, après avoir laissé à Toro le Comte de

Marialba pour veiller aux interêts de sa faction en Castille. Il partit donc le treize de Juin pour Lisbonne, suivi de quelques Castillans qui l'accompagnérent par désespoir, tandis que son concurrent étoit à Vittoria pour avoir l'œil sur les démarches des François dans la Biscaye, & pour s'assûrer du Comte de Lerin, qui lui promit qu'il les empêcheroit de pénétrer dans la Navarre. Mais comme Don Alphonse attendoit autre chose de la France qu'une simple diversion, il envoya vers Loüis XI. Alvaro d'Attaïde; & celui ci tardant trop au gré de ses desirs à lui amener le secours qu'il attendoit, il se détermina à faire lui-même le voyage de France. Il se rendit en effet à Tours Ville destinée à l'entrevûë des deux Rois; il y fut reçu avec tous les honneurs dûs à un Souverain. Loüis y étant arrivé cinq jours après, prêta d'abord l'oreille aux propositions de Don Alphonse, d'autant plus qu'elles flattoient sa vanité, & l'envie qu'il avoit de se venger de Ferdinand, qui au mépris de l'alliance de France avoit promis sa fille au Prince de Capouë neveu du Roi de Naples. En effet le Roi de Portugal oubliant les interêts d'époux, pour satisfaire à la tendresse d'un oncle, lui dit nettement,

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

que renonçant au mariage de sa niéce, qui n'avoit été que fiancée, il céderoit volontiers Dogna Jeanne au Dauphin de France, pourvû que la France voulût l'aider à couronner cette Princesse.

Loüis XI. ébloüi d'une offre si brillante, & charmé d'un pareil désintéressement, demanda du tems pour y songer. Mais soit qu'éxaminant de plus près ce projet, il le regardât comme chimérique, vû la situation d'Isabelle & de Ferdinand; soit qu'il ne fût pas en état d'éxécuter une si grande entreprise, ayant encore le Duc de Bourgogne sur les bras; il amusa Don Alphonse pendant neuf mois, au bout desquels il lui dit, que le Duc de Bourgogne lui donnoit trop d'affaires en France, pour lui laisser le loisir d'aller conquérir la Castille. Sur quoi le Roi de Portugal se fit fort d'engager le Duc à faire sa paix avec la France. Pour cet effet il l'alla trouver près de Nanci que ce Prince assiégeoit; mais il fut bien surpris de le voir plus animé que jamais contre Loüis XI. & déterminé à faire une sanglante guerre aux François. Ainsi Don Alphonse confus de s'être prêté si légérement à une médiation inutile, & plus encore au peu de succès de son voyage en France, & des fâcheuses nouvelles qu'il recevoit de

Caſtille, ſe mit dans la tête un deſſein biſarre que lui inſpira ſa mauvaiſe fortune, ce fut de partir pour Rome en habit déguiſé & de ſe faire Moine. Il ſortit ſécretement de la Cour, & s'étant retiré à Roüen, il écrivit dit-on, ſon deſſein à Loüis XI. qui l'en détourna fortement; mais une mélancolie noire s'étant emparée de ce malheureux Roi, il alla s'imaginer qu'il étoit trahi de tous côtés, & que le Roi de France vouloit le faire arrêter; le bruit en avoit en effet couru: comme il diſparut dans cette penſée, on donna ordre aux ſentinelles des Frontiéres d'examiner avec attention ceux qui ſortiroient du Royaume. Robinet le Bœuf Gentilhomme Normand le reconnut & l'arrêta; alors Loüis XI. pour diſſiper les faux bruits, & pour le raſſûrer, fit équipper une flotte en Normandie, & le renvoya avec honneur dans ſes Etats. Le Prince Don Juan à qui Don Alphonſe avoit écrit de ne plus ſonger à lui, & de prendre poſſeſſion du Royaume de Portugal, fut extrêmement ſurpris d'apprendre que le Roi ſon pere arrivoit. On dit que ce jeune Prince ſe promenant alors ſur le bord du Tage, entre Ferdinand Duc de Bragance, & Acoſta Archevêque de Liſbonne, depuis Cardinal, quand on

AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

vint lui dire cette nouvelle, en parut déconcerté, & qu'ayant demandé au Duc & au Prélat comment il recevroit Don Alphonse, *comme votre pere & votre Roi*, lui répondirent-ils; cette réponse acheva de le frapper par l'endroit sensible, de sorte que sans dire un mot, il ramassa une pierre qu'il jetta de toute sa force dans la riviére, signe de dépit qui n'étoit pas indifférent. L'Archevêque qui le remarqua très-bien, & qui n'étoit pas aimé du Prince, dit tout bas au Duc, cette pierre ne me donnera jamais dans la tête: en effet, il songea dès-lors à se retirer à Rome. Quoiqu'il en soit de ce récit, Don Juan reprit sa contenance, & soit dissimulation politique, soit respect veritable, il reçut son pere avec toutes les marques d'un bon fils, & lui remit le sceptre, que Don Alphonse reprit, & garda encore quatre ans depuis.

Durant qu'il avoit été en France son parti avoit dépéri insensiblement en Castille. La Reine Isabelle étoit alors à Tordésillas, toûjours attentive aux démarches des Portugais de Toro. Toutefois les prétentions de son beau-frere Don Alphonse d'Arragon ne laissoient pas de l'inquiéter beaucoup. Ce Prince exigeoit qu'on lui rendît la Grande Maî-

triſe de Calatrava, qui dans le tems des troubles avoit paſſé dans la Maiſon des Girons. Iſabelle l'amuſoit par des promeſſes ſans effet; car elle craignoit extrêmement de choquer celui qui étoit en poſſeſſion de cette dignité, & qu'elle avoit regagné tout récemment. Comme elle étoit dans cet embarras, heureuſement elle en fut tirée par une paſſion folle que Don Alphonſe conçut pour une Dame de la Reine, nommée Léonore de Soto, qu'il épouſa après avoir obtenu la diſpenſe de ſon vœu, choſe néanmoins qui déplut tellement au Roi d'Arragon, qu'il lui ôta Ribagorça, & Villahermoſa, pour en revêtir Don Juan bâtard du même Don Alphonſe. C'étoit une injuſtice qu'on faiſoit à Don Juan d'Arragon, qui prétendoit avoir ces Places comme ayant appartenu à ſon ayeul Alphonſe Duc de Gandie. Ce Prince déſeſpérant qu'on lui fit juſtice ſur ſes droits, ſe la fit lui-même par les armes; mais il perdit ſes droits, & la vie qu'on lui ôta, triſte prix des grands ſervices qu'avoient rendus ſes ayeux.

AN DE J. C. 1476. & ſuiv.

Cette tempête appaiſée, il en ſurvint une autre à Ségovie. La Ville ſe ſouleva par un artifice d'Alphonſe Maldonad ennemi de Cabréra & ſe mit en devoir d'attaquer le Château où étoit

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

la jeune Infante Isabelle. Il courut même un bruit qu'elle étoit prise. La Reine s'y transporta, & calma l'émeute par sa présence, & par la punition des plus coupables.

D'un autre côté Ferdinand étoit parti pour la Biscaye, ainsi que je l'ai dit, afin de remédier aux troubles que les François causoient dans cette Province, où ils assiégeoient Fontarabie, & dans le Roussillon où ils avoient pris Salses.

La Navarre n'étoit pas tranquille; les Beaumontois s'étoient emparés de Pampelune, & mettoient le siége devant Estella. On soupçonnoit même que la politique du Roi d'Arragon, & de la Gouvernante de Navarre sa fille, alloit à livrer ce Royaume à Ferdinand. Pour appaiser tous ces troubles, le Roi de Castille arrivé à Vittoria, invita le Roi son pere de s'y rendre. Le jeune Roi s'y étoit rendu avec le plus leste & le plus brillant équipage. La magnificence de sa Cour fit prendre au vieux Roi Don Juan la résolution d'y amener une suite très-simplement habillée, & d'oppoſer la majesté à la pompe. Il le fit, & après avoir été guéri d'un mal de pié qui l'avoit arrêté long-tems, il arriva au rendez-vous au mois d'Août. Il pleura de joye en embrassant son fils, & lui té-

da toûjours la premiére place, le traitant plus en Roi de Caſtille qu'en Prince héritier d'Arragon. Ils conférerent enſemble ſur les moyens de pacifier leurs Etats, & l'on dit même que le Roi d'Arragon réfléchiſſant ſur ſon extrême vieilleſſe, penſa à céder la Couronne à ſon fils, mais après y avoir ſongé plus mûrement, il n'en fit rien. AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

Dans ce même-tems la guerre du Duc de Bourgogne renouvellée en France, procura un grand avantage à Ferdinand; car les François qui étoient en Biſcaye, conſentirent à une Tréve qui laiſſa ce Prince en repos de ce côté-là. Il ne reſtoit plus que la Navarre à calmer. La Gouvernante de ce Royaume Dogna Léonore ſe trouva auſſi à Vittoria, & la ſœur parut prendre toute la part qu'elle devoit à la joye du frere. Cependant elle entrevoyoit qu'on n'auroit pas été fâché de la dépoüiller d'une partie de la Navarre en faveur du nouveau Roi de Caſtille. On mit en effet ſur le tapis le projet de regler la ſucceſſion à la Navarre; car quoique le fils & le pere affectaſſent de publier qu'ils n'avoient en vûë que la paix & le bien de ce Royaume, ils ne laiſſoient pas de ſonger à leurs interêts propres. Ils réveilloient d'anciens droits, & en faiſoient valoir de

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

nouveaux pour réünir certaines Places à la Castille. Ferdinand prétendoit en effet, qu'on devoit lui donner Estella avec ses dépendances, en dédommagement des frais que la Castille avoit faits, soit pour le secours de Perpignan, qu'il avoit conduit lui-même, soit pour les troupes que son prédécesseur, avec l'Amirante, avoit menées dans la Navarre; & de fait on lui accorda quelques Places, où il mit des Gouverneurs Castillans. On lui auroit même cedé Estella, si le Connétable Péralta ne s'y étoit fortement opposé, en montrant que c'étoit une injustice criante, que de prétendre remettre en vigueur la Sentence arbitrale que le Roi Loüis XI. avoit prononcée à Bayonne, Sentence que Don Juan lui-même avoit trouvée injuste, & qu'il ne faisoit revivre qu'en faveur d'un fils du second lit. Le Comte de Lerin tout opposé qu'il étoit à Péralta, prit ouvertement son parti dans cette occasion, où l'on vit pour la premiére fois les Beaumontois & les Grammontois d'accord. Cette intelligence étonna tellement les deux Rois, qu'ils remirent la conclusion de cette affaire à une autre entrevûë où il s'agissoit de calmer les troubles de la Navarre.

L'entrevûë se fit le 20. d'Octobre dans

les Montagnes de Notre-Dame de Mirmanos, en une vallée entre Tudelle, Corella & Alfaro. Don Loüis de Beaumont Comte de Lerin pour les Beaumontois, & Pierre de Péralta Comte de Sant-Istevan pour les Grammontois, s'y trouverent, & mirent entre les mains des deux Rois les differends de leurs factions qui avoient toûjours duré depuis l'année 1466. Mais les demandes des uns & des autres étoient si exhorbitantes, & l'affaire paroissoit si délicate à juger, qu'on crut devoir établir une Tréve de six mois pour en venir à bout. Cependant on convint de mettre les Places des uns & des autres en séquestre sur la garantie du Roi de Castille; sur-tout Pampelune: cela déplut infiniment à la Princesse Magdelaine de France, qui craignoit avec quelque fondement, que ce compromis, & le nantissement de Pampelune ne fussent autant de pas que Ferdinand faisoit pour monter au Trône de Navarre, au préjudice de François Phébus, légitime héritier & fils de cette Princesse. Aussi cette prétenduë paix devoit produire encore bien des mouvemens, qui ne tardérent pas à se déclarer. Un nouveau sujet de joye survint encore aux deux Rois; ce fut le Traité de mariage déja concerté depuis quelque

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

tems entre Ferdinand Roi de Naples, & Dogna Jeanne fille du Roi d'Arragon. Il fut signé le 5. d'Octobre, & la Princesse fut épousée à Cervéra en Catalogne par procuration. Ce mariage en produisit un autre, entre la fille du Roi de Naples, qui épousa Matthias Roi de Hongrie, & depuis Ladislas, sans avoir eu d'enfans ni de l'un ni de l'autre.

Enfin les Rois d'Arragon & de Castille s'étant séparés retournérent chacun dans leur Royaume. Celui de Ferdinand ressembloit alors, s'il m'est permis d'en parler ainsi, à une mer qui après une affreuse tempête conserve encore quelque reste de sa premiére agitation, qui n'est plus que l'intervalle entre l'orage & la sérénité.

Isabelle n'étoit pas demeurée oisive durant l'absence de son époux, elle s'étoit appliquée uniquement à reconquérir des Places, & à regagner les révoltés. Elle vint à bout de ces deux projets. Un heureux hazard soumit Toro à sa puissance lorsqu'elle y pensoit le moins. Un berger nommé Barthelemy s'étant apperçû que cette Place étoit négligemment gardée du côté des côteaux, dont elle étoit en effet défenduë, alla en donner avis à Alphonse de Fonseca Evêque d'Avila, & à Don Frederic fils du Comte

de Parédes. Ils y envoyerent ſix cens hommes qui étant guidés par le berger, eſcaladérent le mur ſans être apperçus, & ſe rendirent maîtres de la Ville. La Reine ſur cette nouvelle accourut promptement de Ségovie à Toro, où Marie de Sarmiento femme de Jean d'Ulſoa, voyant qu'elle ne tiendroit pas longtems lui rendit le Château le 19. d'Octobre. Le Comte de Marialva gendre de Marie, s'étoit retiré dans un autre Château voiſin; il déſeſpéra auſſi de le garder, & raſſemblant le peu de Portugais qui lui reſtoient, il s'en retourna en Portugal par des chemins écartés, pour ne pas tomber entre les mains d'Iſabelle. Il ne reſtoit preſque aux ennemis que Caſtro-Nugno, Forteresſe d'où Pédro de Mendavia, homme déterminé faiſoit des courſes dans le Païs. Les troupes du Roi l'attaquérent après la priſe de Toro, mais ſans ſuccès, & il fallut depuis que Ferdinand y allât en perſonne. AN. DE J. C. 1475. & ſuiv.

Cependant on négotioit l'accommodement du Marquis de Villéna, & celui de l'Archevêque de Tolède; mais quoique les mauvais ſuccès rendiſſent la choſe moins difficile, elle n'étoit pas toutesfois encore au point de maturité néceſſaire pour être ſi-tôt terminée.

Le Marquis ſe montroit aſſez traita-

AN. DE J. C. 1475. & suiv.

ble, & ses demandes se bornoient à celle de la restitution de Villéna & des autres Villes de son appanage qu'on lui avoit enlevées. Quant au Prélat, son humeur plus indocile le rendoit aussi plus fier, & moins accessible. Cependant le vieux Roi d'Arragon vouloit toûjours qu'on achetât son amitié à quelque prix que ce fût. On attaqua d'abord le Marquis de Villéna, & on lui promit tout ce qu'il voulut, à condition de rendre les Châteaux de Madrid & de Trugillo, qui tenoient toûjours pour lui. On fit de pareilles offres à l'Archevêque, mais on voulut que Don Lope d'Acugna son neveu, rendît au Roi la Ville de Huéte qu'il avoit obtenuë du Roi Don Henry à titre de Duché, durant un tems où ce malheureux Prince étoit obligé de vendre en détail son Royaume pour acquérir des Sujets, & même des rebelles & des traîtres. Ces négotiations furent vivement poussées, & après bien des allées & venuës, elles réüssirent enfin l'année suivante aux conditions proposées. C'étoit-là proprement le dernier coup réservé au parti Portugais; mais il y avoit encore des restes d'incendie à éteindre, & de nouveaux efforts à prévenir du côté de Portugal.

Ferdinand fit heureusement l'un &

l'autre. En revenant de Tudela il avoit d'abord passé par la Biscaye pour y appaiser quelques factions. On dit que comme il menoit avec lui l'Evêque de Pampelune, les Biscayens qui ne souffroient point d'Evêque chez eux, prièrent Don Ferdinand de le renvoyer, qu'il eut cette condescendance, que les Habitans & le menu peuple s'occupérent plusieurs jours à racler la terre des chemins par où le Prélat avoit passé, & qu'après avoir ramassé la poussiére par monceaux, ils la jettérent à la mer, en la chargeant d'imprécations. AN. DE J. C. 1476. & suiv.

Le Roi visita Bilbao, & Guernica, où il assembla la Noblesse du Païs, & confirma les privileges de la Nation. Il se passa alors sur mer quelques pirateries, reste de la guerre des François avec ceux du Païs.

Tout étoit calme dès la fin de l'année 1476. lorsque le Roi qui étoit de retour à Toro avec la Reine, apprit que Don Roderico Manriqués Comte de Parédes, qui se portoit pour Grand-Maître de saint Jacques, étoit mort à Ocagna. Il chargea Isabelle d'appaiser par sa prudence une querelle naissante sur la succession de la grande Maîtrise. En effet Alphonse de Cardegnas grand Commandeur de Léon, & compétiteur du Com-

AN. DE J. C. 1476. & suiv.

te, étoit parti pour Uclés bien accompagné, afin d'être élû par les treize Electeurs; & comme il y avoit plusieurs illustres prétendans accoûtumés à se faire justice par la force, la chose pouvoit avoir des suites fâcheuses, mais la Reine les prévint toutes. Elle fit tant de diligence, qu'elle alla de Vailladolid à Uclés dans l'espace de trois jours; son éloquence artificieuse fit tant d'impression sur les esprits des Commandeurs, qu'elle les engagea à suspendre l'élection, & à se transporter à Ocagna, Place plus sûre, mais dont elle étoit la maîtresse, & enfin à céder au Roi Ferdinand l'administration de la Grande Maîtrise, avec la permission du Pape pour prévenir les désordres, & pour réprimer la cupidité des concurrens. Tous les Commandeurs souscrivirent à ce qu'elle voulut, partie par complaisance, partie par interêt, & tous dans l'esperance de gagner du tems. Mais Ferdinand & Isabelle firent en ceci un coup d'Etat, puisqu'ils profiterent de ces querelles pour brider cet Ordre trop puissant; & pour attacher désormais à la personne du Roi, l'importante Charge de Grand-Maître de saint Jacques: tentative heureuse, qui entraîna de même les Grandes Maîtrises d'Alcantara & de Calatrava.

C'étoit ainſi que le Roi & la Reine commencerent par la ſoupleſſe à s'élever à ce haut point de grandeur, & de puiſſance où ils parvinrent ſi rapidement. Le Roi ne laiſſa pas de donner cette Charge tant ambitionnée à Cardegnas, préference qui fit crier inutilement les autres prétendans; mais ce fut à des conditions qui le rendoient toûjours dépendant de lui. AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

Don Ferdinand vers le commencement de l'année 1477. alla à Ocagna où il rendit ſes bonnes graces à Don Tellés Giron, Comte d'Uréna. D'Ocagna il paſſa avec la Reine à Toléde, où il accomplit un vœu qu'ils avoient fait, ſuppoſé qu'ils devinſſent ſupérieurs aux Portugais. Ils firent bâtir le magnique Monaſtere de ſaint Jean des Rois pour les Cordeliers. De Toléde ils allérent à Madrid. Là ils eurent avis que divers partis Portugais infectoient le territoire de Badajox & de Ciudad Rodrigo. Ils y envoyérent Gomés de Figuéroa Comte de Féria avec des troupes qui déſolerent les frontieres de Portugal. Iſabelle même s'y tranſporta pour animer l'armée, tandis que le Roi alla à Medina del Campo, où il prit des meſures pour attaquer en même-tems quatre fortereſſes. Les trois premieres, à

AN. DE J. C. 1477. & suiv.

ſçavoir, Canta-la-Piédra, Sept Egliſes, & Cubillas furent ſoumiſes; mais Caſtro-Nugno dêja attaquée, fit plus de réſiſtance. Le Roi qui y vint en perſonne ne put prendre que la Ville. Le Château tint bon; de ſorte qu'il fallut que le Roi preſſé par des affaires plus importantes qui l'appelloient ailleurs, y retournât une ſeconde fois pour terminer le ſiége. Le brave Gouverneur Mendavia après une ſi belle réſiſtance fut contraint de ſe rendre, & de ramener en Portugal preſque tout le reſte des forces Portugaiſes, & de cet attirail formidable d'un Roi, qui après avoir diſputé inutilement une Couronne, voyoit enfin ſes grands projets s'évanoüir.

Pour achever de le déſeſperer, le Marquis de Villéna rendit à Iſabelle (ainſi que je l'ai dit) la forteresſe de Trugillo, qui ſervoit aux Portugais de Place d'armes pour infeſter toute la frontiere. Ce fut-là (à proprement parler) la fin de la guerre de Portugal, qui avoit fait chanceler le Trône de Caſtille, & qui ne ſervit dans la ſuite qu'à le rendre plus inébranlable. Toutefois il n'étoit pas encore tellement affermi après cette bouraſque, qu'il ne reçût de violentes ſecouſſes de divers endroits.

D'un côté les Maures de Grenade ayant rompu l'ancienne Tréve, avoient fait une irruption dans le Royaume de Murcie, & avoient mis tout à feu & à ſang, particulierement Cuza. D'autre part les troubles de Navarre s'étoient renouvellés avec plus de violence que jamais; les Grammontois s'étoient emparés d'Eſtella, & la Princeſſe Léonore imploroit les forces de Caſtille, pour reprendre cette place. Enfin l'Andalouſie devenoit la proye des factieux au mépris de l'autorité Royale. Ferdinand embarraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre, crut devoir ſe tranſporter d'abord dans la Navarre dont il avoit les intérêts plus à cœur. Il calma le mieux qu'il put les eſprits, & ſuſpendit au moins les hoſtilités. Enſuite ayant heureuſement conclu une Tréve avec les Maures, ménagée par l'adreſſe de Diégo de Cordouë Comte de Cabra, il accourut à Séville où Iſabelle s'étoit tranſportée avec des troupes pour ſe rendre maîtreſſe des arſenaux. Elle avoit réüſſi. Le prétexte de ces diviſions de l'Andalouſie étoit de ſe fortifier contre les Portugais ſes voiſins, & les ennemis du Roi. Mais les véritables raiſons étoient la haine, l'interêt, & l'ambition des Grands qui s'élevoient les uns aux dé-

AN. DE J. C. 1477. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1477. & suiv.

pens des autres sur les débris de l'Etat; suite ordinaire des broüilleries intestines durant une autorité chancelante. On voyoit en effet Seigneurs contre Seigneurs, Villes contre Villes, & dans chacune, factions contre factions. LeDuc de Medina-Sidonia dominoit à Séville, le Marquis de Cadis à Xérés, & Alphonse d'Aguilard à Cordouë. Tout étoit en armes, & les différens partis tantôt plus foibles prenoient ou perdoient les Places & les Châteaux, pour s'entre-détruire en bouleversant la Province sous ombre de servir leurs Maîtres & leur Patrie. Le Roi & la Reine se voyant hors d'état de réprimer ces cabales par la force, usérent de stratagême. Comme ils craignoient avec raison l'intelligence de quelques-uns de ces prétendus zélés Citoïens avec le Portugal, ils firent semblant de n'en rien voir, & de se borner à pacifier des querelles particulieres. Pour cela ils persuaderent aux Chefs des partis opposés de livrer leurs Places pour entrer en négociation, & pour faciliter l'accommodement. La crainte de faire éclater une rébellion ouverte, & la Tréve' concluë avec les Maures dont ils avoient attendu des secours, les obligea tous à se rendre à cette proposition

& on les calma en les déſarmant.

AN. DE J. C. 1477. & ſuiv.

C'eſt de cette maniére fine & politique qu'Iſabelle & Ferdinand toûjours accablés d'affaires, & toujours infatigables, tâchoient par leur activité & leurs fréquens voyages d'étouffer par tout les ſémences de diviſion qui renaiſſoient coup ſur coup dans les differentes parties de leurs Etats. Tandis que Ferdinand s'occupoit tantôt à Toléde à regagner le fougueux Archevêque, & à s'oppoſer du moins à ſes deſſeins inſenſés en faveur du Portugal; tantôt à Madrid à tenir les Etats Généraux pour confirmer les Ligues contre des troupes de voleurs & de brigands armés; tantôt à Séville pour prolonger la Tréve avec les Maures. Iſabelle de ſon côté s'inſtruiſant par elle-même des affaires les plus épineuſes, & des ſecrets reſſorts qui avoient mis l'Andalouſie en mouvement, préſidoit à tous les Conſeils, & achevoit de pacifier les troubles de Séville. Elle y accoucha heureuſement le 28. de Juin 1478. d'un fils, qui fut nommé le Prince Don Juan, du nom de ſon ayeul le Roi d'Arragon. Mais tandis que Ferdinand, la Reine ſon épouſe, & le vieux Roi d'Arragon ſe réjoüiſſoient d'avoir un héritier de deux puiſſans Royaumes qui étoient ſur le point

AN. DE J. C. 1478. & suiv.

de se réünir, ils ne songeoient pas qu'une mort prématurée devoit l'enlever à la fleur de son âge, & que la même année avoit vû naître en Flandres le 23. de Janvier un Prince qui devoit recueillir cette immense succession, non-seulement de Castille & d'Arragon, mais encore de tant d'Etats de l'ancien & du nouveau monde, que Ferdinand ne devoit rassembler ou conquérir que pour un étranger. Ce riche héritier fut Philippe fils de Maximilien Archiduc d'Autriche, & de Marie de Bourgogne. Don Juan lui-même toûjours actif malgré son grand âge, après avoir arraché au Pape son consentement pour nommer Don Alphonse fils naturel du Roi de Castille, & qui n'avoit alors que six ans, Administrateur perpetuel de l'Archevêché de Sarragoce; après s'être vû compris dans le Traité de paix conclu entre la France & la Castille, au sujet de la Navarre & des Comtés de Roussillon & de Cerdaigne, sans toutefois que les contestations fussent reglées; enfin après s'être disposé à partir de Barcelonne pour revoir encore une fois son fils; Don Juan (dis-je) ignoroit qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Il mourut en effet à Barcelone le 19. de Janvier 1479. âgée de près de 82. ans. On l'inhuma sans beaucoup

beaucoup de pompe à Poblete, encore fallut-il engager les meubles de la Couronne pour fournir aux frais des funérailles; tant le thréſor étoit épuiſé! Preuve ſuffiſante de l'inquiétude naturelle, & de la témérité entreprenante de ce Prince, qui vêcut & mourut dans le trouble. Son regne fut effectivement preſque toûjours agité de guerres tant civiles qu'étrangéres. Il fut mauvais pere, mari crédule, vieillard débauché, malheureux Roi, brave toutefois dans la guerre & politique dans le cabinet; heureux ſeulement d'avoir mis au monde un Roi tel que Ferdinand le Catholique, de l'avoir cultivé lui-même, & d'avoir été dans la néceſſité de l'inſtruire de bonne heure dans le grand art de la Royauté avec une confiance parfaite, après avoir traité bien différemment Don Carlos de Viane frére aîné de Ferdinand. AN. DE J. C. 1478. & ſuiv.

Don Juan laiſſa par ſon teſtament l'Arragon & la Sicile au Roi de Caſtille & à ſes deſcendans, ſoit fils, ſoit filles, même du côté des femmes, en cas qu'il n'eût pas de poſtérité maſculine. Réglement étrange, dit Mariana, mais (ajoûte cet Hiſtorien) tout cede à la volonté des Rois. La Princeſſe Eléonore eut la Navarre du chef de la Reine ſa mere. Elle avoit perdu depuis ſept an-

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

nées son époux le Comte de Foix, & par cette mort elle avoit vû le Royaume dont elle devoit hériter, déchiré par les factions dont nous avons parlé tant de fois; comme si le Ciel eût voulu venger sur la posterité du vieux Roi d'Arragon l'assassinat impuni de Don Nicolas Evêque de Pampelune, & le sort de l'infortuné Prince de Viane. La Gouvernante devenuë Reine de Navarre ne regna pas un mois entier; elle mourut le 12. de Février à Tudele peu de jours, comme l'on voit, après Don Juan son pere. Elle eut pour successeur son petit-fils François de Foix, surnommé Phébus à cause de sa beauté, âgé d'onze ans, fils de Magdelaine de France, qui prit la Régence du Royaume conjointement avec le Cardinal Pierre de Foix son beau-frére. Le peu de secours qu'Eléonore avoit tiré durant les troubles de Navarre de son frére Ferdinand, qui d'ailleurs n'avoit que trop marqué sa passion pour démembrer une partie de ce Royaume à son avantage, porta la princesse à s'attacher aux parens de son époux; & ceux-ci s'étant attachés aux François, la Navarre continua d'être le Théâtre des guerres intestines. Car François Phébus après avoir regné quatre années, si c'est regner que d'être

en quelque ſorte fugitif comme il le fut alors en France, mourut au Château de Pau âgé de ſeize ans. Comme il ne s'étoit retiré en France que pour ſe dérober aux importunités de Ferdinand qui avoit un interêt très-vif à le marier ſuivant ſes vûës, il laiſſa le ſceptre à ſa ſœur la Princeſſe Catherine. Vainement elle fut importunée à ſon tour par le Roi de Caſtille, qui vouloit lui faire épouſer Don Juan ſon fils. Elle choiſit Jean d'Albret à qui elle porta une couronne que Ferdinand étoit bien réſolu de lui enlever. Il le fit en effet l'an 1512 après avoir long-tems attendu ſa proye. Le 22. d'Avril de cette année Fréderic Duc d'Albe Général de ſes troupes ayant introduit une armée dans les Etats du Roi de Navarre, formé des intelligences avec un parti de mécontens, & fait dire au Roi que le Pape l'avoit excommunié à cauſe de ſes liaiſons avec Louis XII. ſe ſervit de ſa prétendue Bulle pour ſommer la Navarre de ſe rendre à lui. Preſque toutes les Villes ſe livrérent ſans attendre une ſommation particuliere; & Jean d'Albret ſe vit preſque en un jour déthrôné par un uſurpateur, dont le droit, dit Mariana, ne fut autre que celui du plus fort, & un fantôme de Bulle dont jamais on n'a pû

AN. DE J. C. 1479. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1479. & ſuiv.

montrer la réalité. Ainſi la Navarre fut réunie aux Etats de l'heureux Ferdinand, environ trente ans après qu'il eût hérité de la Couronne d'Arragon.

Mais pour revenir à mon ſujet, je veux dire à la réünion de l'Arragon & de la Caſtille, les Députés Arragonnois & Catalans arrivérent à la Cour de Caſtille, pour prier le Roi de venir prendre poſſeſſion de ſes nouveaux Etats. La joye que cauſa leur arrivée ne diſſipa pas ſes allarmes. Enyvré par ſes ſuccès, & plein d'eſpoir pour l'avenir, il avoit formé le témeraire projet d'aller en perſonne porter la guerre dans le Portugal, & d'enlever le ſceptre à un Roi qui avoit tenté de lui enlever le ſien. Il ſe repaiſſoit de l'idée flateuſe d'une gloire immortelle aux yeux de toute l'Europe, s'il réüniſſoit l'Eſpagne entiére ſous ſa domination. Une trahiſon heureuſe de Lope de Vaſco Portugais, qui lui livra la Forteresſe de Mora ſituée en Portugal ſur la frontiere de Caſtille lui ouvroit l'entrée des Etats de ſon ennemi. Malgré les cris du Roi ſon pere qui vivoit encore alors, & ceux de tout ſon Conſeil, Ferdinand toûjours opiniâtre dans ſes idées n'avoit point abandonné celle-ci qui flattoit extrêmement ſa vanité. Il avoit levé une

armée de quinze cens Chevaux & de quinze mille fantaſſins, dont il avoit confié la conduite à Don Alphonſe de Cardegnas Grand-Maître de ſaint Jacques. Elle devoit ſe mettre en marche au mois d'Août ; mais ces vaſtes projets & ces grands préparatifs hors de ſaiſon eurent bien-tôt un effet tout contraire à ce qu'il prétendoit, & bien capable de l'embarraſſer. Le Prince Don Juan de Portugal ayant marché en diligence vers le Château de Mora, l'avoit repris, & les Portugais indignés de l'audace du Roi de Caſtille, ſe diſpoſoient à le faire repentir d'avoir ſi indiſcretement troublé une paix ſi favorable à ſes vrais interêts. En effet ſon bonheur avoit été tel, que ſes ennemis n'avoient paru juſques-là ſe repoſer ou ne combattre que pour lui. Tout étoit calme du côté du Portugal. Alphonſe même avoit renvoyé Don Henry oncle du Roi de Caſtille, pris à la bataille de Toro. L'Archevêque de Toléde malgré ſa démangeaiſon obſtinée à cabaler, s'étoit déterminé à rentrer dans ſon devoir : enfin le Pape Sixte IV. moins guidé par la fermeté que devoit lui inſpirer l'autorité Pontificale, que ſéduit par les ſollicitations du Roi de Naples qu'il aimoit, & par les artifices de Ferdinand qu'il eſtimoit, avoit

AN. DE J. C. 1479. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

révoqué la dispense accordée par lui-même au Roi de Portugal pour son mariage avec sa niéce Jeanne de Castille. En un mot, amis, ennemis, indifférens, tout paroissoit coucourir à l'élevation d'un jeune Prince qui devoit réünir sur sa tête un si grand nombre de Couronnes, lorsqu'il s'avisa, comme je viens de le dire, d'irriter la fortune qui le portoit sur ses aîles au comble de la grandeur. Elle sembla d'abord vouloir l'en punir. D'un côté le Marquis de Villéna mécontent de ce qu'on n'éxecutoit pas ce qu'on lui avoit promis, reprit les armes, & osa attaquer les troupes du Roi qui assiégeoient Chinchillo. Il fit lever le siége; & Don Pédro Baëça son Lieutenant, remporta deux victoires sur les troupes Royalistes. Ce fut dans le cours de ces petites guerres civiles qu'il arriva une chose que tous les Historiens Espagnols ont cru digne d'être transmise à la posterité. Les Royalistes ayant fait pendre six des prisonniers qu'ils avoient faits sur les partis du Marquis de Villéna, un des Officiers du Marquis usa de représailles. Parmi les six qu'il avoit condamnés au supplice, après en avoir fait tirer un grand nombre au sort, il y avoit un soldat marié, dont le frére qui étoit garçon se trouvoit aussi du nombre des

priſonniers: celui-ci que le ſort avoit épargné, voyant ſon frére prêt à ſubir la peine de mort, s'offrit à mourir en ſa place, comme un autre Pilade en faveur d'un autre Oreſte, afin de le rendre à ſa famille éplorée qui avoit beſoin de lui. Malgré les larmes & la conteſtation héroïque de ce nouveau couple d'amis ſi rares, on ne put obtenir d'autre grace de la part des Officiers, que de renvoyer l'aîné en acceptant les offres du cadet, que l'on eut la brutalité de faire mourir. AN. DE J. C. 1479. & ſuiv.

D'un autre côté Béatrix de Pachéco Comteſſe de Médellin, & Alphonſe de Monroi un des Principaux de l'Ordre d'Alcantara, donnoient de terribles inquiétudes à Ferdinand. Les cabales & les troubles qu'ils excitoient dans l'Eſtramadoure en faveur des Portugais, l'avoient contraint de s'y tranſporter avec Iſabelle. La Comteſſe de Medellin & Monroi avoient chacun leur interêt à broüiller. L'une étoit une héroïne fort ſupérieure à ſon ſexe par ſes inclinations pour les armes & pour les affaires d'Etat, mais en même tems mere dénaturée, qui vouloit dépoüiller ſon fils de ſes biens paternels contre la volonté du Roi. L'autre vouloit rentrer dans la Grande-Maîtriſe d'Alcantara qu'on lui

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

avoit en effet enlevée pour en revêtir Don Juan de Zuniga. Ces deux mécontens souffloient la discorde dans l'Estramadoure, comme Villéna dans son Marquisat. Mais l'adresse & le bonheur de Ferdinand & d'Isabelle vinrent à bout de regagner la fortune, & de s'attacher Villéna. Le principal objet pour appaiser toutes les séditions étoit de se racommoder avec le Portugal.

Heureusement Béatrix Ducheſſe de Viseu tante de la Reine de Castille, & belle-mere de Don Juan de Portugal, se chargea de cette négociation. La perte de la bataille d'Albusera à deux lieuës de Merida, où les Portugais avoient été défaits par Villéna, les rendoit plus susceptibles d'accommodement. Ferdinand lui-même revenu enfin de ses idées chimeriques, inquiet sur les mouvemens des Arragonnois, qui demandoient sa présence, mortifié par la perte de trente-six Vaisseaux chargés d'or, que les Portugais lui avoient enlevé, souhaittoit la paix avec autant d'ardeur, qu'il avoit marqué de précipitation à la rompre.

Comme il ne pouvoit plus differer son voyage pour l'Arragon, avant que de partir il régla de concert avec la Reine les titres qu'ils devoient désormais se

donner l'un & l'autre. Les flateurs qui connoiſſoient leur ambition voulurent leur perſuader de s'intituler *Rois d'Eſpagne*, mais la crainte de s'attirer ſur les bras la Navarre & le Portugal, qu'il falloit ménager dans ces conjonctures, les détourna de ce deſſein. La politique l'emporta ſur la vanité. Voici les titres auſquels ils ſe bornerent en attendant que le tems fût venu d'en prendre un plus court & plus conforme à leurs deſirs. » DON FERDINAND, & » DOGNA ISABELLE, par la » grace de Dieu Roi & Reine de Caſtille, de Léon, d'Arragon, de Sicile, de Toléde, de Valence, de » Galice, de Majorque, de Séville, de » Sardaigne, de Corſe de Cordouë, » de Murcie, de Jaën, des Algarves, » d'Algezire, de Gibraltar; Comtes de » Barcelone, Seigneurs de Biſcaïe & de » Molina, Ducs d'Athênes & de Néopatrie, Comtes de Rouſſillon & de » Cerdaigne, Marquis d'Oreſtagni & » de Gocian. « Outre cet arrangement des Royaumes & des Seigneuries ſelon leur dignité, on regla que dans les armoiries on mettroit au premier rang celles de Caſtille & de Léon, & au ſecond celles d'Arragon & de Sicile.

AN DE J. C. 1479. & ſuiv.

Tandis que le Roi ſe mit en chemin

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

pour aller prendre possession de son nouveau Royaume, la Reine partit pour Alcantara, où la Duchesse de Viseu se rendit de son côté. Les deux Princesses après trente jours de conférences, convinrent des principaux articles du Traité. Mais la paix, quoique desirée de part & d'autre, fut différée quelque tems par les intrigues de Monroi & de la Comtesse de Medellin. Maldonado Ambassadeur de Castille en Portugal lassé des lenteurs de cette Cour & de l'entêtement de Don Alphonse avoit ordre de revenir, & il le publia fort à propos. Comme il demandoit son audience de congé, le Conseil engagea enfin le Roi à prêter l'oreille aux articles proposés; & voici le traité qu'il signa, tel que Ferdinand de Pulgar nous l'a conservé.

„ Que le Roi de Castille quitteroit le ti-
„ tre de Roi de Portugal, & réciproque-
„ ment que celui de Portugal ne pren-
„ droit plus le titre de Roi de Castille:
„ que Dogna Jeanne quitteroit aussi le
„ nom de Reine & d'Infante; que quand
„ le Prince Don Juan de Castille nou-
„ vellement né seroit âgé de quatorze
„ ans, il épouseroit cette même Dogna
„ Jeanne, & que l'on consigneroit
„ vingt mille florins d'arrhes; que si
„ le petit Prince mouroit avant que Do-

» gna Jeanne eût atteint 20. ans (& il faut remarquer qu'elle en avoit 18.) elle auroit pour époux le premier Prince qui naîtroit en Caſtille, au défaut de l'Infant Don Juan; que s'il n'y avoit point d'autre Infant en Caſtille, on nommeroit quatre arbitres, deux pour le Portugal, deux pour la Caſtille, afin de déterminer ce qu'on feroit de Dogna Jeanne; que ſi Don Juan refuſoit dans la ſuite le mariage projetté, Dogna Jeanne ſeroit maîtreſſe de ſon ſort, & qu'en ce cas on donneroit cent mille ducats de dédommagement, à condition de laiſſer à Don Juan la liberté de faire tel autre choix qu'il lui plairoit; que Dogna Jeanne ſeroit remiſe entre les mains de Béatrix Ducheſſe de Viſeu juſqu'au cinq du mois de Novembre, jour qu'on lui marquoit pour choiſir ou du mariage en queſtion, ou du Convent; que Dogna Iſabelle fille aînée des Rois de Caſtille épouſeroit Don Alphonſe, fils aîné du Prince de Portugal, héritier préſomptif de la Couronne; que l'on céderoit aux Rois de Portugal la liberté de la navigation & des conquêtes ſur les côtes d'Afrique; qu'enfin on remettroit au Château de Mo-

AN. DE J. C. 1479. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

» ra trois ôtages ; sçavoir, Dogna Jeanne, le petit-fils du Roi de Portugal, » & l'infante Isabelle de Castille ; & » que le Roi de Portugal donneroit » quatre autres Places en garantie. «

Cet étrange Traité où le Portugal perdoit tout, sembla être dicté par la fortune de Ferdinand & d'Isabelle, qui aveugloit leurs ennemis pour favoriser uniquement l'un & l'autre. Il est vrai que la famine, la disette, & les autres fruits d'une guerre opiniâtre arrachérent les armes des mains des deux partis. Mais il n'est pas moins vrai, que si Ferdinand eût voulu donner des loix à un rival vaincu, il n'auroit pû en imposer de plus dures que celles que le Portugal même se prescrivit par l'opération de l'adroite Ducheſſe de Viseu. Après tout Dogna Jeanne objet principal de la guerre, fut l'unique victime d'une paix si extraordinaire. On se joüa de part & d'autre de cette infortunée Princesse ; tous concoururent à la sacrifier, en disposant non-seulement de son sceptre, mais encore de sa destinée & de sa liberté. On la marioit au Prince de Castille nouveau-né, sous des conditions qui rendoient ce mariage arbitraire, & presque impossible des deux côtés, sans lui donner d'autre ressour-

te que la prison ou le voile, qu'elle prendroit dans un des cinq Convents de Sainte Claire qu'on avoit eu la précaution de lui marquer; conditions indignes, qui la rendoient également la fable de l'Europe, soit qu'elle acceptât un mariage équivoque en exposant sa liberté, soit qu'elle choisît le Couvent. Elle en sentit toute l'indignité; mais se voyant si cruellement traitée par les hommes, soit amis, soit ennemis; elle prit le parti de recourir à Dieu. Elle se jetta dans le Monastere des Clarisses de Conimbre; elle y fit profession au mois de Novembre de l'année suivante, en présence de plusieurs Castillans, que Ferdinand & Isabelle eurent grand soin d'envoyer. Ce qui fut de plus dur pour elle, c'est qu'en même-tems qu'on affectoit de lui faire sentir que le voile étoit l'unique parti honorable qu'elle pût prendre, on paroissoit l'en détourner avec plus d'affectation encore, en lui offrant le mariage d'un enfant, & en faisant briller à ses yeux une Couronne qui lui appartenoit, & qu'on n'étoit pas résolu de lui rendre. Mais soit nécessité, soit héroïsme Chrétien, elle ne balança pas; elle quitta la pompe & les noms de Princesse *Excellente*, & de Reine, pour la bure de saint

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

AN. DE J. C. 1479. & suiv.

François, & pour le titre de *Nonain Jeanne*, que le Roi & la Reine de Castille eurent la cruauté de lui donner par une amere dérision, tandis qu'ils joüissoient des Etats dont ils l'avoient dépoüillée, & que son indigne amant le Roi de Portugal les destinoit à son petit fils, en cas que l'héritier présomptif vint à mourir. Heureuse toutefois & supérieure à ses concurrens dans sa plus grande humiliation, en ce que son sacrifice, quoique nécessaire en apparence, fut volontaire en effet, & qu'elle le ratifia durant une longue suite d'années, par un extrême dégoût du monde, & par de grandes vertus.

La paix si funeste à cette malheureuse Princesse fut une source legitime de joye pour toute l'Espagne. On commença enfin à respirer après tant d'agitations dans l'espoir d'une meilleure fortune. Ferdinand étoit à Valence quand on lui annonça cette agréable nouvelle. Il se rendit incontinent à Tolede, & partout il fut témoin de la joie extraordinaire des peuples au sujet d'une paix si ardemment souhaittée & si peu attenduë. Cette joye fut redoublée par la naissance d'une Princesse, dont la Reine accoucha le 6. de Juin. Ce fut celle qu'on nomma depuis *Jeanne la folle*, & qui

fut mere de Charles-Quint. Sa deſtinée bien differente de l'eſpoir d'un pere & d'une mere, étoit d'heriter de leurs vaſtes Etats, qu'elle devoit porter dans la maiſon d'Autriche, dont ils procuroient l'élevation, tandis qu'ils ne croyoient travailler que pour eux & pour leur poſterité maſculine. AN. DE J. C. 1480. & ſuiv.

En conſéquence du Traité de Paix, la Comteſſe de Medellin, le Marquis de Villéna qui s'étoit revolté une ſeconde fois, & les autres Seigneurs mécontens de la Cour, ou attachés à la prétenduë Reine devenuë Religieuſe, rentrérent dans les bonnes graces de leurs Souverains, qui leur impoſérent des conditions en Vainqueurs. On rendit quelques Places au Marquis; mais on lui en ôta d'autres plus importantes qu'on réünit à la Couronne. Il fallut ſe ſoumetre de bonne grace faute de forces pour réſiſter. Par ce moyen le pouvoir immenſe que le fils avoit porté preſque auſſi loin que ſon pere, qui faiſoit ou dépoſoit les Rois à ſon gré, plia enfin ſous l'autorité Royale, ſans être déſormais en état de ſe relever. Exemple qui apprit aux Grands à devenir plus ſouples durant le regne du plus abſolu Monarque qui fût jamais monté ſur le Trône de Caſtille. Tout cela fut termi-

AN. DE J. C. 1480. & suiv.

né au commencement de l'année 1480. année fatale à René Duc d'Anjou, qui mourut en France au mois de Janvier, n'emportant au tombeau que le vain titre de Roi d'Arragon, de Sicile & de Jerusalem, qu'il laissa pour héritage frivole à son neveu le Prince Charles, sans aucun espoir d'en recüeillir jamais les fruits.

A l'égard de l'Arragon en particulier, Ferdinand en étoit paisible possesseur. Il étoit parti, comme nous l'avons dit, pour faire son entrée dans ce Royaume, au même-tems qu'Isabelle ménageoit la Paix avec le Portugal. Il avoit fait son entrée à Sarragoce le 28. Juin 1479. & il avoit été reconnu dans tous les Etats du Roi son pere sans nulle opposition. Après avoir terminé avec son activité ordinaire quantité d'affaires considérables, excepté celles des Comtés de Roussillon & de Cerdaigne, il avoit trouvé à son retour la paix faite au-dehors. Mais on éprouvoit encore au-dedans des restes d'agitation, qu'il calma en partie dans l'Assemblée des Etats Généraux de Castille. Il n'eut que trop de prétextes d'y porter son autorité aussi loin qu'elle pouvoit aller. Les désordres n'étoient arrivés que par la foiblesse de Henry IV. son prédecesseur. On les lui imputa dans les Etats. On révoqua toutes les gratifi-

cations imprudentes qu'il avoit faites ou qu'on lui avoit extorquées ; en un mot on dépoüilla les Grands, on ſoulagea le Peuple, & l'on rendit le Monarque tout-puiſſant : coup d'Etat, d'autant plus heureux que l'équité autoriſoit Ferdinand à ſatisfaire également ſon ambition & ſon devoir, à humilier les Seigneurs, à gagner ſes Sujets, & à ſe faire regarder comme le liberateur d'un Etat dont on l'auroit regardé comme l'uſurpateur & le Tyran, s'il eût été moins ſage & moins heureux. Pour établir encore davantage dans ſa maiſon la poſſeſſion du Trône de Caſtille, il fit reconnoître par les trois Etats du Royaume ſon fils unique Don Juan, comme héritier préſomtif de ſes Couronnes. Le petit Prince reçut les hommages & le ſerment des Caſtillans en cette qualité. Le 29. de Mai de l'année ſuivante, le Roi ayant aſſemblé de même les Etats Généraux d'Arragon à Calatajud, l'Infant fut déclaré Prince d'Arragon, comme il avoit été proclamé Prince de Caſtille. Peu de tems après, Ferdinand obligea les Etats de Barcelonne d'en faire autant pour la Principauté de Catalogne, menant toûjours comme en triomphe cet enfant ſi cher, qui ſembloit conquérir par ſon arrivée de nombreux Etats, dont il ne de-

AN. DE J. C. 1480. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1480. & suiv.

voit pas hériter. Il étoit écrit, que *Jeanne la folle* les réüniroit tous en sa personne, comme si le Ciel eût voulu punir la mere & le pere d'avoir inhumainement triomphé des droits, de la liberté, & de la réputation de la célébre Jeanne, qu'ils appelloient la *Nonain*.

Ferdinand & Isabelle suivant toûjours leurs grands desseins, profitérent de ces Etats Généraux, pour châtier d'une maniére éclatante quelques-uns des principaux Seigneurs de Vailladolid qui vexoient les Peuples; pour dompter la Gallice, Province naturellement indocile & remuante; & pour remettre l'ordre & la tranquillité dans des Régions livrées depuis si long-tems aux guerres civiles & à la déprédation, faute d'une tête capable de maintenir la fermeté du Gouvernement. L'Hiſtoire doit cette juſtice à Isabelle & à Ferdinand, que leur activité au-dedans valut au moins toutes les victoires qu'ils remporterent au-dehors. Quelque passionnés pour eux que soient leurs Annaliſtes, je ne pense pas qu'ils puissent leur donner un plus grand éloge, que le simple recit qu'on vient de faire de leur progrès rapides dans le maintien du Gouvernement. Ils conquirent en quelque maniére leurs Etats sur leurs Peuples mêmes, après les avoir

sauvés des guerres étrangeres ; & ce fut-là ce qui les affermit pour toûjours sur le Trône. An. de J. C. 1481. & suiv.

L'année 1481. & les deux suivantes furent signalées par le commencement de la guerre de Grenade dont je parlerai en son lieu, & par des évenemens étrangers où le Roi & la Reine eurent assez peu de part. Ils furent plus spectateurs qu'acteurs. Je ne laisserai pas d'indiquer quelques-uns de ces derniers faits, & de détailler en particulier ce qui regarde le Portugal, où il se fit une espece de révolution. Mais avant que d'en parler, je m'écarte un moment de mon sujet pour dire un mot de la flotte innombrable des Turcs, que Mahomet II. traîna à sa suite à dessein d'inonder l'Italie. En effet, après avoir inutilement assiegé Rhodes durant trois mois, il envoya le célébre Bacha Acomat pour surprendre Otrante, qu'il prit d'assaut le 13. d'Août 1480. Les Barbares n'épargnérent ni hommes, ni bestiaux, ni terres ; tout fut tué, pillé, ou détruit dans les courses fréquentes qu'ils firent au loin. La Poüille devint presque leur proye. La Place d'armes qu'ils avoient occupée, & où ils se retiroient après ces terribles dégâts, fit appréhender à toute l'Italie le joug Ottoman. Tous les

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

Princes Chrétiens se liguérent. Le Pape Sixte IV. & Ferdinand oubliérent quelques ressentimens mutuels au sujet des Collations des Benefices, sur lesquels ils s'accommodérent depuis. Les Rois de Castille & de Portugal préparérent quelques secours de Vaisseaux qui ne vinrent point, ou qui vinrent trop tard, laissant à Alphonse Duc de Calabre la gloire ou le bonheur de chasser les Turcs d'Italie. Son courage, & plus encore la mort de Mahomet II. arrivée le 3. de Mai 1481. à Nicomédie dans la Bithynie, obligérent les Turcs à se rendre après cinq mois de siege, & à se retirer d'Italie, excepté quinze cens hommes dont le Duc de Calabre se servit pour châtier les Florentins, qu'on soupçonna d'avoir attiré les Turcs en Italie. On sçait quelles furent les suites de la mort de Mahomet II. quel soulevement elle excita dans Constantinople; comment il se forma deux partis, l'un en faveur de Bajazeth l'aîné, l'autre pour Zizime né durant que son pere étoit Souverain; comment enfin Zizime vaincu fut contraint de se réfugier en Egypte, puis à Rhodes, & en suite en France, ce qui donna lieu à des Histoires mêlées de Romanesque qui ne sont pas de mon sujet.

Je reviens aux affaires d'Espagne. Pen-

dant que Ferdinand qui dominoit par ſes Ambaſſadeurs dans les Etats Généraux de Navarre, ſe flattoit de rappeller François Phébus dans le Royaume, & de le marier avec ſa ſeconde fille Dogna Jeanne, la mort enleva ce jeune Prince (comme on l'a vû) non ſans ſoupçon de poiſon, après avoir joüé d'une flûte qu'on lui préſenta. Etant ſur le point de mourir il dit ces mots de l'Evangile, *mon Royaume n'eſt pas de ce monde, ne vous troublez point, je vais au pere.* Loüis XI. & Ferdinand ſe diſputérent en vain la Navarre en le mariant à leur guiſe. Sa mort fut toutefois plus favorable aux deſſeins de Ferdinand ſur la Navarre, qu'à ceux du Roi de France; malgré tant de mariages manqués ſoit du frere, ſoit de la ſœur qui lui ſuccéda. Charles d'Anjou mourut la même année 1482. à Marſeille pour le malheur de l'Italie, qui devint par-là le théâtre de la guerre. Alphonſe de Carillo d'Acugna Archevêque de Toléde mourut en même-tems, laiſſant au Cardinal Mendoze Archevêque de Séville ſon rival, ſi connu ſous le nom de Cardinal d'Eſpagne, non-ſeulement ſon Archevêché de Toléde; mais encore toute la confiance & toute la faveur d'Iſabelle & de Ferdinand, qu'il n'avoit, ce ſemble, couronnés qu'au profit de ſon

AN. DE J. C. 1481. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

concurent, tandis qu'il croyoit ne travailler que pour ses propres interêts. Les différens personnages qu'il joüa meritoient en quelque maniere que ses Souverains fussent dispensés d'une partie de la reconnoissance qu'ils lui devoient, si l'on peut jamais s'en dispenser, surtout quand le bien-fait est un Trône. Il est vrai que Carillo toûjours fier, inquiet & remuant, étoit bien moins propre qu'un Prélat insinuant & doux, à entrer dans la faveur de deux esprits aussi jaloux de leur autorité que l'étoient le Roi & la Reine. Délivrez d'un bienfacteur si terrible & si dangereux, ils se virent un ennemi de moins sur les bras. Quelques-uns prétendent que Carillo qui avoit eu toute sa vie la folie de la pierre philosophale mourut extrêmement riche, & qu'il y avoit dans ses coffres des sommes immenses destinées au rétablissement de l'Université d'Alcalá, dont le Cardinal Ximénés devenu Ministre jugea à propos de se servir. On ajoûte que Troïle fils naturel de Carillo ayant été inhumé à côté de son pere, Ximénés fit enlever le corps qu'on enterra ailleurs, pour ne pas immortaliser l'incontinence d'un Archevêque de Toléde. Ceux qui ne voudroient pas reconnoître dans Xi-

ménés le Chriſtianiſme héroïque dont ſes partiſans & l'Hiſtoire même lui font un juſte ſujet de veritable gloire, ou qui jugeroient plus de ce Miniſtre en politiques qu'en Chrétiens, pourroient peut-être ſoupçonner un petit mouvement de vengeance humaine dans ce traitement à l'égard de l'Archevêque de Tolède, qui avoit tenu long-tems Ximénés dans une étroite priſon, pour l'obliger à ceder un bénéfice obtenu par un droit d'expectative. AN. DE J. C. 1481. & ſuiv.

De toutes ces morts de têtes illuſtres, aucune ne fit plus de bruit en Eſpagne que celle du Roi de Portugal Don Alphonſe. Don Juan ſon fils prit enfin une Couronne après laquelle il ſoupiroit depuis long-tems. On a vû le portrait du pere dans ſes actions. La biſarrerie de tous ſes procédés pour envahir la Couronne de Caſtille, ſon projet de mariage avec Jeanne fille de Henry IV. qu'il défendit mal, & qu'il abandonna lâchement, ſes guerres & ſes négotiations à ce ſujet; ſon voyage en France, ſa fuite précipitée; ſon deſſein de ſe cacher dans un Monaſtere à Rome; ſon Traité de Paix avec Ferdinand: en un mot, toutes ſes démarches, marquoient plus de caprice & d'impetuoſité que de cette grandeur d'ame & de cette politique dignes

AN. DE J.C. 1481. & ſuiv.

d'un Monarque. Il ne manquoit cependant pas de talens ; mais il ſçavoit peu s'en ſervir. Son fils au contraire par ſon flegme, ſa dexterité, ſa valeur, ſes exploits, ſa clémence envers les bons, ſa ſévérité contre les méchans, la fineſſe de ſon eſprit, la ſûreté & la promptitude de ſa mémoire, & quantité d'éminentes qualités, paſſa pour un des Princes les plus accomplis, & merita le ſurnom de Juan II. dit le Grand. Mariana en fait un éloge compler en diſant, qu'il égala les Souverains de ſon ſiécle, & qu'il en ſurpaſſa pluſieurs. Sa maxime favorite (ajoûte cet Hiſtorien) fut, que le ſceptre, ou trouvoit des Princes ſages, ou les rendoit tels. Il ſentoit en effet plus qu'aucun autre l'avantage qu'un Roi peut tirer du commerce perpétuel qu'il eſt obligé d'avoir avec des hommes conſommés en tout genre, par la naiſſance, l'éducation, les talens, l'expérience, & l'envie de plaire au Souverain.

Il commença ſon regne par une fermeté & une vigueur qui penſérent lui coûter cher. Comme il s'attaqua d'abord à la Nobleſſe peu ſoumiſe, ou favorable aux malfaiteurs, il ſe forma une dangereuſe conſpiration contre ſa perſonne. Les exécutions de quantité de coupables qu'il

qu'il fit mourir sur l'échaffaut, les airs railleurs dont il se servit pour humilier les Courtisans; les ordres qu'il avoit donnés d'enlever les criminels réfugiés sur les terres des Seigneurs, sans leur en demander l'agrément; sa vigilance enfin, & son inflexibilité à faire observer les Loix, sans aucun égard pour les Grands qui s'en croyoient dispensés, produisirent un violent orage. Don Ferdinand Duc de Bragance, & Don Dominique de Viseu, l'un & l'autre beaux-freres du Roi, étoient les Chefs de la conjuration, où entroit tout ce qu'il y avoit de premiere Noblesse, & de Gentilshommes attachés à leur fortune. Le Roi eût le bonheur de la découvrir avant qu'elle éclatât. Il tenoit les Etats à Evora; il y avoit proposé plusieurs réglemens nouveaux pour la réformation des abus & des désordres. Il réprimoit surtout la licence & la rapacité des Grands qui ruinoient leurs Vassaux; il les soumettoit aux Loix comme le Peuple. Le Duc de Bragance representa avec force, que cette nouveauté anéantissoit la liberté des Seigneurs, & les Priviléges que les Rois leur avoient accordés; il s'offroit à le prouver par les Archives de sa Maison. Le Roi accepta l'offre, & ordonna à Lope Figuérédo son Tréforier,

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

de chercher les Actes en question chez le Duc. Figuérédo parmi les papiers trouva des lettres qui prouvoient une intelligence de ce Prince avec le Roi de Castille en faveur de la conspiration. Figuérédo enleva subitement ces lettres fatales, & les montra au Roi. Don Juan les fit copier, & fit remettre sécrétement les originaux en leur place. Il dissimula quelque tems, & comme les deux Ducs étoient allés un jour à Almérin voir la Reine leur parente, qui avoit fait une fausse couche; Don Juan prit cette occasion de tirer à quartier le Duc de Bragance dans la Chapelle; là il lui fit un long discours, où il lui déclara qu'il étoit instruit de ses liaisons avec Ferdinand; il le prioit en ami d'y renoncer, l'assûrant d'un oubli généreux du passé, pourvû qu'il lui fût fidéle à l'avenir. Le Duc plus troublé que corrigé par ce discours, rassûra le mieux qu'il put sa contenance, & prit le parti de nier tout, ne soupçonnant pas qu'il fût trahi, & que le Roi eût en main des preuves convainquantes pour le confondre; il confirma même ses paroles par des sermens, & porta la dissimulation jusqu'à jurer au Roi une fidélité qu'il avoit dêja violée, prêt à en jurer autant aux mécontens & au Roi de Castille. Après cette entrevûë politique,

ils se séparerent, la sincérité sur le visage, & la rage dans le cœur, résolus plus que jamais de s'observer l'un l'autre, & de se venger. Il paroît toutefois par le discours du Roi, tel qu'on le voit au long dans les Historiens Espagnols, que Don Juan vouloit regagner son beaufrére, & le sauver, après l'aveu qu'il exigeoit de lui. Mais sa bonté méprisée se changea en fureur, sur-tout quand le premier crime fut confirmé, non-seulement par un parjure, mais encore par un second crime qui suivit de près. Le Duc ayant eu de nouvelles liaisons avec la Castille, le Roi qui en fut informé, résolut de traiter le mari de la sœur de sa femme, comme Henry IV. Roi de France traita depuis le Maréchal de Biron. Voici comme la chose arriva. AN. DE J. C. 1481. & suiv.

L'Infant Don Alphonse de Portugal, & l'Infante Dogna Isabelle avoient été remis depuis environ deux années au Château de Mora en qualité d'ôtages & de garants du dernier Traité, & l'on étoit enfin convenu de part & d'autre de les retirer. La Princesse fut reconduite à la Cour de Castille, & le Prince en celle de Portugal, qui étoit alors à Evora. Le Duc de Bragance voulut l'y accompagner pour achever de dissiper les soupçons du Roi de Portugal. Mais il ne

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

ſçavoit pas que Don Juan avoit été averti de ſes nouvelles pratiques avec la Caſtille, par Gaſpard & Pédro de Juſarté, ſerviteurs mêmes du Duc qu'ils trahiſſoient. Don Juan l'attendit à la Cour avec impatience pour le confondre & le punir. A peine y fut-il arrivé au mois de Mai 1483. que Don Juan ſe ſaiſit de ſa perſonne, & le mit entre les mains de la Juſtice. On lui fit ſon procès dans les formes. Il fut convaincu du crime de leze-Majeſté, & condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut executé dans la Place publique d'Evora. Avec lui on décapita ſix Gentilshommes, les autres ſe ſauvérent, entre leſquels furent le Connétable, & les freres du Duc de Braganſce. Sa femme envoya promptement ſes trois fils en Caſtille, pour les mettre à couvert de la colére d'un Roi qui n'avoit pas épargné le crime dans le beaufrere de la Reine ſon épouſe, & qui étoit reſolu de porter la punition juſqu'où elle pouvoit aller. Le lendemain de cette terrible exécution, le Roi fit appeller Don Dominique Duc de Viſeu frere de la Reine, & complice de la conſpiration; il lui pardonna à cauſe de ſa grande jeuneſſe & de ſon imprudence; il ſe contenta de l'avertir paternellement de ſe comporter déſormais avec tant de ſa-

geſſe & de précaution, qu'il ne lui donnât pas lieu de le traiter, comme il avoit fait le Duc de Bragance. Ce jeune Prince confondu par ce diſcours ne put répondre qu'en baiſant les mains au Roi. AN. DE J. C. 1481. & ſuiv.

La mort du Duc de Bragance toute effrayante qu'elle étoit, n'éteignit pas la conſpiration. Les Conjurés n'en devinrent que plus furieux, & le mal s'aigrit par la violence du remede. Le jeune Duc de Viſeu avoit toûjours aſpiré à regner. Soit imprudence de jeuneſſe, ſoit ambition veritable, il oublia bien-tôt le danger auquel il avoit échappé, & prêta l'oreille à la Ligue dont le but étoit de ſe défaire du Roi, & de le mettre en ſa place ſur le Trône. Les principaux Chefs étoient, Garcie Ménézés Archevêque d'Evora, Ferdinand ſon frére, Lope d'Albuquerque Comte de Pegnaçor, ſon frere. Don Pédre, les Ataydes pere & fils, Guttiere Coutigno, & Fernand Sylveyra. Après pluſieurs conférences ſécretes, ils conclurent avec Don Dominique Duc de Viſeu de chercher toutes les occaſions de ſurprendre le Roi qui étoit à Sétubal, & de le poignarder. Parricide exécrable dont le Ciel préſerva Don Juan, & dont il fit retomber l'horreur & le châtiment ſur les Conjurés. L'Archevêque auſſi débauché que per-

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

fide à son Roi, entretenoit la sœur d'un certain Diegue Tenoco ; elle surprit le sécret de son amant & le dit à son frere, qui s'étant déguisé en Cordelier alla heureusement tout découvrir au Roi, & le prier de se tenir sur ses gardes. Peu de jours après Vasco Coutigno frere d'un des Conjurés ayant appris le fil de la conjuration de la bouche de son frere même, qui n'avoit pas fait de difficulté de la lui révéler, parce que Vasco venoit d'être disgracié, & se disposoit à aller en Castille, résolut de faire sa paix avec Don Juan, en l'avertissant de ce qui se tramoit. Il le fit, & le Roi récompensa Ténoco & Vasco chacun selon sa naissance ; il donna des bénéfices considérables au premier, & fit le second Comte de Varva & d'Estrémos.

Malheureusement le jour même que les Conjurés avoient choisi pour se rendre de divers endroits à la Cour avec le Duc de Viseu, le Roi ayant fait sa priére dans une Eglise aux environs de Sétubal, dont il étoit imprudemment sorti peu accompagné, étoit monté sur une barque avec quatre Seigneurs seulement, pour joüir quelques momens du plaisir de la pêche. Sur le soir comme il songeoit à regagner le rivage, il apperçut environ trente des Conjurés qui l'atten-

doient pour exécuter leur attentat. Un de ſes valets de chambre nommé Antoine Foria lui parla à l'oreille, & l'avertit de ce qu'il ſoupçonnoit à trop juſte titre. Comme il n'étoit plus queſtion de reculer, le Roi prit le parti d'aborder & de diſſimuler. Il ſe rendit tellement maître de ſon air & de ſes maniéres en ce moment critique, qu'ayant ſauté à terre, & étant monté ſur le champ à cheval, il appella en ſouriant le Duc de Viſeu, & lui dit auſſi-bien qu'à ceux de ſa ſuite tant de choſes gracieuſes qu'il les déconcerta. Ils n'oſérent alors attenter à ſa vie; mais comme il ne pouvoit aiſément ſe délivrer d'eux, & qu'il falloit attendre ſa garde qu'il avoit ſécrétement envoyé chercher, il ſe détermina à marcher au milieu d'eux juſqu'à l'Egliſe de Notre-Dame dite l'*Antique*; là après une courte priére, il s'appuya contre un mur pour avoir l'œil ſur le moindre mouvement de ſes aſſaſſins, avec leſquels il ſe mit à s'entretenir avec autant de ſens-froid & de gayeté, que s'il n'eût eu rien à craindre de leur fureur. Il apperçût Vaſco Coutigno qui s'étoit mêlé parmi eux à deſſein de le ſervir. Pour affecter davantage d'ignorer la conjuration, Don Juan l'appella, & badinant familiérement avec lui, il fit ſemblant de le dé-

AN. DE J. C. 1481. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

tourner du projet qu'il avoit formé, avec sa permission, de se retirer en Castille. Par ce moyen il traîna si naturellement & si heureusement la conversation, qui fut assez longue, que les Conjurés, quoiqu'ennuyés de tant de délais, & prêts à chaque instant à se jetter sur lui, donnérent le loisir aux Gardes & aux Courtisans de venir en grand nombre le tirer de ce cruel embarras, dont ni eux ni les assassins n'apperçurent aucun trait sur son visage. C'est ainsi qu'il se déroba à ce danger le Vendredi 26. d'Août 1484. Dieu ayant en quelque maniére suspendu par un rayon de sa Majesté des mains furieuses prêtes à se tremper dans le sang de l'oinct du Seigneur.

Don Juan laissa passer encore quelques jours pour donner moins de soupçons à ses ennemis, & pour s'assûrer de toutes les particularités de la conspiration. Quand il eut toutes les lumiéres qu'il desiroit, il manda au Duc de Viseu qui s'étoit retiré à Palmela avec Dogna Béatrix sa mere, pour être à portée de sçavoir l'issuë de ses déteſtables projets, de venir le trouver à Sétubal sous quelque prétexte qu'il imagina; soit presſentiment, soit trouble de conscience, le Duc se trouva embarrassé, vû le danger d'obéïr ou de n'obéïr pas. Après

quelque irreſolution ſe fiant ſur ſa bonne fortune, il prit le parti d'obéïr ; mais à peine ſe fut-il préſenté, que le Roi lui-même le poignarda de ſa main, & le fit tomber mort à ſes piés, ſans qu'il eût proféré une ſeule parole. Il étoit nuit, & le Roi étoit alors dans un appartement de la maiſon de Don Nugno d'Acugna, accompagné de trois de ſes confidens. Il dit à ce malheureux Prince en le perçant : *Va miſérable, & apprends au Duc de Bragance le dénouëment de ſa deteſtable intrigue.* Ainſi mourut Dominique Duc de Viſeu âgé d'environ vingt ans, duppe de l'Aſtrologie judiciaire, dont les partiſans impoſteurs & flatteurs l'avoient aſſûré qu'il regneroit. Pour conſoler Béatrix ſa mére, le Roi adopta en quelque maniere le Prince Emanuel frere du Duc de Viſeu, comme s'il eût prévû ce qui devoit arriver ; ſçavoir, qu'il ſeroit ſon ſucceſſeur. Il lui donna les Etats de ſon frere, & le fit nommer Duc de Béja, pour ne plus entendre le nom odieux de Viſeu. Emmanuel plus heureux qu'un frere, que les Aſtrologues avoient flatté de l'eſpoir du Trône, monta en effet ſur celui de Portugal, au défaut de l'héritier légitime Don Alphonſe, qui mourut d'une chûte de cheval dans un tournois l'an 1492. huit

AN. DE J. C. 1481. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

mois après son mariage avec Isabelle de Castille. Cependant afin qu'il fût dit dans ces tems de superstition, que le bonheur d'Emmanuel étoit veritablement écrit dans les Astres : son élévation, ses conquêtes, & les découvertes que firent depuis les Portugais sous son Regne, furent, dit-on, annoncées par l'Evêque de la Garde, qui avoit tiré son horoscope. Du moins voulut-on, que la Sphére dont ce jeune Prince avoit fait le corps de sa Devise, fût un présage certain de sa future grandeur.

Dès que les Conjurés eurent appris la destinée de leur Chef, ils tâchérent de se dérober à la colére du Roi le plus promptement qu'il leur fut possible. Mais tous ne furent pas assés prompts ou assés heureux pour y réüssir. Don Pédre d'Albuquerque, l'Archevêque d'Evora, Ferdinand Ménésez son frere, Pédro d'Ataïde le fils, & Guttiére Coutigno furent pris. De ces cinq on épargna le dernier, à cause de Vasco son frere; on le mit dans une Tour où il mourut peu de tems après, soit de chagrin, soit autrement. Il en arriva autant à l'Archevêque, qu'on trouva mort sur la citerne de la Forteresse de Palméla, où on l'avoit empriſonné. Les autres furent décapités & mis en quartiers.

Ceux qui eurent le bonheur de s'enfuir en Castille ou ailleurs, traînérent une vie misérable, & moururent la plûpart dans l'opprobre & dans l'indigence, comme pour montrer que le Ciel punit tôt ou tard les projets, même inutiles, d'un parricide aussi exécrable que celui qu'ils avoient médité. De ce nombre étoit Don Alvare d'Ataïde le pere, qui avoit attendu à Santaren l'issuë de la conjuration, résolu d'aller ensuite avec des hommes armés enlever du Convent de Conimbre la Princesse Jeanne, afin de la tenir dans une Forteresse plus sûre. Entrepriſe qui pourroit paroître concertée avec le Roi de Castille, pour lui ôter l'unique crainte qui pût l'arrêter, sçavoir, de trouver encore quelque ennemi assez puissant & assez hardi, pour lui opposer ce fantôme de Reine, malgré ses vœux de Religion, & pour entreprendre de la couronner en rompant ses liens. Quoiqu'il en soit de ce soupçon fondé sur un fait réel, Ferdinand n'avoit pas besoin de cette précaution, étant devenu par son adresse aussi absolu dans ses Etats, que Don Juan le devint dans les siens par les exemples de séverité dont je viens de parler.

AN. DE J. C. 1481. & suiv.

Le Roi de Castille vit mourir l'année 1483. un de ses plus redoutables concurrens en fait de politique: c'étoit Loüis

AN. DE J. C. 1476. & ſuiv.

XI. Roi de France. Il y avoit toutefois long-tems que ce Monarque uniquement occupé du ſoin de prolonger un reſte de vie languiſſante qu'il ne pouvoit ſonger à quitter qnand elle l'abandonnoit, avoit ceſſé de ſe faire craindre au dehors. Ce qui embarraſſoit Ferdinand étoit la maniére de recouvrer les Comtés de Rouſſillon & de Cerdaigne que Loüis XI. avoit toûjours retenus. Les Hiſtoriens Eſpagnols ne font point de façon de dire, que ce Prince en avoit ordonné la reſtitution à ſa mort, & même par teſtament ; mais on ne voit pas ſur quoi ils ſe fondent, ſi ce n'eſt ſur la parole de deux Cordeliers gagnés, qui le dirent à Charles VIII. Voici le vrai. Don Juan Roi d'Arragon & de Navarre pere du Roi de Caſtille avoit engagé le Rouſſillon & la Cerdaigne à Loüis XI. pour en obtenir la ſomme de trois cens mille écus d'or avec des troupes, dont Jacques d'Armagnac ſe ſervit pour dégager Ferdinand des mains des Rebelles, qui étoient ſur le point de le prendre à Girone. Durant environ trente années l'Eſpagne redemanda ſouvent ces païs engagés, ſans reſtituer les trois cens mille écus d'or. Souvent elle fit des démarches qui pouvoient autoriſer Loüis XI. à ne pas rendre ce qu'on

tâchoit de lui ravir par des voies injuſtes & contraires aux Traités. Ces conteſtations durérent juſqu'à l'année 1493. dix ans après la mort de Loüis XI. & au tems de la plus brillante conquête de Ferdinand, qui venoit de terminer la guerre de Grenade après avoir ſubjugué les Maures. Ce Conquérant politique voyant Charles VIII. déterminé à porter la guerre en Italie, & ſe croyant de ſon côté en droit & en état de traverſer ce deſſein, prit cette occaſion de redemander avec autant d'inſtance que d'artifice, le Rouſſillon & la Cerdaigne. Le Roi de France vouloit détrôner le Roi de Naples parent de Ferdinand; & il s'agiſſoit d'engager Ferdinand à demeurer neutre dans cette guerre. Celui-ci vendit ſa neutralité prétenduë pour le Rouſſillon & la Cerdaigne. Il trouva le ſecret d'engager dans ſon parti Olivier Maillard Cordelier, Prédicateur du Roi, & ſon confrére Jean Manſierne Confeſſeur de la Ducheſſe de Bourbon. Ces deux Moines prirent le Roi Charles VIII. du côté de la conſcience, & lui repréſentérent, que la France ayant retiré des Païs engagés beaucoup au-deſſus de la ſomme prêtée, les deux Comtés ne lui appartenoient plus; que Loüis XI. avoit ordonné à ſa mort qu'on les reſtituât;

AN. DE J. C. 1481. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1481. & ſuiv.

que juſqu'à ce qu'on eût fait cette reſtitution il demeureroit dans le Purgatoire; & que le Ciel ſeroit fermé pour Charles VIII. lui-même, s'il ne ſe preſſoit d'accomplir les ordres de ſon pere.

Soit ſcrupule, ſoit politique mal entenduë; le Roi Charles malgré les vives oppoſitions de ſon Conſeil, conclut par ſon autorité ſuprême à rendre le Rouſſillon & la Cerdaigne, à condition ſeulement que Ferdinand demeureroit neutre dans la guerre qu'on ſe propoſoit de faire au Roi de Naples. Les Bourgeois de Perpignan eûrent beau s'oppoſer à cette reſtitution, alléguant que ſi on livroit cette barriere, le Roi de Caſtille pourroit entrer ſans oppoſition dans le Languedoc quand il lui prendroit envie de ſe broüiller avec la France; que c'étoit ſon deſſein, & que ſes ſucceſſeurs au moins viendroient à bout d'y réüſſir. On n'écouta ni raiſons ni remontrances. Le Roi, ſeul de ſon ſentiment voulut être obéï. Loüis d'Amboiſe ne balança pas à rendre la Place; il ſe preſſa même d'obéïr ſans repréſentation, ce qui donna lieu à ſes ennemis de publier, que l'Or d'Eſpagne avoit rendu ſon obéïſſance plus prompte & plus exacte. Le Traité fut ſigné: le Rouſſillon & la Cerdaigne furent réünis

à la Couronne d'Eſpagne juſqu'au tems de Loüis XIII. qui les reprit. La paix des Pyrénées les remit enfin ſous la domination de la France. A l'égard de Ferdinand non-ſeulement il ne paya point les trois cents mille écus d'or (on ne les avoit pas même demandé dans ce biſarre Traité) mais loin de tenir ſa parole, & d'accomplir l'unique condition qu'on avoit éxigée de lui, il ne fit pas difficulté de ſe déclarer pour le Roi de Naples contre la France, choſe unique que Charles VIII. vouloit empêcher, en ſacrifiant ſi légérement les Comtés de Rouſſillon & de Cerdaigne.

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.

J'ai parcouru par anticipation cet événement ſur la fin de cette Hiſtoire que je me preſſe de mener au terme propoſé; comme j'ai anticipé la révolution de la Navarre, afin de faire appercevoir au Lecteur comme dans un lointain, par quels reſſorts de politique & de bonheur Ferdinand vit les membres épars de l'Eſpagne ſe rapprocher les uns des autres, & former ce corps redoutable & puiſſant, dont il fut en quelque maniere le créateur & le chef. On a vû dans un grand détail (plus grand, j'oſe le dire, que dans aucune autre Hiſtoire d'Eſpagne) l'Arragon ſe

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.

réünir insensiblement avec la Castille; contre toutes les apparences, malgré tous les obstacles du dedans & du dehors, & par des voyes supérieures, ce semble, à toute la prudence humaine. Ces deux Royaumes n'avoient d'abord été que deux Comtés unis & dépendans de la Couronne de Navarre sous le Roi Don Sanche le Grand. Après sa mort ils devinrent Royaumes à leur tour, & ils demeurérent séparés durant quatre cens quarante-cinq ans, jusqu'à ce qu'ils furent enfin rejoints d'une maniere ferme & stable sous Isabelle & Ferdinand par le Traité de Paix fait entre la Castille & le Portugal l'an 1479. C'est ainsi que la Castille soumise d'abord à la Navarre, aussi-bien que l'Arragon, soumit peu à peu à son tour l'Arragon, la Navarre ensuite, puis tout le reste de l'Espagne. Mais la réünion des deux principales Couronnes ayant été le principe de toutes les autres réünions qui suivirent en divers tems, on a crû devoir borner la carriére des Révolutions d'Espagne à cette importante révolution qui entraîne tout le reste. En effet, outre la Navarre, le Roussillon & la Cerdaigne, que nous venons de voir se réünir à la domination de Ferdinand & d'Isabelle, ces

deux Fondateurs de la monarchie universelle d'Eſpagne dans l'un & l'autre hémiſphére, conquirent en dix ans le Royaume de Grenade, & ruinérent entiérement l'empire des Maures. Cette célébre conquête eſt tellement liée à celles que je viens de décrire, qu'il m'a paru néceſſaire en terminant cet ouvrage, d'en donner une idée aſſez étenduë pour n'en rien perdre d'eſſentiel, & aſſez ſuccincte pour la préſenter plus vivement aux yeux du Lecteur, comme une des principales ſuites de la grandeur Eſpagnole portée au ſuprême dégré par Iſabelle & Ferdinand.

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.

On a vû dans le commencement de cet Ouvrage, que les Maures étoient entrés en Eſpagne vers l'an 712. de JESUS-CHRIST; ils en ſubirent le joug l'an 1492. Je dois rappeller en peu de mots les mouvemens de cet eſſain d'Infidelles que la Providence tranſporta dans une Région Chrétienne pour la punir, & qu'elle proſcrivit au bout d'environ huit cens ans pour en délivrer les Chrétiens. Il faut ſe ſouvenir que cette innondation de Barbares fut l'effet d'un dépit du Comte Julien contre le Roi Don Rodrigue, Prince livré à ſes infames plaiſirs: que le fameux Tarif à la tête d'une nombreuſe armée d'Afri-

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483. cains ravagea les Iſles & les côtes Eſpagnoles : que le Prince Sanche & Don Rodrigue après pluſieurs efforts inutiles perdirent ſucceſſivement deux batailles qui déciderent du ſort de l'Eſpagne : que les Vainqueurs appellant du fond de l'Afrique des millions de guerriers, firent en quelque maniére déſerter leur Patrie, pour former dans l'Europe une nouvelle Nation : que les malheureux reſtes des vaincus ayant choiſi Pélage pour Roi, ce brave Prince ſoûtint par ſa valeur les débris de ſa Monarchie dans les Aſturies, laiſſant à ſes ſucceſſeurs la néceſſité de faire une guerre éternelle aux Conquérans, plus ou moins heureuſement, à proportion de leur adreſſe, de leur bravoure, & des conjonctures : qu'ils reprirent inſenſiblement la ſupériorité juſqu'à réduire les Maures à un coin de l'Eſpagne qu'ils avoient auparavant preſque entiérement ſubjuguée : que les Infidéles cantonnés dans les extrémités de la Péninſule où ils étoient ſupérieurs, par la facilité de communiquer avec l'Afrique, fondérent entre la Murcie & l'Andalouſie, une autre Monarchie Eſpagnole aſſez ferme & aſſez durable pour tenir tête à la domination légitime durant près de huit ſiécles : que ce Royaume étranger dans

le ſein du Chriſtianiſme étoit formé de plus de cent Villes conſidérables & bien fortifiées, dont Grenade la plus belle de toute l'Eſpagne étoit la Capitale : que cette grande Ville étoit ſituée dans le plus riche, le plus doux, & le plus beau climat de toute la Région, qui eſt entrecoupée de collines, de plaines & de ruiſſeaux propres à entretenir la fécondité de la terre, l'agrément des vûës de Grenade, & la bonté de ſon air : que les diviſions des Eſpagnols tantôt entre eux, tantôt avec d'autres Nations voiſines firent ceſſer leurs guerres contre les Maures ; que les tréves plus longues ou plus courtes ſuivant les interêts réciproques, ou plûtôt ſelon le caprice des uns & des autres, ſe renoüoient preſque auſſi-tôt qu'elles étoient rompuës : que les deux Nations, quoique bien différentes de mœurs & de religion, laſſées de tant d'alternatives s'accoûtumérent à vivre enſemble dans une eſpece de paix ou d'équilibre politique, que le tems & les circonſtances rendoient néceſſaire de part & d'autre : qu'enfin les intérêts différents des petits Etats Eſpagnols, preſque toûjours déſunis par la guerre autant que par la multiplicité des Rois, furent la principale cauſe qui maintint

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483.

AN. DE J. C. 1481. 1482. 1483. au milieu d'eux une domination ennemie & intéreſſée à ſemer la diſcorde entre les Souverains Eſpagnols, capables de la renverſer tous enſemble, & trop foibles pour l'attaquer chacun en particulier.

La Providence avoit ménagé à Ferdinand & Iſabelle le bonheur de réparer la faute de Rodrigue. Ils ſubjuguérent & furent cauſe que l'on chaſſa de l'Eſpagne pluſieurs années après, des étrangers que l'incontinence d'un méchant Roi y avoit introduits & rendu les maîtres. A juger humainement des révolutions qui arrivent dans les Etats, les Maures furent la premiere ſource de leur ruine. La politique raffinée de Ferdinand & d'Iſabelle, aidée d'un courage égal, & ſoûtenuë par la prudence & la valeur de quantité de Grands hommes, qui ne ſont jamais rares dans les beaux regnes, terminerent enfin cette étonnante révolution.

Albohacen dix-neuviéme Roi Maure; de la Maiſon des Almohades, commença imprudemment les hoſtilités. Il profita des occupations du Roi de Caſtille & de la négligence du Gouverneur de Zahara, fortereſſe conſidérable qu'il ſurprit la nuit du 27 de Decembre 1481. Il allégua pour ſe juſtifier d'une ruptu-

re si téméraire de la tréve toute récente, une raison apparente quoique singuliere, c'est-à-dire la coûtume des deux Nations, qui de tout tems distinguoient subtilement les surprises d'avec les siéges dans les formes, & les brigandages imprévûs, des guerres reglées: de sorte qu'on se permettoit durant les tréves, les attaques ou les irruptions, qui n'avoient point l'air de siége ou de guerre. Albohacen avoit quelque apparence de raison pour le fonds, puisque cette bisarre coûtume tenoit anciennement lieu de Loi militaire entre les deux Peuples, qui y trouvoient leur avantage par la nécessité où ils se mettoient de se tenir toujours alertes les uns contre les autres: mais il paya chérement l'imprudence qu'il eut d'user de finesse avec une Cour plus fine qu'il ne l'étoit. Sur ce principe de l'ancien usage le Roi Maure alla toûjours en avant, & malgré les plaintes des Castillans il fit d'autres tentatives, quoiqu'infructueuses, sur d'autres Places importantes. Les Espagnols par représailles prennent leur tems pour se venger au double: ils surprennent la forte Place d'Alhama, égorgent le corps de garde, ouvrent les portes du Château, y introduisent trois cens soldats, se rendent

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

maîtres de la Ville & de la Citadelle ; & par ce moyen réparent la perte de Zahara.

Des préludes si légers en apparence furent en effet l'origine de la révolution du Royaume de Grenade. Le terme de sa chûte étoit arrivé, & si l'on en croit les Espagnols, aussi superstitieux alors que les Maures, il avoit été prédit par un vieillard, qui après l'imprudente démarche que l'on fit en rompant la tréve par la prise de Zahara, se mit à crier dans les ruës de Grenade. » Les débris » de Zahara vont retomber sur nous ; » notre fin approche ; puissai-je être » faux Prophête ! » Albohacen avoit trop irrité des ennemis devenus plus politiques, & aussi braves que les Maures. Il ignoroit que Ferdinand, Isabelle, Ximénés, Gonsalve de Cordouë, le Marquis de Cadix, & tant d'autres hommes extraordinaires, étoient des génies capables non-seulement d'abbattre sa puissance, mais de bouleverser comme ils le firent, l'Affrique, l'Italie, & le nouveau monde. Ce fut pourtant à eux, je veux dire à Isabelle & à Ferdinand, sources de tant de merveilles prêtes à éclore, & premiers moteurs de tant de têtes qui se formoient pour la guerre & le cabinet, que le Roi Infidéle osa faire

porter ces fiéres paroles, quand on lui demanda le tribut ordinaire, » Dites à » vos Maîtres, que les Rois de Grena- » de rendoient véritablement homma- » ge à ceux de Caſtille par quelques » pieces d'or: mais que nous ne battons » plus de cette monnoye. « ( Voilà, dit-il, en montrant une lance ) » la » monnoye dont nous vous payerons » dorênavant. «

AN. DE J. C. depuis 1481. juſqu'à 1492.

A peine eut-il appris la nouvelle de la priſe d'Alhama par les Eſpagnols qu'il leva le maſque. Il regardoit avec juſtice cette Place, comme une des portes de ſon Royaume; il y marcha en diligence à la tête d'un armée formidable, & par le nombre & par la bravoure. Il avoit trois mille Fantaſſins & trois mille Cavaliers. Les Eſpagnols encore trop occupés de leurs guerres récentes, & déſaccoutumés d'avoir affaire aux Maures, furent plus lents à faire leurs levées. Heureuſement pour eux la Ville quoiqu'attaquée vivement, & privée d'eau par les aſſiégeans, qui avoient détourné la riviére, tint bon juſqu'à l'arrivée du ſecours. On mit en fuite les Maures. Ferdinand y accourut en perſonne, fort inquiet du ſuccès de ſa grande entrepriſe encore ſecrette, ſur la conquête du Royaume de Grenade.

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

Mais il n'étoit plus question de paix ni de ménagement avec les Maures qui s'étoient démasqués, & qui vouloient profiter eux-mêmes des embarras de la Cour de Castille. Toutesfois son inquiétude étoit bien fondée, puisque le projet de cette conquête commençoit à éclater malgré lui, avant qu'il eût eû le tems de faire les préparatifs qu'il avoit jugé nécessaires, & qui sembloient demander quelques années de repos. La nécessité de repousser la force par la force l'obligea de tenter la fortune, & le bonheur voulut que la division se mît parmi les Maures, chose unique qui pût les perdre dans ces conjonctures; & qui justifia le parti d'Isabelle, plus intéressée à cette conquête que Ferdinand; lorsque par l'avis du Pere Ximénés son Confesseur, elle se mit en tête de précipiter l'entreprise.

On commença tout de bon ce grand ouvrage. Mais les commencemens ne furent pas heureux. Le Roi de Castille se vit contraint de lever le siége de Loxa, qu'il avoit attaquée peu prudemment avec une armée trop foible, & sans concert ni intelligence entre ses Lieutenans Généraux. En revanche il secourut à propos Alhama, que les Maures assiégeoient une seconde fois. Cependant

pendant leurs diſcordes inteſtines fondées ſur des mécontentemens, ou plutôt ſur leur inconſtance naturelle, étoient arrivées à leur comble. C'étoit là ſeule choſe ſur laquelle le Conſeil de Caſtille avoit ſagement compté en ſouſcrivant à l'avis d'Iſabelle. L'eſprit de vertige qui ſaiſit les Grenadins, les porta à chaſſer de Grenade leur propre roi Albohacen à l'occaſion que je vais dire, ſans pourtant garantir entiérement la verité de toutes les circonſtances, puiſque le judicieux Mariana n'en dit rien ou peu de choſe. Cependant; outre qu'il eſt trop concis dans ce qui concerne la guerre des Maures, ainſi que dans tout le reſte, ne diſant que ce qu'il ne peut omettre ſans manquer à la fidelité d'une Hiſtoire générale, il eſt certain qu'il ne dément aucune des circonſtances que racontent Bléda & Carvajal, Auteurs dont il s'eſt ſervi comme de garants ſûrs pour le fonds, & que j'ai crû pouvoir prendre pour guides après lui, ſans m'écarter de ſa route, & d'autant plus ſûrement qu'ils font profeſſion de traiter uniquement des guerres des Maures, ſur la foi de Pierre Martyr & d'autres Auteurs contemporains.

AN. DE J. C. depuis 1481. juſqu'à 1492.

Le Roi de Grenade qui avoit déja des héritiers de ſes Etats, s'aviſa, dit-

AN. DE J. C. depuis 1481. juſqu'à 1492.

on, dans un âge avancé d'aimer une Chrétienne, que ſa beauté fit appeller *Zoraïa* en langue Arabeſque, c'eſt-à-dire, *Etoile du matin*. Sa paſſion alla juſqu'à l'épouſer, après avoir répudié ſa femme légitime, qui étoit ſa proche parente. Non content de cet éclat odieux, il devint eſclave des jalouſies & de l'ambition de ſa nouvelle épouſe. Elle entreprit de faire donner la préference à ſes enfans au préjudice des fils du premier lit, en privant ceux-ci de la ſucceſſion au Thrône. L'amour aveugla le vieux Roi au point d'écouter les ſoupçons, & de ſervir les fureurs d'une Maîtreſſe ambitieuſe, qui avoit ſacrifié ſa Religion à ſes interêts. Il épouſa ſa rage, étouffa la tendreſſe paternelle, & regarda comme ennemis, des enfans qu'il avoit tendrement aimés, & dont tout le crime étoit d'avoir une marâtre qui ne cherchoit qu'à les faire perir. Il prononça leur Arrêt, & les fit maſſacrer dans ſon Palais de l'Alhambra. Mais la Reine répudiée eut l'adreſſe & le bonheur de dérober à ſa barbarie l'aîné avec le dernier de tous, qu'elle fit deſcendre par une fenêtre de la Tour où elle étoit reléguée. Ils ſe réfugiérent à Cadix chez des Maures mécontens, qui les reçûrent avec joie, comme des Prin-

ces capables de venger un jour leurs injures, & de rendre leur parti plus redoutable. Ils ne ſe trompérent pas. La tyrannie du vieux Roi, ſes infâmes amours, ſa cruauté envers ſon propre ſang, & ſon imprudence à attaquer les Rois de Caſtille dans des conjonctures ſi délicates pour la Nation Maure, donnérent lieu aux mécontens de Grenade (& preſque tous l'étoient) de prendre un parti de déſeſperés, d'appeller de Cadix l'aîné des Princes du premier lit, de profiter de l'abſence d'Albohacen, & de placer ſur ſon Thrône ſon fils Mahomet Boabdil ou Abdala, ſurnommé depuis le *Petit Roi*. La conjuration fut ſi ſecrette & ſi bien concertée, que tout réüſſit au gré des Conjurés. Vainement Albohacen tenta de rentrer dans Grenade par force ou par adreſſe. Les Rebelles étoient les maîtres. Il ſe vit déthrôné en un jour, ſans autre reſſource que celle qu'il trouva dans Malaga, Baça, & quelques autres Villes, qui ſe firent un mérite d'une fidélité généreuſe, mais trop funeſte à une Nation dont les Eſpagnols avoient juré la ruine, & qui y concouroit en ſe donnant deux Rois. La fierté Maureſque plus forte que l'adverſité, & que la diſcorde entre deux partis furieux, ſoûtint cependant les

AN. DE J. C. depuis 1481. juſqu'à 1492.

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

Maures, & les réünit même au dehors contre l'ennemi commun. D'ailleurs Ferdinand occupé par de fâcheuses affaires, leur donna lieu de respirer durant l'année 1483. sans pourtant perdre entiérement de vûë le grand objet de la conquête qu'il avoit méditée. Le Pape Sixte IV. la facilita d'une maniére qui tira à conséquence. Il permit pour une fois seulement de lever sur le Clergé cent mille ducats; & de faire une Croisade où les particuliers payeroient de leurs personnes ou de leur argent; & l'usage de ces levées se perpetua au profit immense des revenus du Thrésor Royal.

Les Espagnols, malgré les divisions des Maures, essuyérent un échec, qui leur fit plus de honte que de dommage, dans le territoire de Malaga où étoit Albohacen. Le Prince son frére homme de tête & de valeur eut l'avantage & la gloire de faire échoüer une entrepriſe de quelques Seigneurs rassemblés. Ils s'étoient mis en tête de ravager le païs, & d'insulter Malaga avec divers petits partis qui ne faisoient pas en tout trois mille chevaux. Ils s'engagérent témérairement dans des montagnes impraticables à d'autres qu'aux païsans & aux soldats du lieu: on les accabla de traits & d'arquebusades à la vûë de Malaga,

entre deux Monts extrêmement ſerrés, & on les battit encore ſur la hauteur, où il fallut néceſſairement grimper. Il y périt quatre cents perſonnes de la principale Nobleſſe, & preſque tout le reſte fut pris ou tué. AN DE J. C. depuis 1481. juſqu'à 1492.

Les Chrétiens ſe remirent bien-tôt de la frayeur extrême que ce déſaſtre leur avoit cauſée; ils eurent honte d'avoir fait triompher les Infidéles de leur témerité déplacée. L'émulation du bien public, qui ſe mit entre les deux Rois Maures diviſés entre eux, & uniquement réünis contre les Chrétiens, fournit aux Eſpagnols une occaſion d'avoir leur revanche. La victoire que le pere venoit de gagner à Malaga engagea le fils à tenter de ſon côté une entrepriſe qui pût lui donner du crédit dans ſon parti. Il ſe détermina à faire une irruption vers Lucéna pour aſſieger enſuite cette Place. Lucéna, Ville peu fortifiée n'auroit pas manqué d'être emportée par les Grenadins, ſi Fernandés de Cordouë Gouverneur de la Ville n'eût trouvé le ſecret de les arrêter par ſa bravoure, & de les amuſer par ſa prudence juſqu'à l'arrivée du Comte de Cabra, qui accourut au ſecours. Les Maures ne l'attendirent pas; ils levérent le ſiége, & après avoir ravagé les

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

environs, ils prirent la route de Loxa chargés d'un riche butin. Le Comte de Cabra avec sa petite armée, qui ne faisoit que la dixiéme partie de celle des ennemis, résolut de les poursuivre. Il sçavoit qu'ils devoient passer un torrent que les pluyes avoient extrêmement grossi; il fonda son projet qui parut d'abord trop hardi, sur la nécessité de ce passage peu favorable aux Maures; & il ne se trompa point dans ses vûës. Tout s'éxécuta comme il l'avoit prémédité. Dès que l'Infanterie fut à l'autre bord du torrent, il tomba sur la cavalerie qui formoit l'arriére-garde, tandis que Don Alphonse d'Aguilard, quoique peu accompagné, prit en flanc l'Infanterie qui s'étoit débandée. Une terreur panique se saisit de l'armée Mauresque. L'Infanterie se mit à fuir d'un côté; de l'autre la Cavalerie qui faisoit face, fut mise en déroute avec un si grand carnage, qu'il resta plus de cinq mille Maures partie tués, partie prisonniers. Boabdil s'étant caché dans des broussailles fut découvert, & conduit à Lucéna, qu'il avoit voulu surprendre: malheureux d'avoir été peu secondé par son armée & d'avoir hasardé une entrepriſe qui lui coûta d'abord la liberté, puis la Couronne, après une longue suite d'événemens qu'il faudra développer.

Ferdinand de ſon côté n'avoit pas été oiſif. Il étoit déſcendu dans la plaine de Grenade, où il avoit ruiné le Païs, renverſé les fortifications de Tajara, & mis tous les environs de Grenade en déſordre. Il arriva triomphant à Cordouë, mais avec beaucoup moins de gloire que le Comte de Cabra, qui traînoit à ſa ſuite un Roi captif. La priſe de ce jeune Roi cauſa plus de mouvement que la guerre même. Albohacen ſon pere le redemanda, mais avec des propoſitions ſi déraiſonnables & ſi fiéres, qu'on les rejetta avec indignation. Le Conſeil de Caſtille étoit trop politique pour rendre un fils malheureux à un pere irrité, qui par là eût réüni ſous ſon pouvoir les deux factions des Maures. La Cour qui étoit à Cordouë où l'on fit venir Boabdil, ſe trouva ſeulement partagée entre deux partis; l'un étoit de retenir ce Prince; l'autre, de lui rendre la liberté. Il la demandoit à des conditions trop avantageuſes à l'Eſpagne pour être dédaignées. On balança toutesfois les raiſons de part & d'autre; il y en avoit de bien fortes pour ne pas renvoyer un Prince que la fortune avoit livré aux Eſpagnols, & dont la captivité ſembloit garantir la perte des Grénadins trop irrités pour faire une paix

AN. DE J. C. depuis 1481. juſqu'à 1492.

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

solide avec les Chrétiens, & trop forts si on leur rendoit un Roi qu'ils cherissoient. Sa liberté d'ailleurs qui seroit suivie d'un Traité de Paix, sembloit renverser ce grand projet de la destruction des Maures, qui étoit devenu l'objet intéressant de l'Espagne & de toute l'Europe. Mais la politique du Marquis de Cadix, de Ximenés, & de la Reine Isabelle étoit plus pénétrante & plus liée que celle du parti contraire. Ils prévoyoient que la liberté de Boabdil seroit un présent fatal qu'on feroit aux ennemis, pour les faire périr par leurs propres armes: que sa délivrance seroit une source de discordes, qui sans elle pourroient enfin s'éteindre parmi les Maures, & réünir les sujets à leur légitime Souverain, pour faire échoüer les desseins des Espagnols: qu'enfin loin d'avoir rien à craindre d'un jeune Prince qui offroit des conditions fort superieures à celles qu'on auroit pu lui imposer avec bienséance, il seroit un jour l'instrument dont la Castille se serviroit à son gré pour la ruine des ennemis qu'on vouloit détruire. Ferdinand traita son prisonnier en Souverain, & le renvoya après en avoir tiré pour prix de sa rançon les conditions que Boabdil avoit lui-même offertes. 1°. Qu'il

payeroit douze mille écus de tribut chaque année ; 2°. qu'il se rendroit aux Etats Généraux quand on jugeroit à propos de l'y inviter ; 3°. que durant cinq années il rendroit la liberté tous les ans à quatre cens Chrétiens ; 4°. enfin que pour la garantie du Traité il donneroit en ôtage son fils aîné, & douze enfans des plus qualifiés de Grenade. AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

Du reste, on lui toucha un article fort délicat, & qui auroit pu lui ouvrir les yeux sur la politique rusée des Rois de Castille, si le désir de regner à la place de son pere ne l'eût entiérement aveuglé. On lui promit des secours effectifs pour l'aider à étendre son parti & son Empire au préjudice de son pere que l'on continuëroit de traiter en ennemi des Espagnols & des Grenadins. Il souscrivit à tout, & s'en retourna à Grenade fort content d'un Traité qui le rendoit vassal de la Castille, & jouissant par avance du plaisir qu'il se promettoit d'être reçû de ses Sujets avec une affection égale aux desirs ardens qu'ils avoient témoigné pour sa liberté. Mais à peine sçurent-ils les conditions honteuses du Traité, qu'ils en demeurérent consternés : de sorte que le jeune Roi fut étrangement surpris de voir un refroidissement marqué, & un

AN. DE J. C. depuis 1481. jusqu'à 1492.

silence morne, au lieu des applaudissemens qu'il avoit attendus. Albohacen avoit gagné des Faquirs, ou Moines Maures, & des personnages respectables, qui prêchoient publiquement, qu'un Traité pareil étoit une tache à l'Etat, & un opprobre à toute la Nation. Ces murmures trop bien fondés changerent tellement le cœur des Grenadins à l'égard de Boabdil, qu'il vit succeder sensiblement dans eux le mépris à l'estime, & la haine à l'affection. Il ne laissa pas de garder fidélement la parole qu'il avoit donnée aux Rois de Castille, & de se maintenir contre les intrigues de son pere, les ruses des Espagnols, & la haine de ses sujets.

Albohacen ayant sçû que Ferdinand occupé des affaires de la Navarre, étoit parti de Cordouë, se mit en devoir de recommencer les hostilités, pour faire quelque coup d'éclat capable de lui regagner le cœur des Grenadins fort aliénés de son fils. Il ramassa douze cens Chevaux & quatre mille Fantassins, qui se répandirent dans l'Andalousie, & qui firent le dégât dans la pleine d'Utréra. Mais Loüis Fernandés Puerto Carrero, & le Marquis de Cadix, étant accourus chacun de leur côté, les battirent successivement avec tant de bravoure

& de bonheur, qu'ils remporterent une victoire complette, & des plus ſignalées de cette guerre. Les Chefs des Vainqueurs reçurent à ce ſujet des marques d'honneur, que les Rois de Caſtille n'épargnerent point tant que dura l'expedition contre les Maures. Leur vûë étoit d'animer tous les Eſpagnols à pourſuivre un projet ſi glorieux, & à rappeller ce courage & cette activité qui les avoit rendus autrefois ſi formidables aux Maures mêmes. Ce fut par ce motif qu'ils donnérent pour armes au Comte de Cabra une tête de Maure couronnée, liée d'une chaîne d'or, & entourée d'un orle, où étoient peints les neuf étendarts que prit le Comte en faiſant Boabdil priſonnier de guerre. AN. DE J. C. 1483. & ſuiv.

La victoire d'Utréra eut des ſuites heureuſes pour les Eſpagnols. Le Marquis de Cadix ayant eû avis que Zahara étoit dépourvûë de vivres & de ſoldats, ſe joignit à Don Puerto Carrero, pour reprendre cette Ville que les Chrétiens avoient perduë deux années auparavant. Ils ne pouvoient le faire que par une ſurpriſe. Ils répandirent leurs troupes par pelotons aux environs de la Place. Durant la nuit dix hommes cachés au pié du mur vers le Château y attachérent des échelles; & dès le point du jour le

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

Marquis envoya des coureurs du côté opposé, pour attirer les Maures à l'escarmouche. Il avoit eu soin auparavant de disposer en embuscade soixante & dix soldats, qui devoient se saisir d'une porte. Les Maures ne manquérent pas de sortir & d'escarmoucher avec les coureurs. Tandis qu'on les amusoit ainsi en les écartant de la Place, le Marquis fit en même-tems monter à l'escalade d'un côté, & attaquer de l'autre la porte dont on étoit convenu. Les Maures surpris rentrérent en désordre pour défendre la Ville, & les coureurs qui les suivoient de près entrérent confusément avec eux. Les trois opérations ayant réüssi; sçavoir, celles de l'escalade & des deux portes différentes; tous les Habitans prirent si chaudement l'allarme, que se croyant attaqués de tous côtés par de nombreuses troupes, ils ne purent se reconnoître ni résister à une poignée d'Espagnols. La Ville & le Château furent pris, les Maures renvoyés, les Chrétiens remis en possession de leurs maisons & de leurs biens.

Les Grenadins fatigués de tant de mauvais succès, & voyant que la guerre continuoit toûjours, malgré la conclusion d'une paix honteuse, prirent les sentimens injustes des malheureux, qui

ne ſçachant à qui ſe prendre de leur infortune, font un crime de leurs malheurs à ceux qui en ſont les plus innocens. Ils s'en prirent au jeune Roi, qui devint la victime des fautes de ſon pere, du mécontentement de ſes ſujets, & de la ſupercherie des Caſtillans. Il ſe fit un changement ſubit dans Grenade. Les Habitans auſſi indignés contre Boabdil que charmés de la conduite de ſon oncle, qui portoit le même nom, avoient déja diſtingué l'un de l'autre par des noms ſymboliques, qui marquoient leur mépris pour le premier, & leur vénération pour le ſecond. Ils déſignoient le jeune Roi par le terme offenſant de *Zogoybi*, qui veut dire, *Petit Infortuné* : & ils nommoient ſon oncle *Zagal*, c'eſt-à-dire, *Vaillant*. C'eſt le nom que nous lui donnerons déſormais, pour le diſtinguer de ſon neveu Boabdil. Les murmures qui juſques-là n'avoient que trop éclaté, dégénérérent en ſédition après la perte de Zahara. Les Grenadins ſe ſoulevérent ouvertement, & devinrent les plus forts; de ſorte que Boabdil ne ſçachant à qui ſe fier, & ne ſe croyant plus en ſûreté dans Grenade, prit ſes femmes & ſes enfans avec ce qu'il pût enlever, & s'enfuit à Almérie.

AN. DE J. C. 1483. & ſuiv.

Les Rebelles le voyant parti, envoyé-

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

rent sur le champ prier le vieux Albohacen de remonter sur le Trône de Grenade, où il fut rétabli par la même inconstance qui l'en avoit chassé peu auparavant. Mais son rétablissement n'appaisa pas sa vengeance : c'étoit peu pour lui de regner ; il vouloit perdre son fils, sans considérer qu'il se perdoit lui-même, & que cette affreuse discorde n'étoit qu'au préjudice de son Royaume, & au profit des Espagnols. Aussi ne manquérent-ils pas de profiter des guerres cruelles, qui recommencérent plus violemment entre le Pere & le fils.

Au mois de Juin de l'année 1484. Ferdinand qui avoit été contraint d'aller avec la Reine à Vittoria, ayant mis ordre aux affaires de Navarre, s'en revint avec une puissante armée, qu'il répandit dans les environs de Malaga, où elle fit d'horribles dégats. Il colora cette hostilité du prétexte de servir le fils son allié, contre un pere ennemi, qui mettoit les Espagnols dans la nécessité de faire la guerre aux Maures, pour soûmettre les deux partis à leur légitime Souverain. A l'abri de ce prétexte, qui auroit dû reveiller les Maures sur leurs veritables intérêts, en obligeant leurs Rois de se réconcilier, il continua de les aveugler par sa conduite, & de les

affoiblir par ſes conquêtes. Il réſolut d'aſſiéger Alhora, Place ſituée entre Malaga & Antequéra, & par conſéquent poſte commode; d'où l'on pourroit faire des courſes dans toute cette contrée, & en ſubjuguer toutes les Villes. Ce deſſein heureuſement conçû fut encore plus heureuſement exécuté. Le Roi cacha ſi bien ſa marche aux ennemis & à ſes troupes mêmes, qu'il tomba ſur Alhora, lorſqu'on le croyoit d'un autre côté. L'artillerie bien ſervie battit furieuſement la Ville, qui ſe rendit beaucoup plûtôt qu'on n'auroit oſé l'eſpérer. Deux mois après, Ferdinand aſſiégea & prit Setenil autre Place importante; puis ayant fait le dégât aux environs de Ronda, il mit ſes troupes en quartier d'hyver, & ſe retira à Séville. Les garniſons d'Alhama, de Setenil, & de Zahara, ne laiſſérent pas de ſe réünir au mois de Decembre, & de faire des irruptions qui coûtérent bien cher aux ennemis. Ceux-ci effrayés de leurs pertes ſe tenoient renfermés dans leurs forts, d'où ils voyoient ravager leurs terres, ſans oſer ſe mettre en devoir de ſe garantir du pillage, en s'expoſant à voir leurs fortereſſes ſurpriſes.

AN. DE J. C. 1483. & ſuiv.

Il eſt étonnant que les Maures ſi braves d'ailleurs, ſi patiens, ſi habiles dans les coups de main & dans les combats

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

de la lance, eussent presque entiérement négligé l'usage de l'artillerie. Leurs Places qui n'étoient pas fortifiées contre cette sorte d'attaque, tomboient au bruit du canon, & donnoient une entrée libre aux Espagnols: c'est ce qui engagea Ferdinand à multiplier son artillerie, dont il avoit fait Grand Maître François Ramire, homme actif & expérimenté, qui procura aux Castillans la prise de quantité de Villes, & plusieurs victoires dans tout le cours de cette guerre.

Le Roi s'étant remis en campagne au commencement de l'année suivante, manqua un dessein qu'il avoit sur Loxa, & ne fit qu'inquiéter les ennemis par l'irrégularité de ses marches: mais au retour du Printems, il profita de l'avis d'un Maure pour assiéger Ronda à son avantage; il feignit de menacer Malaga à dessein de dégarnir Ronda, dont les soldats avoient ordre de secourir la principale Place; il prit tout de suite Cohin & Cartama; puis après quelques contremarches, il fondit sur Ronda où il fit cinq attaques différentes. Cette Ville passoit pour imprenable; elle est fortifiée par la nature, & l'art y avoit ajoûté. Une riviére assez profonde l'environne d'un côté en demi-cercle, & de

l'autre elle eſt garantie par un terrain tellement briſé de ravins & d'inégalités, qu'on a trouvé le ſecret d'y faire entrer l'eau de la riviére, dont la Ville ſemble toute entourée. Le Roi mit ſon quartier devant le Château vers l'Oüeſt de la Place, parce que c'étoit l'endroit le plus expoſé aux ſorties des aſſiégés. Il plaça ſa principale artillerie à la tête du pont vers l'Eſt, & diſpoſa le reſte avec beaucoup plus de circonſpection qu'il n'avoit fait à Loxa. Ce fut le Marquis de Cadix qui emporta tout l'honneur de ce ſiége, outre qu'il en avoit ouvert l'avis & tracé tout le deſſein, ſur une intelligence qu'il avoit avec le Maure Joſeph Xarife; il conduiſit ſi bien cette entrepriſe, quoique téméraire en apparence, que tout ſe paſſa de point en point, comme il l'avoit prédit. Les Habitans de Ronda ſe trouvoient, pour ainſi parler, entre deux feux, c'eſt-à-dire, également expoſés aux armes des Chrétiens, & à la colére d'Albohacen, contre qui ils ſongeoient à ſe révolter. La priſe de Setenil avoit produit cette aliénation, & leur avoit tellement fait perdre courage, qu'ils ſembloient déterminés à livrer au premier qui ſe préſenteroit en armes, une Ville, qui ſans cela n'auroit pû être priſe que par un long blocus &

AN. DE J. C. 1483. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

par l'interruption des vivres. Il est vrai que la garnison étoit affoiblie des deux tiers par la feinte des Castillans, qui l'avoient obligée de dégarnir la Place pour secourir Malaga, que l'armée Chrétienne paroissoit vouloir insulter. Mais il en restoit assez, vû la difficulté du siége & la bonté des fortifications naturelles, pour arrêter les assiégeans autant de tems qu'il en faudroit pour procurer du secours aux assiégés. L'opération du Marquis de Cadix & la contre-marche de Ferdinand firent tout l'effet qu'on avoit attendu. La frayeur & le désordre se mirent dans la Ville attaquée; les Chefs ne furent plus les maîtres d'un Peuple épouvanté, & incertain sur le choix de ses tyrans. La Ville & le Château se rendirent après un siége fort court, fait à la maniére du quinziéme siécle, pour soûmettre des habitans trahis de tous côtés par leurs propres divisions. Cette conquête entraîna au parti du vainqueur plus de quarante Fortereſſes & Bourgades, qu'il seroit inutile de nommer.

Ferdinand pensa payer chérement ce succès en s'en retournant par un défilé où il auroit pû être aisement arrêté; mais les Maures arrivérent trop tard: il échapa heureusement ce danger, & s'en

alla triompher avec ſon armée à Cordouë. Ce Prince, & ſur-tout Iſabelle n'omettoient rien pour gagner par la douceur les ennemis qu'ils domptoient par la force. On n'épargnoit pour en venir à bout, ni paroles, ni promeſſes, ni conditions, ni argent; on recevoit les Maures ſur un ſimple ſerment, ſans paroître ſe défier de leur fidélité à le garder; on leur permettoit de vivre ſuivant leur Religion, leurs Loix & leurs uſages, ou de s'en retourner en Afrique avec leurs biens, s'ils aimoient mieux prendre ce parti. On ne ſouffroit pas qu'on leur fit la moindre injuſtice; on leur laiſſoit leurs Juges & leurs Tribunaux. On n'éxigeoit d'eux qu'une condition; c'étoit de n'entrer dans les Villes fortifiées que de jour, & au plus tard une heure avant le Soleil couché, à moins que les Gouverneurs ne leur en donnaſſent une permiſſion ſpéciale: ceux-ci avoient ordre par tout de les traiter avec toute ſorte d'humanité, comme les Eſpagnols même. En un mot, on ne négligeoit rien pour tâcher de leur faire aimer peu à peu le joug qu'on étoit bien réſolu de leur impoſer. Cette conduite prudente jointe à tous les reſſorts qui donnérent le branle à la révolution, contribua plus que la force à avancer une

AN. DE J. C. 1483. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1483. & suiv.

entrepriſe, que les Maures tout diviſés qu'ils étoient, avoient regardée d'abord comme folle & téméraire.

Toutesfois tandis que les Caſtillans faiſoient par la valeur & par l'adreſſe tout ce qu'il falloit pour ſubjuguer les Maures, ceux-ci comme s'ils euſſent été de concert avec leurs ennemis, continuoient de les aider à détruire leur Nation en s'entredétruiſant eux-mêmes. Comme un Roi malheureux eſt toûjours coupable aux yeux de ſes ſujets, Boabdil parut tel aux habitans d'Almérie. Ferdinand qui ſentoit l'importance du mécontentement des Almériens, & la néceſſité de ſoûtenir le fils contre le pere, craignit que Boabdil n'entrât en ſoupçon de tant de victoires que les Eſpagnols gagnoient aux dépens de l'un & de l'autre, & de toute la Nation. Il envoya à Boabdil de l'argent & des troupes [ peu cependant ] avec un ordre affecté à tous les Gouverneurs de cette frontiére, de fournir au jeune Roi tout ce qui lui ſeroit néceſſaire pour combattre contre ſon pere & ſon oncle. L'infortuné Boabdil entraîné dans tous les piéges par ſa deſtinée ou plûtôt par ſon ambition, ne continua que trop fidélement à ſervir ſes vainqueurs en combattant contre ce qu'il avoit de plus cher, ſans s'embar-

AN. DE J. C. 1484. & suiv.

raſſer même de l'aliénation des Almériens ; tant la paſſion de la vengeance & de la diſcorde a de force pour précipiter d'abîme en abîme ceux qu'elle a une fois faſcinés !

Albohacen n'étoit pas plus heureux à Grenade que ſon fils à Almérie. Les Grenadins auſſi choqués que les Almériens de leurs communs malheurs, concoururent avec eux à faire un nouveau trait d'inconſtance qui devint funeſte aux deux Etats. Albohacen autant vieilli par les chagrins que par les années, étoit devenu infirme, preſque aveugle, & ſujet à une goute continuelle. A ſon défaut ſon frére Zagal avoit ſoûtenu juſqu'alors tout le poids des affaires & de la guerre avec une fidélité qui méritoit de n'être pas ternie par une trahiſon. Il ne la fit pas, mais il y ſouſcrivit. Ceux de Grenade las de voir tant d'animoſité entre un pere & un fils, ſans force du côté de leur Roi, & avec tant de bonheur pour leurs ennemis, tant Maures qu'Eſpagnols, chaſſérent une ſeconde fois Albohacen, qui s'enfuit avec ſes tréſors au Château de Almugnécar où il mourut quelque tems après, ſoit de ſes infirmités, ſelon quelques Hiſtoriens, ſoit par la perfidie de ſon frére qui le fit mourir comme le prétend Mariana,

AN. DE J. C. 1484. & ſuiv.

Après la fuite d'Albohacen les Grenadins priérent Zagal de prendre ſa place ſur le Trône, en déclarant Boabdil déchû de ſes droits, & indigne d'y rentrer, pour s'être rendu tributaire & allié des ennemis de la Loi Mahométane. Zagal revenoit triomphant d'une petite troupe d'Eſpagnols qu'il avoit taillés en piéces. Il ne ſe fit pas long-tems prier; il fut ébloüi de l'éclat du Sceptre, & l'accepta: de cette maniére les Maures ſe trouvérent avoir en même-tems trois Rois, par les efforts même qu'ils firent pour ſe réünir ſous un ſeul. Ce fut-là le coup fatal pour leur Monarchie, & ils eurent bien-tôt lieu de le reconnoître. Veritablement Zagal ſentoit trop la néceſſité d'un Monarque pour ſouffrir un concurrent. C'étoit même cette vûë du bien public qui l'avoit toûjours retenu dans le rang de ſujet, quoiqu'il méritât plus de regner qu'un frére, dont il connoiſſoit la foibleſſe & l'incapacité cauſée par le grand âge. Il en étoit le bras, & il lui laiſſoit la qualité de Chef; mais après s'être déterminé à détrôner ſon frére, il ne balança point ſur ſon neveu: réſolu de le ſacrifier à ſa haine, à ſon ambition, & au bien de l'Etat, il fait agir ſous-main des Moines Muſulmans d'Almérie, pour

s'introduire dans la Place. La conſpiration réüſſit. Il part & arrive de nuit à deſſein de ſurprendre & de maſſacrer ſon neveu, ou du moins de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Boabdil averti la même nuit de ce qu'on tramoit contre lui, monte à cheval, & ſort dans le même moment que ſon oncle entroit d'un autre côté. Zagal s'étant emparé de la Citadelle qu'on lui livra, fut au déſeſpoir d'avoir manqué ſa proie; pour en marquer ſon reſſentiment, il eut la barbarie de tuer le frére de Boabdil, auſſi-bien que tous les partiſans de ſon neveu qui lui tombérent entre les mains: barbarie que Boabdil reſſentit ſi vivement, qu'il ne voulut jamais accepter aucune des conditions que ſon oncle lui offrit dans la ſuite, pour ménager leur réconciliation en faveur du bien de la Patrie. Le coup étoit déciſif pour les Maures; mais le Ciel permit que Zagal le manquât, & les perdît par la tentative même qu'il avoit faite pour les ſauver en Roi furieux & en oncle cruel, au prix de ſon honneur & de ſon propre ſang.

AN. DE J. C. 1484. & ſuiv.

Boaldil trahi & fugitif n'eut d'autre reſſource que Ferdinand. Il alla ſe jetter entre les mains de ſon vainqueur, laiſſant ſon oncle inconſolable d'avoir fait toutes les avances & tout l'éclat d'un

AN. DE J. C. 1484. & suiv.

crime infructueux pour lui, & dont les suites furent l'éxécration des Infidéles, le triomphe des Chrétiens, la liaison plus intime de Boabdil avec Ferdinand & conſequemment la ruine du Royaume de Grenade.

Cependant Grenade étoit diviſée en deux factions, dont l'une tenoit pour Boabdil, & l'autre pour Zagal. Les Moines Maures s'intriguérent pour les réünir, & ils vinrent à bout de faire conſentir l'oncle à ſe contenter de Grenade, Malaga, Almérie, Almugnéçar, & Vélés, tandis que ſon neveu joüiroit de tout le reſte juſqu'au Royaume de Murcie. Zagal mieux partagé dans l'impoſſibilité de tout obtenir, après avoir manqué ſon attentat, conſentit au partage, & fit tomber finement Loxa dans celui de Boabdil. Son deſſein étoit que cette Ville ſur laquelle les Eſpagnols avoient fait tant d'inutiles tentatives, fût épargnée par Ferdinand en faveur du jeune Roi ſon allié: par ce moyen il ſe voyoit à couvert de ce côté-là. Ce deſſein étoit fort ſenſé; car Boabdil voyant l'armée de Caſtille roder dans les terres de ſon diſtrict, envoya en effet prier le Roi de ne pas tourner ſes armes contre Loxa qui étoit tombée dans ſon partage. Mais Ferdinand ayant

ſçû

ſçû l'accord ſecret de l'oncle avec le neveu, & pénétré leur politique, répondit que cette Ville n'étant point compriſe dans le Traité de Boaldil avec les Eſpagnols, il étoit le maître de l'attaquer, s'il lui en prenoit envie. Il le fit en effet avec toute l'ardeur poſſible. Boabdil y accourut, ſe jetta dans la Place, & fit une ſortie ſi vigoureuſe qu'elle penſa faire repentir l'armée Chrétienne d'avoir ſi peu ménagé un allié, trop malheureux d'être obligé de ſe défendre contre ſes alliés mêmes. Toutefois il réſiſta vainement. L'artillerie de Ferdinand vint à bout de la Place en neuf jours : elle fut priſe le 26. Mai 1486. Boabdil qui en ſortit le dernier, fut contraint pour ſurcroît de malheur, de ſe jetter aux pieds d'un Roi qui avoit trouvé le ſecret de combattre pour lui & contre lui, ſelon qu'il le jugeoit à propos. Les conjonctures étoient en effet ſi ſinguliéres, qu'elles paroiſſoient rendre juſtes & légitimes toutes les démarches de Ferdinand, malgré la contradiction apparente & peut-être réelle que l'on y voyoit. Il étoit écrit que Boabdil ſeroit toûjours malheureux, & par conſéquent, que Ferdinand auroit toûjours la raiſon de ſon côté.

AN. DE J. C. 1484. & ſuiv.

Le bruit de ſa derniére expédition lui

AN. DE J. C. 1484. & suiv.

soumit quantité de Places fortes. Il ne lui couta que la peine de se présenter devant Illora, qu'on appelloit l'*Oeil droit de Grenade*, elle se rendit à l'instant; Zagra, Galar, Zagadix, & Balnea, coûtérent encore moins. Moclin forteresse située sur une haute Montagne, & nommée par les Maures le *Bouclier de Grenade*, fit mine de résister. La riviére & les bois qui lui servent d'enceinte ne permettoient d'y grimper que par un seul endroit bien fortifié. La résistance fut courte. La terreur avoit saisi les esprits, & les munitions étoient épuisées. Il fallut se soumettre au vainqueur. Colméra, & Montéfrio suivirent cet exemple, & ouvrirent leurs portes; tant il est vrai que Zagal avoit eu des vûës fort justes en tâchant de garantir par le moyen de son Neveu, l'importante Place de Loxa, dont la prise devoit ouvrir l'entrée de son Royaume jusqu'aux portes de Grenade. Ce n'est pas que les Castillans ne reçussent de tems en tems quelque échec. Zagal quoiqu'occupé à combattre contre Boabdil, ne laissoit pas d'envoyer souvent des partis qui incommodérent plus d'une fois les Espagnols. Les Maures, par un esprit de vertige inconcevable, que ni Paix, ni Trêve, ni partage d'Etats ne pouvoient fixer, s'entredéchi-

roient au dedans sans cesser de se réünir au-dehors contre les Chrétiens. Ils pensérent même ensanglanter les victoires de l'armée Castillanne par une de ces escramouches qu'ils entendoient mieux que leurs ennemis, & qui dégénéra presque en une bataille dans les formes; mais ces échecs étoient peu de chose en comparaison des succès de Ferdinand, & le Royaume de Grenade se démembroit sensiblement. AN. DE J. C. 1484. & suiv.

La Reine Isabelle qui devoit principalement en profiter, puisque c'étoit pour elle & au nom de la Castille que l'on faisoit cette conquête, n'épargnoit ni soins ni fatigues, afin d'achever une entreprise qu'elle avoit elle-même concertée au Conseil d'Etat, & poussée aussi vivement, pour ne pas dire plus vivement encore que le Roi son mari. Cette Héroïne aussi grande dans l'exécution que dans les projets, étoit toûjours en mouvement pour procurer à l'armée ce qui étoit néceſſaire à son entretien, & aux Places conquises ce qu'il falloit pour se les assûrer. Ferdinand combattoit, & Isabelle sembloit être l'Ame des combats; elle assistoit le plus souvent aux siéges, & animoit tout par sa présence; elle unissoit même la Religion aux motifs humains. Dans toutes les forte-

AN. DE J. C. 1484. & ſuiv.

reſſes que l'on emportoit l'épée à la main, ou qui ſe rendoient volontairement, on arboroit trois étendarts en cérémonie. Le premier étoit celui de la Croix comme pour ſignifier que l'on ſoumettoit à JESUS-CHRIST les Infidéles en vûë de travailler à leur converſion, comme on le fit depuis; le ſecond étoit le drapeau de ſaint Jacques Patron de l'Eſpagne; & dans le dernier on faiſoit voir aux vaincus par les armes du Roi & de la Reine, & par le cri de *Caſtille*, *Caſtille pour Ferdinand & Iſabelle*, que c'étoit en effet à la Caſtille ſeule qu'on prétendoit réünir les Villes & les Châteaux qu'on enlevoit. Les Papes entrérent dans ces vûës; ils autoriſérent, & renouvellérent les croiſades avec les ſubſides des biens Eccléſiaſtiques, en faveur d'une conquête qui devoit être utile à la Religion. Ces victoires jointes au zéle de Ximénés & de ſes Maîtres pour la converſion des Maures, mérité-rent à Ferdinand & à Iſabelle le beau nom de *Rois Catholiques*, dont les Rois d'Eſpagne ſe ſont fait honneur d'être les héritiers, comme ceux de France ſe font gloire du titre de *Rois Très-Chrétiens*.

Durant les progrès des Eſpagnols dans le Royaume de Grenade, Boabdil toû-

jours fidéle à ſon alliance avec les Chrétiens, & à ſa haine pour ſon oncle, ne demeuroit pas oiſif : aidé par ſes alliés dont il s'étoit fait le Vaſſal, il balançoit le grand pouvoir de ſon concurrent, & maintenoit encore un parti capable de lui tenir tête. Il profitoit des fautes de Zagal, qui par ſes Tyrannies ſur ceux qui paroiſſoient attachés à Boabdil, lui gagnoit de nouveaux partiſans. Les inimitiés & les défiances fomentées par les Eſpagnols même juſques dans le ſein de Grenade avoient rendu les Maures plus diviſés & plus irréconciliables que jamais ; tant les Traités ont peu de force quand l'intérêt qui les dicte, eſt plus foible que la vengeance & l'ambition. AN. DE J. C. 1484. & ſuiv.

Grenade étoit alors partagée en pluſieurs quartiers, dont l'un nommé *Albaycin* étoit un fauxbourg bien fortifié, qui faiſoit une Ville différente de la Ville principale. Le Château & le Palais où ſe tenoit le Roi s'appelloit *Alhambra*. Boabdil au déſeſpoir de ſe voir abandonné de ſes troupes, & réſolu d'en venir à une action deciſive qui pût le ſauver ou le perdre tout-à-fait, prit un parti périlleux & téméraire, glorieux cependant & preſque ſûr pour le ſuccès, ſi le malheur qui ſuivoit toûjours ce

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

Prince cessoit un moment de le persecuter. Déterminé à regner seul ou à mourir, il ramasse une poignée de Cavaliers fidéles, prend des chemins écartés & difficiles, arrive durant une nuit obscure à Grenade du côté de l'Albaycin. Là laissant sa troupe à quelque distance, il va lui cinquiéme à la porte de la Ville prendre langue avec le Corps-de-garde qui n'étoit point prévenu ; soit éloquence, soit insinuation d'une part, soit respect & pitié de l'autre pour un Roi infortuné, la sentinelle se laissa gagner: la porte s'ouvrit à un petit nombre d'Avanturiers, qui ayant toutefois leur Souverain à leur tête, & des intelligences au dedans, ou du moins l'affection qui n'étoit pas éteinte dans tous les cœurs pour Boabdil, gagnérent en peu de tems tous ceux du fauxbourg, jusqu'à leur persuader de prendre les armes le lendemain. Le jeune Roi alloit lui-même de porte en porte mandier des secours, sur lesquels il n'avoit pas eu droit de compter. Un Roi suppliant peut quelquefois plus qu'un Tyran. Cette brusque tentative d'une tête Couronnée, ses maniéres affables, ses priéres, ses promesses, ses malheurs, tout mit en mouvement d'anciens sujets, qui se déterminérent à vaincre ou à périr avec leur Maître.

A la pointe du jour on ſe mit en armes; on baricada les ruës; on ſe retrancha le moins mal qu'il fut poſſible; & l'on ſe trouva prêt non-ſeulement à réſiſter, mais à attaquer l'Ennemi juſques dans ſes retranchemens. Zagal ayant appris ce qui s'étoit paſſé durant la nuit, courut en armes dans le quartier qui ſeparoit l'Albaycin du corps de la place. Il traînoit à ſa ſuite pluſieurs compagnies de Cavalerie d'élite, & la meilleure Infanterie qu'il eût dans Grenade: il y eut un combat long & ſanglant entre Citoyens & Citoyens, parens & parens animés les uns contre les autres par un oncle & un neveu; mais ce dernier plia: il étoit le plus foible, & il fut contraint de ſe retirer dans ſes retranchemens, pour ne pas laiſſer périr tant de braves gens qui ſe ſacrifioient pour lui, & qu'il prétendoit employer les jours ſuivans avec plus de ſuccès. La bataille en effet recommença le lendemain avec plus de fureur, & dura plus de cinquante jours avec tant d'acharnement de part & d'autre, qu'on ne faiſoit nul quartier. Boabdil jugeant bien qu'enfin lui & ſon parti ſeroient infailliblement victimes de leur témérité, s'ils n'étoient promptement ſecourus, envoya prier Ferdinand de lui envoyer ſans délai le ſecours dont

AN. DE J. C. 1485. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

il avoit un extrême besoin. Le politique Roi de Castille trouva bon de secourir son allié pour ses propres intérêts. Il envoya des troupes en assés grand nombre pour ne pas laisser accabler Boabdil, mais trop peu pour le rendre supérieur à son rival.

Sur ces entrefaites Ferdinand pour mettre à profit les dissensions des Maures, partit de Cordouë le 6. d'Avril de l'année 1487. à la tête d'une bonne armée de plus de cinquante mille hommes, laissant les Peuples incertains du lieu où tomberoit l'effort de la guerre. L'incertitude dura peu : il alla assiéger Vélés de Malaga, ainsi nommée à cause du voisinage de Malaga, dont elle ne dépend pourtant en aucune maniére. Il l'attaqua par mer & par terre. La difficulté étoit de faire passer l'artillerie par des chemins brisés, & dans un Païs peu propre aux opérations d'un siége. Zagal qui sentoit la conséquence d'une pareille entrepriſe envoya Rodoan Vanegas, le premier homme de ses Etats après lui, avec quatre mille Fantassins & trois cens Chevaux, pour sécourir cette grande Place. Rodoan se posta si heureusement qu'il pensa encloüer les canons qui étoient arrêtés au Port. On y veilla de plus près. Ces troupes Maures quoique

suffisantes pour inquiéter le Camp des Chrétiens, ne suffisoient pas pour faire lever le siége. Ainsi les Grenadins réveillés à la vûë d'un danger qui les mettoit à la veille de perdre Malaga leur principale barriére, mirent leurs Faquirs & leurs Anciens en mouvement pour engager Zagal à faire un dernier effort. Ceux-ci vont trouver le Prince dans son Palais de l'Alhambra, & lui parlent en ces termes. « Seigneur, à quoi bon com-» battre pour le nom de Roi, si vous » perdez en effet votre Royaume; voi-» ci les Chrétiens aux portes de Vélés; » vous connoissez l'importance de cette » Place, qui est la clef de l'Etat. Si vous » la perdez, que devient Malaga? Cette » grande Ville sera la proye du Vain-» queur, & tout le reste suivra. Votre » Neveu est dans Albaycin & vous occu-» pe avec les forces des ennemis de notre » Loi, tandis que vous & nous périssons » tous avec lui. Au nom du Ciel réünis-» sons-nous contre l'Ennemi commun; » sacrifions nos différends personnels » pour sauver la Patrie. Concluez ou » Paix, ou Tréve avec un Concurrent, » pour conserver au moins vos droits » sur la Couronne. L'intérêt public & » le vôtre ne vous laissent le choix d'au-» cun autre parti. »

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

Ces motifs étoient trop justes pour ne pas faire impression sur l'esprit de Zagal ; ils le touchérent tellement, qu'il se détermina à faire les premiéres démarches vers son Neveu. Soit que ce fût désintéressement veritable ou raffinement de politique, il porta en apparence la générosité jusqu'à charger les Faquirs de négocier son accommodement avec Boabdil, en leur donnant plein pouvoir de tout faire, jusqu'à offrir de lui abandonner la Couronne, & de marcher lui-même sous ses drapeaux. Les Négotiateurs allérent incontinent trouver Boabdil, & le rendirent le maître de la Paix, de la Couronne, & de la destinée de l'Etat ; mais ils furent bien surpris de la réponse ferme & décisive de ce Prince. « Allez, » répondit-il, rapportez à mon oncle, » que ses perfidies & ses cruautés sont » trop profondément gravées dans mon » cœur, pour jamais s'effacer. Non, » je ne puis me fier à la parole d'un Traî» tre tel que lui. Je ne veux ni Paix ni » Tréve, autrement que par mon trépas » ou le sien. Voilà notre unique Trai» té. » Avec ces courtes paroles prononcées d'un air à ne pas souffrir de replique, il les renvoya désespérés du triste succès de leur négotiation. C'est ainsi que

Boabdil aima mieux disputer au prix de sa vie une Couronne chancelante, qu'il devoit bientôt céder à Ferdinand que de l'accepter de la main d'un Oncle qui l'avoit trop persecuté pour la lui laisser sincérement. AN. DE J. C. 1485. & suiv.

Cette fermeté à laquelle on ne s'étoit pas attendu, n'aliéna pourtant point les esprits des partisans du jeune Roi; on admira son héroïsme, & on le plaignit, sans oser se plaindre du coup terrible qu'il portoit à l'Etat. Zagal de son côté duppe de sa générosité feinte ou sincére, se trouva dans une situation extrêmement embarrassante. On le pressoit de sauver l'Etat sur le panchant de sa ruine, & tout l'odieux des fâcheuses nouvelles qu'on recevoit du Camp de Vélés, retomboit sur lui seul. On apprenoit que la Place étoit furieusement battuë, malgré les escarmouches inutiles de Rodoan, qu'elle étoit presque aux abois, & qu'elle se rendroit bien-tôt à moins d'un prompt secours. Ces nouvelles firent trembler les Grenadins. Les Faquirs & les Anciens qui avoient noüé l'intrigue de la réconciliation de l'Oncle avec le neveu, se virent contraints de faire un seconde démarche pour engager Zagal à courir du moins à Vélés, pour ne pas avoir le dépit cruel de se

AN. DE J.C. 1485. & suiv.

voir dépoüillé par les Chrétiens sans se défendre. Zagal ne sçavoit quel parti prendre dans une conjoncture si délicate. S'il quittoit Grenade il craignoit tout de Boabdil & des Grenadins, dont l'intérêt le plus pressant étoit de n'avoir qu'un seul Roi quel qu'il fût. S'il abandonnoit Vélés, il perdoit, outre le principal boulevart de son Royaume, l'estime & la confiance de ses sujets, qui le forçoient à combattre au-dehors, prêts à se soulever contre lui au dedans. Il prit un milieu. Il pourvût autant qu'il put à la sûreté de sa Couronne en laissant ses meilleurs troupes à Grenade, & il partit avec le reste, c'est-à-dire, avec vingt mille piétons, & mille chevaux, à dessein de surprendre le Camp de Ferdinand. Ce Prince en étoit averti & le prévint. Après avoir laissé une partie de son armée dans les lignes, il alla brusquement attàquer Zagal avec le plus grand nombre. Les Espagnols malgré la difficulté du poste presque impraticable où les Maures s'étoient retranchés, forcérent les retranchemens, se répandirent dans le Camp, & enlevérent tout le bagage sans trouver presque aucune résistance. La vûë de leurs pertes passées, le sentiment de leurs malheurs présens, & la crainte de l'avenir les avoient tel-

lement épouvantés, qu'ils se débandérent sans livrer de combat, & se mirent à fuir en déroute. L'armée étoit perduë & taillée en piéces, si le peu de connoissance qu'on avoit des lieux, & la crainte de perdre de vûë la Place assiégée n'eussent engagé Ferdinand à empêcher ses troupes de poursuivre les fuyards qui connoissoient mieux le païs, & dont on appréhendoit quelque surprise. Le fruit de cette défaite fut bien amer pour Zagal, qui en cette occasion avoit démenti le beau nom de *Valeureux*, qu'on lui avoit donné. Ses pressentimens ne se trouvérent que trop vérifiés. Les Grenadins au premier bruit de sa déroute lui fermérent leurs portes. Ils préférérent un Roi vindicatif & ferme jusqu'à l'opiniâtreté, quoiqu'allié avec les Chrétiens, à un Roi malheureux & battu par les Espagnols : ils remirent Boabdil sur le Trône : dans l'espoir de terminer par-là les divisions intestines, & de détacher du parti des Chrétiens un jeune Prince qui leur devoit pour la seconde fois la Couronne. Zagal confus d'avoir perdu son Sceptre & sa gloire par les moyens mêmes qu'il avoit imaginés pour conserver l'un & l'autre, se réfugia à Almugnécar, où il ne se crut pas encore en sûreté. Il passa à Almérie

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

& depuis à Guadix, sans oser désormais faire aucune tentative pour rentrer dans Grenade. C'est par des mouvemens si étranges & si imprévûs que la Providence, suivant l'arrangement de ses desseins, amenoit peu à peu le Royaume des Infidéles au terme de sa ruine entiére.

La reddition de Vélés & de ses dépendances suivit de près la victoire remportée sur Zagal. Rodoan fut le premier à en faire la proposition, en exigeant que Ferdinand reçût les habitans sous son obéïssance comme alliés de Boabdil. Le Roi de Castille les reçut comme tels, & par ce nouveau tour qu'il donna à sa conquête, il avança tellement ses affaires, que quelques Maures de Malaga affectionnés à Boabdil se saisirent d'un des Châteaux de cette Ville pour le livrer à Ferdinand, qui sur cette heureuse nouvelle osa hasarder tout de suite le siége de Malaga. C'étoit un coup décisif, qu'un Prince aussi habile que lui à saisir l'occasion, n'avoit garde de manquer. Aussi sçavoit-il mieux mettre les affaires à profit que les entreprendre, & poursuivre une victoire que la gagner.

Pour bien concevoir l'extrême importance de ce siége, il faut se rappeller

que Malaga étoit alors pour le Royaume entier de Grenade, comme une banque universelle, & un entrepôt où aboutissoient tous les secours d'hommes, d'argent, de munitions, & de vivres qui venoient en abondance des Souverainetés de Tunis, de Tripoli, de Fez, de Trémecen, & de toutes les côtes d'Afrique, pour passer jusqu'au cœur de Grenade, & couler de-là dans toutes les parties du Royaume. C'étoit la plus riche Ville des Maures, non-seulement par sa situation & son commerce avec les Infidéles d'Afrique & d'Espagne, mais encore par la fertilité & la richesse de son territoire. C'étoit elle qui soûtenoit alors tout le poids d'une guerre où il s'agissoit du rétablissement ou de la destruction de l'Empire Maure, & qui faisoit passer dans les Villes attaquées ou menacées les secours d'argent que les Musulmans réünis en faveur de leur secte envoyoient d'Afrique, par une émulation de la Croisade des Chrétiens. Si l'on coupoit cette source, tout l'Etat dépérissoit, & Grenade se voyoit aux abois. Ferdinand ne balança point à profiter de la disposition des Maures de Malaga en faveur de l'alliance entre Boabdil & lui. Il investit la Place, la serra sur-tout du côté de la mer, & fut

An. de J. C. 1485. & suiv.

AN. DE J. C. 1485. & suiv.

assez heureux pour se rendre maître en peu de tems du sommet d'un Mont qui dominoit un des Châteaux de la Ville, dont le Camp auroit été extrêmement incommodé.

Boabdil de son côté se voyant maître absolu dans Grenade, prit un parti capable de gagner également ses Sujets & ses alliés. Après s'être affermi sur le Trône & s'être vengé de quelques partisans de Zagal, comme Zagal s'étoit vengé sur ceux de son Concurrent à Almerie, il donna avis aux Rois Catholiques de son rétablissement, & les pria de regarder comme alliés tous les Maures qui dépendoient d'eux & de lui; il demandoit qu'on leur accordât sûreté pour les voyages, pour le commerce, & pour toute sorte de communication avec les Chrétiens, en un mot qu'on les traitât comme Castillans. Afin d'engager les Rois à souscrire à cette proposition, il confirma le Traité qu'il avoit fait durant sa prison, & certaine parole essentielle qu'il leur avoit déja donnée secrettement dans une autre conjoncture. Elle consistoit à les engager à prendre sur Zagal, Almerie, Baça, & Guadix, Places qui étoient l'unique ressource de son Oncle. A ce prix il s'engageoit de sa part à leur céder, au bout de trente

jours après la conquête, Grenade & tout ce qui étoit en ſon pouvoir ; ne ſe réſervant ſous leur bon plaiſir, que quelques moindres Villes, pour vivre honorablement en ſimple particulier qui avoit été Roi. AN. DE J. C. 1487. & ſuiv.

Iſabelle & Ferdinand étoient bien éloignés de dédaigner des offres ſi avantageuſes. Ils ſouſcrivirent à une propoſition qui leur livroit le Royaume des Maures ; ils dépêchérent incontinent des Couriers à tous les Gouverneurs avec ordre de faire aux Sujets de Boabdil tous les bons traitemens qu'ils éxigeroient, & de les regarder tous comme alliés de la Caſtille. Non contens de cette démarche, il ſervirent Boabdil beaucoup au-de-là, ſans doute, de ce qu'il avoit prétendu. Ils ſignifiérent à toutes les Places qui tenoient encore pour Zagal, que ſi dans ſix mois elles ne rentroient dans l'obéiſſance de Boabdil leur légitime Souverain, ils leur déclareroient la guerre, & s'empareroient des Places pour la Caſtille. Contradiction aſſez manifeſte, comme l'on voit, puiſque Boabdil étant reconnu Souverain par les Caſtillans, ils ne pouvoient & ne devoient ſoumettre les Villes prétenduës rebelles, que pour les remettre en ſa poſſeſſion. On ne peut ſoup-

AN. DE J.C. 1487. & suiv.

çonner dans ce procedé de Boabdil & de Ferdinand, qu'une politique très-fine de part & d'autre. La suite au moins nous porte à le penser ainsi. Boabdil en s'attachant de plus en plus à Ferdinand, & en lui livrant de parole le Thrône de Grenade, lui imposoit une Loi qu'il seroit difficile de remplir, puisque les trois Villes soumises à Zagal étoient extrêmement fortes. Si le Roi de Castille réüssissoit à remplir cette condition, le jeune Roi Maure ne manquoit pas de prétexte pour éluder l'accomplissement de sa promesse, & réüniſſoit peut-être tous les Infidéles contre les Chrétiens. Cependant il joüissoit d'une vengeance assurée contre son Oncle, sur qui il rejettoit tout le fardeau des armes Castillannes, tandis que sous l'autorité des Chrétiens il se maintenoit lui-même sur le Thrône, où il pouvoit s'áfermir au point d'acquerir des forces capables de faire tête à ses propres libérateurs. Isabelle & Ferdinand à leur tour n'ayant affaire qu'à un ennemi affoibli par leurs armes & par celles de son Neveu, comptoient bien de faire valoir leurs droits contre le dernier, s'il venoit à secoüer le joug qu'il s'étoit lui-même imposé. Cette situation singuliere des trois partis étoit, à tout pren-

dre, plus favorable au parti vainqueur, c'eſt-à-dire, aux Rois Catholiques. Ils étoient trop puiſſants pour être les dupes de la ruſe ou même de la ſincérité des vaincus. AN. DE J. C. 1487. & ſuiv.

Ferdinand preſſoit toujours vivement Malaga. Il avoit avec lui les plus braves Seigneurs de l'Eſpagne, & ces vieilles troupes qu'il avoit aguerries par tant de batailles gagnées & de ſiéges heureux. Il avoit emporté, comme nous l'avons dit, un poſte bien conſidérable ſur la cime d'une Montagne. Par ſes ordres & par ſon activité, la Ville déja preſſée du côté de la mer l'étoit tellement du côté des terres, qu'elle ne pouvoit recevoir de ſecours. Vainement les Maures par leurs frequentes & vives ſorties avoient tâché de ruiner les travaux & de retarder leur perte. Malgré quelques échecs les travaux des aſſiégeans avançoient, & les aſſiégés commençoient à déſeſperer de leur défenſe. Quelques-uns d'eux prirent un parti de furieux. Ils conſpirérent contre la vie de Ferdinand. Un Maure qui s'étoit donné parmi eux la réputation d'un ſaint, ſe chargea d'éxécuter cet éxécrable projet; il ſort de la Ville, ſe livre aux aſſiégéans, & demande ſous je ne ſçai quel prétexte, à être conduit dans a tente du Roi. Par bon-

AN. DE J. C. 1487. & suiv. heur la Reine qui étoit au Camp, & qui ſçavoit que le Roi prenoit un moment de repos, fit conduire l'Aſſaſſin dans la tente du Marquis de Moya, en attendant que Ferdinand fût réveillé. Le Maure trompé par la richeſſe du pavillon, le prit pour la tente Royale & s'imagina que Don Alvare de Portugal étoit le Roi. On avoit eu l'imprudence de le laiſſer entrer avec ſes armes. Il tire le ſabre, & fait effort pour frapper Don Alvare, qui s'entretenoit avec une Dame: heureuſement il eſquiva le coup en ſe baiſſant, & le traître fut à l'inſtant percé de pluſieurs coups.

L'arrivée du Duc de Medina Sidonia avec un renfort de bons ſoldats hâta le ſiége, auſſi-bien que les Vaiſſeaux de Maximilien Duc d'Autriche. Il eſt vrai que les aſſiégés reçurent en même-tems quelques recrues; mais enfin la famine & le défaut de muuitions ſe joignant à la laſſitude d'une aſſez longue réſiſtance fit ſonger aux habitans qu'il étoit tems de capituler, malgré le ſentiment contraire de la garniſon, qui s'étoit déterminée à ſouffrir les dernieres extrémités. Un des principaux Bourgeois nommé Dordux vint au Camp pour traiter avec le Roi. Ferdinand après un refus public pour la montre, voulut qu'on l'é-

AN. DE J. C. 1487. & suiv.

coutât en particulier, & lui fit faire des propoſitions ſecrettes en faveur de ſa famille ſeulement. Le Bourgeois promit ce qu'on voulut & tint parole. Le Roi fut introduit dans la Ville, & y arbora ſes drapeaux : il fut fidéle a Dordux & à ſes parens; mais il crut ne devoir faire aucune grace aux Habitans & à la garniſon. Les Habitans livrés par Dordux avoient tellement compté ſur les mêmes conditions qu'on avoit accordées à ceux de Vélés, que les Maures qui s'étoient rendus les premiers, commençoient à recueillir leurs effets & leur argent pour paſſer en Afrique ou ailleurs. Mais ſoit qu'on craignît de perdre tant de thréſors, ou qu'on voulût ſe venger d'une réſiſtance qui avoit paru trop opiniâtre à des Conquérans à qui rien ne réſiſtoit, les Habitans de Malaga reconnurent bien-tôt qu'ils avoient trop compté ſur la clémence du vainqueur, & ſur la négociation de Dordux. On arrêta ceux qui ſe diſpoſoient à s'embarquer ; tout fut cenſé eſclave. Le Gouverneur Zégri, homme digne d'un meilleur ſort, extrêmement confus de ſe voir trahi, tandis qu'il ſe croyoit encore en état de faire au moins une capitulation honorable, fut fait priſonnier de guerre avec ſa garniſon. Le Roi porta la ſévérité

AN. DE J. C. 1487. & ſuiv.

politique juſqu'à taxer la rançon de chaque habitant à trente-ſix ducats payables dans le terme de ſeize mois ; & celle des Juifs en général à vingt-ſix mille ducats. On paſſa par le fil de l'épée les Chrétiens renegats, & l'on brûla les Juifs, qui après avoir fait profeſſion de Chriſtianiſme avoient judaïſé. Cet exemple de rigueur de la part d'un Prince qui ſe ſentoit en état de donner déſormais la Loi aux Maures & à ſes ſujets déſerteurs, fut le pronoſtic des derniers coups qu'il alloit porter à l'Empire Maure.

Ce fut le 18. d'Août de l'année 1487. que ſe fit cette grande conquête, qui termina une campagne plus glorieuſe encore pour les Chrétiens que les précedentes. Malaga ſe rendit aux Eſpagnols après avoir été 760. ans au pouvoir des Infidéles. Elle coûtoit beaucoup aux Rois Catholiques ; mais elle terminoit en quelque maniere la guerre. L'armée des Rois étoit, dit-on, compoſée de quinze mille hommes de Cavalerie, dont plus de la moitié étoit de Chevaliers, l'Infanterie montoit à ſoixante mille hommes ; les chariots tant pour les malades & les bleſſés que pour l'artillerie & les machines de guerre, alloient au nombre de quatorze cens,

Pour Malaga ſa garniſon ordinaire de quinze mille combattans ſe trouvoit alors renforcée de vingt mille hommes de troupes auxiliaires du voiſinage. J'ai crû devoir entrer dans ce détail au ſujet d'une Ville dont la priſe fut ſans contredit un des plus grands événemens de cette guerre, la perte des Maures, & le triomphe des Eſpagnols. AN DE J. C. 1488. & ſuiv.

L'année 1488. fit recüeillir aux Vainqueurs les fruits de leurs victoires paſſées. Ils entrérent dans la partie orientale du Royaume de Grenade; les Villes de Vera & de Moxacar, ſe ſoumirent avec plus de quarante Châteaux. Zagal donna un violent échec aux Caſtillans, & fit un butin conſidérable vers Alcala la Roïale. Mais Don Juan de Bénavidés Commandant Général de la Frontiére, prit ſa revanche dans la pleine d'Almérie. Cependant l'activité de Zagal arrêta tellement l'impétuoſité des Eſpagnols, que cette année qui fut aſſez heureuſe pour lui, par les petites victoires qu'il remporta ſur différens partis, ſe termina ſans aucune entrepriſe de la part des Caſtillans ſur les trois principales Places qui étoient de ſon diſtrict. Ce ne fut que l'année ſuivante 1489. qu'après quelques autres pertes des Eſpagnols réparées par les

AN. DE J. C. 1488. & ſuiv

Maures mêmes, Ferdinand alla camper devant Baça.

Cette Ville bien fortifiée par ſa ſituation au bord d'une petite Riviére, entre pluſieurs petits côteaux, munie d'ailleurs de vivres, d'armes, de bons ſoldats, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour une réſiſtance de quinze mois, ſous les yeux d'un Gouverneur brave & expérimenté, étoit diſpoſée à ſoutenir vigoureuſement un long ſiége. Pierre Martyr témoin oculaire eſt entré dans de grands détails à ce ſujet. Les ſorties fréquentes & les vives eſcarmouches des Maures plus habiles en ce genre de combat que les Eſpagnols, penſérent plus d'une fois les rebuter; mais la conſtance de Ferdinand ne s'épuiſa point: ce fut ſa vertu favorite, auſſi-bien que la prudence & l'activité. Il en recüeillit le fruit lorſqu'il y penſoit le moins; plus de ſept mois ſe paſſerent devant Baça, au bout deſquels Zagal qui étoit à Guadix conſentit à la capitulation contre l'eſpérance des Chrétiens, & permit au brave Gouverneur de ſe rendre à des conditions honorables. On les ſigna de part & d'autre le 4 de Décembre; & le Roi accompagné de la Reine, entra en triomphe dans une ſi belle Place, dont il avoit penſé lever le ſiége

ge quelques jours auparavant. Comme ces ſortes de conquêtes traînent toujours après elles quantité de fortereſſes & de dépendances, tout ce qui environnoit Baça fut contraint de ſe remettre entre les mains des Chrétiens. Mais ce qu'on ne peut aſſés admirer, vû les forces & le courage de Zagal, c'eſt que la priſe de Baça lui coûta Almérie & Guadix, Villes ſi fortes, qu'elle auroient pû arrêter les Eſpagnols auſſi long-tems, & peut-être plus long-tems que Baça. Zagal ſoit par politique de Roi, ſoit par intérêt de particulier, prit un parti étrange & bien capable de ſurprendre toutes les factions intéreſſées à cette guerre. Il réſolut de s'accommoder avec Ferdinand; ou pour détourner la guerre ſur ſon Neveu comme celui-ci l'avoit habilement détournée ſur ſon oncle; ou pour ſauver ce qu'il pourroit des débris de ſa fortune en ſacrifiant ſa Couronne: comme ſi l'un & l'autre ſe fuſſent diſputé l'honneur de ſervir la Caſtille aux dépens de leurs Etats qu'ils s'empreſſoient à l'envi de lui ſacrifier. Zagal offrit en effet de rendre Almérie, Guadix, & généralement tout ce qui lui reſtoit de ſa Souveraineté, à condition qu'on lui donnât un rang digne d'un Roi, qui ſe déthrônoit lui-

AN. DE J. C. 1489. & ſuiv.

même en faveur de ſon Ennemi.

AN. DE J. C. 1485. & ſuiv.

On peut juger avec quelle joie une offre ſi peu eſperée fut reçûë des Rois Catholiques. Il accordérent au Roi malheureux tout ce qu'il ſouhaita. Cependant le prix d'une Couronne ſi triſtement venduë ne paſſa guéres dix mille ducats de revenu. Du reſte on traita humainement les Maures qui s'étoient ſoumis ; on les laiſſa jouir paiſiblement de leurs biens; on ſe contenta de les déſarmer & de les reléguer dans des fauxbourgs ou dans des Villes peu fortifiées, pour leur ôter les moyens & la tentation de ſe ſoulever. L'infortuné Zagal ſuivit la fortune de ſon Vainqueur, comme s'il ſe fût attaché à ſon char, juſqu'à combattre quelque tems ſous ſes drapeaux ; preuve certaine que la vengeance contre un Neveu qui n'avoit voulu écouter aucun accord, fut un des motifs qui l'engagerent à précipiter ſa perte, pour perdre plus ſûrement ſon Concurrent. En effet, il combattit contre lui ſous les ordres de Ferdinand, juſqu'au dernier moment d'une tragedie cruelle, dont les Rois Maures ſe firent eux-mêmes les victimes, ſur les ruines d'un floriſſant Royaume, qui comptoit près de huit cens ans de durée. Zagal s'étant enſuite laſſé de ſe

voir homme privé dans des lieux où il avoit regné, demanda la permiſſion de ſe retirer en Afrique. Après quelques altercations dans le Conſeil ſur cette demande, on lui fit un pont d'or, de l'avis de Ximénés, & il partit avec tout ce qu'il put emporter : mais il tomba d'un abîme dans un autre : car le Roi de Fez s'étant rendu maître de ſa perſonne, lui fit faire ſon procès dans les formes, on le déclara auteur des diviſions entre les Maures d'Eſpagne, & de la ruine totale d'un ſi beau Royaume. On crut lui faire grace de le condamner à perdre la vûë par l'approche d'une plaque de métail brûlant. Il ſe retira depuis à Vélés de la Gomera, où il traîna long-tems une vie miſérable ; encore la devoit-il à la compaſſion politique du Roi de cette contrée, qui pour perpetuer la mémoire de cet autre Béliſaire, avoit fait mettre ſur ſes vêtemens cette inſcription : *Voici l'infortuné Roi des Maures d'Andalouſie.* Ainſi finit ce Prince plus déplorable encore que ſon frére Albohacen, qui avoit été comme lui, le miniſtre & la victime de la diſcorde. Ils laiſſerent tous les deux à Boabdil Fils de l'un & Neveu de l'autre, un Sceptre que la diſcorde lui avoit procuré ; & qu'elle devoit bien-tôt lui arracher.

AN. DE J. C. 1489. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1489. & suiv.

En effet, ses sujets les plus inconstans de tous les Peuples se révoltoient contre lui, & mettoient Grenade en combustion, tandis que Zagal avec les Maures d'Andalousie se soumettoit à Ferdinand, & que ce Prince triomphoit à Jaën, puis à Séville, où il passa une partie de l'année 1490. On faisoit des fêtes publiques dans toute la Chrétienté, & particuliérement en Italie, au sujet de tant de victoires si belles & si inopinées sur les ennemis du nom Chrétien, qui devoient bien-tôt faire profession du Christianisme; mais il n'en étoit pas de même dans l'Orient. Bajazet comme pour faire diversion avoit ménacé toute l'Europe avec une puissante flotte qui croisoit sur les Mers d'Italie. Heureusement après bien des mouvemens, il se contenta de détacher quelques Corsaires qui désolérent l'Isle de Malthe, pour se venger des Chevaliers qui n'avoient pas voulu lui livrer son frére Zizime, dont nous avons parlé ailleurs. D'un autre côté le Soudan d'Egypte faisoit de terribles menaces aux Rois Catholiques, à qui même il envoya un Pere Franciscain avec ordre de leur dire, que s'ils ne cessoient de poursuivre les Maures d'Espagne, on égorgeroit impitoyablement tous les Chrétiens

d'Egypte & de Syrie. Le Religieux ayant passé par Naples fut aussi chargé par le Roi de lettres très-vives, où il représentoit à Ferdinand l'injustice & la témérité de son procédé, en persécutant des Infidéles qui ne lui faisoient aucun mal, & dont tout le crime étoit la diversité de Religion, tandis qu'il exposoit à la furie du Soudan tant de milliers de Chrétiens qu'on étoit sur le point de massacrer. AN. DE J. C. 1489. & suiv.

Ferdinand ayant tout pesé se mit au-dessus des menaces, & n'écouta point les priéres; il résolut de suivre son projet jusqu'à la fin; & ce ne fut qu'après son entiere éxécution, qu'il dépura au Soudan le célébre Pierre Martyr Gentilhomme Milanois, originaire du Bourg d'Anghiera près de Milan, aussi habile négociateur qu'éxact Ecrivain, pour tâcher de l'adoucir, en lui représentant les choses comme elles s'étoient passées, & l'impossibilité d'en user autrement qu'on ne l'avoit fait en pareilles conjonctures. Quant au Roi de Naples, il lui écrivit étant prêt de se mettre en campagne pour le rassûrer, & pour lui faire entendre que son projet avoit été juste dans ses motifs & dans son éxécution; que c'étoit un coup d'état d'abolir une Monarchie fondée sur

AN. DE J. C. 1489. & suiv.

la ruine des Chrétiens, & proscrite par la Providence, qui se servoit de sa division même pour la détruire; qu'enfin il n'y avoit pas lieu de craindre, que le Soudan mieux instruit de la verité, avare d'ailleurs, & accablé par les forces de Bajazet son ennemi, fût assez peu éclairé pour sacrifier l'interêt réel de son commerce à une vengeance stérile. En effet Bajazet avoit tourné sa formidable flotte contre le Soudan, comme si le Ciel eût tellement arrangé les événemens, que les ennemis des Chrétiens n'employassent contre eux que de vaines menaces, pour se porter à eux-mêmes les plus rudes coups.

C'est ce qu'avoit sagement prévû le Roi de Castille. Ainsi favorisé du Ciel qui sembloit combattre pour lui, parvenu au comble de ses vœux, & ne voyant plus que Grenade & ses dépendances à conquérir, il envoya sommer Boabdid de sa parole; sçavoir de rendre cette Ville dans l'espace de trente jours depuis la sommation, puisque la condition étoit remplie, & qu'Almérie, Baça, & Guadix étoient au pouvoir des Castillans. Le Député avoit ordre d'offrir à Boabdil la possession & les revenus de certaines Villes, comme un appanage assez honorable pour un Roi

vaſſal des Chrétiens. Ce qu'il y a d'étrange en cette affaire, ſur laquelle les Hiſtoriens Eſpagnols coulent aſſez légerement, & dont Mariana ne dit rien, c'eſt qu'un de leurs Auteurs (le Pere Bléda Dominicain) dit que ce traité de rendre Grenade après la priſe d'Almérie, de Baça, & de Guadix, avoit été fait par Zagal dans le tems qu'il étoit maître de Grenade. Si ce fait cité par un Ecrivain qui paroît fort exact, & qui ſemble avoir ſervi de guide à Mariana, eſt véritable, il eſt bien ſurprenant que Ferdinand & Iſabelle vouluſſent rendre Boabdil reſponſable d'un Traité, non-ſeulement qu'il n'avoit pas fait, mais de plus qui n'avoit été ſtipulé que par ſon ennemi déclaré, & dans le deſſein de le perdre. Il eſt vrai que Boabdil avoit eu le malheur de devenir tributaire des Rois de Caſtille; mais cela ne l'engageoit, ce ſemble, qu'aux termes de ſon Traité, c'eſt-à-dire, à tenir ſes propres paroles, & non pas celles de ſon Concurrent. Auſſi Mariana quoiqu'adorateur de Ferdinand & d'Iſabelle, plus ami encore de la vérité, ſe contente de s'exprimer d'une maniére fort meſurée, mais aſſez intelligible ſur une matiére ſi délicate. Voici ſon texte que je crois devoir rapporter, afin que le lecteur juge ſelon

AN. DE J. C. 1489. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1489. & suiv. son goût du tour un peu different que les divers Historiens donnent à la politique Castillanne, & aux motifs du dénouëment de la guerre de Grenade.

» Don Ferninand ( dit Mariana ; Livre 25. Chapitre 15. ) avoit une extrême impatience de terminer entiérement la guerre des Maures qu'il » avoit conduite jusqu'à un terme si » heureux. Une difficulté fort considérable l'arrêtoit, sans compter celle de » prendre une Ville que ses fortifications & sa garnison rendoient presque imprenable. C'étoit sa parole. Il » avoit promis en effet par le passé au » Roi Boabdil de ne faire aucun tort » tant à lui qu'à ses sujets. Il s'offroit » toutefois une merveilleuse occasion de » s'emparer de cette Capitale sans contrevenir au Traité. C'est que les Grenadins ne tenant aucun compte du » danger auquel ils s'exposoient, s'étant révoltés suivant leur coûtume, » avoient assiegé leur Roi dans l'Albaycen, de sorte qu'il lui restoit peu » d'esperance de conserver non-seulement la Couronne, qui n'est fondée » que sur l'obéissance des Sujets, mais » encore la liberté & la vie. Le peuple paroissoit en effet si furieux, » qu'il sembloit devoir s'acharner à

» combattre jusqu'à la mort. Il n'étoit
» pas juste d'abandonner un Prince al-
» lié dans le danger où il se trouvoit,
» d'autant plus qu'il demandoit lui-mê-
» me du secours. Don Ferdinand en-
» voya avertir les habitans de Grenade,
» que s'ils mettoient bas les armes &
» se soumettoient, on les traiteroit
» de la même maniere qu'on avoit trai-
» té ceux qui s'étoient déja soumis.
» Cette déclaration ouvrit les yeux aux
» deux factions Maures, & les enga-
» gea à étouffer leurs haines particu-
» liéres, pour songer à l'intérêt commun,
» d'autant plus que Boabdil sçavoit par-
» faitement bien que le Roi Don Fer-
» dinand, quoique déclaré pour lui de
» parole, avoit réellement en vûë ses
» propres intérêts, & qu'il ne mettroit
» jamais les armes bas, qu'il ne se vît
» maître de Grenade. Les Faquirs &
» autres personnes les plus respectables
» de la Nation, ne cessoient d'exhorter
» les deux partis à la paix. Ils em-
» ployoient les prieres & les conseils,
» pour leur faire entendre que leur
» réünion étoit l'unique ressource qui
» leur restât, soit qu'ils vouluſſent soûte-
» nir la guerre, soit qu'il fût question
» de s'accommoder avec les Chrétiens;
» qu'au contraire la continuation de

AN. DE J. C. 1490. & suiv.

AN. DE J. C. 1490. & suiv.

» leurs discordes entraîneroit infailliblement la perte des uns & des autres. » Cette démarche réüssit, & les Maures se réünirent. Cependant les Chrétiens ne laissérent pas de faire une » irruption dans les plaines de Grenade sous la conduite de Ferdinand, » tandis que la Reine demeura à Moclin. Ils enleverent ou brûlérent tous » les grains, ce qui jetta la désolation » parmi les habitans, qui appréhendérent qu'on ne les prît par disette & » par famine. «

Du simple récit du Pere Mariana, il résulte visiblement, que la parole donnée à Boabdil pesoit beaucoup à Ferdinand, ou plûtôt paroissoit lui peser: que les prétendus secours qu'il feignoit de vouloir donner à son allié, étoient réellement des secours cruels qu'il ne prétendoit mettre en œuvre que pour déthrôner le Roi Maure, puisqu'en même-tems on sollicitoit les Grenadins, en leur offrant les mêmes conditions qu'on avoit accordées aux autres Maures devenus alliés, c'est-à-dire, sujets de la Castille: que Boabdil ne se fioit point à Ferdinand, parce qu'il l'avoit apparemment, pour ne pas dire véritablement, trouvé aussi peu scrupuleux sur la fidélité, que les François l'éprouvé-

rent plus d'une fois ; d'autant plus que sa conduite dans tout le cours de cette révolution faisoit trop voir, que sous le nom de son allié, il ne travailloit que pour lui-même : qu'enfin les Maures s'étant sagement réconciliés, Ferdinand malgré le Traité fit les premieres hostilités en ravageant leurs terres : que du reste le prudent Historien se tire, comme il peut, d'un pas si glissant ; d'où il s'ensuit que les récits de Mariana & de Bléda, quoique différens sur la rupture de Ferdinand avec Boabdil, sont plus odieux encore à la mémoire du Roi de Castille, que celui de Carvajal dont j'ai suivi le rapport en cette occasion. A en croire ce dernier, Boabdil avoit donné parole à Ferdinand de lui rendre Grenade, après l'accomplissement d'une condition qui se trouvant accomplie de la part des Castillans, les mettoit en droit d'exiger la reddition de Grenade. Dans cette supposition la sommation devenoit juste, & Boabdil ne pouvoit reculer sans s'attirer sur les bras une guerre légitime. Je reviens donc à ce point que je n'ai dû ni dissimuler ni assurer entiérement, laissant du reste le lecteur libre de décider comme il lui plaira, entre trois Historiens embarrassés à trouver aux Rois Catholiques

AN. DE J. C. 1490. & suiv.

AN. DE J. C. 1490. & suiv.

un juste prétexte de rompre avec leur allié, pour envahir le dernier retranchement où il avoit rassemblé les débris de son Thrône.

Boabdil pressé de répondre à la sommation (disent Bleda & Carvajal qui se réünissent en ce point) s'excusa de rendre Grenade sur deux raisons, dont la premiere faisoit voir l'indécence des offres modiques qu'on lui faisoit en échange d'une Couronne; & la seconde, l'impossibilité absoluë de faire goûter aux Maures, dont il ne tournoit pas les esprits à son gré, une pareille proposition. Les Rois de Castille fort mal satisfaits de cette réponse réïtérérent la sommation, offrirent de plus grands appanages, se bornérent à demander seulement quelques forts de la Ville pour y mettre garnison Chrétienne, & ne parlerent point de faire quitter à Boabdil le titre de Roi, à condition toutefois que les Grenadins mettroient bas incontinent les armes. C'étoit le prier plus civilement de céder son Sceptre: aussi cette seconde sommation fut-elle suivie de la même réponse. Alors soit que Boabdil vît bien qu'il n'y avoit plus pour lui d'autre parti honorable à prendre que celui de la guerre, soit qu'il sentît (quoique tard) l'indignité du procédé de Ferdinand qui le

traitoit déja en Sujet, ſoit enfin que les Maures l'obligeaſſent de rompre ouvertement avec un allié, qui l'avoit conduit inſenſiblement à ſa perte par ſa funeſte alliance, il leva le maſque, & ſe déclara ennemi des Chrétiens. Ils l'avoient déja déclaré tel (à entendre Mariana) lorſqu'ils commencerent les hoſtilitez. Boabdil à la tête de ſes Maures, que la néceſſité avoit rendus ſages lorſqu'il n'étoit plus tems de le devenir, ſortit bruſquement de Grenade; il ſollicita & engagea dans la révolte quelques forts d'Alpuxarra; il en ſurprit d'autres dont le plus conſidérable fut celui d'Alhendio, Place forte à deux lieuës de Grenade; il la força malgré ſa garniſon aguerrie, la fit raſer, & emmena tous les Chrétiens en qualité d'eſclaves. Ce coup de main fit ſoulever en ſa faveur les Maures des environs & même ceux de Guadix. Un ſoulevement ſi prompt lui procura encore quelques Forteresſes qui ſuivirent ſon parti; & il y a apparence que ſa bravoure animée par ſes malheurs eût triomphé des malheurs mêmes, ſi elle avoit été ſecondée par le nombre & par un concert moins tardif entre ſes Sujets. Carvajal dit avoir entendu de la bouche d'un vieux Maure qui étoit à Grenade dans le tems que cet Auteur

AN. DE J. C. 1490. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1491. & suiv. écrivoit son Histoire d'Afrique, que les contrées d'Alpuxarra & de Lecrin qui étoient au pouvoir des Chrétiens, se rendirent à Boabdil, à la réserve de deux Châteaux, dont l'un nommé Mondujar tint bon par l'activité & la valeur de la Gouvernante Marie d'Acugna, qui commandoit dans l'absence de son mari.

Le Roi Maure en étoit au siége de Salobregna, Forteresse où il avoit des intelligences, lorsque Ferdinand accourut pour arrêter ce torrent, qui auroit pu en grossissant faire une révolution aussi prompte que la premiére. Il suffisoit au Roi de Castille de l'avoir amené au point où il le vouloit en l'obligeant de rompre avec lui, & de justifier bien ou mal cette rupture aux yeux de l'Europe & de l'Afrique. Il n'avoit cherché qu'un prétexte, & il voyoit une raison de guerre. Il descendit donc dans la plaine de Grenade, & fit une irruption, qui selon les uns fut la premiére, & la seconde suivant les autres. Dans cette campagne il fit lever le siége de Salobregna qu'assiégeoit Boabdil; il remit sous le joug une partie des Rebelles, & ayant fait un dégât égal au premier, il retourna à Séville, tandis que le Marquis de Villéna trouva le secret de reduire les Maures de Guadix qui s'étoient révoltés.

C'eſt ainſi qu'un ſeul mouvement des Caſtillans détruiſoit en peu de jours les légers ſuccès que la valeur malgré la fortune donnoit aux efforts redoublés du Roi Maure. AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Le ſiége de Grenade fut réſolu dans le Conſeil de Séville, & fixé au mois d'Avril de l'année 1491. La Reine demeura à Alcala la Royale, pour avoir ſoin de hâter les préparatifs, & ſe mettre en état d'aller elle-même au Camp achever une expédition qui l'intéreſſoit plus perſonnellement que le Roi ſon mari. Tous les Grands qui dans le cours de la guerre avoient fait revivre l'ancienne valeur Eſpagnole, ſe rendirent auprès du Roi avec des troupes leſtes & bien armées, que toutes les Villes avoient levées à leurs dépens; comme ſi cette grande expédition qui les touchoit de ſi près, eût multiplié leurs forces & redoublé leur courage. On eût dit qu'un même eſprit animoit tout l'Etat comme un ſeul corps, tant chaque particulier ſe faiſoit gloire de concourir au renverſement d'un Royaume expirant, que les diviſions inteſtines ébranloient juſqu'aux fondemens. Ferdinand fit de toutes ces troupes une armée d'élite, qui ſe trouva forte de quarante mille hommes de pié tous vieux ſoldats,

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

& de dix mille des meilleurs Cavaliers. Avec cette armée plus aguerrie que nombreuse, il partit & arriva en trois jours à la vûë de Grenade un Samedi 23. d'Avril. Je me contenterai ici d'ajoûter à la description de ce fameux siége, que Mariana a si bien faite, quelques circonstances qu'il a crûës inutiles pour les Espagnols, & qui peuvent faire plaisir à des Lecteurs François. Ce dernier acte de l'importante expédition qui perdit un Empire Infidéle par les divers ressorts dont se servit le Ciel, qui donne & ôte les Couronnes à son gré, mérite assez qu'on ne perde rien de ce que les bons Ecrivains nous en ont conservé.

Grenade bien différente alors de ce qu'elle est aujourd'hui, étoit sans contredit la plus peuplée, la plus belle & la plus riche Ville de toute l'Espagne. Du côté de l'Occident elle domine sur une grande plaine plus longue que large, & d'environ quinze lieuës de tour. Cette plaine est couronnée de montagnes & & de collines, d'où jaillissent trente-six sources fécondes qui la fertilisent par une quantité prodigieuse de ruisseaux. C'est le lieu le plus frais, le plus délicieux, & le plus abondant de toute l'Espagne: aussi les Maures disoient-ils, que le Paradis étoit placé sur leur Zenith. Au

Levant on voit s'élever les Montagnes & le païs d'Elvire, où étoit autrefois la Ville d'Ilibéris. Les montagnes appellées *de Neige* s'étendent vers le Midi. Elles ſont entrelaſſées les unes aux autres, & forment une chaîne qui s'allonge juſqu'à la mer Méditerrannée, dont les bords, ainſi que le reſte de la contrée, étoient autrefois extrêmement peuplés & cultivés. La Capitale qui eſt au milieu d'un ſi beau Païs, eſt ſituée partie ſur la plaine, partie ſur deux côteaux, entre leſquels coule la riviére de Daro. Cette riviére en ſortant de Grenade va ſe perdre en mêlant ſes eaux & ſon nom au Xénil, qui partage & embellit la plaine dans toute ſon étenduë.

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Les murs de Grenade ſont extraordinairement forts; ils ſont ornés & défendus dans les angles de mille & trente Tours, auſſi remarquables par leurs créneaux, leurs galleries, & leur force, que par leur nombre. La Ville avoit anciennement ſept portes; elle en a douze aujourd'hui: il n'eſt pas poſſible d'inveſtir entiérement la Ville, tant à cauſe de l'étenduë, que de l'inégalité du terrain. Du côté de la plaine où l'entrée paroît plus aiſée pour entrer dans la Ville baſſe, & pénétrer dans les hauteurs, elle eſt bien fortifiée de bonnes Tours

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

& de fermes Boulevarts : c'est-là qu'on voyoit la principale Mosquée. On n'en a conservé que la situation pour bâtir en sa place la Cathédrale, édifice vaste, riche, & d'une architecture aussi élégante que celle de la Mosquée étoit grossière. A la vûë de cette Eglise est la place de Bivarrambla, ou le marché, qui est large de deux cens pas, & trois fois plus long. Les maisons qui l'environnent sont tirées au cordeau, & d'une régularité fort agréable.

Des deux principales Citadelles de cette grande Ville la plus considerable est l'Alhambra, nom tiré de la couleur rouge du sol où elle est bâtie. Le Palais Royal, auquel on a depuis ajoûté un Monastére de saint François, où repose Don Inigo de Mendoza, premier Gouverneur de Grenade, vaut lui seul une Ville. Le Roi Mir Mahomet en avoit tracé le dessein, & jetté les fondemens ; ses successeurs poursuivirent ce grand ouvrage, qui fut enfin achevé entiérement sous le Regne de Joseph Bulhagix, comme le montre une inscription Arabesque, dont la date se rapporte à l'an de JESUS-CHRIST 1346. L'autre Forteresse qui est vis-à-vis l'Alhambra, s'appelle *Albaycin*. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit ailleurs de sa force & de

son étenduë : c'eſt encore l'ouvrage du même Roi Joſeph. Il en conſtruiſit les fortifications de ſes propres revenus avec tant de profuſion, qu'il paſſa dans l'eſprit de la Nation pour avoir trouvé le ſecret de faire de l'or. AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Entre ces deux Citadelles on voit le cœur de la Ville, ou plûtôt la Cité même de Grenade. Elle eſt plus vaſte que magnifique ; les ruës ſont étroites, & les maiſons conſtruites à la Maureſque, c'eſt-à-dire, mal bâties : en recompenſe elle étoit très-riche du tems des Maures, extrêmement peuplée, & non pas telle qu'on la voit aujourd'hui, ſur-tout depuis leur expulſion générale. Hors de la Ville eſt l'Hôpital Royal, & un Monaſtére de ſaint Jerôme, où l'on voit le ſuperbe tombeau du grand Capitaine Gonſalve Fernandés. On aſſûre que durant l'Empire des Maures Grenade contenoit ſoixante mille maiſons : ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt que les Ambaſſadeurs de Don Jacques II. Roi d'Arragon, aſſûrérent, dit-on, au Pape Clément V. dans le Concile de Vienne, que de deux cens mille ames qu'il y avoit alors à Grenade vers le milieu du quatorziéme ſiécle, à peine s'en trouvoit-il cinq cens qui fuſſent de la race des Maures. Ils comptoient cinquante mille renegats,

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

& trente mille Chrétiens captifs. Ce qui est certain, c'est qu'il y a présentement vingt-trois Paroisses ou quartiers dans Grenade, un Archevêché, & une Université, qui lui conservent encore le rang de Capitale d'un des plus beaux Royaumes d'Espagne. On ne sçauroit bien juger du nombre des habitans qui y étoient du tems de Ferdinand & d'Isabelle, ni de la quantité surprenante de Villes, de Forts, de Villages, & de Bourgs, qui composoient alors tout ce Royaume, que par l'estime des impôts qu'en tiroient les Rois Maures. Ces revenus montoient à sept cens mille ducats, somme exhorbitante pour un siécle où l'or & l'argent étoient très-rares. Chaque particulier payoit le septiéme de ses revenus en troupeaux & en fruits. Si un Maure mouroit sans enfans, le Roi devenoit son unique héritier; & s'il laissoit des enfans, il partageoit également avec chacun d'eux.

Tel étoit l'Etat de Grenade du tems de Mariana, dont j'ai emprunté exprès le fonds de cette description, pour donner une idée précise de cette grande Capitale, l'objet de tous les mouvemens des Espagnols, & le dernier rempart des Maures. Dès que le Roi Ferdinand fut arrivé à la vûë de Grenade, dans

un lieu qu'on appelle LES YEUX DE GUE'TAR, & qui eſt à un peu plus d'une lieuë de la Cité, il fit un détachement de trois mille Chevaux & de dix mille Piétons, ſous la conduite du Duc d'Eſcalone, pour s'emparer des défilés de certaines vallées à l'entrée d'Alpuxarra. Son deſſein étoit de couper aux Maures les vivres de ce côté-là d'où ils pouvoient tirer le plus de ſecours, à cauſe de la fertilité du Païs, & du grand nombre de Bourgades qui ſe trouvoient à portée de les ſecourir d'hommes & de munitions. Comme il apprit enſuite qu'il y avoit juſqu'à trente mille Maures prêts à défendre ces vallées, il prit la route de Padul avec toute ſon armée pour ſoûtenir le Duc. Toute la Cavalerie Mauresque ſortit à l'inſtant de Grenade, pour profiter de ce mouvement en donnant ſur ſon arriére-garde. On fit face, & les Comtes de Cabra & de Tendilla qui s'étoient diſtingués durant cette guerre, eurent ordre d'engager le combat. Ils fondirent ſur les Maures avec tant de furie, qu'ils les mirent en fuite. Ainſi l'armée Caſtillanne paſſa ſans nul danger à Padul, où elle joignit le Duc d'Eſcalone qui revenoit déja avec un riche butin. Il avoit ſurpris les Infidéles & ruiné neuf Villages. Le Roi

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

ayant fait reposer son armée, continua le dégât dès le lendemain, & s'avança jusques dans le sein de la contrée d'Alpuxarra. Les Maures lui disputérent un défilé par où il falloit passer; mais ils en furent chassés, & ils ne purent sauver le saccagement de quinze autres Villages, dont les dépoüilles enrichirent l'armée Chrétienne. Cette Contrée étoit la ressource des Grenadins, & ils la regardoient comme tellement assûrée, qu'ils s'imaginoient que Grenade seroit plûtôt prise, que les passages d'Alpuxarra ne seroient forcés. Ce fut ce qui détermina Ferdinand à les attaquer. Les Grenadins trompés par un succès auquel ils ne s'étoient pas attendus, commencérent à trembler pour leurs propres foyers; leur frayeur s'augmenta étrangement quand ils virent l'armée de retour camper à deux lieuës de Grenade, & environner son Camp de murs & d'ouvrages, qui formoient une espéce de Ville. Preuve trop certaine pour eux de la détermination où étoit le Roi de ne point se retirer qu'il n'eût achevé sa conquête. son dessein étoit de surprendre les habitans, ou en cas de besoin de tourner le siége en blocus, pour se mettre en état d'aller & de venir au Camp, & d'en sortir quand il lui plairoit pour favoriser

les ennemis des François, ou pour les affaires de ſon Etat, ſans perdre de vûë ſa principale entrepriſe : tant ce grand Roi étoit fécond en projets, prompt à épier & à ſaiſir les conjonctures favorables de les exécuter, & attentif à les pourſuivre tous à la fois, ſans en abandonner aucun à la deſtinée des tems. AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

L'enceinte des murs du Camp fut commencée, pourſuivie, achevée avec une activité ſi admirable & en ſi peu de tems, que le ſiége s'ouvrit dans les formes le 26. d'Avril. Ce ſiége ne ſe fit point toutefois à la maniére ordinaire : point de lignes, point de tranchées, peu d'uſage de l'artillerie ; on n'eut pour but que de fatiguer les Maures par de fréquentes irruptions, de déſoler le Païs, & d'empêcher qu'il n'entrât dans la Ville ni vivres, ni munitions, ni ſecours. Sur ce plan là on envoyoit divers partis pour inſulter la garniſon, qui faiſoit ſouvent des ſorties pour eſcarmoucher. Une de ces eſcarmouches fut ſi heureuſe pour les Eſpagnols, qu'ils prirent aux aſſiégés toute l'artillerie qu'ils avoient avancée, & firent quantité de priſonniers. Animés par pluſieurs petites victoires ſemblables, & par la préſence de Ferdinand, ils oſérent s'avancer juſques ſous les murs de Grenade, & ſe rendirent les maîtres de

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

deux Tours détachées où il y avoit une forte garnison.

Sur ces entrefaites la Reine Isabelle arriva au Camp avec le Prince Don Juan & la Princesse Dogna Jeanne ses enfans. Quoiqu'elle se trouvât à tous les siéges importans par un effet de sa bravoure & de sa prudence naturelle pour procurer des secours aux assiégeans; on croit que ce dernier voyage fut un effet de la politique de Gonsalve de Cordouë, & de son ami Ximénés, tous deux plus attachés à la Reine qu'au Roi. Ils vouloient rompre les desseins de Ferdinand sur la destination du Royaume de Grenade : car bien que ce Prince adroit eût consenti à la réünion de ce Royaume avec celui de Castille, on eut lieu de penser que la répugnance avec laquelle il avoit donné son consentement, montroit assez qu'il tenteroit de faire la conquête entiére au profit de l'Arragon & au sien, en concluant le Traité avec les assiégés, si la Reine n'éclairoit de près ses derniéres démarches. Quoique l'on veüille penser de ces motifs secrets, il arriva par une négligence de la Reine un accident si malheureux, qu'il auroit déconcerté tous les projets de la Castille & de l'Arragon, pour peu que les Maures eussent sçu en profiter.

Isabelle

Iſabelle qui faiſoit de longues priéres avoit laiſſé imprudemment une lumiére dans la tente ; le feu y prit, & ſe communiqua ſi loin en peu de momens, que tout le Camp fut menacé d'un embraſement univerſel. C'étoit la nuit : Ferdinand qui étoit toûjours ſur ſes gardes, ſe crut ſurpris par les Maures ; il ſortit nud de ſa tente, tenant ſon épée d'une main, & ſa rondache de l'autre : par bonheur le Marquis de Cadix eut la précaution de ſe mettre en bataille du côté où il y avoit le plus à craindre d'une irruption des aſſiégés : il donna lieu à l'armée de ſe remettre d'un trouble & d'une confuſion qui allerent juſqu'à délibérer ſi on leveroit le ſiége. Cet accident arriva le 10. de Juillet, & quelques jours après on reçut une autre fâcheuſe nouvelle : ce fut celle de la mort funeſte du Prince Alphonſe de Portugal mari de l'Infante Iſabelle de Caſtille, qui fut cauſée par une chute de cheval, ainſi que nous l'avons déja raconté. On dit que durant l'incendie du Camp, il y en avoit un à Médina del Campo, qui conſuma plus de deux cens maiſons. Ces déſaſtres auroient pû relever le courage aux aſſiégés & abattre celui des aſſiégeans. Pour prévenir ce mauvais effet, on affecta

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

de harceler les Grenadins avec plus de furie, & de réïtérer les ravages des environs de Grenade; mais les ennemis réſiſterent de leur côté avec plus de vigueur qu'auparavant; & dans quelques occaſions ils firent voir aux Eſpagnols ce que peut une lueur d'eſpérance dans le ſein de la rage & du déſeſpoir. Ils commençoient en effet à être pouſſés à bout. Malgré leur ſuccès on ne laiſſa pas les jours ſuivans de leur enlever quantité de beſtiaux dans leur prairie & ſur leurs collines; perte conſidérable pour des malheureux qu'on vouloit ſubjuguer par la diſette & par la famine, qui ſont les plus terribles de toutes les armes. On réſolut dans le Camp Eſpagnol d'oppoſer la conſtance à l'opiniâtreté, & la prudence à la témérité; on acheva de bien fortifier le Camp, & au lieu des tentes on bâtit des caſernes, des logemens, & même des maiſons commodes à l'épreuve du feu, ſur deux principales ruës tracées au cordeau, qui ſe croiſoient pour aboutir aux quatre portes qu'on avoit faites dans la longueur & la largeur de cette nouvelle Ville. On l'appella la Ville de Sainte Foi; & elle ſubſiſte encore aujourd'hui ſous ce nom: outre les differentes routes qu'on y pratiqua pour la commodité des com-

munications, on ménagea au milieu une place d'Armes assez vaste pour y rassembler toute l'armée, comme dans les Places de guerre. AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Les Maures qui s'étoient attendus à un siége ordinaire, & dont l'unique ressource dans cette nouvelle méthode d'assiéger une Ville en bâtissant une autre Ville pour les assiégeans, étoit d'attirer l'armée Chrétienne à une action décisive, firent les derniers efforts pour venir à bout de leur dessein ; mais ce fut inutilement. Ferdinand étoit trop sage pour abandonner rien au hasard ; il suivit toûjours le plan qu'il s'étoit tracé dans la persuasion que le tems consumeroit peu à peu les Maures, & les contraindroit à faire les premieres démarches pour capituler ; au lieu qu'une bataille livrée d'un côté par l'impatience, & soûtenuë de l'autre par la fureur, pourroit lui faire perdre en un jour le fruit de dix années de travaux. Il ne se trompa point dans ses vûës. Les Maures lassez du flegme politique d'une Nation qui n'avançoit que pas à pas, & qui comptoit pour rien la longueut du tems, pourvû qu'elle les vît dépérir insensiblement par les efforts qu'ils faisoient pour se conserver, perdirent enfin tout espoir de résister à des ennemis si lents

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

& si acharnés par leur lenteur même. Ils se lassérent des épuisemens où réduit le désespoir, dont la vivacité ne peut souffrir la durée des efforts violens, & d'une affreuse famine; ils songérent donc à un accommodement.

Boabdil entraîné par le plus grand nombre des Habitans, crût qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui de la capitulation, ne fût-ce que pour obtenir quelque relâche de l'Ennemy, pour donner le tems au courage de se rallumer, & pour profiter de quelque heureuse conjoncture qui se présenteroit de vaincre ou de mourir. Le siége avoit déja duré six mois, lorsque Boabdil envoya au Camp des Chrétiens l'Alcaïde Bulcacim Mulch avec plein pouvoir de traiter de la Tréve, & de la reddition de Grenade. La Tréve fut fixée à soixante jours, durant lesquels on ne cessa d'aller de Grenade à Sainte Foi, & de Sainte Foi à Grenade, pour arrêter une capitulation dont chaque article consumoit plusieurs jours; tant la défiance mutuelle, plus grande toutefois dans les vaincus que dans les vainqueurs, rendoit les esprits pointilleux & l'accord difficile. Enfin après bien des pourparlers, on s'en tint à un double Traité, que Carvajal nous a conservé

en entier, & que je ne fais ici qu'abréger. Les Grenadins demanderent & obtinrent les conditions ſuivantes ; AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

I. Boabdil s'aſſûroit pluſieurs Villes & Bourgades de l'Alpuxarra pour ſon appanage, ſe réſervant la liberté d'en joüir ou d'en diſpoſer à ſon gré par vente ou par engagement.

II. Il conſentoit que les Rois Catholiques puſſent bâtir des Fortereſſes dans le Païs qu'il ſe réſervoit pour appanage.

III. Il éxigeoit la ſomme de trente mille piéces d'or en rendant l'Alhambra & les autres Châteaux de Grenade.

IV. Il demandoit confirmation de la joüiſſance des biens qu'il poſſédoit du tems de ſon pere Albohacen, ſoit dans le territoire de Grenade, ſoit dans celui d'Alpuxarra.

V. Il vouloit pour ſa mere, ſes ſœurs, ſa femme, & celle de Muley Bunacer, & pour ſes autres parens, qu'on leur laiſſât les terres & les héritages dont ils avoient joüi, avec les mêmes franchiſes pour eux & pour lui.

VI. Que ſi quelques-uns des lieux de tous ces appanages tomboient au pouvoir de leurs Alteſſes avant la reddition de Grenade, on les lui reſtituât de bonne foi, ſans crainte de mauvais traite-

AN DE J. C. 1491. & ſuiv.

mens, ou de vengeance de ſa part.

VII. Que leurs Alteſſes ne redemandaſſent jamais ni à lui ni à ſes partiſans ce qu'ils auroient pris ſur les Chrétiens, ou ſur les Maures ſoumis durant le cours de la guerre.

VIII. Que quand il lui prendroit envie, auſſi-bien qu'à ceux de ſa maiſon (qu'il nomme) de paſſer en Barbarie, leurs Alteſſes fourniſſent des Vaiſſeaux équippés pour les tranſporter avec leurs joyaux, leur or, leur argent, leurs effets, & leurs armes, à l'exception des armes à feu; qu'on les éxemptât de payer aucuns droits, & qu'on les conduisît avec honneur & ſûreté à tous les ports où ils ſouhaiteroient de débarquer.

IX. Que ſi, lorſqu'ils jugeroient à propos de s'embarquer, ils n'avoient pû encore recüeillir leurs biens ou le prix de ces biens, ils puſſent laiſſer en Eſpagne des Procureurs pour avoir ſoin de leurs affaires, leur en faire part, & faire paſſer leurs revenus, ſans qu'il fût permis de les troubler dans leur procuration.

X. Que s'il plaiſoit à Boaddil d'envoyer des Marchandiſes, ou ce qu'il voudroit en Afrique par le moyen de ſes Officiers, le voyage & le retour fuſſent libres & ſans ſujétion aux droits & aux péages.

XI. Qu'on lui permît de faire passer par tous les Etats de leurs Altesses ses provisions sans rien payer pour les entrées. AN. DE J. C. 1491. & suiv.

XII. Qu'au sortir de Grenade il lui fût libre d'aller où bon lui sembleroit dans l'étenduë de l'appanage qu'on lui donnoit.

XIII. Qu'en se retirant de Grenade avec toute sa maison, & ceux qu'il jugeroit devoir l'accompagner, tous fussent armés, excepté d'armes à feu.

XIV. Que ni leurs Altesses ni leurs successeurs ne fissent jamais porter aux Maures des marques qui les distinguassent, comme les Juifs en portoient.

XV. Que lui Boabdil & sa maison entrassent dans tous les articles faits & à faire de la capitulation.

XVI. Qu'enfin leurs Altesses, le jour même qu'on livreroit l'Alhambra & les Forts, donnassent à Boabdil & à chacun de ses parens des Lettres Patentes qui contiendroient ce que dessus, scellées du Sceau de Plomb, suspendu à un cordon de soye, & signées de leurs Altesses, du Prince Don Juan, du Cardinal d'Espagne, des Maîtres des Ordres Militaires, des Evêques & autres Prélats, des Grands, des Ducs, Marquis, Comtes, Andelantades, & Notaires Mayors de leurs Etats.

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Tous ces articles furent accordés & ſignés dans le Camp de ſainte Foi le 25. de Novembre 1491. trois jours après on arrêta les articles que les Rois Catholiques dreſſerent de leur côté pour la Ville, les dépendances de Grenade, & les autres Maures qu'ils voulurent y comprendre.

I. Dans l'eſpace de quarante jours on mettra leurs Alteſſes en poſſeſſion de toutes les Forteresſes de la Ville. Au bout de ce terme les Maures ſe comporteront en bons & fidéles ſujets des Rois de Caſtille & d'Arragon.

II. Pour garantir la poſſeſſion paiſible des Forts de Grenade, on mettra entre les mains de leurs Alteſſes cinq cens enfans de la principale Nobleſſe, qui reſteront dix jours en ôtage.

III. Après la reddition des Châteaux, leurs Alteſſes avec le Prince Don Juan en leur nom, & celui de leurs ſucceſſeurs recevront pour vaſſaux & ſujets, ſous leur protection Royale, le Roi Boabdil, & généralement tous les Maures, promettant qu'il ne leur ſera fait aucun tort, ni dans leurs perſonnes ni dans leurs biens.

IV. Ceux qu'on chargera de prendre poſſeſſion des Châteaux, y entreront

par les portes qui donnent sur la campagne, afin de prévenir & d'éviter le moindre trouble. AN. DE J. C. 1491. & suiv.

V. En entrant dans ces Forts, on rendra au Roi Boabdil, son fils & les autres ôtages anciens qu'on a fait exprès revenir de Moclin, à l'exception de ceux qui se sont convertis au Christianisme.

VI. Leurs Altesses & leurs successeurs laisseront vivre le Maures dans leur Religion, & suivant leurs Loix.

VII. On leur laissera toutes les armes à l'exception de l'artillerie.

VIII. Ils auront la liberté de vendre leurs biens, de quelque nature qu'ils soient, & de passer en Barbarie avec leurs effets.

IX. On leur fournira des Vaisseaux pour passer où ils voudront durant l'espace de trois années sans payer aucun droit.

X. Les trois années expirées, ils payeront un ducat par tête, outre leur passage.

XI. Ceux qui iront en Afrique sans avoir disposé de leurs biens, pourront les laisser en main sûre, avec permission d'en percevoir les revenus.

XII. Ni leurs Altesses, ni leurs successeurs n'obligeront jamais les Maures

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

à se distinguer dans leurs habits comme les Juifs.

XIII. Durant les trois années de franchise, les Grenadins ne payeront point les droits pour les maisons & les acquêts, mais seulement la dixme des grains & des bestiaux sur le pié des Chrétiens.

XIV. On remettra en liberté généralement tous les esclaves Chrétiens, excepté ceux qui auroient été vendus & envoyés en Afrique avant la capitulation ; sur quoi on s'en rapportera au serment des Maures & aux témoins.

XV. On n'éxigera jamais les corvées des bêtes de charge appartenantes aux Maures, & l'on ne s'en servira point, à moins qu'ils ne veüillent bien les loüer pour un prix raisonnable.

XVI. Les Chrétiens n'entreront jamais dans les Mosquées sans la permission des Faquirs, sous peine d'être châtiés.

XVII. Les Juifs n'auront aucune autorité sur les Maures, ni la moindre intendance sur leurs biens.

XVIII. On aura les mêmes égards pour les ordres tant sacrés que profanes de Grenade & d'Alpuxarra ; & on les laissera joüir de leurs prééminences, revenus, & priviléges.

XIX. On ne se servira d'aucune cho-

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

ſe appartenante aux Maures ; ſoit maiſon, ſoit autre bien, ſans leur agrément.

XX. Ils ſeront jugés ſuivant leurs Loix, & par leurs Juges naturels ; ſi un Chrétien & un Maure ſont en procès, les Juges ſeront mi-partis, à ſçavoir un Maure & un Chrétien.

XXI. Aucun Maure ne pourra être puni pour une imputation de crime à cauſe de la parenté, c'eſt-à dire, ni le pere pour le fils, ni le fils pour le pere, ni le frére pour le frére, ni le parent pour le parent ; chaque particulier portera la peine de ſon iniquité.

XXII. On donne amniſtie générale à tous les Maures en général, & particulierement à quelques priſonniers ( que l'on nomme ) pour les meurtres, vols, & autres excès cauſés avant la capitulation.

XXIII. Si les priſonniers Maures qui ſont au pouvoir des Chrétiens trouvent le moyen de ſe ſauver à Grenade, & aux autres lieux marqués par la capitulation ( ce ſont ceux d'Alpuxarra ) ils ſeront libres, ſans qu'on puiſſe les rechercher ni les inquiéter ſur leur fuite.

XXIV. Les Maures ne payeront à leurs Alteſſes que ce qu'ils ont coûtume de payer à leurs Rois.

AN. DE J.C. 1491. & ſuiv.

XXV. Les Maures de Grenade & d'Alpuxarra qui ſeront paſſés en Afrique pourront, avant les trois années ſuivantes, repaſſer en Eſpagne, & joüir des avantages du Traité, ſans être obligés de répreſenter les Chrétiens eſclaves, qu'ils auroient vendus, ni d'en rapporter le prix.

XXVI. Le Roi Boabdil & tout Maure en général, qui après s'être retiré en Afrique en quelque tems que ce ſoit, voudra revenir en Eſpagne aura la même permiſſion que ci-deſſus dans le même terme de trois ans preſcrits.

XXVII. Les Négocians Maures qui voudront commercer en Afrique ou en Eſpagne, pourront le faire librement ſans payer les doüannes & les autres droits qu'on leve ſur les Chrétiens.

XXVIII. On n'inſultera ni de parole ni d'action les Chrétiens qui ſe ſont faits Mahométans avant la concluſion du Traité.

XXIX. Si un Maure veut épouſer une renégate, celle qu'il choiſit ſera interrogée ſur ſa Religion en préſence de témoins Chrétiens & Maures; mais on ne la forcera pas ſur le choix: il en ſera de même des enfans nés d'une Chrétienne & d'un Maure.

XXX. On ne forcera ni Maure

ni Maureſſe à embraſſer le Chriſtianiſme. AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

XXXI. S'il arrive qu'une fille, ou une femme, ou une veuve, pour favoriſer quelque inclination, ou quelque intrigue d'amour, demande à ſe faire Chrétienne, on ne la recevra pas; on ſe contentera de l'interroger, & s'il ſe trouve qu'elle ait dérobé ſous ce prétexte des joyaux ou quelqu'autre choſe à ſes parens ou ailleurs, on reſtituera le tout à qui il appartiendra, & l'on punira les coupables.

XXXII. Ni leurs Alteſſes ni leurs ſucceſſeurs n'inquiéteront jamais les Maures ſur le butin qu'ils auront fait dans le cours de la guerre, ſoit ſur les Chrétiens, ſoit ſur les Maures diviſés. On châtiera même ceux qui redemanderoient ce qui leur auroit appartenu.

XXXIII. On ne recherchera jamais aucun Maure pour avoir bleſſé ou tué les Chrétiens qui étoient ſes Eſclaves pendant la guerre.

XXXIV. Après les trois années de franchiſe les Maures ne payeront pour leurs terres & leurs autres biens, que ce qu'ils devront légitimement payer eû égard à leur valeur.

XXXV. Les Juges, Alcaydes & Gouverneurs, que leurs Alteſſes mettront

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

dans le territoire de Grenade, seront tellement choisis, qu'ils honoreront & traiteront avec affection les Maures en gardant éxactement le Traité. S'ils font quelque action contraire, ils seront révoqués & punis par leurs Altesses.

XXXVI. Les Rois de Castille & leurs successeurs n'inquiéteront ni le Roi Boaldil, ni aucune autre personne de quelque état qu'elle soit, sur l'inobservation du Traité avant la reddition des Châteaux.

XXXVII. Nul Officier ou partisan du Roi Zagal n'aura autorité sur les Maures de Grenade.

XXXVIII. Les esclaves Maures seront relâchés sans payer de rançon, mais à certains termes; sçavoir, de cinq mois pour ceux qui sont dans l'Andalousie, & de huit mois pour ceux qui sont en Castille, sans préjudice de deux cens prisonniers Maures qu'on renverra dès que tous les esclaves Chrétiens de Grenade seront en liberté.

XXXIX. Les Maures d'Alpuxarra qui voudront se rendre à leurs Altesses, remettront dans quinze jours tous les Captifs Chrétiens, sans prétendre en échanger un seul pour un Maure; si la chose arrivoit le Maure échangé seroit condamné au feu.

XL. Les Coutumes Mauresques pour les héritages seront observées. AN. DE J. C. 1491. & suiv.

XLI. Tous les Maures non compris dans le Traité pourront y accéder & joüir des mêmes Priviléges que ceux des Païs mentionnés, à l'exception des franchises pour les trois années suivantes.

XLII. Les aumônes & revenus des Mosquées seront entre les mains des Faquirs comme auparavant, sans qu'on puisse jamais les troubler dans l'administration de leurs deniers, qu'ils continuëront d'employer suivant leur usage, à l'éducation de la jeunesse Maure, & selon leur volonté.

XLIII. Les Vaisseaux d'Afrique qui sont dans les Ports du Royaume de Grenade, y demeureront & en partiront en sûreté, sans aucune exaction, sauf le droit de visite, dont on n'usera que pour empêcher qu'on ne transporte aucun esclave Chrétien.

XLIV. On ne contraindra aucun Maure de s'engager au service pour la guerre; si pourtant la Cavalerie veut s'engager, on lui assignera un rendez-vous dans l'Andalousie, en payant la solde, du jour de l'arrivée jusqu'à celui du congé.

XLV. Leurs Altesses tiendront la main à faire observer les Ordonnances pour

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

entretenir la pureté des eaux de Grenade, & pour empêcher qu'on ne détourne ou diminuë les ſources; on châtiera ceux qui les ſoüilleront par des immondices. (*cet article regarde les purifications Muſulmanes.*)

XLVI. Si un Maure priſonnier en laiſſe un autre en ôtage pour lui & s'enfuit dans les lieux de franchiſe, il ſera libre, & ni l'un ni l'autre ne ſeront requis de rien payer.

XLVII. Les écritures qu'on fera pour les procès des Maures ſeront payées ſur le même pié que devant.

XLVIII. Les lieux de ſépulture des Maures ſeront ſéparés de ceux des Chrétiens, auſſi-bien que les Maiſons, ſous peine de châtiment pour les contrevenans.

XLIX. Les Juifs de Grenade & d'Alpuxarra ſeront compris dans le Traité, ſans en excepter ceux qui auroient été Chrétiens, pourvû qu'ils paſſent en Afrique dans le terme de trois années de franchiſe qui commencent du 8. de Decembre de l'an 1491.

L. Leurs Alteſſes feront exactement obſerver tous ces articles à commencer du jour de la reddition des Châteaux: en foi de quoi elles ont donné leurs Lettres Patentes, ſcellées de leur ſceau;

& ſignées de leurs noms : & plus bas, par Ferdinand Zafra leur Sécrétaire. Fait au Camp devant Grenade le 28. de Novembre 1491. AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Les Rois Catholiques jugérent à propos de joindre à ces articles une lettre également ferme & civile, qu'ils adreſſérent au Roi Boabdil, parce qu'ils reçurent avis qu'il commençoit à ſe repentir de ſes démarches pour l'accommodement : il en étoit trop tard ; mais l'idée d'une cataſtrophe prochaine, qui devoit le rendre ſujet après s'être vû Roi, le jettoit à chaque inſtant dans d'étranges irréſolutions. Les Grenadins même, ſur-tout les gens de guerre, avoient repris courage durant la Tréve. Tout menaçoit d'un renouvellement de guerre, que Ferdinand appréhendoit comme le dernier éclat d'une Nation brave & réduite au déſeſpoir par l'impoſſibilité de ſe défendre, & par l'horreur de ſubir un joug déteſté. Voici la teneur des Lettres de leurs Alteſſes.

» Nous Don Ferdinand & Dogna Iſa-
» belle, par la grace de Dieu, Rois de
» Caſtille, &c. aux Alcaydes, Cadis,
» Sages, Lettrés, Faquirs, Anciens ;
» à la Nobleſſe, au Peuple, aux Grands,
» & aux petits de Grenade : Faiſons ſça-
» voir, que nous ſommes déterminés à

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

» ne point quitter le ſiége & la Ville que
» nous avons fait bâtir pour les opéra-
» tions de notre armée, qu'avec le ſe-
» cours du Ciel notre deſſein ne ſoit en-
» tiérement accompli. Regardez cette
» aſſûrance comme le fait du monde le
» plus certain ; Nous le jurons par le
» Grand Dieu, qui eſt la verité même ;
» quiconque voudra vous perſuader le
» contraire, tenez-le pour votre enne-
» mi ; cela ſuppoſé, nous vous conſeil-
» lons par les Préſentes de vous ſou-
» mettre au plûtôt à notre Empire, de
» ne pas être cauſe de votre perte, &
» de vous garder d'imiter ceux de Ma-
» laga, qui pour n'avoir pas voulu nous
» croire, & s'être livrés aux mauvais
» conſeils, ſe ſont obſtinés à ſe perdre
» eux-mêmes ; ſi vous vous rendez dans
» peu, ſoyez ſûrs de la récompenſe ;
» vos perſonnes & vos biens ſeront en
» ſûreté ; qui voudra ſe retirer en Afri-
» que, s'y retirera ; qui choiſira de reſ-
» ter en Eſpagne & de joüir de ſa liber-
» té, y demeurera librement ; nous en
» uſons ainſi avec vous par eſtime pour
» une Nation, dont la Capitale con-
» tient la principale Nobleſſe ; rendez-
» vous, & vous éprouverez les effets
» de notre clémence Royale. Nous ju-
» rons derechef ; & donnons notre pa-

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

» role de Rois, que si vous vous sou-
» mettez de bonne grace, pour être à
» l'abri de notre protection, chacun de
» vous pourra rentrer dans ses héritages, & aller dans toute l'étenduë de
» nos Etats travailler à sa fortune & à
» son bonheur; nous vous laisserons vivre dans votre Loi & suivant vos usages, sans toucher à vos Mosquées:
» ceux qui aimeront mieux sortir de
» l'Espagne, pourront vendre leurs biens
» à qui & quand ils le souhaiteront;
» nous leur fournirons nous-mêmes des
» Vaisseaux, sans exiger aucuns droits;
» car notre unique intention est d'user
» avec vous de toute sorte d'humanité:
» comme c'est-là votre plus cher intérêt, ne différez point, déterminez-
» vous, & envoyez promptement quelque Député pour conclure cette Capitulation; nous vous donnons vingt
» jours de terme pour la ratifier; considérez encore une fois que c'est votre
» veritable intérêt; sauvez-vous de la
» mort ou de la captivité; le tems presse, il ne reviendra plus: si dans le terme prescrit vous ne vous soumettez,
» vous ne devez imputer qu'à vous-mêmes votre ruine totale; car nous vous
» jurons qu'après ce terme expiré, nous
» n'écouterons plus rien au sujet de la

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

» Capitulation : le bien & le mal sont
» entre vos mains, c'est à vous de choi-
» sir ; nous serons innocens devant Dieu
» d'un choix qui ne dépend que de vous.
» Fait dans notre Camp devant Gre-
» nade le 29. de Novembre 1491.
» *MOI LE ROI, MOI LA REINE*:
» Et plus bas, *par ordre des Rois*,
» FERNAND DE ZAFRA.»

Quoique cette Lettre ne parût pas d'abord avoir tout l'effet qu'on s'en étoit promis, elle en eut toutefois un très-grand en peu de jours. Les Articles du Traité étant devenus publics à Grenade, firent différentes impressions sur les esprits, selon qu'ils étoient plus ou moins vivement agités par la crainte ou par l'espérance. La cruelle expérience des maux horribles qu'ils souffroient, après avoir dêja éprouvé ce que la famine & l'indigence ont de plus affreux, les faisoit pancher à ne point aigrir un vainqueur dêja trop irrité, tandis qu'il sembloit leur tendre les bras. Mais la défiance de la fidélité des Castillans dont ils se rappelloient toutes les intrigues noüées avec tant de finesse depuis près de dix années, les retenoit & les ranimoit à secoüer le joug ; ils se représentoient avec les plus noires couleurs un esclavage préparé sous l'apparence de la

liberté, & plus terrible encore par cette apparence même. Les cœurs de ce peuple nombreux qu'on rendoit l'arbitre de sa destinée lorsqu'il étoit sur le point de périr de misére, ressembloient à une mer que rien ne peut calmer ; & le fruit des assemblées publiques devenuës populaires, étoit l'incertitude, la plus triste de toutes les situations pour des malheureux.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

Durant ces momens de crise où il est aisé de faire passer la populace d'une extrêmité à une autre, un des sages de la Loi Mahométane, que l'Histoire ne nomme point, homme d'une imagination violente jusqu'à la frénésie, se mit en tête de sauver sa Patrie par un effet de rage. Il fit le prédicant dans les Places publiques. Son éloquence & le besoin d'un chef entraînérent après lui tous les Habitans effrayés & prêts à laisser la décision de leur sort au premier avanturier qui voudroit s'en charger. C'est ce qui arrive d'ordinaire dans les maux extrêmes. Le Musulman dont l'esprit étoit rempli des idées les plus noires, entreprit de souffler sa rage dans tous les cœurs. Il s'efforçoit de persuader au menu peuple, qui le regardoit comme un Prophéte, qu'il n'y avoit nul fond à faire sur les offres, les promesses, &

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

les ſermens des Eſpagnols ; que ſous un maſque d'amitié feinte, ils cachoient la trahiſon, le parjure & la perfidie ; que Boabdil, les Nobles, & les principaux de la Ville étoient Chrétiens dans le cœur, & n'étoient Maures que de nom ; que le joug qu'on leur préparoit ſous l'appas d'une clémence & d'une humanité ſimulée, ſeroit bien plus intolérable que tous les maux qu'ils enduroient, puiſque ces maux étoient après tout paſſagers, au lieu que l'eſclavage ſeroit perpetuel, & s'étendroit juſqu'aux enfans de leurs enfans ; qu'ils n'avoient pour garant d'un Traité favorable en apparence, que des paroles de peu d'effet & trop ſouvent violées ; que l'Eſpagne entiére avoit une ſoif inſatiable de leur ſang pour venger tant de ſang Chrétien, quoique juſtement répandu depuis pluſieurs ſiécles ; que l'ennui d'une guerre trop longue au gré des Caſtillans, & terminée par un ſiége qui avoit plus coûté encore aux aſſiégeans qu'aux aſſiégés, avoit redoublé dans les cœurs des premiers le deſir de ſe venger des ſeconds ; que les prétendus vainqueurs après s'être eux-mêmes regardés comme aſſiégés en bâtiſſant une Ville où ils s'étoient renfermés, moins pour attaquer que pour ſe défendre, ne balanceroient pas

à laver cette tache dans des ruiſſeaux de ſang qu'ils feroient couler ſur les tombeaux de leurs peres, de leurs enfans, & de leurs proches; qu'il étoit encore tems de ſe ſouſtraire à leur barbarie, de prendre les armes, & de leur montrer, que le Ciel & Mahomet pouvoient non-ſeulement leur arracher leur proye, mais encore les rendre eux-mêmes la proye des vaincus; que les vivres n'étoient pas tellement épuiſés, que les plus précautionnés ne puſſent mettre en commun ce qu'ils avoient chez eux en réſerve; qu'enfin, dût-on être réduit à la plus affreuſe extrémité, il valoit mieux s'enhardir à vivre quelque tems de la chair de ceux qui ne combattroient pas, & mourir enſuite, ou vaincre glorieuſement, que de languir dans les fers d'une dure captivité, pour attendre une mort lente & intolérable par ſa lenteur; que le Ciel même avoit ſouvent autoriſé & couronné ces horreurs, dont la peine ne pouvoit retomber que ſur les tyrans barbares qui réduiſoient leurs ennemis à ces cruelles extrémités.

AN DE J. C. 1461. & ſuiv.

Il animoit ces diſcours par les peintures les plus vives & les plus parlantes, de la Patrie prête à expirer ſous les coups de leurs Conquérans, qui n'affectoient de vouloir la ſauver que pour lui plon-

AN. DE J.C. 1491. & suiv.

ger de sens-froid le poignard dans le sein. Il leur représentoit les meres désolées, les filles livrées à l'insolence du soldat, les enfans égorgés, les vieillards chargés de chaînes, la Ville entiére embrasée ou pillée, d'immenses richesses, fruits de tant de travaux, devenuës le butin des ravisseurs; ces Palais enchantés, ouvrages de tant de Rois Maures, ou réduits en cendres, ou occupés par les ennemis du nom Mahométan; les possesseurs légitimes chassés avec dérision, & cachés dans les cavernes & les soûterrains où les Maures avoient eux-mêmes forcé les Chrétiens de se réfugier durant la conquête de l'Espagne. Il faisoit ces peintures avec un air farouche, un visage enflammé, des yeux étincelans, une bouche écumante, & une véhémence de paroles, dont l'éloquence fut si efficace, qu'elle engagea vingt mille hommes à suivre ses drapeaux. Ils s'armérent en un instant; ils se rassemblérent, & coururent par toute la Ville comme des furieux, sans faire entendre, & sans trop sçavoir eux-mêmes ce qu'ils prétendoient. Cette incertitude rendit l'allarme plus vive, le péril plus pressant, & le remede plus difficile.

Boabdil n'étant plus le maître, & craignant

gnant qu'on en voulût à sa personne se renferma dans l'Alhambra pour laisser cet orage éclater ou se dissiper. Heureusement, comme le Peuple passe aussi aisément de la fureur à l'abbatement; que de l'abbatement à la fureur, cette multitude de populace ramassée sans dessein, sans chef, sans secours, divisée entre elle, & ne sçachant à quel objet se fixer, se dissipa, ou du moins se calma un peu dès le lendemain. Le Roi Maure profita de cet intervalle de calme pour se transporter dans l'Albaycen, qui lui étoit particuliérement attaché. Cet éclat inutile pour le salut de Grenade, avoit produit un effet tout contraire dans son esprit, & lui avoit fait prendre son parti sans retour sur la reddition de la Ville. La nécessité d'en venir là, ou de périr sans autre ressource qu'une foule de désespérés, l'avoit enfin déterminé. Il entreprit de réparer le mal qu'avoit causé le Maure Fanatique; il représenta aux Conjurés, que c'étoit pour le bien de ses Sujets, & sans égard pour lui-même, qu'il avoit crû devoir leur conseiller de se rendre, puisqu'il n'avoit tenu qu'à lui de faire son accommodement particulier, & de les livrer à l'Ennemi sans leur faire part de ses desseins; qu'ils sçavoient que tant qu'il

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

avoit pû compter sur ses forces, sur ses munitions, & sur la moindre espérance, il ne leur avoit jamais parlé de paix, il avoüa qu'il avoit eû tort de se fier à son Ennemi, & de disputer la Couronne à son pere; qu'il payoit bien chérement cette faute; que ce n'étoit qu'après avoir vû tout désespéré qu'il avoit consenti à une Capitulation, sinon avantageuse, du moins tolérable, conforme à la situation où ils se trouvoient, & absolument nécessaire; qu'il ne pouvoit comprendre sur quel espoir leurs conseillers insensés les détournoient d'une paix si prudemment concertée; qu'ils eussent à lui trouver une ressource assûrée, & qu'il romproit sur le champ les Conférences; mais que tout les abandonnant, jusqu'à la raison même & le bon sens, il falloit être veritablement insensé pour ne pas accepter les conditions d'un pareil Traité; que de deux maux inévitables, la prudence vouloit qu'on choisît le moindre; que tout ce qui leur restoit, c'est-à-dire, le tems précieux de songer à leur conservation étoit une pure grace du Vainqueur; qu'il n'étoit plus question de délibérer sur l'avenir; sçavoir, si les Castillans tiendroient ou non la parole donnée; que lui Roi n'ignoroit pas que les Ennemis

l'avoient plus d'une fois violée à ſon égard ; qu'après tout dans la néceſſité de ſubir la Loi, une conduite pleine de franchiſe & de confiance étoit un attrait ſouverain pour engager les hommes les plus perfides à ne point trahir ceux qui leur font l'honneur de ſe fier à eux ; que du reſte on pouvoit demander des ôtages & des garanties, qu'on ne refuſeroit pas du côté de Ferdinand, dans l'impatience où il étoit de finir la guerre. AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Ce fut par des raiſonnemens ſi plauſibles que Boabdil vint à bout d'appaiſer une ſédition dont les ſuites auroient pû être funeſtes aux Eſpagnols, pour peu qu'il y eût eû de concert entre les ſéditieux, & qu'une tête aſſez forte pour les conduire eût pû ſe promettre quelque bonheur dans un coup de ſurpriſe. Le Roi Maure n'étoit pas de ce caractére ; quoiqu'il fût brave, il ſuivit plus alors les regles de la prudence que les conſeils de la bravoure ; inſtruit par cette émeute, & craignant tout d'un plus long délai, il crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il ſigna la Capitulation. Dès le premier jour du mois de Janvier de l'an 1492. il envoya aux Rois Catholiques les quatre cens ôtages dont on étoit convenu pour garentir

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

la reddition des Châteaux. Il chargea ſes Ambaſſadeurs d'une Lettre pour Ferdinand & Iſabelle, avec un préſent, par lequel il ſe déclaroit vaſſal de ſon Vainqueur. C'étoient deux fort beaux Chevaux, une épée riche, & quelques harnois de prix; il l'avertiſſoit de ce qui s'étoit paſſé dans Grenade, du remede qu'il avoit apporté au mal, de la néceſſité de prévenir promptement de pareils éclats, & de la diſpoſition où il étoit de livrer le lendemain deuxiême de Janvier tous les Forts, ſuivant les termes du Traité.

On peut juger de l'allégreſſe que cette nouvelle cauſa dans le Camp Eſpagnol. Ferdinand donna ſes ordres pour ranger dès le lendemain l'armée en bataille. Il quitta lui-même avec toute ſa Cour, le deüil qu'il portoit depuis peu pour la mort du mari de ſa fille Iſabelle. Il ſe revêtit, ainſi que tous les Grands d'habits magnifiques, pour impoſer aux Maures par cette pompe; puis il s'avança dès le matin juſqu'à une lieuë de Grenade à la tête de toute ſon armée. Il vit alors le Roi Boabdil qui venoit à ſa rencontre accompagné de cinquante Seigneurs. Ce malheureux Prince voulut deſcendre de cheval pour baiſer la main de ſon Vainqueur. Ferdinand

ne le souffrit pas, & le traitant en Roi pour la derniére fois, il l'embrassa. Après les premiéres civilités Boabdil marcha quelque tems vers la Ville avec les Rois de Castille ; ils s'en approchérent de fort près, & aussi-tôt ils virent sortir plus de cinq cens Chrétiens captifs qui venoient au-devant de leurs liberateurs; on s'arrêta, & Boabdil présentant au Roi les clefs du Château, lui dit d'un air plus triste que ferme, & les yeux baissés : « Recevez Grand Roi, la dispo-» sition de nos biens & de nos vies. Nous » sommes à vous ; nous remettons en » votre pouvoir cette Capitale & tout » le Royaume, pleins de confiance que » vous userez avec nous de clémence & » d'humanité. » Le Roi ayant pris les clefs les donna à la Reine, & celle-ci au Prince son fils qui les remit à Don Inigo de Mendoça Comte de Tendilla, destiné pour le Gouvernement de l'Alhambra, & pour le Commandement général de tout le Royaume de Grenade. On rendit à Boabdil le Prince son fils, ainsi qu'on en étoit convenu. Incontinent on détacha le Comte de Tendilla, avec Don Pédre de Grenade désigné Alguazil Mayor de cette Ville, Don Alonze son fils nommé Amiral de de ce Royaume, les Archevêques de

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Toléde & de Séville, le Grand-Maître de ſaint Jacques, le Marquis de Cadix, Fernand de Talavéra Evêque d'Avila, élû Archevêque de Grenade, tous ſuivis d'une nombreuſe garniſon. Ils prirent tranquillement poſſeſſion de l'Alhambra & des Forteresſes marquées dans le Traité. Ils arborérent au plus haut lieu de la principale Citadelle, la Croix qu'on portoit devant le Cardinal Archevêque de Toléde, & à ſes côtés le drapeau Royal avec celui de ſaint Jacques. A cet aſpect le Roi Ferdinand, toute ſa Cour, & l'armée entiére ſe mirent à genoux, pour rendre graces à Dieu de s'être ſervi d'eux afin de faire triompher la Croix dans le ſein d'un Royaume où l'impiété avoit regné durant tant de ſiécles. Après cette auguſte cérémonie de Religion, tous les Grands vinrent ſe mettre un genoüil à terre: & baiſérent la main du Roi, de la Reine, & du Prince Don Juan. Enſuite toute l'armée ſe retira dans un bel ordre au Camp de Sainte Foi: & Boabdil ayant pris congé de leurs Alteſſes rentra dans ſa Capitale, dont il n'étoit plus Roi. Le lendemain les Captifs délivrés, étant ſuivis de tout le Clergé, de tous les Prélats qui étoient à l'armée, & de tous les Officiers, firent une

Proceſſion fort touchante, depuis l'Hôpital Général juſqu'à l'Egliſe du Camp. On y célébra une Meſſe ſolemnelle en action de graces de leur délivrance; après quoi le Roi & la Reine s'étant aſſis ſur des Trônes préparés proche du grand Autel, leur firent donner les aumônes & les eſcortes néceſſaires pour les remener dans leur Patrie. Ils ſortirent baignés de larmes de joye, & beniſſant Ferdinand & Iſabelle, comme leurs vengeurs & leurs peres. AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Les deux Rois ne jugérent pas à propos de faire leur entrée dans Grenade juſqu'à ce qu'on ſe fût bien aſſûré des autres Places fortes. Tout étant en ſûreté dès le quatriéme jour de la reddition, ils s'avancérent dans le même ordre qu'ils l'avoient fait le ſecond de Janvier, mais avec plus de magnificence & de pompe. Rien ne fut épargné pour l'entrée triomphale qu'on méditoit. Ils entrérent en effet à la maniére des Triomphateurs dans la Capitale d'un grand Royaume, qu'ils virent pour la premiére fois, & dont ils admirérent la force & la grandeur. On y avoit dreſſé d'eſpace en eſpace des Chapelles & des Autels où ils renouvellérent leurs priéres pour remercier le Dieu des armées, qui les avoit conduits comme par

AN. DE J. C. 1491. & suiv.

la main au terme de tant d'importantes conquêtes qu'ils avoient faites depuis dix années sur les ennemis du nom Chrétien. Les Maures étonnés de leur majesté, & de je ne sçai quel rayon de la Divinité que les vaincus crurent voir sur le visage de leurs Conquérans, les regardérent en effet comme des hommes descendus du Ciel pour les soumettre à leur Empire, & pour élever la veritable Religion sur les débris du Mahometisme. Leur vénération profonde, mêlée toutefois de défiance & de crainte, paroissoit dans leur air, dans leur silence, & jusques dans leur retraite: car (à en croire Carvajal) le jour de l'entrée solemnelle des deux Rois, peu de Maures osérent soûtenir leurs regards; soit haine, soit frayeur, le plus grand nombre se tint renfermé dans les Maisons ou dans les Mosquées; & ce ne fut que peu à peu qu'ils s'accoûtumérent à voir leurs nouveaux Maîtres, dont la renommée seule les avoit à demi vaincus, avant même qu'ils eussent pris les armes. En effet, ils se représentoient Ferdinand & Isabelle comme les restaurateurs de l'Empire d'Espagne, partagé durant un si grand nombre d'années en plusieurs Monarchies indépendantes les unes des autres, & toutes

intéreſſées à ſoûtenir le Royaume de Grenade pour garder l'équilibre entre elles. Ils les regardoient comme les vengeurs des Loix & de la Juſtice, qu'on n'écoutoit preſque plus avant eux ; comme des têtes deſtinées par la Providence à réünir un grand nombre de Couronnes, à gouverner des peuples innombrables au dedans & au dehors, à conquérir le nouveau monde, à s'aſſûrer la principale domination en Eſpagne, à y rétablir la paix, à recompenſer le merite, à faire revivre la ſcience preſque entiérement abolie, à ſe rendre redoutables dans l'Europe, dans l'Afrique, & dans l'Amérique : en un mot, à ſurpaſſer leurs prédéceſſeurs, & à trouver peu d'égaux dans leurs ſucceſſeurs. AN. DE J. C. 1491. & ſuiv.

Telle étoit l'idée des Maures & des Eſpagnols au ſujet des Rois Catholiques dont nous détaillerons bien-tôt les vertus & les vices. Leur derniére conquête ne fit enviſager que les vertus; tous deux après d'immenſes travaux, preſque également partagés entre l'Epoux & l'Epouſe, virent de leurs yeux ce que tant de grands Rois avoient inutilement ſouhaité de voir ; le Mahométiſme banni de l'Eſpagne dont il avoit triomphé, & la vraie Religion triomphante à ſon tour. En effet Ximénés vint à bout de la

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

conversion des Maures, qui à dire le vrai, ne fut jamais fort sincére ; mais qu'il parut alors en quelque sorte nécessaire de précipiter. Quant à ce qui concerne la politique d'Etat, on ne vit remuer les Maures que dans peu de conjonctures, où les émeutes se calmérent aisément, jusqu'à ce qu'enfin Philippe III. en purgea presqu'entiérement l'Espagne par un éxil général, depuis l'an 1609. jusqu'en 1610. sous le Pontificat de Paul V. Le nombre des bannis monta à un demi million.

Le bruit de la conquête récente de Grenade passa dans toutes les contrées du Christianisme, où l'on célébra quantité de Fêtes, & jusques dans les Régions les plus reculées des Mahométans, où l'on ne put s'empêcher d'en entendre le récit avec admiration. Ce grand événement ne coûta que huit mois & dix jours de siége, en y comprenant la longue Tréve qu'on accorda pour régler la Capitulation. Ainsi tout fut terminé depuis le 26. d'Avril 1491. jusqu'au second de Janvier 1492. Les Rois Catholiques passérent encore quelque tems, tantôt dans l'Alhambra, tantôt dans leur Camp de Sainte Foi ; ils n'en partirent qu'après avoir vû leur autorité affermie, & avoir travaillé à l'exé-

cution du plan qu'ils avoient dreſſé, pour rendre Grenade une Ville Chrétienne & ſçavante. Elle le devint en effet dans la ſuite, & l'Univerſité qu'ils y fondérent auſſi-bien que l'Archevêché, ſous les auſpices d'Aléxandre VI. a tellement fleuri, qu'après avoir fourni à l'Eſpagne quantité de grands Prélats & d'habiles Docteurs, elle a encore aujourd'hui de la réputation.

AN. DE J. C. 1492. & ſuiv.

Pour revenir à la priſe de poſſeſſion de Grenade, dès que la Cour & l'armée furent à portée d'y entrer, Boabdil ſortit en Roi détrôné ; il ſalua en paſſant Ferdinand & Iſabelle, puis il prit tout de ſuite la route d'Alpuxarra où étoit ſitué l'appanage qu'on lui avoit reſervé. De vieux Maures qui s'étoient trouvés à cette triſte cérémonie, ont aſſûré à un * Hiſtorien Eſpagnol, que Boabdil étant arrivé à Padul, qui eſt le dernier endroit d'où l'on peut encore découvrir Grenade du côté d'Alpuxarra, ſe détourna pour y jetter un dernier regard. Il tint long-tems les yeux fixés ſur ces Tours & ces Palais, qu'il venoit de perdre pour toûjours, & il reſſentit alors tout le poids d'une douleur exceſſive, que l'agitation des affaires avoit juſqu'alors ſuſpenduë. Il ſoupira & verſa des pleurs en s'écriant, *O Seigneur Dieu*

* Carvajal.

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

*des batailles !* On ajoûte que sa mere le voyant dans cet accablement de chagrin, lui dit avec amertume ; *Il vous sied bien*, mon fils, *de pleurer comme une femme, une Couronne que vous n'avez pas conservée en Roi.* Il joüit durant quatre années de tout ce qu'on lui avoit accordé par le Traité; puis s'étant lassé comme son Oncle, d'être simple particulier dans des lieux où il s'étoit vû Roi, il eut envie de passer en Afrique. Il proposa la vente de toutes ses terres à Ferdinand, qui l'accepta pour la somme de huit cens mille ducats. Le Trésorier de Boabdil lui remit entre les mains cette somme ; il lui vanta en même-tems l'avantage qu'il trouveroit à retourner en Afrique, & à quitter un Païs qui lui rappelloit sans cesse la cruelle idée de ce qu'il étoit, & de ce qu'il avoit été. Mais on dit que Boabdil loin d'être flatté par ce discours, & voyant la chose concluë sans retour, se repentit du marché au point de vouloir poignarder son Trésorier, qui se déroba promptement à sa colére. La chose étant sans reméde, ce déplorable Prince passa à Fez avec toute sa Maison ; il y demeura long-tems, jusqu'à ce qu'ayant suivi les armes & la fortune d'un Maure contre le Roi de Maroc qu'on vouloit détrôner, il fût malheu-

reuſement tué dans une bataille ; triſte joüet de la fortune, qui ayant épargné ſa vie tandis qu'il défendoit ſon ſceptre, l'avoit fait ſurvivre à ſon malheur & à ſa honte, pour lui préparer la mort lorſqu'il attaquoit une Couronne qui ne lui appartenoit pas. AN. DE J. C. 1492. & ſuiv.

Je finis par cette Révolution, qui eſt une des plus ſinguliéres & des plus circonſtanciées qu'on ait vûës parmi le grand nombre d'autres qu'on a rapportées. Mariana avoit auſſi voulu terminer par là ſon Hiſtoire Latine, parce que cet événement étoit ſans contredit le plus brillant & le plus glorieux de tous ceux qui arrivérent ſous le regne d'Iſabelle & de Ferdinand. Les guerres qui ſuivirent, & qui ne ſont pas de mon ſujet, leur furent beaucoup moins honorables, quoiqu'également avantageuſes, parce qu'elles furent ternies, tantôt par des infidélités & des manques de parole indignes de ces grands génies ; comme la Révolution du Royaume de Naples enlevé à Don Frédéric & aux François ; tantôt par des ſupercheries : tel fut l'enlevement de la Navarre ; quelquefois par la cruauté des Eſpagnols, qui en ſubjuguant le nouveau monde y firent voir (malgré leurs maîtres) des monſtres d'inhumanité dont on n'avoit point

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

eû encore d'exemple. L'Hiſtoire après tout convient, que ſous ce regne la Monarchie Eſpagnole fut élevée à un dégré de gloire fort ſupérieur à l'état floriſſant où elle s'étoit vûë du tems des Rois Goths & de leurs plus illuſtres ſucceſſeurs. Les malheurs même de ces deux Epoux dont le but étoit de réünir toute l'Eſpagne ſous la domination de leur poſtérité, contribuérent à la grandeur, ſinon de leur Maiſon, du moins de la Monarchie dont ils étoient en quelque ſorte les créateurs. On a crû que Ferdinand avoit fait le projet de la Monarchie Univerſelle : du moins ſes ſucceſſeurs s'enyvrérent de ce projet au point de ne pas le diſſimuler. Charles-Quint s'en cacha ſi peu, qu'il en fit la baſe de ſa politique & de toutes ſes démarches. Pour Ferdinand & Iſabelle, leur prudence fut entiérement trompée ; toute la ſplendeur de vingt-trois Couronnes penſa s'évanoüir à leurs yeux, & paſſa en effet dans une Maiſon étrangére. Ils avoient fondé leur eſpoir ſur un fils & ſur quatre filles dont les établiſſemens ou faits, ou médités étoient l'effet de la plus ſubtile politique. Cet article qui fut d'une ſi grande conſéquence pour l'Eſpagne merite d'être développé. Des quatre ſœurs du Prince Don Juan, l'aî-

née se nommoit Isabelle, la seconde Jeanne, la troisiéme Marie, & la derniére Catherine. On maria l'aînée dès sa premiére jeunesse avec l'Infant de Portugal Don Alphonse : mariage qui ne réüssit point, puisqu'elle resta veuve & sans enfans à l'âge de dix-huit ans. Lorsque Don Juan Prince de Castille eût atteint sa dix-neuviéme année, Ferdinand & Isabelle qui songeoient à s'assûrer de bonne heure des successeurs, après avoir jetté les yeux sur toutes les les Maisons Souveraines pour lui trouver une épouse, se fixérent à la Maison d'Autriche. Maximilien qui en étoit le Chef avoit un fils & une fille avec de puissants Etats & de grandes espérances. Les Loix de la succession des Couronnes en Espagne donnoient à Don Juan l'Arragon du côté de son pere, & la Castille du côté maternel, à l'exclusion de sa sœur aînée & des trois autres. S'il venoit à mourir sans postérité, toute la succession revenoit par droit d'aînesse à Dogna Isabelle, ou à son défaut à Dogna Jeanne, & ainsi de suite. D'un autre côté Don Philippe fils de Maximilien portoit à celle qu'il épouseroit les riches Etats des Maisons d'Autriche & de Bourgogne avec l'Empire. Dans cette situation d'affaires Ferdinand imagina

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

un double mariage avec cette condition tacite, que les Etats étrangers pussent passer dans sa Maison, sans que ses Royaumes & ceux de sa femme pussent entrer dans celle d'Autriche. La chose paroissoit extrêmement délicate & difficile. Voici comment il vint à bout de l'exécuter. Il envoya à la Cour de Maximilien le célébre Jean Manuel, Castillan, le plus habile négotiateur de son siécle, & peut-être le seul capable de faire réüssir l'importante négotiation dont il étoit chargé. Son instruction étoit de faire agréer à l'Archiduc une alliance dont la simple proposition devoit naturellement le révolter. Le Roi Catholique offroit à la Princesse Marguerite d'Autriche d'épouser Don Juan, & il demandoit que Don Philippe épousât Dogna Jeanne la seconde des Infantes d'Espagne. C'étoit visiblement mettre tout l'avantage du côté de l'Espagne, & ne rien donner à la Maison d'Autriche: car en même-tems qu'il tramoit cette intrigue, il assûroit à sa postérité ses vastes Etats, en remariant Isabelle sa fille aînée au Roi de Portugal Don Emmanuel; de sorte que Dogna Jeanne ne devoit porter à l'unique héritier de la Maison d'Autriche que la dot d'une Princesse cadette, tandis que Margue-

rite riche héritiére de cette même Maiſon en tranſportoit tous les droits en Eſpagne, par ſon mariage avec Don Juan. Le piége ſembloit trop groſſier pour être préſenté ſans beaucoup d'adreſſe & de ménagement. Auſſi l'Ambaſſadeur, homme à qui le bon ſens, l'expérience, l'eſprit d'inſinuation, & tous les talens du plus habile Courtiſan tenoient lieu d'étude & de lettres, employa-t'il utilement tous les raffinemens que lui fournirent ſon art & ſon génie. Il fit entendre à Maximilien que c'étoit par déférence & par reſpect qu'on ne lui offroit point l'aînée Iſabelle, parce qu'elle étoit veuve d'un Prince Portugais, qui avoit eu un ayeul & une biſayeule, dont la naiſſance & les alliances avoient des taches inſuportables à la délicateſſe des Allemans; que les Rois Catholiques dans l'extrême envie de s'allier avec lui paſſoient par deſſus la délicateſſe qu'ils auroient dû avoir eux-mêmes, de donner à leur ſucceſſeur la Princeſſe Marguerite deſtinée à Charles VIII. élevée avec lui, & répudiée en quelque maniére, pour céder le Trône de France à l'héritiére de Bretagne; que l'Infante Iſabelle avoit paru incapable d'avoir des enfans; que ſi elle en avoit un jour, ils ſeroient mal-ſains, & vi-

AN. DE J. C. 1492. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

voient peu ; qu'au contraire sa sœur Dogna Jeanne donnoit lieu par sa santé d'espérer une grande fecondité. Enfin Don Manuel pour servir son Maître se fit le confident de Maximilien : il sentit que ses raisonnemens assaisonnés de mille complaisances & d'un air de cordialité qu'il sçavoit se donner, avoient fait de profondes impressions sur l'esprit de l'Archiduc; il obtint tout ce qu'il voulut, & le double mariage se fit au grand contentement de Ferdinand & d'Isabelle, qui se crurent arrivés au comble de leurs desirs : mais la mort se joüa de tous leurs projets, & ne vérifia que trop les subtilités de l'Ambassadeur. L'Infante Isabelle mourut en couche d'un fils qui ne lui survêcut que deux ans. Don Juan époux de Marguerite ne passa pas sa vingtiéme année, & ne laissa point de postérité. Il ne resta que Dogna Jeanne, qui avoit épousé l'Archiduc Philippe, auquel elle donna contre toute apparence, l'immense succession qu'on ne lui destinoit pas. Soit que ce fût prévoyance du côté de Don Manuel, qui en négociant ce mariage avoit trouvé l'art d'être le favori des deux Cours; soit plûtôt que le bonheur de la Maison d'Autriche le voulût ainsi, cette Maison fut conduite comme par une main invisi-

ble sur les Trônes de Castille & d'Arragon, par les mêmes moyens qu'on avoit employés pour l'en écarter. AN. DE J. C. 1492. & suiv.

Après la mort de la Reine Isabelle, qui arriva à Medina del Campo le 26. de Novembre de l'année 1504. lorsquelle n'avoit encore que 54. ans, Don Philippe herita de ses Royaumes & de ses conquêtes avec tant d'indifference qu'il parut balancer entre ses Pays-bas & de nombreuses Couronnes. Il se transporta enfin en Espagne où il donna bien des sujets de mortification à Ferdinand son beau-pere. Dès le premier voyage qu'il y avoit fait pour se faire reconnoître héritier présomptif de Castille & d'Arragon, ce Prince extrêmement bien-fait, affable, magnifique & libéral jusqu'à la prodigalité, avoit gagné tous les cœurs des Grands & du peuple. Le soupçonneux Ferdinand en avoit conçû tant de jalousie, qu'il avoit imaginé toutes sortes de moyens pour l'engager à retourner dans ses Etats. Il le pria même de passer par la France, & de s'aboucher avec Louis XII. pour terminer le différend arrivé entre les François & les Espagnols sur le partage du Royaume de Naples. Philippe dont la bonne foi étoit si connuë du Roi de France, qu'il devint son ami

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

particulier, termina en peu de tems cette affaire à Blois. Le Traité qu'il conclut portoit, que la Princesse Claude, fille aînée de Loüis XII. épouseroit Charles fils de Philippe : que le Royaume de Naples seroit sa dot : qu'en attendant l'âge propre à cette alliance, le partage fait entre l'Espagne & la France auroit lieu ; qu'on rendroit de part & d'autre ce qu'on auroit pris, & que l'Archiduc seroit dépositaire des Places dont on disputoit. Les Ambassadeurs de Ferdinand signerent pour lui ce Traité, en se soumettant à l'excommunication en cas qu'on le violât. De sorte que Loüis XII. se crut pour cette fois à couvert des infidelités ordinaires de Ferdinand. Mais à peine ce dernier eût-il appris que sa Majesté Très-Chrétienne avoit congédié une partie de ses troupes, qu'il se démasqua, & ne fit que rire de la simplicité de son Gendre & de son Allié. L'Archiduc n'ayant pu le porter à réparer cette perfidie, se broüilla ouvertement avec lui, & lui prépara une vengeance bien mortifiante.

La Reine Isabelle en mourant avoit, dit-on, laissé un testament par lequel, sans parler en aucune maniére de l'Archiduc, elle ordonna, qu'en cas que sa

fille Dogna Jeanne, pour quelque raiſon que ce pût être, ne voulût pas gouverner par elle-même ſes Etats, Don Ferdinand les gouverneroit, non plus comme Roi de Caſtille, mais en qualité d'Adminiſtrateur, juſqu'à ce que le Prince Charles eût atteint l'âge de vingt ans. Elle régla de plus, qu'en reconnoiſſance des ſervices de ſon mari, il joüiroit tant qu'il vivroit de la moitié des revenus qu'on tiroit du nouveau monde, d'un million de ducats par année, & des trois grandes Maîtriſes de ſaint Jacques, d'Alcantara & de Calatrava. Ce teſtament étoit trop favorable à Ferdinand pour ne pas lui plaire. Il profita de l'abſence de ſa fille & de l'Archiduc, pour prendre incontinent le titre d'Adminiſtrateur de la Couronne, après avoir quitté à regret celui de Roi de Caſtille. Il crut par ce changement de nom conſerver une autorité qu'il lui étoit dur de quitter après 32. ans de regne. Mais à peine l'Archiduc eût-il appris ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne, qu'il n'héſita pas à déclarer le teſtament ſuppoſé. Il ſe perſuada ſi bien cette ſuppoſition, qu'il la fit croire à toute l'Eſpagne. Les Grands ſi long-tems humiliés par Ferdinand avoient un vif intérêt de le croire & de le perſuader. Le

AN. DE J. C. 1492. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1492. & ſuiv.

nouvel Adminiſtrateur s'imagina, que la poſſeſſion le mettroit à l'abri de ces mouvemens & de la colére de l'Archiduc. Vainement il tâcha de l'amuſer par des négociations. Philippe partit de Flandres au commencement de l'année 1506. malgré une groſſeſſe avancée de l'Archiducheſſe, qui l'accompagna. Il laiſſa le Gouvernement des Pays-Bas à Guillaume de Croï, Seigneur de Chiévres, & arriva en Eſpagne avec beaucoup d'argent, de nombreux Vaiſſeaux, & le titre de Roi de Caſtille, lorſque Ferdinand s'y attendoit le moins. Ce Politique ſurpris d'un coup de vigueur qui rompoit ſes deſſeins, tâcha de faire la meilleure contenance qui lui fût poſſible. Il voulut d'abord réſiſter, mais il éprouva combien il eſt difficile d'aller contre le torrent de l'autorité légitime, & de ſe concilier des cœurs qu'on a long-tems retenus par la crainte. Il eut le chagrin de ſe voir abandonné de tous les Seigneurs; ils allerent tous au-devant de leur nouveau Roi, qu'ils adoroient. Ferdinand à qui les démarches ſouples ne coûtoient rien, quand il s'agiſſoit de ſes interêts, crut devoir les ſuivre, & aller lui-même recevoir ſon gendre; il s'avança juſqu'à Molina à une journée de Compoſtelle où étoit

Don Philippe, dans l'eſperance que ce Prince touché de ſa Politeſſe s'avanceroit à ſon tour vers lui. Il fut trompé. Le nouveau Roi affecta d'aller à Burgos, par de longs détours, ſans s'embarraſſer que ſon beau-pere s'apperçût qu'il vouloit l'éviter. Une conduite ſi mépriſante déconcerta Ferdinand; il ſe plaignit, il menaça, mais les plaintes & les menaces n'étoient plus de ſaiſon. Philippe ſe conduiſoit par les conſeils de ſon favori Manuel qui avoit négocié ſon mariage, & Ferdinand fut obligé de recourir à ceux de Ximénés, qui lui reſta ſeul fidéle. Cet habile Miniſtre ſans vouloir rompre cet attachement, étoit bien-aiſe de ſe ménager avec le nouveau Roi, dont il ſentoit bien que le parti l'emporteroit infailliblement. Il ſe chargea donc de négocier l'accommodement du gendre & du beau-pere. Philippe demeura ferme dans la prétention qu'il avoit de ſe faire Couronner au plûtôt, remettant après cette cérémonie l'examen des avantages qu'il lui plairoit de faire au Roi détrôné. Celui-ci contraint de ſubir la Loi d'un gendre devenu ſon maître, demanda du moins une entrevûë, & l'obtint. Elle ſe fit d'une maniére bien humiliante pour lui. On voulut qu'il donnât des ôtages, & il ne reçut point d'autre aſſurance pour

AN. DE J. C. 1492. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1492. & suiv.

sa personne, & pour deux cens hommes, à qui on permit de l'accompagner sans armes, que la parole de Philippe. Ferdinand passa par dessus toutes ces formalités, & se rendit le premier à Sanabria lieu de l'entrevûë, prêt d'aller au-devant du Roi, qu'il trouva escorté de la plus nombreuse & de la plus brillante Cour, au milieu de laquelle l'Administrateur du Royaume Castillan sembla ne paroître qu'en suppliant & en sujet. Il demanda beaucoup, & n'obtint rien. Il eut beau representer, qu'au moins le Royaume de Grenade qui étoit sa conquête lui étoit dû. On lui répondit, qu'il étoit réüni à la Castille du vivant d'Isabelle; qu'on ne partageoit point un Sceptre; & qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de retourner en Arragon. Il ne se rebuta pas, & dissimulant son dépit, il fit renoüer la conférence, dont tout le succès fut d'obtenir enfin, après mille refus, la possession des trois grandes Maîtrises, & une pension de cinquante mille écus; foible consolation d'un Sceptre perdu. Les deux Rois se séparérent fort unis, en apparence, & fort peu contens en effet l'un de l'autre. L'un retourna triomphant à Vailladolid, & l'autre très-mécontent prit la route d'Arragon, quittant

quittant avec douleur la Caſtille, qui lui avoit après tout d'extrêmes obligations, & qui le renvoyoit preſque auſſi ſeul qu'il y étoit venu pour en porter la Couronne. AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

Un motif d'interêt très-preſſant contraignit Don Philippe le meilleur Prince de ſon ſiécle, d'en uſer ſi durement avec ſon beau-pere, qui par ce titre ſeul meritoit d'être plus ménagé. Il avoit ſçu que Ferdinand rouloit le projet de lui enlever la Couronne de Caſtille, d'une maniere qui auroit rendu la Maiſon d'Autriche la fable de toute l'Europe. Ce Prince n'avoit que 48. ans lorſqu'Iſabelle ſon épouſe mourut; il pouvoit eſpérer d'un ſecond mariage des ſucceſſeurs, qui préviendroient ou du moins ſuſpendroient la perte d'une Couronne qu'il ſe voyoit à la veille de céder. Dans la vûë de ſe la conſerver à quelque prix que ce fût, il oublia ce qu'il devoit à ſa femme, & ſur-tout à ſa fille l'Archiducheſſe, qu'il traita ſi indifféremment, qu'il ne demanda pas même à la voir, uniquement à cauſe de ſa qualité de Reine de Caſtille. Il oſa former & pourſuivre le projet le plus ſingulier qu'on puiſſe imaginer par rapport à la ſituation où il ſe trouvoit. Il ſe propoſa d'épouſer cette même Prin-

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

ceſſe Jeanne, fille de Henry IV. à laquelle il avoit enlevé ſes Etats. Il ne la conſidéra plus alors, ainſi qu'il l'avoit fait auparavant, comme une Princeſſe ſuppoſée; le changement d'interêt la lui fit regarder comme la fille de ſon prédéceſſeur, l'héritiere légitime de la Caſtille. Pluſieurs obſtacles invincibles s'oppoſoient à ſon deſſein, mais il étoit fait à braver les obſtacles. Dogna Jeanne avoit prononcé des vœux de Religion; elle comptoit plus de 45. ans; elle avoit toûjours haï Ferdinand comme l'uſurpateur de ſon Thrône; elle étoit niéce de la Reine Iſabelle, & il ne convenoit pas que l'époux de la tante épouſât la niéce. Enfin elle étoit ſous la domination de Don Emmanuel Roi de Portugal. Il falloit pour l'épouſer gagner entierement Emmanuel, le Pape Jules II. & elle-même. Ferdinand ſe flatta que l'appas d'une Couronne méprisée depuis trente ans tiendroit lieu d'amour à Dogna Jeanne; que de fortes raiſons concilieroient le Pape naturellement ennemi des François; & qu'enfin il ne ſeroit pas difficile de faire entrer dans ſes interêts le Roi de Portugal, qui ſembloit n'en pas avoir à lui refuſer ſon conſentement. Ce projet ainſi conçu réüſſit du côté du Pape. On

eſpéra, mais ſans fondement, qu'il n'échoüeroit pas du côté de la Princeſſe; mais ce qui le renverſa entiérement fut la fermeté de Don Emmanuel, qui perſiſta dans ſes refus avec une opiniâtreté à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre. Les mêmes raiſons qui faiſoient ſouhaiter paſſionnément ce mariage à Ferdinand, empêcherent Emmanuel d'y conſentir. L'un & l'autre comprirent que les droits de Dogna Jeanne, le teſtament de Dogna Iſabelle, & ſur-tout les forces d'Arragon unies au parti que Ferdinand ſe feroit en Caſtille par le nouveau tour qu'il donneroit à ſes prétentions confonduës avec celles de la fille de Henry IV. pourroient balancer les droits & la puiſſance de Don Philippe; mais ce qui étoit avantageux à Ferdinand, ne l'étoit pas à Emmanuel bien plus intéreſſé à ſe ménager l'amitié du gendre encore jeune & preſque aſſuré de regner, fut-ce en partageant le Trône, que les bonnes graces du beau-pere dont tout l'eſpoir (après une guerre civile, & fatale peut-être au Portugal,) ſeroit d'en venir à un Traité de partage. Ces motifs firent évanoüir le projet, dont la découverte avoit animé Philippe contre Ferdinand. Mais ce dernier fécond en expediens ſe voyant hors

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

d'eſperance de priver ſon gendre de la Couronne de Caſtille, entreprit de lui ôter du moins celle d'Arragon; on l'avoit trop maltraité pour ne pas s'y attendre. Il entreprit de vaincre les défiances trop fondées de Loüis XII. & de ſe l'attacher pour le détacher de l'alliance du nouveau Roi de Caſtille. Pour cela il lui fit demander en mariage Germaine de Foix ſa niéce, en lui faiſant la propoſition la plus capable de le flatter; ſçavoir, que le Royaume de Naples dont les Arragonnois entroient en poſſeſſion, ſeroit l'appanage des héritiers mâles qu'il ſe promettoit de ſon ſecond mariage, ou qu'en cas qu'il n'eût que des filles, ce Royaume ſeroit réüni tout entier à la Couronne de France. La propoſition plut à Loüis XII. A cette condition il ſigna le Contrat de mariage, & Ferdinand devint le mari de Germaine de Foix. Le Ciel trompa derechef ſa politique. Il n'eut qu'un fils qui mourut huit jours après ſa naiſſance; & il ſentit qu'il approchoit lui-même de ſon terme.

Tandis qu'il travailloit ſi infatigablement à chercher les moyens de nuire à ſon gendre ſans égard pour ſa fille, une mort prématurée enleva ce redoutable concurrent peu de mois après qu'il eût

pris poſſeſſion du Trône de Caſtille, c'eſt-à-dire, le 25. de Septembre 1506. Philippe venoit de donner le Gouvernement de Burgos à ſon confident Manuel. Celui-ci ayant invité le Roi à un Feſtin, Don Philippe immédiatement après le repas voulut joüer à la paume; la fiévre lui prit avec une violente douleur de côté : le mal augmenta tellement, que ce Prince qui étoit d'une compléxion robuſte, & qui n'avoit jamais éprouvé la moindre indiſpoſition, mourut au bout de ſix jours, malgré tout l'art des Medecins. On ſoupçonna du poiſon, ſoit de la part de Don Ferdinand, mais ſans aucune preuve qu'il eût commis ce crime; ſoit de la part des ennemis de Manuel, que ſon crédit avoit rendu extrêmement odieux. Nul Prince ne fut pleuré ni ſi univerſellement, ni ſi ſincérement. Il laiſſa deux fils Charles & Ferdinand, avec une Couronne enviée par ſon beau-pere, qui commença à eſperer de la porter une ſeconde fois.

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

Cette mort mettoit la Caſtille dans la plus fâcheuſe ſituation. Dogna Jeanne veuve de Don Philippe étoit incapable de gouverner l'Etat. Son eſprit naturellement foible & borné faiſoit préſager depuis long-tems un dérangement,

AN. DE J. C. depuis 1492, juſqu'à 1516.

qui ſe déclara entiérement après la mort de ſon époux. Elle l'aima tant qu'il vécut, d'une maniére ſi paſſionnée & ſi folle, que ſa jalouſie portée juſqu'à la fureur, donna à Philippe auſſi-bien qu'aux deux Maiſons de Caſtille & d'Autriche de cruels ſujets de chagrins, par les ſcenes extravagantes qui éclattoient quelquefois dans le public. Son mari qui eût mieux aimé une indifference marquée qu'un amour ſi incommode, aigriſſoit quelquefois ſon mal par les froideurs dont il payoit ſes emportemens. Il penſa un jour lui en coûter cher. L'habile Ferdinand avoit profité de ces mouvemens ſubits de vengeance qui ſaiſiſſoient ſouvent ſa fille, pour tirer d'elle par l'adreſſe de Conchillo un écrit, par lequel elle déclaroit valable le teſtament vrai ou faux de la Reine ſa mere en faveur de Ferdinand. Heureuſement pour Philippe, que ce fatal écrit eût jetté dans de grands embarras, il preſſentit cette ſubtile trame, & les deux époux ſe réconciliérent en un inſtant au dépens de Conchillo, qui penſa être la victime de leur reſſentiment & de ſa témérité. Cet amour de Dogna Jeanne loin d'expirer avec ſon mari, ne fit que s'accroître au point de lui renverſer le jugement, dont elle ne

recouvra de tems en tems l'uſage que pour ſe plaindre qu'on lui eût ôté le gouvernement de ſes Etats. A peine Don Philippe eut-il les yeux fermés, que ſa veuve inconſolable ne voulut prendre aucune nourriture, & demeura longtems le viſage collé au ſien, ſans que rien pût l'en arracher. Elle conſentit enfin qu'on le mît dans un cercüeil; mais ce cercüeil l'accompagnoit toûjours; elle ne le perdoit point de vûë. Non contente de pleurer jour & nuit ſon époux, elle le traînoit dans toutes les Villes de Caſtille avec l'appareil lugubre de ſa viduité, ne goûtant d'autre plaiſir au monde que celui de renouveller éternellement ſes obſéques, ſans vouloir ſouffrir qu'on le ſéparât d'elle. On la contraignit enfin de mettre en dépôt dans une Egliſe ce triſte aliment de ſa douleur; mais elle l'en fit tirer, & ordonna qu'on ouvrît le cercüeil pour revoir celui dont l'idée étoit toûjours préſente à ſon eſprit. On ſe laſſa de la voir promener ainſi dans ſes Etats l'étalage d'une mélancolie, qui avoit d'abord excité la pitié. On la conduiſit à Tordéſillas, où elle s'enferma avec ce qu'elle appelloit ſon tréſor, paſſant toute ſa vie, qui fut aſſez longue, à le pleurer, à le contempler, à ne ſe nour-

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

rir que de ſes larmes, à ſe plaindre de ſon pere & des Caſtillans, ſans interrompre cet exercice qu'en ſe délaſſant à combattre avec des chats, qui lui laiſſérent ſouvent des marques de ſon extravagance & de leur fureur.

Ximénés n'attendit rien de cette malheureuſe Reine. Dès que Don Philippe eût expiré ce Miniſtre fit une Aſſemblée des Grands qui ſe trouvérent à la Cour. Il y repréſenta ſi fortement l'incapacité de la Reine, & la néceſſité de nommer promptement un Adminiſtrateur de la Couronne, que l'on entra dans ſes vûës ſans oppoſition. La difficulté étoit de choiſir. Le choix ne pouvoit tomber légitimement que ſur l'une des deux têtes; ſçavoir, l'Empereur Maximilien, & Don Ferdinand. Les Loix parloient pour le premier, & la bienſéance pour le ſecond, ſans compter qu'il ſeroit plus avantageux à la Caſtille d'avoir pour Régent un Roi qui étoit ſur les lieux, & qui l'avoit ſi long-tems gouvernée, qu'un Prince étranger, qui ne pourroit quitter ſes Etats pour être le dépoſitaire de ceux d'autrui. Ximénés dont les vûës toûjours droites alloient au véritable interêt de la Caſtille, entreprit de faire donner l'adminiſtration à Ferdinand au préjudice de Maximilien. Un ſeul ob-

ſtacle plus fort que les droits du dernier ſembloit en devoir exclure le Roi d'Arragon. Il étoit haï des Grands, & ils l'avoient trop maltraité en le renvoyant de Caſtille, pour s'empreſſer de le rappeller. Ximénés fut aſſez éloquent & aſſez heureux pour lever cet obſtacle. La force de ſes raiſons l'emporta ſur les reſſentimens paſſés; l'eſpérance d'un meilleur ſort, & la crainte d'un Gouvernement étranger, dont les ſubalternes ſeroient les Maîtres abſolus, détermina toute l'Aſſemblée en faveur du Roi d'Arragon. Il eut tous les ſuffrages du Clergé, des trois Ordres Militaires, & du Tiers-Etat; de ſorte que les Grands concoururent de bonne grace à un rappel qu'ils ne pouvoient empêcher. Ferdinand étoit alors à Naples; il vola auſſi-tôt en Caſtille, pour reprendre une Couronne qu'il n'avoit cédée qu'avec un extrême dépit. La maniere dont il ſe comporta lui fit honneur. Il ne ſe ſouvint point des mauvais procédés des Seigneurs à ſon égard, ou du moins il parut les avoir oubliés, & loin de s'en venger, il prit un parti tout oppoſé. Ce genie ſouple & fléxible, ſe fit un ſyſtême de Gouvernement tout différend du premier, parce que les conjonctures étoient differentes. Il ſçut

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

si bien caresser la Noblesse qu'il en devint les délices. On ne lui demanda plus la convocation des Etats comme auparavant; & il fut jusqu'à sa mort, non pas simple Administrateur & Régent du Royaume, mais plus absolu, plus Souverain, & plus Roi qu'il ne l'avoit jamais été. Depuis l'usurpation de la Navarre, il traîna une vie languissante. Il changeoit incessamment d'air, & ne trouvoit nulle part la santé & le repos qui le fuyoient. Toûjours prévenu contre la mémoire de Don Philippe, & contre l'idée d'un successeur étranger; il résolut de le déshériter par son testament du 27. Juin 1515. où il instituoit pour héritier des deux Couronnes de Castille & d'Arragon Ferdinand d'Autriche frére de Charles; parce qu'il étoit né en Espagne, & qu'ayant été élevé parmi les Espagnols, il en avoit pris les maniéres, & s'en étoit fait aimer. Mais quand le Conseil de Castille vit le Régent sur le point d'expirer, il lui representa avec tant de force les horreurs des guerres cruelles que cette disposition testamentaire alloit causer entre deux fréres aux dépens de l'Espagne, qu'il la changea par un autre testament du mois de Janvier de l'année 1516. ce fut la derniere de sa vie. Il

étoit parti pour aller lui-même installer Ferdinand d'Arragon, fils de l'Archevêque de Sarragoce son fils naturel, dans une Commanderie considerable de l'Ordre de Calatrava. Il fut arrêté en chemin par une maladie qui le contraignit de demeurer à Madrigalejo méchant Village du territoire de Truxillo. Le mal devint si violent, qu'il y mourut, après avoir déclaré par testament Charles d'Autriche Roi de Castille & d'Arragon; & Ximénés qu'il avoit fait élever au Cardinalat, Régent des deux Royaumes, jusqu'à la majorité du jeune Roi. AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

Don Ferdinand eut d'excellentes qualités & de très-grands vices. Nul Roi ne sçut mieux que lui l'art de gouverner les hommes. Il paroissoit né pour être l'arbitre & le maître, je ne dirai pas du monde entier comme ses outrés panégyristes, mais du moins de quelque chose de plus que de l'Espagne. Avant son affermissement sur le Thrône de Castille, il sçut employer l'adresse, les insinuations, l'art de plaire, & d'obtenir de ses nouveaux sujets tout ce qu'il voulut, sans déroger à l'air de Majesté qui lui étoit naturel. Il sçut même souvent allier la fermeté à la douceur au point de hasarder les affaires les plus importantes dans des con-

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

jonctures où il s'agissoit d'un choix prudent entre la souplesse & la fermeté à l'égard des Seigneurs confédérés dont il falloit gagner l'amitié ou dompter la tyrannie. Mais dès qu'il vit qu'il n'avoit plus rien à craindre au dehors, il se mit en tête de regler tout au dedans; il se fit un principe capital du soin d'humilier la principale Noblesse, & il lui en coûta peu pour éxécuter un projet dont ses prédécesseurs n'avoient pû venir à bout. Il réünit dans sa personne les Grandes Maîtrises des trois Ordres Militaires, dont la possession faisoit des Seigneurs qui le briguoient, & l'obtenoient par la voie des armes, autant de petits Souverains presque indépendans de leur maîtres. Il montra qu'il l'étoit, & jamais Prince ne fut plus ponctuellement obéï. Grand amateur de la Justice & des Loix, il les remit en vigueur dans un tems où elles n'étoient presque plus connuës, ou n'avoient plus de force par la négligence & la foiblesse du Gouvernement. Il en fit même publier de nouvelles, tant pour abbreger l'administration de la Justice, que pour réformer les abus infinis que la confusion des révoltes avoit introduits dans l'Etat. Il éxerça toute l'étendue de sa sévérité pour bannir de ses Royaumes

les blâſphêmes, les jeux de haſard, & les brigandages. AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

Il étoit plus profond & plus ſubtil politique, qu'habile ou brave guerrier. Tout ſon art dans la guerre comme dans le cabinet conſiſtoit à ſaiſir juſte les occaſions ; il les prévoyoit, & ne les laiſſoit jamais échapper. Pour le dédommager de ce qui lui manquoit du côté du Conquérant, il trouva ou forma de grands hommes de guerre. Le ſeul Gonzalve deCordouë lui valut les Royaumes de Grenade & de Naples, comme le Cardinal Ximénes lui procura celui d'Oran, qu'il conquit à ſes frais, autant par ſon habileté que par ſa bravoure. A l'égard de la politique, Ferdinand la porta auſſi loin, & plus loin peut-être que Louis XI. Roi de France, c'eſt-à-dire, juſqu'au rafinement de la fourberie. Auſſi Zurita & Mariana ne l'excuſent-ils de ce vice, qu'en diſant naïvement, l'un qu'il eſt injuſte d'imputer à un Roi un vice commun à tous les Rois ; l'autre que Ferdinand étoit dans la neceſſité de s'accommoder aux mœurs, au langage, & aux manieres qui étoient pour lors en uſage. Frivole excuſe, qui en flétriſſant injuſtement tous les Souverains, ou pour le moins ceux de ce tems-là, ne ſçauroit juſtifier le Roi de

AN DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

Caſtille. Il eſt vrai que Loüis XI. ſurprit une fois ſon ſecret, mais ce ne fut qu'en profitant finement du foible d'un Ambaſſadeur nommé Lucéna, que le Roi de Caſtille envoyoit en Angleterre l'an 1475. Louis XI. pénétra cet homme, & ſentit qu'il étoit vain & intereſſé. Il le prit par ces deux endroits; il l'accabla de loüanges, de careſſes, de préſens & de promeſſes, juſqu'à l'ébloüir par l'eſpoir d'un Chapeau de Cardinal. Par-la il tira le ſecret du but & du ſuccès de ſa négociation. Mais outre qu'en ceci le Roi de France n'abuſa pas des paroles & des ſermens, on ne ſçauroit pallier la conduite de Ferdinand avec Charles VIII. & Loüis XII. Prince dont la bonne foi univerſellement reconnuë fut tant de fois duppe des perfidies dont le Roi d'Eſpagne ſe faiſoit gloire. Il s'en vantoit effectivement. On ſçait qu'ayant envoyé à Loüis XII. ſon Sécretaire Pierre Quintana pour traiter d'alliance, le Roi de France refuſa de l'écouter, alleguant pour raiſon qu'il avoit été trompé deux fois, & qu'il ne vouloit pas l'être une troiſiéme. *Deux fois*, s'écria Ferdinand en jurant! *Il en a menti l'yvrogne, je l'ai trompé plus de dix fois.* * Un Auteur peu favorable au Roi Catholique: mais

* Vicquefort

d'ailleurs éxact dans ce qu'il avance, ajoûte à ce fait, que Ferdinand se servit de Moines dans presque toutes ses affaires, qu'il en avoit toûjours à sa suite, & dans les intrigues qu'il tramoit chez tous les Princes ses voisins ; que frére Jean de Mauleon négotioit continuellement auprès de Charles VIII. & en obtint enfin la restitution du Comté de Roussillon; que des Religieux du Montserrat y furent employés après la révolution des affaires de Naples; que ce fut Jean d'Enguéra Moine de l'Ordre de saint Bernard, & Inquisiteur de Catalogne, qui fit les premieres propositions du mariage de Germaine de Foix niéce de Loüis XII. avec Ferdinand, & qui le conclut ; qu'enfin les Prélats faisoient l'ornement de toutes ses Ambassades, & les Religieux le sort de toutes ses négociations ; particulierement lorsqu'il avoit envie de tromper ; ce qui ne lui étoit pas fort extraordinaire. Cet Ecrivain tire pour conclusion, que la piété & la sincerité n'étoient pas les plus grandes vertus du Roi Catholique ; qu'au contraire il avoit une dévotion très-interessée, qui tenoit bien fort de la bigoterie. Mais sans sonder ici les sentimens secrets de ce Prince, chose réservée au Souverain scru-

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

tateur des cœurs, on peut assûrer que sa piété fut du moins très-utile à la Religion, dont il embrassa toûjours vivement les interêts. Ce fut par un esprit de zéle que l'année 1492. immédiatement après la prise de Grenade, il chassa de ses Etats tous les Juifs au nombre de près de deux cens mille: d'autres disent de huit cens mille. Véritablement on blâma en ceci sa politique, parce qu'il épuisa par ce bannissement ses Provinces des trésors immenses que les Juifs transporterent dans les Païs voisins ou éloignés. Quelques-uns plus attachés à leur Patrie qu'à leur Religion se convertirent, ou plûtôt feignirent de se convertir, pour se maintenir en Espagne sous le masque du Christianisme. Mais cela même fut plus pernicieux qu'utile à la vraie piété. Toutefois le desir d'y attirer les Juifs, la conversion des Maures, quoiqu'un peu précipitée, & contraire en apparence à la foi des Traités, qui excluoient toute sorte de violences même indirecte, quantité de fondations magnifiques en faveur des Eglises, des Religieux, des pauvres, le soin de procurer à l'Espagne des Prélats & des Prêtres d'une science & d'une piété éprouvée, seront des preuves éterneles & non suspectes

des pieuſes intentions de Ferdinand, d'Iſabelle, & de leur Miniſtre le Cardinal Ximénés. Quant au Tribunal de l'Inquiſition, Tribunal ſingulier dans ſon objet & dans ſes procédés, problême étonnant pour toutes les Nations Chrétiennes, ſujet d'éxécration pour les unes & de vénération pour d'autres; on peut dire, que ſon but & ſes ſuccès pour réprimer le Judaïſme & le Mahométiſme, qui gagnoient inſenſiblement les Chrétiens d'Eſpagne, ſemblent excuſer, ſinon ſon établiſſement, du moins le zéle trop ardent du Roi Catholique qui l'établit.

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

Il avoit donné, comme beaucoup de Souverains, dans les viſions de l'Aſtrologie judiciaire, humiliante crédulité pour de grands génies & des eſprits forts. Il fit tirer ſon horoſcope, & le Ciel permit qu'il en fut puni par un de ces haſards aſſez ordinaires, & favorables en apparence aux idées de ceux qui aiment à attribuer aux hommes une ſcience qui n'appartient qu'au Créateur. On lui avoit prédit qu'il mourroit à Madrigal, Ville unique de ce nom en Caſtille. Il évita toûjours avec ſoin d'y paſſer. Quand il ſe vit prêt d'expirer dans un hameau, il en demanda le nom, & lorſqu'on lui dit qu'il s'appel-

AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

loit Madrigaléjo, il se rappella son erreur sur l'intelligence de son horoscope équivoque, & se disposa tout de bon à subir une mort qu'il avoit vainement évitée, & que les ordres du Ciel, plus qu'une prédiction hasardée, lui rendoient inévitable.

L'ingratitude & l'oubli des services ternit la gloire du nom de Catholique & de Roi dans Ferdinand. L'éxemple seul du malheureux Gonsalve de Cordouë suffit pour rendre ce Prince odieux, par l'endroit qui doit le plus intéresser les bons Rois. Gonsalve ce grand Capitaine de nom & d'effet, comparable aux plus grands guerriers de tous les siécles, sans exception ni de Héros, ni de tems, n'employa son bras & sa tête qu'à la gloire d'un Maître dont il épousa les interêts jusqu'à l'imiter dans ses perfidies en traitant avec les François; & loin d'être récompensé de ses services, il fut puni de son trop de gloire & de succès. Il put s'en venger, & il ne tenta jamais de le faire. Plus fidéle à sa Patrie qu'Alcibiade, il aima mieux demeurer inutile & sans emploi, que de punir l'ingratitude par des révoltes qui auroient pû causer une révolution. Il avança plus la conquête du Royaume de Grenade étant devenu prison-

nier de guerre chez les Maures, que lorſqu'il gagnoit contre eux des batailles, & qu'il leur enlevoit des Places. Il fomenta leurs diviſions, & ſe ſervit d'eux-mêmes pour les ſubjuguer. Loüis XII. & Ferdinand ayant partagé entre eux le Royaume de Naples, le Grand Capitaine l'enleva à Frédéric légitime Roi, & le ſoumit tout entier à ſon maître. Vainqueur des Napolitains & des François, il trouva le ſecret d'aſſurer ſa conquête par une conduite auſſi adroite que ſa bravoure avoit été heureuſe. Pour prix de tant de ſuccès, il ne reçut de Ferdinand que le chagrin d'avoir ſervi un Roi jaloux, défiant & ingrat, qui le diſgracia ſans retour; & ne le récompenſa que par de magnifiques obſeques qu'il lui fit faire après ſa mort. Ximenés quoique plus heureux que Gonſalve ne laiſſa pas d'éprouver ſouvent la mauvaiſe humeur d'un Maître dont il éterniſoit la gloire, & qui ne l'aima jamais ſincérement. Il ſembloit être l'ennemi de tous les grands hommes, parce qu'il vouloit être le ſeul : il faut toutefois rendre à ce Prince la juſtice qui lui eſt dûë, d'avoüer qu'il a préféré l'interêt de l'Etat à ſes reſſentimens particuliers. Il vit en mourant que Ximénés étoit la ſeule tête

AN DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

AN. DE J. C. depuis 1492. juſqu'à 1516.

qui dût gouverner l'Eſpagne juſqu'à la majorité de Charles, & il le nomma Régent du Royaume.

Il fut auſſi mauvais parent que méchand Maître. La maniére dont il en uſa avec Dogna Catherine Reine de Navarre, fit bien voir que l'ambition d'envahir ſes Etats avoit étouffé dans lui la voix du ſang qui auroit dû le rendre plûtôt le protecteur que l'uſurpateur de la Navarre.

Ferdinand fut encore taxé d'avarice & de rigueur ; il en donna même des preuves trop ſenſibles juſqu'à ſa Régence. Mais ſi l'on veut ſe donner la peine de réfléchir ſur la ſituation où il ſe trouvoit, on conviendra que ſon œconomie étoit ſage, par rapport aux vaſtes projets qu'il avoit formés, & qu'il ne pouvoit éxecuter ſans ménager extrêmement le Tréſor Royal, qui même ſuffiſoit à peine pour les commencer. A l'égard de ſa rigueur, ce ne fut pas ſans beaucoup de profondes réfléxions qu'il la jugea néceſſaire pour affermir un Trône tant de fois ébranlé par l'exceſſive molleſſe de ſes prédéceſſeurs. Le changement de conduite qu'il ſçut ſi habilement employer, lorſque Ximénés le fit rappeller d'Arragon pour gouverner une ſeconde fois la Caſtille,

fit assez voir qu'il sçavoit user de sévérité & de clémence suivant les conjonctures, & toûjours au profit du Gouvernement & du bien public. Cette souplesse à changer de génie, comme Alcibiade & Scipion, en se proportionnant aux tems & aux lieux, est la marque la plus assûrée d'un génie sublime, & né pour être à la tête des Nations. AN. DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

Par ce mélange même de grandes vertus & de grands vices, Ferdinand trouva le moyen d'être un des plus grands Rois qui ayent jamais paru sur la scêne du monde, & d'autant plus grand qu'il ne fut pas même effacé par un successeur dont le nom seul porte l'idée d'un Monarque à qui peu d'autres peuvent être comparés: je veux dire par Charles-Quint. Ferdinand pour surcroît de gloire eut le bonheur de s'associer une Princesse digne de lui par sa grandeur d'ame, par son activité, par sa piété, par sa prudence & par toutes les qualités d'une véritable Héroïne. Heureux si en étant aimé jusqu'à la jalousie la plus rafinée & la plus aprochante de la folie de sa fille Dogna Jeanne, Isabelle n'eût toujours très-finement séparé son autorité des interêts de son amour, au point d'être aussi délicate à ne rien céder de ses droits à son époux, qu'elle étoit

AN DE J. C. depuis 1492. jusqu'à 1516.

jalouse de lui plaire & d'en être aimée. L'Espagne dont on vient de voir toutes les Révolutions, convient que c'est à l'un & à l'autre qu'elle doit tout ce qu'elle a été depuis, & ce qu'elle est encore aujourd'hui.

*Fin du cinquiéme Volume, & de l'Histoire des Revolutions d'Espagne.*

# TABLE
## DES MATIERES
Contenues dans ce cinquiéme Volume.


A

*Alarçon* ( Ferdinand ) grand Alchymiſte, tout-puiſſant ſur l'eſprit de *Carillo* Archevêque de *Tolede*, *p.* 121. empêche ce Prélat de reprendre le parti de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, auſquels il avoit été autrefois tout dévoué, *p.* 126.

*Albi* ( Le Cardinal d' ) Ambaſſadeur en *Caſtille*, *p.* 22. 23. fiance *Jeanne* fille de *Henri* avec le Duc de *Guyenne* frere de *Loüis* XI. Roi de *France*, *p.* 24.

*Albahacen* Roi de *Grenade* donne occaſion à la guerre que fait *Ferdinand* aux *Maures* d'*Eſpagne*, *p.* 260. Les *Grenadins* le chaſſent de *Grenade*, comment, *p.* 264. & pourquoi, *p.* 265. *& ſuiv.* Il eſt battu par les *Eſpagnols*, *p.* 274. Ceux de *Grenade* le rappellent, *p.* 278. & le chaſſent une ſeconde fois, *p.* 285. ſa mort, *là-même.*

*Alcantara.* Soulevement des Chevaliers de cet Ordre contre *Gomés de Cacérés* leur Grand-Maître, *p.* 8.

*Alexandre* VI. encore *Cardinal de Borgia*, vient en *Eſpagne* en qualité de Légat du S. Siége, *p.* 45 Service important qu'il ſe met en tête de rendre au Prince *Ferdinand*, *p.* 56.

*Alphonſe* V. Roi de

*Portugal* apprend la mort d'*Henry*, surnommé l'*Impuissant* Roi de Castille, *p.* 104. délibére dans son Conseil, s'il doit porter ses armes en *Castille* pour déthrôner *Ferdinand* & *Isabelle*, *p.* 109. il passe en *Castille* avec une armée, & épouse à *Placentia* la Princesse *Jeanne*, *p.* 128. Manifeste qu'il répand avant que de commencer la guerre, *p.* 130. *& suiv.* son mécontentement des Confédérés, *p.* 157. Cartel que lui propose *Ferdinand*, & à quoi il aboutit, *p.* 159. Embarras d'*Alphonse*, *p.* 167. *Ferdinand*, lui enleve *Zamora* qu'*Alphonse* avoit pris sur lui quelque tems auparavant, *p.* 159. 173. Mécontentement qu'il reçoit du *Pape*, *p.* 174. 175. *Alphonse* appelle son fils en *Castille*, *p.* 177. échec que reçoit un de ses partisans sur le chemin de *Zamora*, *p.* 179. il offre la bataille à *Ferdinand*, qui ne tarde par à la lui offrir à son tour, *p.* 180. 181. Les principaux Confédérés l'abandonnent, *la même.* Manœuvre singuliere de l'armée du Roi de *Portugal* & de celle de *Ferdinand*, *p.* 182 183. négotiations de ces deux rivaux, *p.* 183. bataille qu'ils se livrent & son succès, *p.* 184. *& suiv.* Le Roi de *Portugal* y perd son Etendart Royal, *p.* 191. le mauvais succès de ses affaires lui fait prendre le parti de retourner en *Portugal*, *p.* 197. De *Portugal* il passe en *France*, & ce qu'il y fait, *la même.* dessein bisarre qu'il y prend, *p.* 198. 199. Le Roi de *France* le fait reconduire en *Portugal*, *p.* 199. ses affaires vont toujours en décadence en *Castille*, *p.* 200. Le Pape refuse de ratifier

ratifier ſon mariage avec la Princeſſe *Jeanne*, p. 221. 222. Traité que fait *Alphonſe* avec *Ferdinand* & *Iſabelle*, p. 226. La Princeſſe *Jeanne* y eſt ſacrifiée, p. 227. 228. & ſe retire dans un Monaſtere, où elle fait profeſſion, p. 229. Mort d'*Alphonſe*, & ce qui la ſuit, p. 239. *& ſuiv.*

*Anjou* (Charles d') ſa mort, p. 236.

*Autriche*. v. *Philippe*.

B.

*Beaumontois*. Les *Beaumontois* entrent en negociation avec les *Grammontois*, & ſont arbitres de leur differens les Rois d'*Arragon* & de *Caſtille*, p. 205.

*Biſcayens*. Comment ils en uſérent par rapport à l'Evêque de *Pampelune*, p. 209.

*Boabdil*. v. *Mahomet Boabdil*.

*Borgia*, Cardinal. v. *Alexandre* VI.

*Bragance* (Ferdinand) Duc de) v. *Ferdinand*.

C.

*Cabra* (Le Comte de) remporte un avantage conſidérable ſur les *Maures*, p. 270. Armes honorables que lui donne à cet occaſion le Roi *Ferdinand*., p. 275.

*Cabrera* (André) Majord'home de *Henry* Roi de *Caſtille*. Danger qu'il court de perdre la vie, p. 29. Conſpiration que forme contre lui le *Marquis de Villéna*, p. 47. 48. il l'évite heureuſement, p. 51. Le Marquis fait mine de vouloir ſe réconcilier avec lui, p. 54. *Cabrera* pour rompre les deſſeins du Marquis, prend la réſolution de ſervir *Iſabelle*, p. 69. Comment il mene cette affaire, p. 59.

60. & *suiv.* il donne un grand repas au Roi de *Castille*, à la Princesse *Isabelle*, & à son époux le Prince *Ferdinand*, *p.* 67. De quelle maniere ceux-ci récompensent ses services après la mort de *Henry*, *p.* 121.

*Carillo* Archevêque de *Tolede* v. *Toléde.*

*Chevalerie.* Loix de l'ancienne *Chevalerie* dans les combats, *p.* 260. 261. effets qu'a produit en *Espagne* le ridicule, que l'Auteur du Roman de *Don Quichotte* a jetté sur la *Chevalerie*, *p.* 263.

*Connétable de Castille* assassiné, & comment, *p.* 47.

*Cordouë* (Gonsalve de) v. *Gonsalve.*

*Cordeliers.* Le Roi *Ferdinand* leur fait bâtir un magnifique Monastére à *Toléde*, *p.* 211.

D.

DUel de deux Seigneurs *Castillans*, que l'un des deux refuse d'accepter, *p.* 7.

E.

ELisabeth Princesse de *Castille*, plus connuë sous le nom de la Reine *Isabelle* fille de *Jean* II. Roi de *Castille*, & d'*Elisabeth de Portugal* sa seconde femme, v. *Isabelle.*

*Etats.* Le Prince *Ferdinand*, qui à la mort de *Henry* Roi de *Castille* tenoit les *Etats* de *Sarragoce*, les quitte pour aller prendre possession du Thrône vacant, & substituë à sa place, pour y présider, sa sœur *Jeanne*, *p.* 91.

*Evêché.* Le Roi *Henry* IV. surnommé l'*Impuissant*, de concert avec le Pape, permet au *Cardinal d'Espagne* de garder l'Evêché de *Siguença* avec l'Archevêché de *Séville*, qu'il venoit de lui donner, *p.* 46.

*Evêque.* De quelle maniere on prétend que les *Biscayens* en use-

rent avec l'*Evêque* de *Pampelune*, lorſque *Ferdinand* le mena avec lui en ce pays, *p.* 209.

F.

FErdinand d'*Arragon*, ſurnommé *le Catholique*, *p.* 292. en uſe mal avec l'Archevêque de *Tolede*, le plus zélé de ſes partiſans, *p.* 12. 13. il court un grand danger à *Vailladolid*, que le Roi de *Caſtille* lui enleve, *p.* 19. Lettre qu'*Iſabelle* & lui écrivent au Roi, & à quelle occaſion, *p.* 25. il regagne l'Archevêque de *Tolède*, *p.* 33. intrigue que fait jouer contre lui le *Marquis de Villéna*, & qu'il ne peut perſuader au Roi d'*Arragon* ſon pere être réelle, *p.* 42 *& ſuiv.* ſa préſence à *Tordélaguna* ſuſpend une faction formée contre lui, *p* 45. il va au ſecours de ſon pere aſſiégé dans *Perpignan* par les *François*, & en fait lever le ſiége, *p.* 52. 59. Le Cardinal de *Borgia* entreprend une négotiation fort avantageuſe à *Ferdinand*, *p.* 56. celle d'*André Cabrera* réüſſit mieux, *p.* 59. *& ſuiv.* *Ferdinand* va trouver le Roi de *Caſtille*, & en eſt très-bien reçu, *p.* 66. il eſt ſoupçonné d'avoir fait donner du poiſon au Roi, *p.* 67. il va à *Barcelone* auprès de ſon pere, & pourquoi, *p.* 78. il quitte ſon pere pour aller prendre poſſeſſion du Thrône de *Caſtille*, *p.* 90. En quelle qualité il eſt reconnu Souverain de ce Royaume, *p.* 92. on lui en diſpute le gouvernement, *p.* 94. & l'affaire eſt décidée à ſon préjudice, *p.* 96. Son épouſe appaiſe ſon chagrin par un diſcours plein d'adreſſe qu'elle lui tient, *p.* 96. Acte ratifié & publié à

*Ségovie*, où les droits de *Ferdinand* ſont reglés, *p.* 99. L'Archevêque de *Toléde* le quitte, & comment, *p.* 106. orage qui ſe forme contre lui en *Portugal*, *p.* 109 *Ferdinand* y envoye des Députés pour porter le Roi à la paix, *p.* 115. Le Roi de *Portugal* refuſe d'entendre à la paix & fait entrer *Louis* XI. dans la Confédération, *p.* 116. *Ferdinand* fait la conquête de quelques Seigneurs *Caſtillans*, auparavant oppoſés à ſon parti, *p.* 117. & ſe prépare à ſoutenir la guerre, *p.* 121. 123. ſages meſures qu'il prend pour avoir un heureux ſuccès, *p.* 125. *& ſuiv.* il s'empare de quelques Places qui étoient au pouvoir des oppoſans, *p.* 127. & prend par repréſailles le titre de Roi de *Portugal.*, *p.* 129. Manifeſte du Roi de *Portugal*, ſon compétiteur, *p.* 131. *& ſuiv.* *Ferdinand* n'y répond qu'en groſſiſſant ſon parti, *p.* 156. On enleve à ce Prince l'importante Ville de *Zamora*, *p.* 159. parti qu'il prend pour ſortir de l'embarras où cet évenement le jette, *p.* 159. *& ſuiv.* Une diviſion funeſte ſe met dans ſon armée, *p.* 164. une réponſe fiére qu'il fait au Roi de *Portugal*, contribuë beaucoup à raccommoder ſes affaires aſſés delabrées, *p.* 168. 169. il aſſiége le Château de *Burgos*, Place importante, *p.* 169. reprend *Zamora*, *p.* 172. 173. Réponſe qu'il fait au Roi de *Portugal*, qui lui envoye offrir la bataille, *p.* 180. 181. négotiations de ces deux Princes, *p.* 183. bataille qu'ils ſe livrent, & ſon ſuccès, *p.* 185. *& ſuiv.* Le Roi de *Portugal* y perd ſon Etendart Royal, *p.* 191. Le

Château de *Zamora* se rend à *Ferdinand*, & plusieurs des Seigneurs opposans rentrent dans son parti, 192. *Ferdinand* concerte le mariage de sa fille avec le neveu du Roi de *Naples*, *p.* 196. 206. Broüilleries en *Arragon*, & comment elles se terminent, *p.* 201. Entrevûë de *Ferdinand* & du Roi d'*Arragon* son pere à *Vittoria*, *p.* 202. 203. & ce qui la suivit, *p.* 204. *& suiv.* Accommodement du *Marquis de Villéna* & de l'Archevêque de *Tolède*, *p.* 207. 208. *Ferdinand* devient Grand Maître de l'Ordre de *S. Jacques*, *p.* 210. fait bâtir à *Tolède* le magnifique Monastere de *S. Jean*, *p.* 211. Comment il se tire de divers embarras qui lui surviennent, *p.* 213. *& suiv.* Mort du Roi d'*Arragon* son pere, *p.* 216. qui lui laisse par testament l'*Arragon* & la *Sicile*, *p.* 217. *Ferdinand* usurpe la *Navarre*, qu'il ne lui a pas laissée, *p.* 219. 220. il songe à porter la guerre en *Portugal*, *p.* 220. cette entreprise lui attire plusieurs affaires sur les bras, *p.* 222. il s'en débarrasse, se prépare à passer en *Arragon*, & concerte avec son épouse les titres qu'ils se donneront l'un & l'autre, *p.* 224. 225. Traité entre eux & le Roi de *Portugal*, *p.* 226. La Princesse *Jeanne* qui y étoit sacrifiée, se retire dans un Monastere de *Clarisses*, où elle fait profession, *p.* 229. Naissance de la Princesse nommée *Jeanne la Folle*, qui fut depuis mere de *Charles-Quint*, *p.* 230. entrée de *Ferdinand* à *Sarragoce*, *p.* 232. il fait reconnoître son fils pour heritier de ses Etats, *p.* 233. & dans les differens Etats qu'il assemble pour cela, il rétablit par tout

l'ordre & la tranquillité, *p.* 233. 234. Mort de *Louis* XI. & ſur quoi fondé les *Eſpagnols* prétendent qu'il ordonna en mourant de reſtituer à *Ferdinand* le *Rouſſillon* & la *Cerdaigne*, *p.* 251. *& ſuiv.* Ces deux Comtés ſont réünis à la Couronne de *Caſtille*, *p.* 253. Commencement de la guerre que fait *Ferdinand* aux *Maures* de *Grenade*, *p.* 235. 257. *& ſuiv.* ſes armes ne proſperent pas d'abord, *p.* 264. échec qu'ont ſes troupes dans le territoire de *Malaga*, *p.* 268. elles ont leur révanche, & font priſonnier le fils du Roi de *Grenade*, *p.* 269. 270. que *Ferdinand* renvoye dans ſes Etats à des conditions fort avantageuſes aux *Eſpagnols*, *p.* 272. 273. *Ferdinand* fait des conquêtes ſur les *Maures*, *p.* 275. 276. qu'il accoûtume au joug par ſa douceur & ſon adreſſe, *p.* 283. il s'empare de *Loxa*, *p.* 289. & de de quelques autres Places de *Grenade*, *p.* 290. bat le Roi de *Grenade*, ſe rend maître de *Velés*, *p.* 296. *& ſuiv.* aſſiege *Malaga*, *p.* 302. & ſe ſaiſit d'un poſte important qui dominoit la Ville, *p.* 303. 304. Propoſitions avantageuſes que lui fait le Roi de *Grenade*, & dont il profite en habile Monarque, *p.* 304. 305. Danger qu'il court au ſiége de *Malaga*, *p.* 307. 308. où il entre en Vainqueur, *p.* 310. ſuites de la reddition de cette importante Place, *p.* 311. *& ſuiv.* Les *Maures* ſemblent concourir à rendre *Ferdinand* maître de leur Païs, *p.* 313. il députe au *Soudan d'Egypte*, & pourquoi, *p.* 317. il ſomme *Boabdil* de lui rendre *Grenade*, ſuivant la parole qui

lui en avoit été donnée, *p.* 318. Ce qu'on doit penſer de cette démarche du Roi de *Caſtille*, *p.* 319. *& ſuiv. Boabdil* outré commence par voye de fait la guerre, *p.* 324. 325. *Ferdinand* marche contre lui, *p.* 326. aſſiege *Grenade*, *p.* 327. détail de cette expedition, *p.* 328. *& ſuiv.* Conditions auſquelles les *Maures* devoient rendre *Grenade*, *p.* 341. 344. *& ſuiv.* Lettre de *Ferdinand* à *Boabdil*, *p.* 353. celui-ci ſigne le Traité de Capitulation, *p.* 363. *Ferdinand* reçoit les clefs de la Ville, *p.* 365. & y fait ſon entrée *p.* 367. Quel fut le ſort des enfans de *Ferdinand* & de ſes vaſtes Etats, *p.* 374. *& ſuiv.* il perd la Reine *Iſabelle*, *p.* 379. & avec elle la *Caſtille*, dont prend poſſeſſion l'Archiduc d'*Autriche*, *p.* 382. avec lequel il eſt obligé de s'accommoder, *p.* 383. 384. La mort de ce concurrent le rend une ſeconde fois maître de *Caſtille* *p.* 388. 389. *Ferdinand* meurt lui-même *p.* 395. bonnes & mauvaiſes qualitez de ce Prince. *p.* 395. *& ſuiv.*

*Ferdinand* Duc de *Bragance*. Liberté avec laquelle il parle dans le Conſeil du Roi de *Portugal*, & ſurquoi *p.* 109. Conſpiration qu'il forme contre *Don Juan* ſon ſouverain & ſon Beaufrere *p.* 241. Il eſt décapité à *Evora*. *p.* 243. 244.

*Fernandès de Cordouë* brave Caſtillan ſe ſignale contre les *Maures*. *p.* 269.

*Foix*. Démêlez du Comte de *Foix* avec le Roi d'*Arragon*. *p.* 37. ſa mort. *p.* 39. & celle de ſon fils aîné. *p.* 37. 38.

*Fontarabie*. Les *François* levent le ſiege de cette ville. *p* 194.

*Freres*. Exemple ſingu-

lier de la tendreſſe fraternelle *p.* 222. 223.

## G.

*Gonſalve de Cordouë.* Ingratitude de *Ferdinand* à l'égard de ce brave Capitaine. *p.* 402.

*Grammontois.* Leur accommodement avec les *Beaumontois. p.* 204.

*Grenade.* Détail de la guerre de *Grenade* qui donne le dernier coup à la puiſſance des *Maures* en *Eſpagne. p.* 235. 257. *& ſuiv.*

*Guichotte* (Don.) Effet qu'a produit le Roman, qui porte ce nom. *p.* 163.

*Guyenne.* Le Duc de ce nom frere de *Loüis* XI. demande *Iſabelle* en mariage, ſans l'obtenir, eſt fiancé avec *Jeanne de Caſtille, p.* 23. 24. Il ſe dégoute d'elle. *p.* 33. & meurt peu de tems après. *p.* 34.

## H.

*Haro.* Combien avoit été dans la maiſon des Seigneurs de ce nom la charge de *Camarero-Mayor*, quand *Ferdinand* & *Iſabelle* monterent ſur le trône de *Caſtille. p.* 47. 92.

*Henry* IV. Surnommé l'*Impuiſſant.* Depit que cauſe à ce Prince le mariage de *Ferdinand* avec *Iſabelle*, & députation que lui font les nouveaux époux, pour le lui faire agréer, *p.* 2. 3. *Henry* leur enleve *Vailladolid. p.* 19. & revoque l'acte par lequel il avoit inſtitué *Iſabelle* ſon heritiere *p.* 25. Il fiance ſa fille *Jeanne* avec le Duc de *Guyenne*, *p.* 24. Lettre que lui écrivent *Iſabelle* & *Ferdinand, p.* 25. 26. Uſurpation que font les Seigneurs de *Caſtille*, de ce qu'il y avoit de plus à leur bienſeance dans les

terres du Domaine. *p.* 27. 28. Le Roi de *Portugal* refuſe l'Infante *Jeanne* pour ſon fils. *p.* 34. affronts qu'*Henri* reçoit coup ſur coup de ſes propres ſujets. *p.* 59. *& ſuiv.* Il ſe reconcilie avec *Iſabelle* & *Ferdinand*. *p.* 66. Il ſe trouve mal, & ce qu'on dit de la cauſe de cette incommodité. *p.* 67. Le Marquis de *Villéna* le prévient de nouveau contre *Iſabelle*. *p.* 70. Mort de ce Prince *p.* 81. Le Cardinal d'*Eſpagne* fait ſon Epitaphe. *p.* 87.

*Henry* Duc de *Ségorbe* Prince Arragonois. *p.* 41. Intrigues pour lui faire épouſer l'Infante *Jeanne*. *p.* 48. Sa fierté les fait échoüer. *p.* 49. Il entre dans le parti de *Ferdinand*. *p.* 117.

*Hermandad*. Utilité de l'établiſſement de la Confrairie de ce nom. *p.* 32. 193.

I.

*Jacques*. Brigues qui ſe font, pour obtenir la Grande-Maîtriſe de l'*Ordre de S. Jacques*. *p.* 75. Elle eſt reunie à la Couronne dans la perſonne de *Ferdinand*. *p.* 210.

*Jean* Roi de *Navarre* & d'*Arragon*, ce qu'il fait pour que le Mariage de *Ferdinand* ſon fils avec *Iſabelle* ne devienne pas préjudiciable à l'un & à l'autre. *p.* 5. Il députe à ſon fils & pourquoi. *p.* 11. 12. réduit le *Comte de Foix* & ſe rend maître de *Barcelone*, *p.* 37. 38. Il eſt aſſiegé dans *Perpignan*. *p.* 52. *Ferdinand* fait lever le ſiege aux *François* *p.* 59. *Jean* écrit à l'Archevêque de *Toléde*, & pourquoi. *p.* 176. Entrevûë de ce Prince & de *Ferdinand* ſon fils. *p.* 202. ſa mort & ſon caractere. *p.* 216. Ce que devient la *Navarre*

après lui. *p.* 219. 220.

*Jean* II. ſurnommé *Le Grand*, *p.* 240. vient en *Caſtille* au ſecours d'*Alphonſe* V. Roi de *Portugal*, ſon pere qui y faiſoit la guerre contre *Ferdinand*. *p.* 178. Il ſe diſtingue à la journée de *Toro*. *p.* 187. Il retourne en *Portugal* avec la Princeſſe *Jeanne*, *p.* 195. Sa conduite, pendant que ſon Pere étoit en *France*. *p.* 199. 200. Il reprend ſur *Ferdinand* le Château de *Mora*. *p.* 221. Il monte ſur le Thrône de *Portugal* *p.* 239. Caractere de ce Prince *p.* 240. Conſpiration formée contre lui & qui coute la tête au Duc de *Bragance*, *p.* 240. 244. Le Duc de *Viſeu* en devient auſſi la victime. *p.* 249. & pluſieurs autres conjurez après lui. *p.* 250.

*Jeanne* Infante de *Caſtille*, fille de *Jeanne* de *Portugal* épouſe de *Henry* IV. Ce qui ſe fait en *Caſtille*, pour reparer l'affront, qu'on lui avoit fait en la desheritant. *p.* 10. 19. *& ſuiv.* Elle eſt fiancée avec le Duc de *Guyenne*. *p.* 24. qui s'en dégoute bientôt. *p.* 33. *Henry* la propoſe au Roi de *Portugal* & en eſſuye un refus. *p.* 35. 36. On veut la marier avec *Henry* Prince d'*Arragon* *p.* 41. *& ſuiv.* Celui ci par une hauteur mal placée détruit ce projet. *p.* 49. Le *Roy Henry* la déclare, en mourant, heritiere de ſes Etats. *p.* 81. Elle eſt proclamée Reine. *p.* 101. & deſtinée au Roi de *Portugal*. *p.* 118. qu'elle épouſe en effet, mais ſans que jamais le mariage ait été conſommé. *p.* 128. Manifeſte, que répand en ſon nom le Roi de *Portugal*. *p.* 131. *& ſuiv.* Mort de la Reine de *Caſtille* ſa mere, *p.* 178.

Le Roi de *Portugal* veut renoncer à ſon mariage avec *Jeanne*, pour la ceder au *Dauphin de France*. *p.* 198. Cette affaire manque, & le Pape refuſe la diſpenſe néceſſaire au Roi de *Portugal*, pour conſommer ſon mariage avec la même Princeſſe. *p.* 221. 222. Elle eſt ſacrifiée indignement dans le traité, que fait le Roi avec la *Caſtille*. *p.* 226. Elle ſe fait Religieuſe dans le Monaſtere des *Clariſtes* de *Conimbre*. *p.* 229. Projet vrai ou faux, qu'on dit avoir été formé, pour l'en retirer. *p.* 251.

*Inquiſition* établie en *Eſpagne* par *Ferdinand*. *p.* 401.

*Iſabelle* écrit & députe au Roi de *Caſtille* ſon frere, pour lui faire agréer ſon mariage avec *Ferdinand*, *p.* 2. 3. Elle accouche d'une fille *p.* 17. Le Roi ſon frere revoque l'acte par lequel il l'avoit inſtituée heritiere de ſes Etats. *p.* 21. 22. Lettre qu'*Iſabelle* lui écrit pour l'appaiſer *p.* 25. Cependant elle groſſit ſon parti en *Caſtille*, *p.* 54. 55. *André Cabrera* ménage ſa reconciliation avec le Roi de *Caſtille*. *p.* 59. 60. Entrevuë du frere & de la ſœur. *p.* 64. 65. Mort du Roi de *Caſtille* & ſoupçons déſavantageux à *Iſabelle*, qui ſe répandent à cette occaſion. *p.* 67. Elle court riſque d'être enlevée avec ſon mari. *p.* 70. Après la mort de *Henry* ſon frere, elle ſe fait reconnoître à *Ségovie*, Reine de *Caſtille*, *p.* 88. 89. Le Gouvernement de cet Etat lui eſt ajugé au préjudice de ſon époux, *p.* 196. Diſcours qu'elle lui faiſoit pour adoucir ſon chagrin, *p.* 96. 97. Acte fait à ce ſujet, pour regler les droits de *Ferdinand* *p.* 99. Avances que

fait *Iſabelle* pour regagner *l'Archevêque de Toléde*, qui avoit quitté ſon parti, *p.* 118.119. & pour empêcher le Roi de *Portugal* de lui faire la guerre, *p.* 120. Ce qu'elle fait auſſi par rapport au *Marquis de Villena*, *p.* 123. Tout étant inutile, elle s'adreſſe à Dieu, ſans négliger les moyens humains, *p.* 125. *& ſuiv.* Manifeſte que répand dans le public le Roi de *Portugal*, *p.* 131. *& ſuiv.* Réponſe pleine de fierté & de grandeur, que fait au Roi de *Portugal* dans une autre occaſion la Reine *Iſabelle*, *p.* 168. & les ſecours qu'elle envoye à *Ferdinand* occupé au ſiege du Château de *Burgos*, *p.* 170. Elle gagne à ſon parti le Duc d'*Arévalo*, *p.* 174. Mariage de ſa fille concerté avec *Ferdinand* neveu du Roi de *Naples*, *p.* 196. *Iſabelle* va à *Ségovie*, & pourquoi, *p.* 202. Elle ſe rend maîtreſſe de *Toro*, *p.* 206. & fait céder à ſon époux la Grande Maîtriſe de l'Ordee de *S. Jacques*, *p.* 210. Elle accouche d'un fils, à qui on donne le nom de *Don-Juan*, *p.* 215. Titres qu'elle prend de concert avec le Roi *Ferdinand*, *p.* 224. 225. Traité de paix entre le Roi de *Portugal* & eux, *p.* 226. Sort de la Princeſſe *Jeanne*, qui en eſt la victime, *p.* 229. *Iſabelle* met au monde une fille, qui fut depuis mere de *Charles-Quint*, *p.* 230. Héroïſme de cette Reine, *p.* 291. 292. Elle aſſiſte au ſiége de *Grenade*, *p.* 336. Sa mort. *p.* 379. 380. Son teſtament, *p.* 381.

*Italie* infeſtée par les *Turcs* ſous *Mahomet* II. *p.* 235.

*Juifs*. Le Roi *Ferdinand* les chaſſe tous d'*Eſpagne*, au grand préjudice de la richeſſe

de ſes Etats, *p.* 400.

L.

LOuis XI. fait demander en mariage pour le Duc de *Guyenne* ſon frere, *Jeanne* fille de *Henry* Roi de *Caſtille*, *p.* 14. 15. On le ſoupçonne d'avoir fait empoiſonner ce même Duc de *Guyenne*, *p.* 34. 35. Il aſſiege *Perpignan*, *p.* 52. 80. On lui envoye d'*Eſpagne* des Ambaſſadeurs, pour traiter avec lui d'accommodement, *p.* 93. mais ſans ſuccès, *p.* 94. Il ſe rend maître de *Perpignan*, *p.* 114. Montre politique qu'il fait de ſes forces aux Ambaſſadeurs d'*Arragon*, *p.* 114. 115. Il entre dans une confédération formée par le Roi de *Portugal* contre la *Caſtille*, *p.* 116. Il envoye des troupes en *Biſcaye*, *p.* 193. 194. Siege de *Fontarabie*, & échec qu'y reçoivent les *François*, *p.* 194. Le Roi de Portugal vient trouver *Loüis* XI. à Tours, & pourquoi, *p.* 197. Deſſein biſarre du Roi de *Portugal*, qu'empêche *Loüis*, *p.* 197. 198. *Loüis* XI. meurt, *p.* 251. S'il ordonne, en mourant, à ſon fils, de reſtituer à *Ferdinand* les Comtez de *Rouſſillon* & de *Cerdaigne*, *p.* 252.

M

MAhomet Boabdil, ou, *Abdala*, ſurnommé le *Petit-Roi*, eſt placé ſur le Thrône de *Grenade*, par les Mécontents de ce Royaume, qui en chaſſent ſon Pere, *p.* 267. Il eſt fait priſonnier de guerre par les *Eſpagnols*, *p.* 270. Ceux-ci lui rendent la liberté, & à quelles conditions, *p.* 271. 272. Les *Grenadins* ſe dégoûtent de lui, p. 273. 274. & rappellent ſon Pere, 277. 278.

Le Roi *Ferdinand* prête à *Boabdil* des ſecours, pour ſe venger de cet affront, *p.* 284. Celui-ci pouſſé à bout par ſon oncle, qui étoit tenté inutilement de ſe rendre maître de ſa perſonne, ſe jette entre les mains de *Ferdinand*, *p.* 287. Celui-ci malgré l'alliance faite avec *Boabdil*, prend ſur lui *Loxa*, *p.* 288. *& ſuiv. Boabdil* ſe rend maître de *Grenade*, *p.* 293. *& ſuiv.* Propoſition qu'il fait à ce ſujet au Roi de *Caſtille*, *p.* 304. 305. *Ferdinand* ſur ces propoſitions le ſomme de lui rendre *Grenade*, *p.* 318. Ce qu'on doit penſer de cette ſommation, *p.* 319. *& ſuiv.* Comment y répondit *Boabdil*, *p.* 324. Il leve enfin l'étendart de la guerre, *p.* 324. 325. Siége de *Grenade*, par *Ferdinand*, *p.* 327. Conditions auſquelles *Boabdil* doit rendre la Ville, *p.* 341. 344. *& ſuiv.* Lettre que lui écrivent *Ferdinand* & *Iſabelle*, *p.* 353. Mouvemens dans *Grenade* à la nouvelle du Traité, *p.* 356. Ils ſont augmentez par le fanatiſme d'un Muſulman, *p.* 357. *& ſuiv. Boabdil* les appaiſe, *p.* 361. Il ſigne la Capitulation, *p.* 361. & livre les clefs de la Ville à *Ferdinand*, *p.* 365. qui y fait ſon entrée, *p.* 367. *Boabdil* ſe retire dans le lieu qui lui avoit été marqué pour appanage, *p.* 371. Sa mort, *p.* 372. 373.

*Mahomet* II. ravage l'*Italie*. Sa mort, *p.* 235.

*Mariana*. Ce qu'il dit ſur l'affaire de la Ville de *Grenade* demandée par *Ferdinand* aux *Maures*, *p.* 319. *& ſuiv.*

*Maures*. Guerre de *Grenade* par *Ferdimand*, quand elle commença, *p.* 235. & ce qui y donna oc-

caſion, *p.* 257. *& ſuiv.* La Ville de *Grenade* eſt priſe par *Ferdinand*, *p.* 327. 367. & les *Maures* ſont chaſſez de toute l'*Eſpagne* par *Philippe* III. *p.* 370.

*Mendoze* (Pierre) Evêque de *Siguença*, *p.* 44. eſt fait *Cardinal*, & nommé le *Cardinal d'Eſpagne*, *p.* 46. Le Roi lui donne l'Archevêché de *Séville*, & de concert avec le Pape, lui permet de garder en même tems ſon Evêché, *la même*. Il fait l'Epitaphe du Roi *Henry*, *p.* 86. devient Archevêque de *Tolede*, *p.* 237.

N.

*Navarre*. Uſurpation de ce Royaume par le Roi *Ferdinand*, *p.* 219. 220.

P.

*Pachéco* Marquis de *Villena*, Grand-Maître de *S. Jacques*, ce qu'il fait pour empêcher les ſuites du mariage d'*Iſabelle*, avec *Ferdinand*, *p.* 4. 5. Le Roi le fait Duc d'*Infantado* *p.* 15. 16. Ses intrigues contre *Iſabelle*, *p.* 325. Etrange moyen qu'il employe pour détruire le parti de cette Princeſſe, *p.* 27. 28. Il obtient le Chapeau de Cardinal pour ſon neveu *Loüis d'Acugna* Evêque de *Burgos*, *p.* 36. Nouvelle intrigue, qu'il fait joüer contre *Ferdinand*, *p.* 41. Il épouſe en ſecondes nôces une fille du *Comte de Haro*, *p.* 44. Conſpiration qu'il forme pour perdre *André de Cabréra* *p.* 48. Il négocie pour ſe réconcilier avec lui, *p.* 54. Le Cardinal de *Borgia* travaille à le mettre dans les interêts de *Ferdinand*, *p.* 56. L'Archevêque de *Tolède* rompt toutes les meſures priſes pour cela, *p.* 57. *Cabréra* ennemi juré de *Pachéco* travaille à le

ruiner dans l'eſprit du Roi de *Caſtille* p. 59. *Pachéco* trouve le ſecret de s'y rétablir, p. 70. Ses nouvelles intrigues, pour ſatisfaire ſon ambition & ſon avarice, p. 71 *& ſuiv.* Il meurt ſubitement, p. 74. Son caractere, 74. 75. Son fils fait proclamer Reine de *Caſtille* la Princeſſe *Jeanne* fille de *Henry* mort depuis peu, p. 101. & négocie en même tems avec *Iſabelle*, p. 101. 102. qui fait des efforts inutiles pour l'attacher à ſon parti, p. 123. *Villéna* fait entrer en *Caſtille* le Roi de *Portugal*, p. 128. Enleve à *Ferdinand* la Ville de *Zamora*, p. 159. Les partiſans de *Ferdinand* lui enlevent d'un autre côté une bonne partie de ſon Marquiſat, p. 167. Il preſſe le Roi de *Portugal* de lui prêter ſecours, p. 171. Le refus qu'il reçoit le fait penſer à ménager ſon accommodement avec *Ferdinand*, p. 172. Cette affaire ſe négocie, p. 207. & ſe conclut, p. 208. Le Marquis reprend les armes contre *Ferdinand*, p. 222. mais ſe réconcilie avec lui bien-tôt après, p. 224. Combien une ſeconde révolte lui devient préjudiciable, p. 231.

*Perpignan* aſſiégé par les *François*, p. 52. 80. *Loüis* XI. s'en rend le maître, p. 114.

*Philippe*, Archiduc d'*Autriche*, épouſe la fille cadette des Rois Catholiques *Ferdinand & Iſabelle*, p. 374. *& ſuiv.* Par ce mariage il devient maître du Royaume de *Caſtille* après la mort d'*Iſabelle*, p. 379. dont il prend poſſeſſion, malgré la politique de *Ferdinand* ſon beau-pere, p. 382. qui eſt obligé de s'accommoder avec lui, p. 383. 384. Mort prématurée de *Philippe*

*lippe*, *p.* 388. 389. Juſqu'à quel excès il fut regretté par ſon épouſe, *p.* 391.

*Placentia* (le Comte de) obtient pour ſon fils la Grande Maîtriſe d'*Alcantara*, *p.* 8. & embraſſe le parti d'*Iſabelle*, *p.* 174.

R.

*Ramire* (François) eſt fait par *Ferdinand* Grand-Maître de l'Artillerie, *p.* 280.

*René* Duc d'*Anjou*, meurt en *France*, *p.* 232.

*Ronda*, Ville de *Grenade*, ſe rend à *Ferdinand*, & comment, *p.* 280. *& ſuiv.*

*Rouſſillon* & *Cerdaigne*. Comment *Charles* VIII. Roi de *France* les donne à *Ferdinand*, *p.* 251. *& ſuiv.*

S.

*Sarmiento* (Don Diégo) Comte de *Salinas*, Gouverneur de *Fontarabie*, aſſiegée par les *François*, leur fait lever le ſiége de cette Ville, quoiqu'elle fût déja aux abois, *p.* 194.

*Segorbe* (Duc de) v. *Henry*.

*Séville*. Le Cardinal d'Eſpagne, par le concert unanime des deux puiſſances, conſerve en même-tems l'Archevêché de *Séville*, & l'Evêché pe *Siguença*, *p.* 46.

*Sixte* IV. permet à *Ferdinand* de lever ſur le Clergé une ſomme conſidérable, *p.* 238. Suites qu'eût cette permiſſion, *p.* 268.

T.

*Tolède*. Intrigues de *Carillo* Archevêque de *Tolède*, pour ſoutenir le mariage d'*Iſabelle* avec *Ferdinand*. *p.* 2. 4. ſon mécontentement ſur ce qu'on ne lui donnoit pas aſſez de part dans les

affaires, *p.* 12. 13. lui donne le desir de détruire son ouvrage, *p.* 13. Le Roi *Henry* fait de vains efforts pour se l'attacher, *p.* 31. *Ferdinand* le regagne, *p.* 33. ce qui n'empêche pas l'Archevêque de traverser une négotiation, qui paroissoit fort avantageuse à ce Prince, *p.* 57. il entre dans une autre non moins utile, *p.* 60. Après la mort de *Henry*, il abandonne le parti d'*Isabelle* & de *Ferdinand*, & pourquoi. *p.* 106. *Isabelle* agit pour le regagner, *p.* 118. Ce qu'a écrit *Pulgar* de cet Archevêque, par rapport à cette affaire, *p.* 119. *Carillo* leve l'étendart contre *Ferdinand*, *p.* 166. Le Roi d'*Arragon* lui écrit inutilement, pour lui faire reprendre le parti de son fils, *p.* 176. Négotiation pour le raccommoder avec *Ferdinand*, *p.* 207. elles réüssissent, *p.* 208. Mort de cet Archevêque, *p.* 237.

*Toro* Ville considerable d'*Espagne* située sur le *Duéro* du côté du Nord, *p.* 180. revient en la puissance de *Ferdinand*, *p.* 207.

## V.

*Villéna* (Marquis de) v. *Pachéco*.

## X.

*Ximénés* est mis en prison par *Carillo* Archevêque de *Tolede*, & pourquoi, *p.* 239. il conseille à la Reine *Isabelle* d'entreprendre, sans tarder, la guerre contre les *Maures* de *Grenade*, *p.* 264. finesse de sa politique, par rapport à *Boabdil* fils du Roi de *Grenade* fait prisonnier par les *Espagnols*, *p.* 272. son attachement plus grand pour la Reine *Isabelle* que pour *Ferdinand*, *p.* 336.

Combien il contribua à la conversion des *Maures* d'*Espagne*, *p.* 292. 369. service important qu'il rend à *Ferdinand*, *p.* 392. Ce Prince après l'avoir fait élever au Cardinalat, le fait en mourant, Regent des Royaumes d'*Arragon* & de *Castille*, jusques à la majorité de *Charles d'Autriche*, héritier de ces deux Royaumes, *p.* 395.

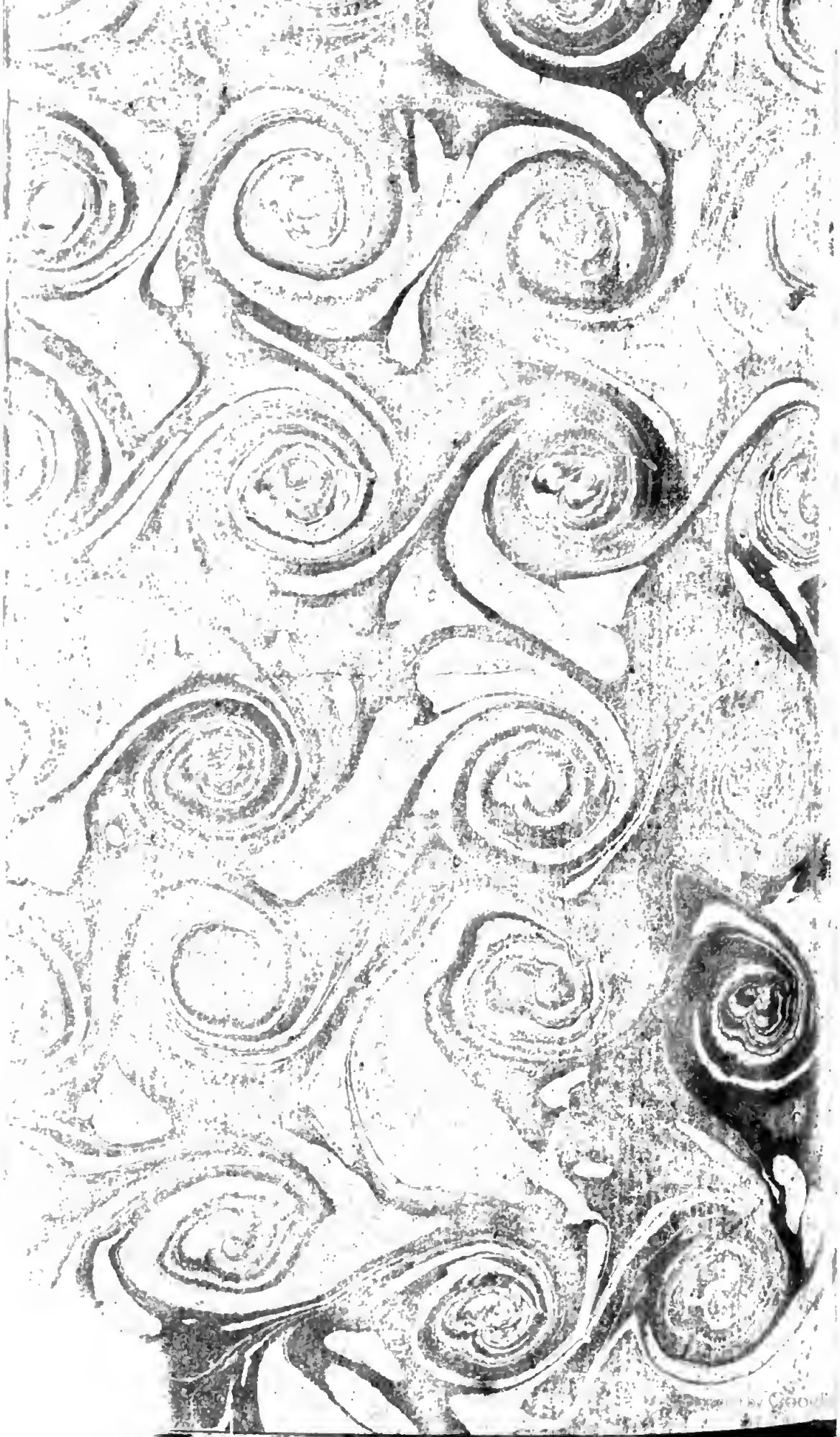
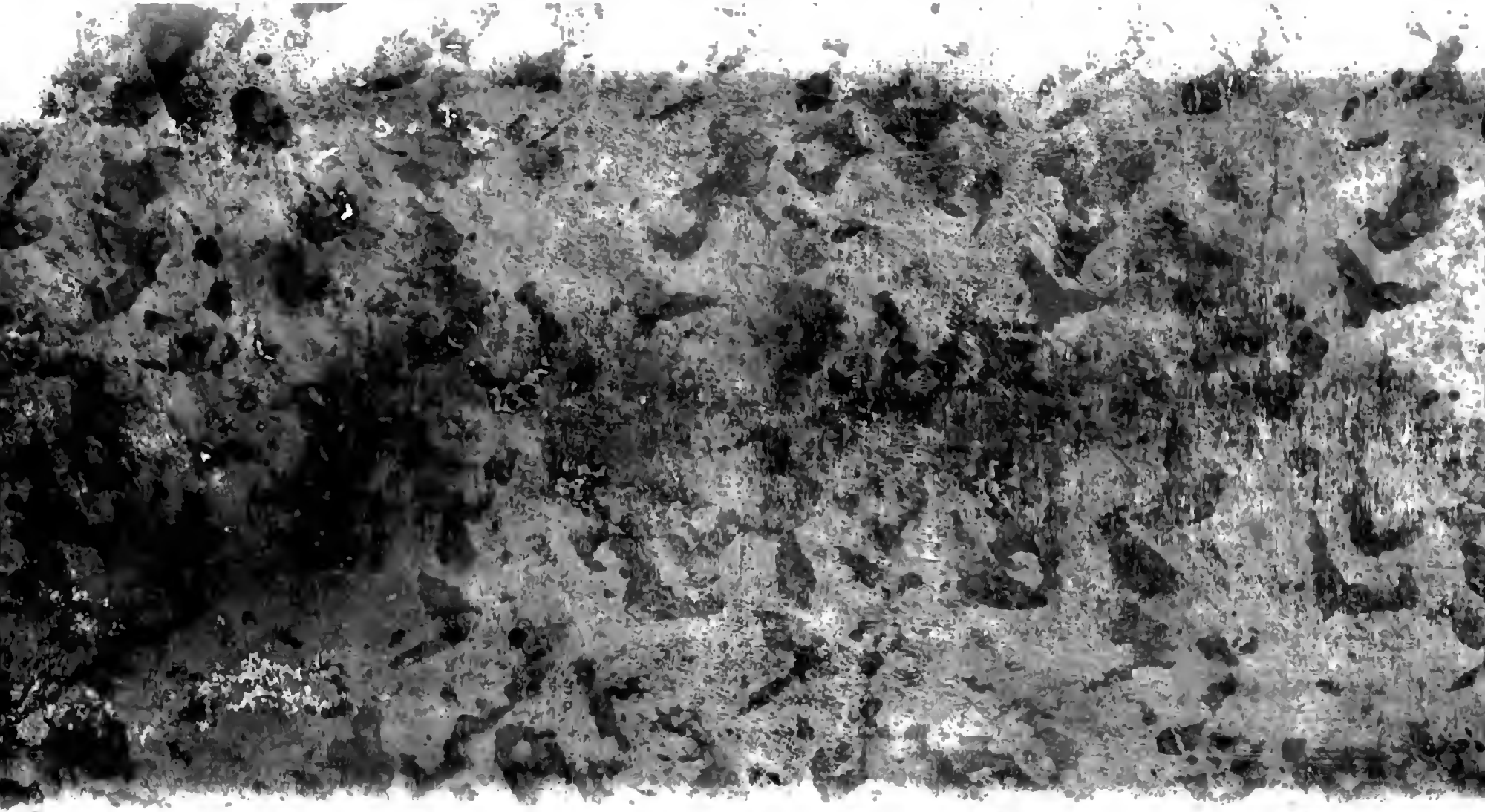
Z.

*Zagal*, frere d'*Albohacen* Roi de *Grenade*, *p.* 285. est mis à la place de celui-ci, que les *Grenadins* chassent honteusement, *p.* 286. il commence son regne par un attentat contre son neveu, qui ne lui réüssit pas, *p.* 287. il se raccommode avec lui par politique, *p.* 288. embarras où le met le siége de *Vélés* par *Ferdinand* d'un côté, & de l'autre l'entreprise de son neveu, qui étoit presque maître dans *Grenade*, *p.* 293. 296. *& suiv.* il est battu par *Ferdinand*, *p.* 300. & dépossédé de *Grenade* par son neveu, *p.* 301. ses bons & mauvais succès après ce double malheur, *p.* 312. 313. il s'accommode avec *Ferdinand*, & à quelles conditions, *p.* 314. sa triste fin, *p.* 315.

*Zahara*. La surprise de cette Forteresse occasionne la guerre de *Grenade* par *Ferdinand*, *p.* 260. Celui-ci la reprend sur les *Maures*, *p.* 275. 276.

*Zamora*. Ville considérable d'*Espagne* située sur le *Duéro* du côté du Nord, *p.* 180. prise par le Roi de *Portugal* sur *Ferdinand*, *p.* 159. & ensuite reprise par celui-ci, *p.* 172. 173.

*Zoraïa*. Chrétienne qu'épouse dans un âge avancé *Albohacen* Roi de *Grenade*, *p.* 286.

*Fin de la Table.*

MAG 2014742